

La Pieuvre

Saussey, Jacques

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jacques Saussey

La Pieuvre

THRILLER



**Elle est partout.
Elle est impitoyable...**

Du même auteur

Éditions Joker :

Le Joyau du Pacifique (BD)

Éditions des Nouveaux Auteurs :

Colère noire

De sinistre mémoire

Quatre racines blanches

Principes mortels

L'Enfant aux yeux d'émeraude

Éditions du Toucan :

Le Loup peint

(parution février 2016)

Éditions In Octavo :

Les 7 petits nègres (Collectif)

Éditions Mosésu :

Santé ! (Collectif)

*Sens interdit[S], une aventure de
l'Embaumeur*

Éditions Le Livre de Poche :

Quatre racines blanches

L'Enfant aux yeux d'émeraude

(parution mai 2015)

Éditions France-Loisirs :

Colère noire

L'Enfant aux yeux d'émeraude

eISBN 978-2-8100-0640-3

© Éditions du Toucan, 2015
16, rue Vézelay – 75008 Paris
www.editionsdutoucan.fr

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Table des matières

Page de titre	
Du même auteur	
Page de copyright	
Dédicace	
1	
2	
3	
4	
5	
6	
7	
8	
9	
10	
11	
12	
13	
14	
15	
16	
17	
18	
19	
20	
21	
22	
23	
24	
25	
26	
27	
28	
29	
30	
31	
32	

33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76

77
78
79
80
81
82
83
84
85
86

ÉPILOGUE

Note au lecteur

Remerciements

Bibliographie et sources

À Franck T.

Avec toute mon amitié...

« Une fleur reste ce qu'elle est, même privée de ses feuilles, même fanée ou brûlée par l'œil rouge du soleil. Les souvenirs s'estompent mais ne disparaissent pas, ils vont et viennent comme ces langues d'écume qui s'échouent sur une plage avant de repartir grandies par leur substance même. Ils tissent ce que nous sommes, bien plus que ce que nous avons été... »

Train d'enfer pour ange rouge,
Franck Thilliez, 2004

*Tous les personnages et les événements de ce roman, hormis les
points historiques liés aux juges
Falcone et Borsellino, sont purement fictifs.*

3 septembre, J-5

Samir frissonna. Pied sur l'asphalte, les gants trempés, il attendait avec impatience que le feu passe au vert. Il tourna la tête du côté gauche. Une voiture de police venait de s'arrêter près de lui, un peu en retrait. Depuis le temps, il ressentait la présence des flics à moins de cent mètres aussi vite que des poules un renard en maraude. Le plus difficile, c'était d'avoir l'air de ne pas les remarquer plus que ça. Ils avaient le nez tellement fin, parfois, qu'un simple regard fuyant suffisait à se faire repérer.

Et maintenant, bien sûr, impossible de cramer ce putain de feu, alors que la pluie glacée lui descendait le long de la colonne vertébrale après avoir franchi le col trop mince de son blouson de mi-saison.

Il avait fait une grossière erreur en ne consultant pas la météo avant de sortir le scooter du garage. À présent, il devrait subir l'averse jusqu'à la fin de son parcours de la matinée.

Il consulta l'horloge analogique accrochée sur le carénage. Il en avait encore pour deux bonnes heures à se les geler avant de pouvoir se changer pendant la pause de midi. La reprise du boulot, cette année, avait vraiment une couleur de merde.

Le feu passa enfin au vert. Il engagea avec prudence sa roue avant entre les bandes blanches du passage piéton. Inutile de se ramasser bêtement devant la voiture pie, avec ce qu'il trimbalait dans la pochette de cuir dissimulée sous sa selle. Une trouvaille de Malik, cette selle à deux niveaux. Mais elle ne résisterait pas à une investigation poussée. De celles qui se produisent lorsque les forces de l'ordre découvrent un scoot volé allongé sur la voie publique, par exemple.

Un coup d'œil dans le rétroviseur lui apprit que la Peugeot avait bifurqué vers la Seine, en direction de Châtelet. Il fit tout de même un détour par la place de la Concorde avant de filer vers les faubourgs du XVI^e arrondissement. Il n'y avait rien de tel que la place la plus grande de Paris pour semer d'éventuels indics en filature. Il avait déjà utilisé d'autres méthodes, en s'enfuyant par des voies étroites où des camions en livraison bloquaient souvent tout ce qui était plus gros qu'une souris, mais l'efficacité de ce procédé restait aléatoire.

Quelques minutes plus tard, il se faufila entre deux camionnettes avant de braquer à droite dans une allée bordée d'arbres dont les feuilles commençaient à peine à jaunir. Il grimpa sur le trottoir et stoppa le moteur sous une avancée de balcon où il serait à l'abri.

Il leva le nez vers les étages. Son client résidait peut-être là, mais il ne le saurait jamais. Les ordres étaient clairs. Il devait déposer le petit paquet dans la boîte à lettres marquée d'une pastille rouge et faire demi-tour sans se faire remarquer.

Samir aimait travailler dans ces conditions. Des missions simples, pas de prise de tête avec des casse-couilles de première, et pas de danger de se faire gauler bêtement en flag, avec un sachet de coke ou autre chose de plus compromettant encore qui s'échangeait entre deux mains. Une livraison toute bête, comme il y en a des milliers tous les jours dans Paris. Dans ce coin bourge et presque désert, personne ne se souviendrait de son deux-roues gris anonyme. Comme toujours.

Il descendit du scooter, jeta un rapide regard circulaire dans la rue puis fit basculer la selle de l'engin. Il tira sur une petite languette masquée par une minuscule coque plastique repeinte de la couleur du carénage et la trappe bascula. Deux secondes plus tard, le paquet était dans sa sacoche de livraison, la selle remise en place.

Il se dirigea d'un pas nonchalant vers l'entrée de l'immeuble, où les boîtes à lettres étaient protégées la nuit par un sas à code, désactivé à cette heure.

Lors de ses tournées, Samir gardait en permanence son casque sur la tête. Rester incognito était l'une des premières choses que l'on apprenait, lorsqu'on commençait dans ce métier. Une simple question de bon sens... et de survie. Il n'y avait jamais failli.

Il poussa la porte vitrée de la main gauche, la droite serrée sur sa sacoche. Précaution de base, là aussi, histoire de ne pas se faire braquer sa livraison au dernier moment par un petit malin dans son genre. Il ne pratiquait plus le vol à la tire, bien plus risqué, depuis des années, mais les réflexes acquis par des centaines d'agressions étaient restés gravés au plus profond de son cerveau.

Lorsque la porte bascula, le reflet accrocha l'aile noire et luisante d'une voiture roulant au ralenti sur la contre-allée arborée. Samir ne la vit pas, préoccupé par l'absence de marque rouge sur les boîtes à lettres. Il n'y en avait que huit. Il ne pouvait pas se tromper.

Il ressortit dans la rue pour vérifier le numéro de l'immeuble. 84. C'était bien ça. Sur le trottoir, une petite vieille toute rabougrie promenait un chien pelé et rhumatisant qui gardait une truffe obstinée collée au sol en louvoyant entre les arbres. Indifférente à la pluie, dans une combinaison étanche qui devait coûter le prix d'une voiture, la vieille ne le remarqua même pas, les yeux plongés dans un monde dans lequel les coursiers n'existaient pas.

Maussade, il pénétra à nouveau dans le hall du bâtiment. Malik n'allait pas être content. La course devait être livrée dans les plus brefs délais, le client avait été formel là-dessus.

Il s'approcha à nouveau des boîtes. La pastille rouge avait peut-être été enlevée par le concierge, ou par un gosse. Il en restait peut-être un morceau, même infime, accroché au métal, ou une simple marque de colle...

Samir se pencha sur le rang des plus basses, inspecta les boîtes une par une, l'ongle de l'index suivant les moindres aspérités sur la surface des portes. Au bout d'un instant, il émit un soupir de soulagement. Voilà. C'était là. Pas de nom, comme prévu, mais un minuscule morceau de gommette rouge resté fixé dans l'angle intérieur de la trappe. Il faudrait qu'il signale le fait à Malik. Le coup de la pastille n'était pas une si bonne idée que ça.

Accroupi sur le carrelage lavé de frais, il ouvrit sa sacoche et prit le paquet enveloppé de papier brun, puis il fronça à nouveau les sourcils. Même à vue de nez, il était beaucoup trop épais pour passer par l'ouverture de la boîte. Environ une fois et demi l'épaisseur de la fente.

Quelle merde !

Énervé, il laissa échapper les clefs du scooter sur le sol. En voulant les rattraper, il donna un léger coup de la semelle sur le trousseau qui fila le long de la plinthe, jusque sous le radiateur du hall.

Samir émit une injure étouffée par le casque, puis il se mit à genoux et ôta son gant droit trempé pour passer la main sous l'appareil.

Le courant d'air glissa sur sa nuque humide et le prit par surprise. Il tourna la tête, mais son casque buta sur son épaule, l'empêchant de voir l'entrée de l'immeuble. Dans la paroi en acier poli des boîtes à lettres, il distingua soudain une silhouette s'avancer derrière lui. Une silhouette noire, longiligne, qui pointait son bras en avant, droit sur sa tête.

La première balle lui perfora la base de l'occiput et ressortit en explosant sa mâchoire inférieure dans une fulgurance de douleur, projetant un mélange opaque de plastique, de sang, de chair et d'os pulvérisés sur la visière du casque.

Il n'entendit pas la deuxième.

*Huit jours plus tôt
Lundi 26 août, J-13*

La matinée avait mal commencé. Daniel Magne s'était levé de très bonne heure, et du pied gauche. Il n'avait pas arrêté de râler avant de partir prendre son service au commissariat. Il était de permanence, ce jour-là, alors qu'elle avait posé sa première journée de repos depuis des mois, durant laquelle elle espérait bien dormir jusqu'à midi et flemmarder dans l'appartement jusqu'à ce que la faim la pousse à aller faire quelques courses dans le quartier.

Le ton était monté, ils s'étaient disputés, le verbe mordant. Elle s'était finalement retrouvée seule, en peignoir de bain, à ruminer devant un café refroidi à sept heures et demie du matin.

Lisa repoussa une mèche noire qui lui tombait devant les yeux. Énervée comme elle l'était à présent, elle ne pourrait jamais retrouver le sommeil. Sa grasse matinée était foutue. Il allait falloir qu'elle trouve quelque chose à faire si elle ne voulait pas devenir dingue à force de tourner en rond entre ses quatre murs en regardant les aiguilles de sa montre se courir après sans jamais se rattraper.

Elle s'apprêtait à entrer dans la douche lorsque la sonnerie du téléphone retentit dans le salon. Lisa tiqua. La pendule de la salle de bains indiquait à peine huit heures moins dix. Qui pouvait bien avoir envie de la joindre chez elle d'aussi bonne heure ? À part le boulot, bien sûr...

Elle renfila son peignoir à la hâte et se dirigea en grognant vers l'appareil.

Lisa décrocha, un mauvais pressentiment au cœur. L'instinct du flic.

– Madame Heslin ?

La voix ne lui disait rien. Un timbre posé, grave, inquiétant.

– Oui. Qui est à l'appareil ?

– Docteur Stéphane Marchand, madame. Je suis médecin à la clinique des Orchidées, à Sanary-sur-Mer, dans le Var.

– *Sanary* ? Mais quel rapport...

Lisa se tut soudain. L'évidence la frappa de plein fouet.

– C'est ma mère ? C'est ça ?

La jeune femme perçut un léger soupir à l'autre bout du fil. Le toubib savait qu'il allait devoir traverser quelques instants difficiles.

– Oui, madame Heslin. Votre mère a été admise ici pour la première fois, dans mon service, il y a... [bruit de papier] pratiquement dix-huit mois. Nous la traitons depuis pour un Alzheimer dans lequel elle s'enfonce de plus en plus à chaque crise...

Lisa sentit soudain le poids de la culpabilité s'abattre sur elle. Il y avait plus de deux ans qu'elle n'était pas retournée voir sa mère chez elle, dans le Sud. Les années avaient eu beau passer, elle n'avait jamais réussi à lui pardonner de l'avoir abandonnée alors qu'elle n'avait pas encore huit ans, laissant son père s'occuper seul de leur fille tandis qu'elle partait pour une autre vie dont elle l'avait exclue du jour au lendemain.

Il n'y avait que la vieillesse de sa mère, qui se précisait chaque année davantage, qui avait réussi à amadouer un peu la jeune adulte, peu après ses vingt-cinq ans. Mais elle n'avait creusé qu'un tunnel trop étroit entre les deux femmes, dans lequel le remords le disputait à la frustration. Lisa espaçait ses visites à Aline, mais un semblant de contact avait été rétabli.

Elle ne put empêcher une certaine agressivité de filtrer dans sa question.

– Pourquoi n'ai-je pas été prévenue plus tôt ?

Le médecin toussota, manifestement mal à l'aise.

– Votre mère nous l'a expressément interdit, madame Heslin. Tant qu'elle n'est pas placée sous tutelle, nous devons respecter sa volonté, à notre corps défendant. Mais, malgré l'acuité du problème, il ne s'agit pas de la raison principale de mon appel...

La jeune femme ravala la question qui allait franchir ses lèvres. *Placée sous tutelle ?* Mais qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

– Il y a quelques semaines, lors d'un examen de routine, nous avons décelé une tumeur dans son côlon...

Lisa sentit sa langue s'assécher contre son palais. Le docteur respecta un bref silence de circonstance, puis il donna l'information fatidique d'une voix empreinte de gravité.

– Une tumeur qui s'est avérée maligne après biopsie, madame Heslin. J'en suis désolé.

Une onde noire traversa l'esprit de la jeune femme. Le mot dansait devant ses yeux comme un spectre au sourire décharné.

– Une tumeur ? Mais...

Le médecin plongeait. Il ne pouvait plus retarder le sale moment.

– Votre mère souffre d'un cancer depuis au moins plusieurs mois, madame, et il est hélas à présent inopérable. Les métastases se sont ramifiées dans le foie et les poumons. Nous ne l'avons pas repéré plus tôt à cause de son Alzheimer qui nous a masqué les symptômes de progression de la maladie. Jusqu'à ce que votre maman se mette à avoir du sang dans les selles.

Les doigts de Lisa se crispèrent sur le combiné. *Sa maman*. Aussi loin que ses souvenirs pouvaient remonter, elle ne l'avait jamais appelée ainsi.

– Elle est condamnée, c'est bien ça que vous êtes en train de me dire ?

Le médecin soupira. La voix dure de la jeune femme lui confirmait ce dont il se doutait depuis un long moment, déjà. Si elle n'était pas venue rendre visite à sa mère depuis aussi longtemps, c'est que ce n'était pas le beau fixe entre les deux femmes. Il savait d'expérience que, dans ce cas-là, lorsque la mort frappe d'un coup sec à votre porte, on se rend compte qu'il est désormais bien trop tard pour tenter de faire tourner les jours à l'envers, que ce qui est perdu est irréversible, et que l'on n'a plus que ses yeux pour pleurer sur les années englouties par la rancœur et les regrets.

– Oui, madame Heslin. Votre mère n'a plus que quelques jours à vivre, je le crains...

Le cri de Lisa fusa malgré elle. Elle sentit tout son corps se raidir sous l'effet de la colère.

– Putain ! Et c'est seulement maintenant que vous pensez à bouger votre cul pour m'appeler ?

Le médecin resta coi un bref instant, sidéré par l'éclat.

– Mais... Madame...

Lisa arracha une feuille à l'éphéméride posée près du téléphone. Elle cala l'appareil contre sa joue et attrapa un stylo dans son sac à main. Sa voix claqua dans le combiné comme un coup de feu.

– Donnez-moi l'adresse de votre clinique !

– Heu... Sanary, 137, allée des Mimosas, près du port. Mais, je vous assure, madame Heslin... Je vais vous expliquer...

Lisa lui coupa la parole.

– Oui ! Vous allez m'expliquer ça, mais dans votre bureau ! J'arrive !

Elle écrasa le téléphone sur son socle, le cœur tambourinant dans la poitrine. En se dépêchant, elle pouvait attraper un TGV pour Marseille avant midi. Elle serait à Sanary avant la fin de la journée.

Elle prit sa douche à la volée, s'habilla à la hâte sans regarder ce qu'elle enfila, puis elle fourra quelques affaires et sa nouvelle tablette dans un petit sac de voyage. Elle écrivit alors une lettre très brève à l'intention de Daniel avant de la déposer en évidence sur la table du salon. Elle n'avait pas pris de congés depuis bientôt un an. Le commissaire Estier ne pourrait pas lui reprocher de poser quelques jours, surtout dans ces conditions. Même à la dernière minute.

Au moment de sortir, elle prit son portable, son chargeur, et les enfouit dans la poche de son blouson. Elle appellerait le commissariat depuis le train.

La main sur la poignée de la porte de l'appartement, elle consulta le cadran de sa montre.

8 h 30.

Elle fit un rapide calcul mental. Vingt minutes de métro, plus dix pour prendre son billet, au moins une heure d'attente pour le train, plus trois et demie pour descendre à Marseille et encore une en taxi ensuite pour sortir de la ville et rallier Sanary par l'autoroute, elle ne serait pas à la clinique avant au moins 14 h 30 ou 15 heures, dans le meilleur des cas.

Sa mère serait-elle encore en vie à cette heure-là ?

La station de métro était à une quinzaine de minutes de marche, en remontant vers le périphérique ouest.

Lisa engagea son bras dans la sangle du sac, le verrouilla sur son épaule, puis elle se mit à courir dans la rue.

Derrière la vitre rayée de fines écorchures tracées par la pluie, les yeux de Lisa parcouraient la campagne noyée dans la brume, où disparaissaient les premiers contreforts des Alpes dans des touffes de coton sale. De noires pensées l'avaient empêchée de dormir depuis le départ de Paris. Une vilaine migraine commençait à prendre peu à peu possession de son cerveau.

Les mêmes questions ne trouvaient toujours pas leurs réponses, depuis des années, butant dans son esprit comme des guêpes dans un verre d'eau sucrée. Elle se sentait en porte-à-faux avec elle-même, à la fois anxieuse et terriblement indifférente.

Depuis la mort de son père, en 1992, elle n'avait pas rendu visite à sa mère plus de cinq ou six fois. Élevée par sa grand-mère paternelle jusqu'à la fin de ses études de droit, elle n'avait pas émis, durant toute son adolescence, le moindre souhait de rencontrer celle qui l'avait abandonnée sans un mot à quelques jours de son huitième anniversaire.

À chaque fois, elles s'étaient retrouvées dans un restaurant. Jamais Lisa n'avait souhaité mettre les pieds chez Aline. Elle avait toujours refusé de pénétrer dans son appartement, préférant garder de ces visites un souvenir pas trop intime, pas trop *familial*. Elle avait dormi à l'hôtel, sur le port de Toulon, assez loin de la ville où sa mère avait choisi de vivre sans elle pour ne plus sentir sa présence à ses côtés une fois la soirée achevée.

La seule exception s'était produite cinq ans auparavant, après qu'elle eut été séquestrée et blessée lors d'une enquête¹. Sa mère l'avait fait entrer dans une clinique spécialisée, à Nice, où elle connaissait un médecin du sommeil. La jeune femme y avait réappris à fermer les yeux sans se mettre à trembler de tous ses membres, à supporter qu'un homme pose à nouveau la main sur son bras.

Elle avait même noué une aventure sans lendemain avec l'un des toubibs. Peut-être juste pour se sentir vivante à nouveau. Leur histoire n'avait pas résisté bien longtemps. Son travail – et Daniel – l'avaient vite rattrapée et ramenée à Paris. Mais, même à ce moment-là, Lisa n'avait pas franchi la porte de l'appartement de sa mère.

Ses grands-parents n'avaient jamais pardonné à Aline la désertion

de son foyer pour un autre homme. Ils n'avaient pas non plus cherché à alimenter un manque chez leur petite-fille, une fois parvenue à l'âge adulte, afin de la pousser à prendre contact avec sa mère. Le sujet avait toujours été évité, refoulé bien loin dans la mémoire de la famille. Durant de longues années, Lisa n'avait gardé d'elle que quelques souvenirs un peu flous exempts d'affection. À cette époque, Aline Heslin n'avait guère représenté plus pour elle qu'une silhouette qui avait traversé sa vie à contre-jour sans y avoir laissé l'empreinte de ses pas. Une silhouette qui devait à présent avoir le visage creusé d'une vieille femme mourante, qu'elle aurait peut-être été incapable de reconnaître si elle l'avait croisée dans la rue.

Lassée de ruminer de sombres pensées, Lisa ouvrit son sac et attrapa sa tablette, un cadeau de Daniel pour son dernier anniversaire. Plus compact, moins lourd, et au moins aussi performant que son vieux PC portable, l'objet à la ligne épurée l'avait tout de suite séduite.

Tandis que l'appareil s'éveillait, elle sentit un poids désagréable posé sur elle, comme si quelqu'un avait soudain voulu la guetter à travers un interstice d'un volet de son appartement. Elle leva brièvement le nez et surprit le regard d'un homme en costume froissé assis de l'autre côté de la travée centrale du compartiment. Pris en flagrant délit, l'inconnu détourna la tête. L'homme fit semblant de regarder dehors, mais le reflet de ses yeux le trahissait encore dans la vitre. Non seulement il était pleutre, mais c'était en plus un crétin.

Maussade, Lisa vérifia que sa tablette était bien connectée sur le réseau, puis elle tapa un mail à l'adresse de Magne. Elle préférait ne pas le déranger au téléphone pendant son service avec un appel privé. De cette façon, il aurait un peu plus d'explications que dans le message sibyllin qu'elle lui avait laissé sur la table du salon.

« Ma mère est malade. Je ne sais pas quand je reviens. »

Daniel Magne ne connaissait pas tout de son enfance, mais elle lui en avait raconté les grandes lignes. Il comprendrait qu'elle souhaitait descendre seule à Sanary et il arrangerait le coup avec le commissaire, d'autant qu'elle ne travaillait sur aucune affaire vitale ces derniers jours.

Une fois le mail parti, elle surfa sur le site de la clinique des Mimosas, où une publicité riche en photos fleuries vantait les mérites d'un séjour dans l'établissement, comme si l'on choisissait de venir y passer de temps en temps quelques jours de villégiature. Lisa se demanda combien pouvait coûter une journée de soins entre ses murs, et qui payait pour sa mère. À sa connaissance, Aline Heslin n'avait jamais travaillé de sa vie, vivant dans l'oisiveté d'une pension mensuelle très confortable versée par ses propres parents depuis la fin de son adolescence. Du moins, c'était ce que lui avait raconté sa grand-mère.

Elle savait aussi qu'à la mort du dernier de ses parents, sa mère avait hérité de leur appartement de Sanary, situé dans une zone très bourgeoise de la ville, où l'on pouvait contempler la mer depuis son balcon, allongé dans un transat protégé par des palmiers nains et des jalousies de bois.

Lorsque celui pour lequel elle avait quitté son père avait fui avec armes et bagages, Aline avait quitté sans regret Paris et le souvenir de son ex-amant pour déménager dans le Sud, mettant ainsi un point final à sa seconde vie, qui ne s'était pas révélée aussi intense que promis.

Lisa fut tirée de ses réflexions par une annonce avisant les voyageurs que le train approchait de la gare de Marseille. Elle rassembla ses affaires et se leva sans un regard pour l'inconnu qui semblait avoir perdu tout intérêt pour elle.

De son siège, l'homme au costume froissé attendit qu'elle ait tourné le dos. Il leva alors les yeux vers la sortie et observa la nuque de la jeune femme avec acuité. Il n'y avait aucun doute pour lui : elle avait enregistré son visage quelque part, dans un coin de sa mémoire instinctive de flic. Il fallait qu'il passe le relais.

Il exhuma un téléphone portable de sa sacoche, passa un rapide coup de fil puis, juste avant que les portes du train ne se referment, il sortit sur le quai. Un bref coup d'œil lui apprit qu'elle avait déjà disparu dans les couloirs de la gare. Parfait.

L'homme sourit. Il savait où Lisa Heslin allait.

Quelqu'un d'autre y serait avant elle et l'attendrait. C'était le meilleur moyen pour la filer discrètement. Juste s'assurer qu'elle suivait bien le chemin prévu.

Elle ne pourrait pas leur échapper.

4 septembre, J-4

Daniel Magne vida d'un coup la tasse de café qui avait refroidi sur son bureau. Il fit la grimace, puis s'étira dans son fauteuil, regrettant de ne pas avoir dormi quelques heures de plus la nuit précédente. Lisa était absente depuis une dizaine de jours, déjà, et il commençait à trouver le temps long. La jeune femme l'avait appelé deux ou trois fois depuis son départ, mais elle lui manquait chaque jour un peu plus. La veille au soir, il avait fini par accepter une invitation de Martial, Henri et Rafik à aller faire un tour au bowling entre mecs après le service. Les affaires qu'ils avaient à couvrir ne revêtaient aucun caractère d'urgence absolue. De plus, il avait besoin de penser à autre chose qu'à l'appartement vide qui l'attendait chaque soir.

Depuis qu'il partageait la vie de Lisa, ces sorties avaient perdu une bonne part de leur attrait pour lui, et les trois autres compères étaient ravis de pouvoir le compter des leurs pour un soir. La compétition s'était prolongée tard dans la nuit, jusqu'à la fermeture des pistes.

Magne était rentré seul chez lui, trouvant le trois-pièces aussi désert que la veille. L'unique signe de vie était un voyant qui clignotait sur le répondeur du téléphone. Lisa lui disait que sa mère s'éteignait doucement, qu'elle n'avait pas le courage de remonter pour le moment. Elle savait qu'il comprendrait. Qu'il ferait le nécessaire auprès du commissaire Estier pour qu'elle puisse rester quelques jours encore auprès d'elle.

Magne avait éteint le répondeur et il avait hoché la tête dans le noir. Oui, il ferait ce qu'il fallait, même s'il ne comprenait pas le brusque intérêt de Lisa pour cette femme qu'elle connaissait à peine, bien qu'elle fût sortie de son ventre quelque trente-trois ans plus tôt.

Il s'était alors servi un verre de whisky, chose qu'il avait arrêtée depuis le début de leur vie commune. Il s'était assis dans l'obscurité, regardant les heures passer au ralenti au cadran de sa montre. Il s'était couché à moitié saoul, ne sachant plus au juste pourquoi il avait commencé à vider la bouteille de Jack Daniels.

Le réveil avait été à la mesure la soirée. Il lui avait fallu une longue douche, un double cachet d'aspirine et deux bols de café pour commencer à envisager la journée sous un autre aspect que celui d'une gueule de bois carabinée.

Lorsque le téléphone sonna sur son bureau, rompant la monotonie de l'épluchage des papiers retrouvés dans l'appartement de Samir Khaleb, Magne décrocha en poussant un soupir de soulagement.

La voix lui était totalement inconnue.

Quelques instants plus tard, il reposait lentement le combiné, le visage décomposé.

Il se leva, fit le tour de la pièce en se tenant le front, se demandant pourquoi la vie, parfois, semblait vouloir jouer avec vos nerfs comme avec des cordes de violon désaccordées. Il s'approcha de la fenêtre et jeta un œil affligé à la ligne de toits hérissés d'antennes qui barrait l'horizon. D'ordinaire, il aimait cette vue dégagée sur le Nord de la capitale, mais aujourd'hui il ne voyait plus que son ombre immobile sur la vitre qui le séparait d'un territoire hostile.

Cette journée allait s'achever de façon encore plus merdique qu'elle avait commencé. À présent, il lui fallait mettre toute l'équipe au courant, et surtout leur demander d'avancer sur l'affaire avec la délicatesse d'une mouche sur une toile cirée.

Il revint s'asseoir à son bureau, attendit un moment que ses pensées se mettent en ordre. Puis, la mort dans l'âme, il posa la main sur le combiné de son téléphone. Lorsqu'Henri Walczak décrocha, Magne crut entendre dans un coin de son cerveau le bruit d'un couperet d'acier trancher quelques fils de sa vie sur un billot sonore.

En entrant dans le bureau de son chef, Rafik Sgodovian eut un temps d'arrêt. Martial et Henri étaient déjà assis face à lui, la mine sombre. Ils le regardèrent pénétrer en silence dans la pièce. Rafik resta debout, l'exiguïté du local ne permettant pas un quatrième siège pour les visiteurs.

Le jeune Turc jeta un œil perplexe au capitaine, puis à ses deux collègues.

– Il se passe quoi ?

Magne soupira. Il fit glisser vers lui le rapport qu'il venait juste d'imprimer à la suite du coup de fil reçu une dizaine de minutes plus tôt. Perplexe, Rafik se saisit du document, conscient du poids des regards de ses camarades posés sur lui tandis qu'il prenait connaissance de l'information, résumée en quelques lignes à peine. Quelques lignes qui lui firent oublier toute réserve et l'obligèrent à s'asseoir sur le coin du bureau de l'officier, sonné par la révélation.

Lorsqu'il releva les yeux, ils avaient pris la même teinte sinistre que celle des trois autres hommes.

– Il n'y a aucun doute ? Vous en êtes certain ?

Le capitaine hocha la tête avec lenteur.

– C'est le commissariat du XVI^e qui est en charge de l'affaire. Le taulier est un copain, il était en congé au moment du crime. J'ai eu

son capitaine au téléphone, ce jour-là, et je lui ai conseillé de faire examiner les douilles au centre de balistique. On ne sait jamais, avec ce genre de truc. Il m'a prévenu dès qu'il a eu les résultats de l'analyse. J'ai ensuite rappelé le spécialiste qui a effectué l'examen de la balle retrouvée dans le crâne de Samir Khaleb. Il est formel. Il dirige ce service depuis plus de trente ans. Ils sont à la pointe de la technologie la plus moderne dont peut disposer la police dans ce domaine.

– Oh merde... gémit Walczak.

– Quelle chiotte ! cracha Gallerne. Comment on va pouvoir lui annoncer ça ?

Magne frappa violemment du plat de la main sur son bureau.

– Personne ne lui dit rien ! *Personne* ! J'exige de vous le silence le plus absolu ! Nous allons enquêter chacun de notre côté, sans qu'elle en sache rien. Si elle apprend ça, elle va péter les plombs et plonger dans cette affaire comme si sa vie en dépendait ! Vous la connaissez tous assez bien pour en être convaincus, non ?

Les trois policiers acquiescèrent en silence, les dents serrées. Magne tendit le poignet à plat devant lui, l'index vrillant le plateau de bois noir comme s'il voulait le transpercer.

– On se retrouve ici, tous les jours à 18 heures, pour confronter notre progression dans l'enquête. Je ne veux rien voir filtrer vers d'autres flics que vous dans la boîte. Le secret le plus absolu sur cette affaire, messieurs, je le répète, c'est cela que je vous demande. Et un putain de max de doigté !

– Et le commissaire ? demanda Gallerne en se levant.

Par-delà les vitres de séparation de son espace de travail, Magne jeta un regard noir vers la porte du bureau du patron, qui faisait face à la sienne de l'autre côté du couloir.

– Je m'en charge. Je ne peux pas faire autrement que de le prévenir. Il doit s'arranger avec le comm' du XVI^e pour récupérer l'enquête.

Henri, Martial et Rafik quittèrent la pièce la tête basse, comme si l'on venait de leur annoncer la mort de l'un de leurs meilleurs amis.

Magne posa une nouvelle fois la main sur son téléphone. Il composa à contrecœur les quatre chiffres du bureau du commissaire Estier. Lorsque la voix d'ours lui répondit d'un ton brusque, le capitaine eut soudain honte de ce qu'il allait faire.

Parce que, au fond de lui, il savait qu'il s'apprêtait à trahir la femme qu'il aimait.

4 septembre, J-4

Le commissaire Estier reposa lentement le rapport sur son bureau. Il leva un regard de pierre vers le capitaine Magne.

– Elle est au courant ?

Daniel Magne soupira et s’assit face à son chef sans y avoir été invité.

– Non. Elle est dans le Sud. Sa mère est mourante. Elle a pris quelques jours de congé pour se rendre à son chevet. Préparer la succession, aussi. Elle est sa fille unique. J’ai pensé que...

Estier balaya les arguments de Magne d’un bref revers de la main.

– Peu importe, capitaine. Elle ne *doit* pas revenir pour l’instant, vous m’avez compris ?

Magne tenta d’ignorer le ton cassant de son responsable. Estier avait le front buté du cochon qui a décidé de rentrer dans la porcherie malgré la porte fermée.

– Je vais m’y employer, commissaire. Mais elle seule sait lorsqu’elle remontera à Paris. Si elle en a la moindre idée aujourd’hui...

Estier garda le silence quelques instants, puis il resserra sa cravate avant de décrocher son téléphone.

– Passez-moi l’Intérieur. Je veux parler au ministre. Dites-lui que c’est de la plus haute importance.

Magne allait se lever lorsque le commissaire lui fit signe de rester assis. Le fait était tellement inhabituel que le capitaine hésita un moment, en lévitation au-dessus du fauteuil, les avant-bras verrouillés sur les accoudoirs, avant de se rasseoir.

Les deux hommes patientèrent un moment interminable, murés chacun dans un mutisme maussade. Des images filaient comme des comètes dans leur mémoire, remontant les années dans un kaléidoscope de pistes noires et stériles, abandonnées les unes après les autres au fil du temps. L’enquête n’avait jamais été résolue, malgré les moyens que la Préfecture avait lâchés sur le dossier.

Dès que le son de la voix de son interlocuteur retentit dans le combiné, celle d’Estier changea brusquement de registre, trouvant des accents respectueux que Magne ne lui avait jamais entendus, et qu’il ne soupçonnait même pas qu’elle pût connaître.

– Mes respects, monsieur le ministre... C’est exact. Une affaire de la

plus haute importance, et qui requiert votre présence, ainsi que celle du ministre de la Justice. Oui... J'en ai conscience, monsieur, et je suis bien désolé de vous avoir interrompu dans votre rendez-vous, mais il faudrait que... Pardon ? Vous ne pouvez pas venir ? Au téléphone, vous êtes certain ? Bien... heu... si vous insistez...

Magne observait le visage du commissaire Estier s'empourprer peu à peu, virant au rouge foncé. Le quinquagénaire essuya une goutte de sueur qui perlait à son front, puis il se lança après avoir jeté à Magne le regard d'un homme en train de se noyer.

– C'est au sujet de l'affaire du coursier abattu hier de deux balles dans la tête, dans le XVI^e, dans le hall d'un immeuble. Nous avons fait analyser le projectile retrouvé dans le... Oui, j'y viens, monsieur. Il s'agit de la même arme que celle qui a servi à perpétrer un autre homicide, monsieur. Il y a vingt-et-un ans...

Magne entendit distinctement la voix aboyer dans le téléphone. Estier se passa un index nerveux entre le col de sa chemise et sa pomme d'Adam.

– Je vous parle d'un assassinat qui a eu lieu le 20 juillet 1992, sur les marches du Palais de justice, monsieur le ministre. Celui du juge Lionel Heslin.

Daniel Magne riva son regard sombre à celui du commissaire Estier, tandis qu'ils réalisaient tous deux qu'un silence de mort était tombé sur le combiné serré dans la main manucurée du grand patron de la police française. L'affaire du meurtre du père de Lisa avait alimenté les journaux durant de longues semaines, cette année-là. Elle était ensuite restée plantée comme une aiguille empoisonnée dans la gorge de la Criminelle pendant plus de deux décennies. Sans parler des journalistes qui, au début attirés par l'odeur du sang, puis tenus en haleine par celle de putréfaction du cadavre dont on ne retrouvait pas l'assassin, avaient fini par passer leurs nerfs frustrés de vérité sur l'incapacité des forces de l'ordre à arrêter le meurtrier d'un juge promis aux honneurs d'un poste ministériel.

Le 20 juillet 1992, le juge Lionel Heslin avait rendez-vous au Palais de justice, dans une pièce discrète, avec le Premier ministre de l'époque, Pierre Bérégovoy. Quelques semaines après sa nomination à la tête du gouvernement français, en avril, afin de prendre la suite d'Édith Cresson, l'homme d'État avait décidé de placer un nouveau magistrat, réputé droit et inflexible, aux commandes de la Justice. Le juge Heslin, qui avait défrayé les chroniques des quotidiens en participant à certains des procès les plus médiatisés de l'époque, comme celui de l'affaire du Rainbow Warrior, en 1985, ou encore celui du plasticage de plusieurs restaurants de la Cité phocéenne par la mafia marseillaise, en 1990, avait le profil idéal. Le Premier ministre l'avait déjà rencontré plusieurs fois en secret au printemps de cette

année-là. Le rendez-vous du 20 juillet était destiné à caler les derniers détails avant l'officialisation de la prise de poste de l'homme de loi.

Lorsque les témoins du drame avaient été interrogés, durant les vingt-quatre heures qui avaient suivi les coups de feu, ils avaient tous indiqué ne pas avoir remarqué le scooter arriver dans la rue. Le véhicule devait attendre non loin de là, tournant au ralenti, sur le trottoir du Palais. En revanche, ils avaient tous été formels sur un point. L'assassin était arrivé à pied, une musette à l'épaule, le visage dissimulé par un casque à visière et de grosses lunettes de soleil, ce qui n'avait pas particulièrement attiré l'attention des gardes, à la grille. Les allers-retours des coursiers étaient fréquents entre la Préfecture et le Palais. L'enquête prouva d'ailleurs ensuite qu'accablés par la chaleur du soleil de midi, les hommes en uniforme d'apparat s'étaient mis un peu à l'abri dans l'ombre mince que le surplomb d'un toit projetait sur le pavé de la cour. Bref... qu'ils s'étaient éloignés de leur poste.

Une femme avait expliqué que l'inconnu avait glissé la main dans son sac en bandoulière et qu'il l'avait bousculée en la croisant. Énervée, elle s'était alors retournée pour l'apostropher. Elle avait compris qu'il en avait sorti une arme lorsqu'elle avait été soudain aspergée par le sang du juge, dont le corps sans vie venait de s'écrouler à ses pieds, juste devant les grilles dorées protégeant les abords du Palais de justice. Le meurtrier ne lui avait même pas accordé un regard.

Le scooter était arrivé la seconde d'après, tandis qu'elle tombait sur les genoux, victime d'un brusque malaise à la vue du crâne de Lionel Heslin en partie emporté par les balles de gros calibre. Au milieu des hurlements terrorisés des passants, avant de tourner de l'œil, elle avait eu le temps d'apercevoir la couleur grise de l'engin qui se fondait déjà dans la circulation du boulevard en direction de Saint-Michel.

Les recherches de la police avaient permis de retrouver le véhicule, abandonné quelques minutes après le crime au bord de la Seine, au milieu d'un parking de deux-roues, non loin de la fac de Jussieu. Mais la piste avait vite tourné court. Le scooter avait été volé le matin même à Saint-Denis, en bas d'une cité.

Malgré tous les examens auxquels il avait été soumis, sous la compétence de la police scientifique, le scooter n'avait délivré aucune information qui eut pu être exploitée par les enquêteurs. Aucune empreinte, aucune trace ADN de quelque nature qu'elle soit. Le propriétaire, victime du vol, ayant été mis hors de cause par un alibi sans faille – il était au travail dans un café avec trois autres personnes au moment du crime – les limiers de la Criminelle s'étaient alors rabattus sur les multiples dossiers que traitait le juge Heslin, et ils avaient sondé sa vie privée dans les moindres détails.

Mais ils avaient eu beau éplucher les très nombreuses minutes des procès que le juge avait eu à instruire, interroger les témoins de l'époque ainsi que la majeure partie de leurs indics infiltrés dans toute la faune criminelle parisienne et marseillaise – là où le juge frappait le plus fort – et fouiller dans les recoins les plus inaccessibles des dossiers, ils avaient fait chou blanc sur toute la ligne.

Le divorce du magistrat d'avec sa femme Aline, en 1988, n'avait donné lieu à aucun esclandre, à aucune velléité de son ex-épouse d'en découdre avec lui pour la garde de la jeune Lisa, sa fille unique âgée d'à peine huit ans au moment de leur séparation. La mère était partie avec un autre homme en laissant la gamine derrière elle, point final.

Lorsque le juge rentrait tard, après une journée très chargée au Palais, la fillette était en sécurité dans l'appartement de ses propres parents, qui habitaient l'étage juste en dessous du sien. Après sa séparation, le juge avait déménagé de son ancien logement pour se rapprocher d'eux, rendant ainsi l'éducation de sa fille la plus exempte d'aléas possible. La grand-mère de Lisa était ainsi devenue *de facto* celle qu'elle considérait comme sa maman, et qu'elle aimait au-delà de toute mesure.

À la mort du juge, les liens s'étaient encore resserrés entre l'aïeule et l'adolescente, repoussant loin dans l'obscurité celle qui avait fui le domicile conjugal quatre ans plus tôt.

Un élément, toutefois, avait gardé toute son acuité au long de ces années, aussi bien pour les flics de la Criminelle que pour l'ensemble de la magistrature française. Vingt ans après, ils n'avaient toujours pas l'ombre d'un indice à se mettre sous la dent. Les assassins du magistrat couraient toujours.

Les deux douilles et les balles de 9 mm ayant abattu le juge Heslin avaient été analysées et gardées au siège même du service de balistique de la police scientifique. Elles avaient été scannées, archivées, puis entrées dans la base de données commune à la police et à la gendarmerie afin qu'un jour ou l'autre on puisse enfin avoir l'espoir d'y voir plus clair dans ce qui avait été baptisé par la presse « L'affaire du juge Heslin ».

La découverte de l'expert balistique allait permettre de rouvrir le dossier, un quart de siècle après le meurtre.

Et déjà, une chose était certaine.

Cela avait rendu le ministre de l'Intérieur muet comme une carpe.

Lorsque la tonalité retentit dans le combiné, le commissaire Estier sembla prendre enfin conscience que la communication avait été coupée. Il reposa lentement l'appareil sur son socle, puis il croisa le regard tendu de Daniel Magne.

– Le ministre veut vous voir aujourd'hui, capitaine. Au 36. Chez le

commandant Picaud. 16 h 30 précises.

Lisa baissa la vitre de la portière et laissa l'air marin lui ébouriffer les cheveux. Elle tendit le nez dehors, aspirant avec avidité l'odeur iodée de la Méditerranée qui lui emplissait les poumons. Malgré elle, elle redoutait le moment où elle se retrouverait face à face avec cette femme qui l'avait mise au monde. Cette femme qui était allongée dans une clinique luxueuse, au fond d'un lit médicalisé, en proie à une terrifiante maladie dont elle savait qu'elle ne sortirait pas vivante.

Et seule, comme elle avait vécu.

La jeune femme lança son regard loin de la côte, là où le soleil s'accouplait avec les flots paresseux dans un moutonnement de crêtes d'eau scintillantes. D'ici quelques jours, les vacances d'août toucheraient à leur fin. Bientôt, la plage bondée, qu'elle apercevait de loin en loin dans des anfractuosités de roches bordant le littoral, serait rendue aux oiseaux et aux retraités de la Côte d'Azur.

– Vous êtes là pour combien de temps, mademoiselle ?

Dans le rétroviseur, le regard du beau brun qui conduisait le taxi s'attardait sur l'échancrure de son tee-shirt entrouvert à cause de la chaleur. Lisa referma un bouton et ne répondit pas. Elle n'avait qu'une envie : que ce voyage cesse, qu'elle sache enfin pourquoi elle était venue si vite. Le taxi se renfrogna. De sa place, à l'arrière, Lisa vit son cou rentrer dans ses épaules et sa mâchoire se contracter de frustration. Le beau gosse ne devait pas avoir l'habitude de se faire rembarrer de façon si définitive.

La voiture longea des lignes de rochers destinées à protéger la route du bord de mer des caprices des flots, puis elle traversa des ports de plaisance, entre marinas et parkings ruisselants de carrosseries surchauffées, où des centaines de mâts se balançaient au gré des étraves des annexes qui sillonnaient les eaux saumâtres entre les bateaux. D'après la carte qu'elle avait consultée sur sa tablette, elle avait estimé la course à une heure environ.

Mais la circulation était telle que le taxi roulait au ralenti, coincé à chaque feu rouge par une procession d'estivants flânant à la recherche d'une terrasse accueillante.

Lisa referma la vitre pour laisser la climatisation rendre la température plus supportable dans l'habitacle. Levant alors les yeux

sur un panneau routier, elle vit que Sanary n'était plus qu'à une dizaine de kilomètres. Elle sentit alors un froid intense descendre dans son ventre. Son périple commençait à prendre la couleur d'une sombre réalité qui se rapprochait désormais à grands pas.

Elle aurait voulu demander au taxi de faire demi-tour, de la ramener à la gare de Marseille, de faire comme si elle n'avait jamais existé, comme si elle n'était jamais montée dans sa voiture en lui donnant l'adresse de la clinique où sa mère était en train d'agoniser. Mais une part d'elle-même, sourde à son angoisse, exigeait qu'elle aille jusqu'au bout, qu'elle boive le calice jusqu'à la lie. Parce que la situation critique de sa mère ne lui permettait aucune échappatoire, aucune autre chance de *savoir*.

Les maisons luxueuses de la côte défilaient devant ses yeux sans imprimer sa rétine. Son regard se perdait dans la foule bigarrée qui avait envahi les trottoirs après une journée de baignade. Dans l'air flottaient des odeurs de grillades, de pizzas et d'ambre solaire, et chaque sourire qu'elle lisait sur le visage lumineux d'un enfant accroché à sa mère lui plantait une écharde empoisonnée dans le cœur.

Le véhicule braqua soudain vers un bâtiment récent, d'une ocre tapageuse, dont les jardins fleuris descendaient en pente douce vers une plage privée où le tissu de quelques chaises longues vides se balançait au gré du vent du large.

Le chauffeur se tourna vers elle, le regard opaque.

– Ça fait 75 euros.

Lisa ne tiqua pas. Elle paya en silence et sortit du taxi en ayant l'impression qu'elle pénétrait dans une serre tropicale. Elle ouvrit le coffre de la voiture et saisit son sac avant même que le beau gosse aux yeux noirs n'ait le temps d'actionner l'ouverture de sa portière, puis elle jeta son bagage sur son épaule et se dirigea d'un pas ferme vers l'entrée de la clinique.

Au fond de sa poitrine, son cœur cognait entre ses côtes comme s'il avait voulu se précipiter dehors.

Dans son taxi, le beau gosse l'injuria en silence dans son dos. Il lui adressa un doigt d'honneur de dépit, puis il fit demi-tour avant de disparaître en faisant crisser ses pneus usés sur le bitume brûlant de soleil.

La jeune femme cligna des yeux un instant avant que ses pupilles s'habituent à la lumière filtrée de l'intérieur du bâtiment. Une infirmière à l'air martial vint à sa rencontre, un bloc entre les mains.

– Bonjour, si vous venez pour une consultation, je suis au regret de vous annoncer que...

– Je viens voir le docteur Marchand, coupa Lisa.

L'infirmière leva le menton, l'air plus revêche encore.

– J’ai peur que ce ne soit pas possible, madame. Il est en...

Lisa plongeait son regard de jais dans les yeux noisette de la quinquagénaire. Elle n’avait pas parcouru tout ce chemin pour se faire éconduire par le premier obstacle venu.

– Il m’attend. Dites-lui que Lisa Heslin est là.

L’infirmière eut un battement de cils incrédule. Elle jeta un coup d’œil à son bloc, puis elle le remonta contre sa maigre poitrine. Un sourire mauvais survola ses lèvres fines et ridées.

– L’agenda du docteur Marchand est plein pour plusieurs semaines, et vous n’y figurez pas. Si vous voulez prendre rendez-vous avec lui, il faut que vous remplissiez un dossier à l’accueil, deuxième bureau sur votre gauche en sortant.

Accompagnant le geste à la parole, elle prit Lisa par le coude, pour l’inviter à emprunter dans l’autre sens le couloir par lequel elle était entrée.

La jeune femme repoussa la main d’un mouvement vif du bras, puis elle laissa choir son sac sur le carrelage noir et blanc qui empestait l’ammoniac. Elle sentait la colère lui grimper en flèche le long de la colonne vertébrale, impétueuse comme un torrent de montagne. Le prénom de l’infirmière scintilla sur la barrette dorée épinglée sur sa blouse, juste avant que le bout de l’index de la jeune femme vienne le heurter d’un coup sec.

– Écoutez-moi bien, Ginette Machin, ma mère est en train de crever dans une putain de chambre de votre putain de clinique, et je ne partirai pas d’ici avant d’avoir parlé à ce putain de docteur Marchand ! Est-ce que vous m’avez bien comprise, cette fois ?

La femme en blouse blanche recula malgré elle. Son air agressif l’avait quittée pour une expression d’indignation offusquée. Elle émit un hoquet ridicule avant de faire demi-tour dans un cliquetis de talons aiguilles.

Restée seule, Lisa se dirigea vers un coin-repos, où quelques sièges confortables entouraient une table basse chargée de magazines, près d’une machine à café flambant neuve. Elle prit place dans un fauteuil bas et étendit ses jambes fatiguées devant elle. Elle pencha la tête en arrière, laissant la tension de son cou s’évanouir au contact du cuir frais. Elle ferma alors les yeux, consciente qu’elle vivait ses derniers instants avant que le visage ruiné de sa mère ne vienne se planter à jamais dans sa mémoire.

Il ne passa pas plus de quelques minutes avant qu’un pas masculin pressé retentisse sur les dalles du couloir. L’homme, gêné, s’arrêta près du fauteuil. Il considéra d’un œil attentif la jeune femme aux traits durs qui s’y était assoupie, épuisée.

Le médecin consulta sa montre. Depuis son appel téléphonique de la matinée, il avait prévu l’arrivée de la fille d’Aline Heslin à la clinique.

Il avait même aménagé un peu de temps libre dans son agenda de la journée pour la recevoir. Mais depuis qu'il avait pris la décision de la contacter, allant délibérément à l'encontre de la volonté de la mourante, il n'avait toujours pas la moindre idée de la façon dont il allait annoncer la nouvelle à sa fille.

4 septembre, J-4

Daniel Magne leva les yeux du dossier et soupira, le regard perdu. Lisa était partie depuis dix jours et il ne parvenait pas à lui parler plus de quelques minutes d'affilée, tout en ayant l'impression de la déranger à chaque appel.

Il pêcha son téléphone portable dans la poche de sa veste, puis il se leva pour fermer la porte vitrée donnant sur le hall. La sonnerie retentit une dizaine de fois dans le vide. Il allait refermer la coque de l'appareil lorsque la jeune femme décrocha.

– Lisa ?

– Salut, Daniel.

Magne essaya de ne pas remarquer le ton froid et distant avec lequel elle lui avait répondu.

– Tu vas bien ? Je n'arrive pas à te rejoindre depuis hier...

Il y eut un lourd silence, au bout du fil. La voix sombre de Lisa lui parvint avec un temps de retard.

– Elle est morte.

Magne se mordit les lèvres pour sa stupidité. Il aurait dû s'en douter...

– Oh, désolé, Lisa. Je... tu veux que je vienne te rejoindre ?

– Non, merci. Ce n'est pas la peine. Il faut que je m'occupe des papiers, de la succession, de faire débarrasser son appartement, de le mettre en vente... Ça risque de ne pas être drôle et... il va sûrement me falloir plusieurs jours supplémentaires.

Magne leva les yeux au ciel et remercia la providence qui allait éloigner Lisa de l'enquête encore quelque temps.

– Je vais voir ça avec Estier, ça ne devrait pas poser de problème.

Le capitaine tourna la tête pour ne pas voir sur la vitre le reflet de son propre visage alors qu'il était en train de mentir à sa compagne.

– Prends tout le temps dont tu as besoin, on s'arrangera avec le boulot. Il n'y a rien de particulier, en ce moment, de toute façon.

La nuque du policier se mit à le brûler, comme si la jeune femme le fusillait des yeux à travers les centaines de kilomètres qui les séparaient.

– Lisa...

– Oui ?

– Je pense à toi très fort, tu comprends ?

– Oui. Je comprends. Je dois raccrocher. À bientôt.

Magne baissa la tête. La voix de Lisa n'avait jamais été aussi dépourvue de tendresse. Au tout dernier instant, un son lui parvint avant qu'il ne referme son téléphone.

– Daniel ?

– Oui...

– Merci.

Puis la tonalité lui apprit que la conversation était cette fois arrivée à son terme.

Pensif, Magne rempocha son portable et se rassit à sa place devant un dossier aussi épais que le bottin de Paris. Lors de sa dernière année d'activité au Palais, juste avant son assassinat, le juge Heslin avait instruit un nombre impressionnant de dossiers. Ce type avait dû être un vrai bourreau de travail, ne négligeant ni son temps ni son énergie pour faire aboutir une affaire au tribunal. Un vrai emmerdeur pour la pègre, en tout cas. Un qui ne lâchait pas le morceau, une fois qu'il avait planté les crocs dedans.

Magne considéra la pile de dossiers identiques qui étaient entassés le long du mur de son bureau, sur une hauteur de plus d'un mètre et sur deux de long.

Une aiguille dans un champ de blé, voilà ce qu'il était en train de chercher. La mère de Lisa étant décédée, il n'avait plus que quelques jours devant lui avant qu'elle ne revienne et prenne connaissance des faits. Il serait impossible de les lui cacher plus longtemps.

Il y eut un léger bruit à sa porte. Le capitaine leva les yeux et sourit. Le visage inquiet d'Henri Walczak s'encadrait dans l'embrasure, l'index encore recourbé.

– Vous avez des nouvelles de Lisa, capitaine ?

Daniel Magne lui fit signe d'entrer et de refermer derrière lui. Lorsque le Polonais fut assis, peignant son cheveu rare d'une main jaunie par le tabac, le policier ne put s'empêcher de ressentir une profonde bouffée de tendresse pour cet homme discret, aussi efficace qu'un épagneul lorsqu'on le lâchait sur une piste, et épris de Lisa comme s'il s'agissait de sa propre fille.

– Sa mère est morte, Henri. Elle va rester quelques jours de plus dans le Sud.

Walczak eut un mouvement du menton et baissa les yeux sur ses chaussures. Le délai était un peu rallongé avant le retour de la jeune femme, mais le constat était néanmoins inquiétant. Pour l'instant, ils n'avaient pas l'ombre d'une piste. D'après l'enquête de voisinage qu'ils avaient menée au domicile de Samir Khaleb, à Belleville, l'homme était d'un naturel peu causant. Célibataire, calme et apparemment sans histoires, Khaleb travaillait depuis un peu plus de dix ans pour

Paris-Courses, une boîte d'interim spécialisée dans la livraison rapide dans la capitale. Il avait fait un bref séjour en prison, une vingtaine d'années auparavant, pour une série de cambriolages dans le monde du luxe. Comme il n'y avait pas eu de braquage à main armée, pas de blessé, et que Samir s'était rendu sans résistance aux flics qui lui avaient mis la main au collet, le juge avait été clément. Le jeune homme, alors âgé de trente et un ans, n'avait écopé que de six mois fermes, assortis d'une mise à l'épreuve d'un an.

La leçon avait porté ses fruits, semblait-il, car on ne l'avait jamais revu dans un tribunal depuis. À cinquante ans passés, Samir Khaleb semblait *rangé des voitures*.

Seulement, le fait de mourir abattu de deux balles dans la tête, à Paris, en pleine journée, montrait tout de même que l'homme s'était fait au moins un ennemi coriace et déterminé. Il paraissait peu probable que ce soit en vivant une petite vie tranquille comme monsieur Tout-le-Monde. Martial Gallerne et Henri Walczak avaient passé plus de vingt-quatre heures à fouiller l'appartement de Khaleb. Ils n'avaient rien trouvé à se mettre sous la dent. Soit le type était blanc comme neige, soit il était malin comme un singe et, aguerri par son séjour en taule, il avait pris soin de dissimuler bien à l'abri, dans un lieu certainement éloigné de son domicile, toute trace d'une activité souterraine parallèle à son travail.

D'un commun accord, les policiers s'accordaient sur la deuxième éventualité. Rafik Sgodovian, à cause de son physique méditerranéen – et impressionnant – avait été chargé d'enquêter sur le lieu de travail de Khaleb en se faisant passer pour un nouveau coursier. Il leur avait raconté comment il avait été « embauché » le matin même par Malik Ouzbine, son patron, un homme obèse, aux cheveux gras, dont les bajoues lui tombaient sur le cou.

Ouzbine avait le regard aigu d'un aigle du désert. Il avait jaugé le jeune Turc d'un seul coup d'œil. La musculature de Sgodovian, que l'on devinait même sous un tee-shirt ample, lui avait donné confiance dans les capacités du jeune inconnu. Ce type costaud ne se laisserait pas emmerder à un feu rouge comme n'importe lequel de ses employés, dont une bonne moitié étaient des repris de justice en réinsertion. Le genre qui souhaite ne pas faire de vagues autour de lui, quitte à se prendre deux raclées. Une au moment du vol, puis une deuxième une fois revenu les mains vides et la queue entre les jambes dans le bureau de Malik Ouzbine.

Rafik était arrivé très tôt. Il avait garé son vieux Piaggio dans un recoin qui puait l'urine, juste à côté du métro Barbès. Il avait été le premier à pousser la porte du minuscule local de Paris-Courses, coincé dans un renforcement étroit entre un McDo et un Grec noyés dans une odeur entêtante d'huile rance surchauffée.

– Tu commences ce matin si t’as un scooter. Un de mes gars est malade. T’es partant ?

Rafik avait juste hoché la tête et tendu la main pour sceller le contrat. Malik l’avait superbement ignoré. Du pouce, il lui avait désigné une porte, derrière lui, au fond du minuscule local.

– Tu passes par là et tu vois avec Yasmina. C’est elle qui te donnera les colis et les adresses. Elle seule, OK ? Tu ne prends jamais la course d’un autre, tu respectes toujours les délais, tu ne t’arrêtes jamais boire un café, siffler une bière ou sauter une pute lorsque tu travailles pour moi, pigé ?

Rafik avait de nouveau hoché la tête en silence, le regard rivé à celui de Malik. Le boss s’était levé de son fauteuil aux accoudoirs déchirés en fronçant les sourcils, puis il avait tourné autour de son bureau marbré de taches de café, ainsi que d’autres moins identifiées. Il s’était dressé devant le jeune géant et avait levé le menton d’un air dominateur qui avait failli arracher un sourire au policier. Même les épaules voûtées en signe de soumission, le jeune Turc lui rendait encore une bonne tête de plus.

– Ici, c’est moi, le patron, Toto, t’as pigé ?

Rafik avait cligné des yeux. Il espérait que l’autre ne remarquerait pas qu’il se mordait les joues.

Ouzbine lui avait alors planté un index gras dans les abdominaux. Son regard avait fléchi un bref instant lorsqu’il avait senti la plaquette de chocolat en acier sous son doigt.

– C’est quoi, ton nom ?

– Yvan.

Malik avait eu un petit rire ironique en considérant la baraque qu’il avait en face de lui.

– Ouais, c’est vrai que t’as l’air assez terrible dans ton genre. Y en a pas beaucoup qui pissent pas dans leur froc quand ils entrent dans mon bureau.

Il avait soudain levé un regard dur vers Rafik.

– C’est pas pour autant que je te laisserai faire le mariolage chez moi, t’as bien compris, le Terrible ?

Rafik avait serré les poings dans ses poches en détournant les yeux. L’envie de balancer une torgnole à ce crétin arrogant devenait de plus en plus insupportable.

– Oui, monsieur Ouzbine.

Malik s’était détendu, un sourire de vainqueur aux lèvres. Le costaud paraissait finalement moins solide qu’il n’en avait l’air. Il lui avait mis une claquette dans le dos sans le faire bouger d’un pouce.

– Bon, allez, au boulot. Va voir Yasmina. Elle te filera un plan de Paris avec ta première course. Tu le perds, tu te démerdes. Pour tes pleins d’essence, tu te démerdes. Les pourboires, tu les gardes. Mes

livraisons doivent arriver à l'heure chez le client, sinon tu dégages dans la journée. C'est clair ?

Le boss avait posé une main boudinée sur la poignée de porte lustrée de crasse avant de faire signe à Rafik de s'en aller d'un geste négligent de la main.

Rafik avait paru hésiter, mal à l'aise.

– Vous... vous ne me faites pas de contrat ?

Malik avait souri.

– T'as des papiers ?

Le jeune géant avait baissé le nez, l'air penaud. Magne avait raison. Si Samir Khaleb avait bien un contrat en bonne et due forme, que Martial Galerne avait retrouvé au fond d'une chemise cartonnée, dans la seule armoire de son maigre logement, la société Paris-Courses n'était pas spécialement à cheval sur les principes déontologiques du métier. Il n'était pas venu pour rien. Il y avait sûrement quelque chose à creuser de ce côté-là.

Une main appuyée contre son dos puissant, Malik Ouzbine l'avait poussé dans le couloir avec fermeté.

– Allez, tire-toi. Tu me fais bien rigoler, d'accord, mais maintenant, j'ai autre chose à foutre.

Une fois la porte refermée derrière lui, Rafik Sgodovian s'était redressé, puis il avait fait jouer les articulations de son cou, nouées par l'énervement. Le sang cognait contre son front, mais il avait réussi l'essentiel.

Il était dans la place.

Le médecin referma la porte derrière sa visiteuse et l'invita à s'asseoir. Les yeux sombres de la jeune femme ne laissaient planer aucun doute. Il allait passer un sale quart d'heure. Cela faisait hélas partie du métier, lorsque des membres séparés d'une même famille se retrouvent réunis au seuil de la mort, de chaque côté d'un sinistre lit d'acier, avec dans la bouche des mots noyés de mensonges qu'ils savent être sans doute les derniers qu'ils se diront.

Lisa tira la chaise métallique et prit place, le dos raide, face au médecin qui baissa les yeux. Mal à l'aise, Marchand préféra prendre les devants.

– Je sais ce que vous allez me dire, madame Heslin. Et je ne peux rien y faire. Votre mère avait donné des ordres stricts vous concernant. Elle n'était pas sous tutelle et je n'avais aucun moyen de m'y opposer. Aucun moyen légal, j'entends.

Les yeux de Lisa flamboyèrent.

– Épargnez-moi vos conneries, monsieur Marchand ! Vous pouvez raconter vos salades à qui vous voulez, mais pas à moi. Je suis officier de police judiciaire. Vous n'allez pas m'apprendre ce qui est légal ou non. Je suis la seule fille d'Aline Heslin, vous *deviez* me tenir au courant de la dégradation de son état de santé !

Le médecin se renversa dans son siège, tripotant son stylo Bic de ses doigts nerveux. Il planta son regard clair dans celui de Lisa.

– Pardonnez-moi, madame Heslin, mais vu la fréquence de vos visites à votre mère, je n'ai pas estimé qu'il s'agissait là d'une mesure obligatoire, qui m'aurait placé en porte-à-faux avec ma patiente.

Lisa frappa du poing sur le bureau, projetant un bloc de Post-it entamé sur le sol.

– De quel droit avez-vous *estimé* cela ?

Le docteur Marchand leva les mains en signe d'apaisement. La jeune femme qu'il avait en face de lui était à cran. Il allait falloir qu'il aborde un autre registre. Un registre qui ne lui plaisait pas du tout.

– Écoutez, madame, mon travail, c'est de soigner les malades. De faire ce qu'il faut pour leur éviter de souffrir. Et je dois vous dire que votre maman souffre, depuis très longtemps, et de bien autre chose que de ce cancer qui est en train de la faire mourir à petit feu.

Lisa se sentit soudain vidée, comme si un ouragan l'avait traversée de part en part en emportant tout ce qu'il y avait en elle sur son passage. Sa voix se perdit dans un souffle rauque.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? Arrêtez de tourner autour du pot et expliquez-vous !

Le médecin ouvrit un tiroir de son bureau et y pêcha un dossier qu'il tendit à la jeune femme.

– J'ai ici toutes les analyses qui concernent la santé de votre mère. Tous ses examens sanguins, depuis la date de découverte de son cancer, il y a environ dix semaines, à l'occasion d'un bilan de santé de routine identique à celui que nous faisons passer à tous les patients d'un certain âge qui sont admis dans cet établissement. J'ai également pris contact avec son médecin traitant, lorsque j'ai pris le relais, il y a un an et demi, pour le traitement de son Alzheimer, qui progressait très vite et nécessitait des soins fréquents dans un service approprié. Il m'a indiqué que cette maladie a été décelée il y a six ans environ, alors que votre mère abordait la soixantaine. Ce médecin m'a affirmé qu'il ne savait pas que sa patiente Aline Heslin avait une fille.

– Mais...

Marchand se pencha et poussa le dossier juste devant les mains crispées de Lisa.

– Prenez connaissance de ces documents, madame, s'il vous plaît. Je vais vous chercher un café. Prenez votre temps.

Le médecin disparut de la pièce avant que Lisa puisse l'en empêcher. Toute sa fureur comprimée dans un gros point d'interrogation qui flottait au-dessus de sa tête, la jeune femme se saisit du dossier et l'ouvrit d'un geste sec.

Quelques instants plus tard, elle reposait lentement l'une des feuilles sur ses genoux, les yeux dans le vide. Le bruit feutré de la porte du bureau ne lui fit pas tourner la tête. Marchand déposa un arabica fumant devant elle et il se rassit dans son fauteuil, les doigts réunis devant ses lèvres comme s'il s'apprêtait à prier.

– Eh bien... Qu'en pensez-vous, madame Heslin ?

Décontenancée, Lisa leva les yeux sur le praticien. Elle semblait encore regarder à travers lui lorsqu'elle lui répondit.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

Stéphane Marchand inspira profondément. Le moment le plus difficile était arrivé.

– Cela veut dire, madame, que si votre mère nous a interdit de vous prévenir de la dégradation de son état de santé lorsqu'elle a été admise dans mon service de cancérologie, elle nous avait déjà donné les mêmes instructions lorsque nous avons commencé à nous occuper d'elle pour l'évolution de son Alzheimer. Seulement, à l'époque, puisqu'elle n'a jamais évoqué votre nom autrement que pendant ses

crises, nous avons pensé qu'elle s'était inventé une fille.

Lisa bondit sur sa chaise.

– Comment ça, *inventé* ? Vous vous foutez de moi, ou quoi ?

Les yeux de Marchand devinrent plus translucides que de l'eau.

– Madame Heslin, je suis médecin. Je vais être franc avec vous. Je vois passer entre les murs de cette clinique un nombre incalculable de malades depuis plus de vingt-cinq ans. J'ai rencontré toutes les situations familiales possibles et imaginables, de la plus simple à la plus désespérante, du foyer soudé jusqu'à l'inceste insoutenable, voire au meurtre prémédité. Mais jamais, jusqu'alors, je n'avais vu une femme refuser de voir sa propre fille avec autant d'obstination. Alors... j'ai eu un doute. Et puisque nous en étions dans les examens médicaux complets, je lui ai fait passer quelques tests supplémentaires.

– Quels tests ? De *quoi* parlez-vous, à la fin ?

Marchand lui reprit doucement le dossier des mains et il en sortit une feuille couverte de données aussi incompréhensibles pour la jeune femme que de l'hébreu. Il la plaça bien à plat sur son bureau, à côté d'une radiographie datée du 18 mars 2012.

– Est-ce que vous voyez, ici, le compte-rendu de l'obstétricien ?

La gorge de Lisa se remplit soudain de foin sec. Elle sentit confusément que quelque chose tombait sur elle au travers du toit et des étages du bâtiment. Quelque chose de noir et de terrifiant, avec un bec et des griffes acérées qui lui visaient directement le cœur. Elle tendit une main hésitante vers le document dont les lignes dansaient devant ses yeux.

– Cette échographie pelvienne de votre mère est formelle, madame. Aline Heslin n'a jamais eu d'enfant.

Le corps amaigri de la vieille femme déformait à peine la couverture étendue sur le lit. On aurait pu croire, si ce n'avait été pour les bras décharnés abandonnés comme des serres d'oiseau sur les draps blancs immaculés, qu'il s'agissait de celui d'une petite fille.

Lisa entra dans la chambre et jeta un regard incertain autour d'elle. La pièce sentait déjà la mort, chargée de relents de respiration d'un souffle qui s'apprêtait à s'éteindre.

Elle avança timidement, consciente que le médecin l'observait derrière la vitre carrée enchâssée dans la porte de la chambre.

Le visage de la malade n'avait plus qu'une lointaine ressemblance avec celui dont elle avait le souvenir. Les joues creusées par le cancer, la peau jaunie et presque translucide, Aline Heslin était en route pour son dernier voyage. Elle respirait encore, mais de façon tellement ténue qu'il fallut plusieurs secondes à Lisa pour en être certaine.

La jeune femme s'approcha du lit avec circonspection. Qui était cette femme, cette inconnue qui, non seulement l'avait abandonnée enfant, mais lui avait menti durant les huit années pendant lesquelles elles avaient vécu ensemble ? Pourquoi son père ne lui avait-il jamais dit la vérité ? Pourquoi ses grands-parents, qui devaient être au courant, eux aussi, ne lui avaient-ils pas dévoilé qu'Aline Heslin n'était pas sa véritable mère ?

Autant de questions qui ne trouveraient sans doute jamais de réponses, maintenant que la dernière personne qui les connaissait avait déjà un pied dans la tombe, et l'autre juste au bord du trou.

La jeune femme s'assit sur la seule chaise disponible dans la pièce, près de la tête du lit. Elle se sentait salie, trahie par tout ce en quoi elle avait cru jusqu'alors. Le pire, ce qui lui faisait le plus mal, lui creusant l'estomac comme de l'acide, c'était cette confiance absolue qu'elle avait eue en son père, qui venait d'exploser comme une bonbonne de gaz oubliée au soleil, projetant des éclats enflammés jusqu'au fond de sa mémoire.

Elle perçut un mouvement du coin de l'œil. Le médecin avait quitté la lucarne de la porte. Elle était seule, désormais, face au mensonge et aux interrogations. Le bilan sanguin ADN qu'elle venait de demander confirmerait, elle n'en doutait plus, que la femme mourante au nez

pincé allongée devant elle n'avait aucun lien de parenté avec sa propre chair, hormis celui d'avoir vécu une dizaine d'années avec son père.

Lisa considéra le front dégarni par la chimiothérapie, où perlaient quelques gouttes de sueur. Les lumières de la vie s'éteignaient peu à peu, derrière ces yeux clos aux paupières diaphanes comme des membranes de jeunes libellules. Curieusement, alors qu'un gouffre abyssal s'ouvrait sous ses pas, Lisa ne parvenait plus à en vouloir à cette femme qui n'était, et n'avait jamais rien été pour elle. C'était comme si sa colère s'était brusquement évanouie, par la simple perte de l'identité de sa cible.

Aline Heslin était et resterait une inconnue à jamais.

Lisa ne réalisa pas immédiatement que les paupières fripées venaient de s'entrouvrir. Ce fut le son, tel un croassement de vieux corbeau, qui la tira de ses sombres réflexions.

– ... sonne.

Les pupilles sombres d'Aline étaient vrillées sur les siennes. Elles brûlaient, vaille que vaille, vacillantes comme des flammèches dans un courant d'air, mais leur dureté était aussi palpable que celle des flammes de l'enfer.

Elle se pencha vers le visage dévasté, essayant de ne pas se focaliser sur l'haleine fétide qui exsudait des lèvres gercées de la malade.

– Je n'ai pas entendu. Qu'est-ce tu as dit ?

Aline Heslin ferma les yeux. Lisa crut qu'elle était partie à nouveau, mais lorsque sa mère les rouvrit, elle leva sa main droite d'un effort surhumain et la posa sur l'avant-bras de la jeune femme. Lisa sentit la peau rêche frotter contre la sienne. Elle ne put s'empêcher d'avoir un mouvement de recul.

– Ne le dis jamais à personne. Promets-le moi, Lionel...

Lisa sentit son cœur s'emballer. Aline Heslin était à mi-chemin des deux mondes, en équilibre sur une corde instable qui oscillait entre la vie et la mort, au gré de la prolifération de ses tumeurs. La maladie paraissait lui avoir ôté toute notion du temps, de l'espace, et du meurtre de son mari qui datait de plus de vingt ans. Elle ne voyait plus, elle n'entendait plus, elle était déjà partie pour un ailleurs que Lisa espérait empli de miséricorde.

Aline se croyait revenue au début des années quatre-vingt-dix. Et elle s'imaginait parler à son mari.

La jeune femme eut un instant d'hésitation. Et si...

– *Promets-le-moi !*

Lisa sentit son âme de policier se réveiller. Elle se pencha un peu plus, le regard tendu. Aline voulait qu'elle soit son père. Très bien. Elle était son père. Rien à foutre. Il fallait qu'elle sache.

– Que veux-tu que je taise ? De quoi parles-tu ?

Elle retint son souffle. Aline rassemblait ses dernières forces. Les doigts de la vieille femme se resserrèrent sans forces sur son poignet, comme pour lui demander de patienter un moment. Et puis ses mots retentirent dans le cerveau de Lisa comme un coup de tonnerre.

– Si quelqu'un apprend ce qui s'est passé, ce jour-là, ils te tueront, *et elle avec...*

Il y eut un silence, pendant lequel la jeune femme crut qu'elle était en train de tomber dans le vide. Le précipice au bord duquel elle marchait depuis la révélation du médecin venait de l'engloutir. Elle eut la brusque certitude que si elle tendait les mains de chaque côté de son corps, elle sentirait le vent terrifiant qui matérialiserait sa plongée dans l'abîme.

Elle s'appuya sur la barre métallique du lit pour toucher quelque chose de ferme auquel elle puisse se raccrocher avant de sombrer tout à fait.

– Qui, Aline ? *Qui veut tuer qui ?*

Les mots avaient franchi ses lèvres malgré elle. Ils flottaient à présent entre les deux femmes, comme des papillons aux ailes de suie qui refuseraient de se poser, volant de mur en mur jusqu'à ce qu'ils meurent d'épuisement.

Les pupilles d'Aline Heslin avaient pris une teinte brune vitrée, comme du verre cathédrale ancien. Elle était visiblement à bout de forces. Sa voix n'était plus qu'un souffle presque inaudible.

– Ils n'abandonneront pas. Tu les connais...

Le cou d'Aline Heslin se raidit. Elle ferma les yeux puis sa tête bascula sur le côté. Seul un souffle infime qui faisait naître de minuscules gouttes d'une salive mousseuse à la commissure de ses lèvres indiquait qu'elle était encore en vie.

Lisa se leva, le cœur tambourinant dans la poitrine. Elle allait sortir de cette chambre avec encore plus de questions lui tournant dans la tête que lorsqu'elle y était entrée. Qui étaient ces hommes qui semblaient tant terrifier sa mère ? Quel rapport y avait-il avec son père, dont le corps était enseveli au cimetière du Père-Lachaise depuis vingt-deux ans ? Se pouvait-il que les individus dont Aline parlait soient à l'origine de l'assassinat du juge Heslin, en juillet 1992 ?

La jeune femme serra les poings, frustrée de ne pas avoir pu en apprendre en peu plus. Elle reviendrait le lendemain matin, de bonne heure, juste après les soins. Il fallait qu'elle creuse encore la mémoire titubante de sa mère avant qu'elle emporte son secret dans sa tombe.

Elle se leva, posa la main sur son sac de voyage, puis son regard tomba sur l'armoire de la chambre. La porte était entrouverte, dévoilant la valise de sa mère rangée sur l'étagère du bas. *Sa mère...* Lisa se raidit. Malgré l'abandon, malgré la duperie et les années d'éloignement, ce mot resterait tout de même rattaché à Aline Heslin,

quoi qu'elle y fasse. Il avait imprimé une trace profonde dans la jeune chair de son cerveau de petite fille.

Lisa s'accroupit, fit coulisser le battant et ouvrit la valise. Elle contenait quelques vêtements que quelqu'un avait dû jeter à la hâte, dont les couleurs n'allaient pas ensemble. Des changes certainement pris chez elle par un tiers – un homme, à coup sûr – et qui ne devaient pas lui servir souvent. Un petit étui en cuir, dissimulé sous la pile de linge, contenait un portefeuille et un trousseau de clés. La jeune femme posa les yeux sur le visage fermé de sa mère, puis elle se rassit sur la chaise, le portefeuille ouvert sur les genoux.

La carte d'identité établie au nom d'Aline Heslin datait de moins de trois ans. Le visage de la vieille femme était austère, mais la maladie n'y avait pas encore creusé ses sillons meurtriers. Seule, la solitude pouvait lui avoir ôté du regard la moindre trace de sourire, la plus petite étincelle de joie de vivre. Aline était un roc de froideur, et rien ne semblait capable de toucher son cœur de pierre.

« Ils n'abandonneront pas. Tu les connais... »

Lisa posa à nouveau un regard perplexe sur le visage épuisé qui ne respirait plus que par à-coups presque imperceptibles. Pourquoi Aline, si elle avait quitté son père pour un autre homme, lui demandait-elle de prendre soin de lui ? Pourquoi n'était-elle pas restée avec lui ? *Avec elle ?*

Et, lorsqu'elle avait décidé de quitter son père, pourquoi avait-elle gardé le nom de famille de Heslin, et n'avait-elle pas récupéré son nom de jeune fille ?

La jeune femme fouilla toutes les pochettes intérieures sans découvrir le moindre papier personnel autre que le permis de conduire de sa mère, sa carte Vitale, et une carte Visa Premier. Alors qu'elle s'apprêtait à ranger les documents dans le portefeuille, le trousseau de clés tomba sur le sol, rompant le silence épais de la chambre.

Lisa le ramassa et le glissa dans sa poche. Elle mémorisa l'adresse indiquée sur la carte d'identité dans une note, sur son téléphone, puis elle remit les papiers en place et logea l'étui de cuir sous le linge, avant de replacer la porte de l'armoire à la position exacte où elle l'avait trouvée.

Elle agrippa son sac de voyage, le jeta sur son épaule, puis elle sortit de la chambre sans un regard en arrière. Une fois à l'extérieur du bâtiment, elle prit une profonde inspiration pour évacuer les restes des odeurs infectes de la clinique, qui semblaient avoir pénétré au plus profond de son nez.

L'air de la mer lui fit du bien. La caresse du soleil, moins violente que lorsqu'elle était arrivée, lui donna envie d'aller marcher sur la plage, de poser son regard sur un horizon sans taches, sans limites, où elle pourrait souffler quelques instants.

Elle résolut de le faire le soir même, histoire de s'oxygéner le cerveau, de penser à autre chose qu'à cette mort programmée contre laquelle elle ne pouvait rien. Mais elle avait autre chose à régler avant. Quelque chose de bien plus important, qui lui apporterait peut-être la réponse à la question qui, désormais, risquait de l'empêcher de dormir durant de longues années.

Si Aline Heslin n'était pas sa véritable mère biologique, *qui était cette génitrice qu'elle n'avait jamais connue ?* Était-elle encore en vie, quelque part ? Éprouvait-elle du remords à l'avoir abandonnée, elle aussi ?

Y avait-il quelqu'un, sur cette putain de Terre, qui se souciait de quel ventre elle avait jailli en criant, trente-trois ans auparavant ?

Les clés de sa mère tintèrent dans sa poche lorsqu'elle s'avança, à grands pas, en direction de la station de taxis.

4 septembre, J-4

– Alors ? Qu'est-ce qu'on a ?

Les quatre hommes se dévisagèrent, conscients que le temps jouait désormais contre eux. Cette fois, ce n'était pas la hiérarchie qui leur mettait la pression, mais le désir que l'enquête en cours ne nuise pas à l'un des leurs.

Martial, Henri et Rafik dirigèrent leurs regards vers le capitaine Magne, dont la nervosité s'était encore accentuée depuis le début de l'après-midi. Le rendez-vous au 36, quai des Orfèvres avait été reporté à 17 heures. Le commissaire Estier, qui ne figurait pas sur la liste des invités, s'était enfermé dans son bureau en tirant une tête de dix pieds de long. L'ambiance du commissariat ressemblait à celle que l'on devait trouver dans les PC de la police au lendemain d'une déclaration de guerre.

Magne avait avancé le point avec l'équipe de plus d'une heure. Il agrippa un stylo Bic et actionna le poussoir dans le vide avec agressivité.

– Henri ?

Walczak lissa du plat de la main ses cheveux clairsemés d'un blond tirant sur le gris.

– Rien chez Khaleb, sinon quelques DVD pornos amateurs particulièrement dégueulasses. Pas de documents compromettants, pas d'argent liquide, pas de drogue. À part le sexe sale, rien qui permette de déceler une activité suspecte.

– OK. Tu vas fouiller dans les backrooms de Pigalle, à Barbès et aux Halles. On finira bien par trouver quelque chose sur ce type dans ce domaine. Martial ?

Martial Gallerne ouvrit une chemise cartonnée et déploya quelques documents sur le bureau.

– Des factures EDF, d'eau, et de loyer payées rubis sur l'ongle. Idem pour l'assurance de son appartement. À l'exception du scooter, aucun matériel volé chez lui. Tout est parfaitement transparent. Sauf que ce type n'avait pas de téléphone fixe, ni aucun abonnement à un opérateur mobile.

– Le scooter ?

– Volé il y a trois mois dans le XII^e. Khaleb y avait fixé la plaque de

son ancien véhicule. Même marque, même modèle. Ni vu ni connu. À part ses empreintes, aucune trace de qui que ce soit d'autre. Une cache avait été installée sous la selle. Ça devait lui servir quand il transportait des trucs pas nets. Elle était vide.

– Les boîtes à lettres de l'immeuble, vous avez pu y jeter un œil ?

Martial hocha la tête.

– Oui. Rien de spécial. Lettres, factures, prospectus. Si Khaleb était en train de livrer un colis à cette adresse, celui qui l'a tué est reparti avec.

– Le hall ?

– Aucune empreinte. Rien. Du travail de pro.

Les quatre policiers échangèrent un regard. Samir Khaleb avait quelque chose à cacher, il n'y avait aucun doute. Et celui qui l'avait fait passer de vie à trépas avait bien préparé son coup.

Magne jeta son stylo sur la table. Le clic-clic du mécanisme commençait à lui porter sur le système.

– Un portable transparent, c'est là qu'il faut creuser. Le genre d'appareil où vous pouvez donner n'importe quelle identité, et qu'on ne peut pas tracer. Sauf une fois qu'on en a récupéré le numéro. Ce type l'a peut-être pris à côté de chez lui. Avec un coup de bol, un vendeur se souviendra de lui.

Martial Gallerne acquiesça.

– Je m'en occupe.

– Bien. Tu démarres par les boutiques les plus proches de son appart', et tu rayannes en direction de son boulot, sur le trajet le plus logique. Ensuite, si tu ne trouves rien, tu étendras au reste de ces deux arrondissements-là.

Le regard de Magne se posa sur le géant.

– Rafik ?

Le jeune Turc fit craquer ses doigts. Même avec sa masse imposante toute en muscles, il avait toujours eu du mal à prendre la parole devant plusieurs personnes, fussent-ils ses collègues.

– Je suis embauché depuis ce matin chez Paris-Courses. Le patron est raide, il devait exiger que Khaleb file droit et ne fasse aucun écart.

– Tu as localisé l'un des copains de Khaleb ? Un type avec qui il aurait pu discuter, se confier ?

– Non, pas encore. Demain soir, les coursiers se réunissent à Bastille, comme tous les mercredis, pour se taper une bière ensemble avant de rentrer chez eux. J'en saurai plus sur ses habitudes, et qui il voyait en dehors du taf.

Le capitaine Magne consulta le cadran de sa montre.

– Bien. Messieurs, je dois vous annoncer que la mère de Lisa est décédée. Le temps, qui jusque-là nous était compté, va désormais se raréfier comme de l'oxygène dans un caisson étanche. Je ne sais pas

encore quand Lisa va remonter de Sanary, mais ça ne dépassera pas trois ou quatre jours. Nous devons absolument remonter la piste de l'assassin de Samir Khaleb avant son retour. Je ne vous fais pas un dessin. Vous imaginez ce qui arrivera si elle apprend ce qui s'est passé avant que nous ayons résolu cette putain d'enquête...

L'officier jeta un œil vers la porte fermée de son bureau, et il baissa la voix.

– Vous avez carte blanche pour les moyens que vous devrez employer pour ça. Trouvez-moi cet enfoiré !

Walczak toussota dans ses doigts décharnés jaunis par le tabac. Un signal que Magne connaissait bien.

– Oui, Henri ?

– Votre rendez-vous au 36, aujourd'hui, c'est pour l'affaire du juge Heslin, n'est-ce pas ?

Le capitaine plissa les yeux.

– Oui, ça me semble évident... Pourquoi ?

Le Polonais se gratta le crâne, mal à l'aise.

– Vous ne trouvez pas bizarre que ce ne soit pas le commissaire qui ait été convoqué ?

Le capitaine Magne eut un mince sourire. Son chien de chasse avait un flair à fleur de narine. Mais sa réponse était déjà prête. Le commissaire Estier la lui avait lui-même ordonnée.

– Le patron m'a demandé de le représenter au Quai. Il n'est pas disponible actuellement, mobilisé à 100 % par une autre affaire qui lui bouffe tout son temps. Une affaire complexe, si vous vous voulez mon avis, à voir la tronche qu'il tire !

Les hommes sourirent, soulagés de savoir que l'ours brun qui leur servait de chef suprême ne serait pas intégré dans la boucle de l'enquête.

L'officier attendit qu'ils soient sortis de son bureau pour pousser un profond soupir. Estier avait exigé qu'il leur raconte cette fable afin qu'ils ne sachent pas que c'était lui, Magne, qui était le seul convié à cet entretien, sans son supérieur hiérarchique, délibérément occulté de la réunion par le ministre. Estier ne décolerait pas. Il n'avait obtenu à ses questions qu'un silence lourd de sous-entendus, et ça l'avait mis dans une rogne de bouledogue. Un bouledogue à qui l'on vient juste de piquer son os.

Magne rassembla les pièces du dossier en sa possession et se leva. Il était 16 h 15. Juste le temps de prendre le métro pour se rendre au 36, où l'attendait une réunion qui ne lui disait rien qui vaille. Que cachait le fait que la Crim' ne souhaitait pas la présence du commissaire ? Pourquoi l'avoir choisi lui, alors que l'enquête ne faisait que commencer, et qu'il n'avait rien de tangible à mettre sous la dent du commandant Picaud ?

Magne savait que l'affaire du juge Heslin était toujours d'actualité, comme peut l'être celle de l'assassinat d'un magistrat, quelle que soit l'époque. Le juge avait été pressenti par Bérégovoy pour accéder au poste de ministre de la Justice, c'était de notoriété publique. Le fait qu'il avait été abattu de deux balles dans la tête sur les marches du Palais avait marqué la mémoire collective, déjà choquée par l'assassinat du juge Michel, en 1985, et par celui de deux autres magistrats, italiens, dont l'un juste la veille du meurtre de Lionel Heslin.

Magne sortit dans la rue Bancel et leva les yeux vers le ciel chargé de pluie. Septembre était tombé sur Paris en quelques jours, apportant dans ses sautes de vent frais une odeur mouillée de feuilles mortes.

Il renfonça son cou dans le col de son manteau et se dirigea vers la station Colonel-Fabien, distante de quelques centaines de mètres à peine.

Lorsqu'il aborda la place, une vitre teintée coulisssa dans la portière arrière d'une berline de couleur sombre, garée de l'autre côté du trottoir. Elle s'ouvrit jusqu'à la moitié de sa hauteur et laissa passer le téléobjectif d'un appareil photo.

Quelques instants plus tard, le capitaine s'engouffrait dans la bouche du métro. Dans la voiture aux vitres opaques, l'appareil faisait défiler les clichés pris au déclencheur rapide. Il s'arrêta sur une photo, où le visage du policier était tendu par l'inquiétude.

Un index à l'ongle soigné vint taper l'écran arrière du Nikon.

– Celle-là. Elle sera parfaite. Donnez-moi la carte SD.

– Mon fric d'abord.

Il y eut un silence de plomb, suivi par le bruit d'une enveloppe que l'on déchire. Puis une porte s'ouvrit en projetant un bref angle de lumière grise sur le siège arrière de la berline de luxe avant de claquer d'un coup sec.

Lorsque la voiture redémarra, la silhouette longiligne avait déjà disparu parmi les passants.

Le passager eut un sourire mauvais avant de composer un numéro sur son téléphone portable. Ce petit photographe de merde commençait à se prendre pour un caïd. Il était temps de mettre un terme à son CDD.

C'était un téléphone prépayé, acheté le matin même, qui finirait dans la Seine avant la fin de la journée.

Comme tous les autres.

On n'est jamais trop prudent.

L'appartement était situé dans une ruelle perpendiculaire à la rue centrale de la ville, à proximité de la promenade du littoral. Le rez-de-chaussée était occupé par un magasin de souvenirs typiques fabriqués en Chine, aux colifichets débordant sur le trottoir, entre une pizzeria dont le serveur attendait la clientèle sur le pas de la porte et un bureau de tabac déjà fermé.

Lisa leva le nez vers la façade fraîchement ravalée, où des balcons fleuris tentaient d'égayer la pénombre qui avait déjà pris possession du passage étroit entre les immeubles. Seuls les deux derniers étages bénéficiaient encore de la lumière du soleil.

Son regard tomba sur le digicode implanté dans le mur et elle jura en sourdine. Elle n'avait pas pensé à ce truc idiot. Elle sortit le jeu de clés de sa poche et poussa un soupir de soulagement. Sur l'anneau, un petit rectangle de plastique avait été enfilé entre les clés. Dessus, écrits au feutre indélébile, quatre chiffres.

Elle les composa et entendit le petit déclic indiquant que la voie était libre.

Sur la boîte aux lettres, Lisa lut le numéro de la porte et celui de l'étage. La 41, au 4^e. L'escalier de bois garni d'un tapis central retenu par des barres de laiton craqua sous ses pas tandis qu'elle grimpait les marches.

Au moment d'enfoncer la clé dans la serrure, elle eut un moment d'hésitation. Et si quelqu'un vivait ici avec Aline ? Un ami, un compagnon peut-être ?

La clé au ras du barillet, elle tendit l'index et sonna trois longues fois, attendant quelques minutes entre chaque série d'impulsions.

Aucune réponse.

La jeune femme prit une profonde inspiration, puis elle enfila la clé dans la serrure et la tourna d'un geste déterminé.

Le logement sentait l'humidité et le renfermé. Sur les meubles anciens, des bibelots recouverts d'une épaisse couche de poussière indiquaient qu'Aline Heslin avait depuis longtemps renoncé à faire le ménage chez elle. Ou oublié...

Lisa se dirigea vers la fenêtre du salon et l'ouvrit en grand pour y faire circuler l'air frais du début de soirée. Face à elle, le mur de

l'immeuble qui marquait la largeur de la ruelle n'était pas distant de plus de cinq mètres. Elle tira les rideaux grisâtres, mal à l'aise devant les fenêtres obscures d'un vis-à-vis aussi proche.

L'appartement d'Aline Heslin, révélé par la lumière du jour, lui apparut alors dans sa nudité la plus indécente.

Un canapé élimé, un téléviseur à tube cathodique qui avait dû être à la mode dans les années quatre-vingt, une table basse en fer forgé recouverte de magazines datant de plus de deux ans, un buffet dont un pied avait été calé avec un bout de carton plié... Le salon semblait avoir été meublé avec des objets hétéroclites ramassés dans la rue.

La cuisine, minuscule, donnait sur une cour plantée d'un arbre anémique. D'après l'odeur, elle devait plus servir de local à poubelles à ciel ouvert que d'aire de jeux pour les enfants du quartier.

La chambre d'Aline, séparée du salon par un w.-c. et une douche aussi étroite qu'un cercueil, ne devait pas faire plus de six mètres carrés.

Deux pièces, chacune grande comme une chambre d'hôtel de petite gamme, voilà à quoi se résumait l'endroit où sa mère avait choisi de finir ses jours.

S'il n'y avait eu la proximité immédiate de la mer, il y avait de quoi mourir neurasthénique au bout de quelques mois seulement de résidence.

Les sourcils froncés, Lisa revint à la cuisine et se servit un verre d'eau. Quelque chose n'était pas normal. L'extérieur plutôt bourgeois de l'immeuble ne cadrait ni avec l'ameublement de l'appartement d'Aline ni avec sa carte Premier, une carte dont les possesseurs devaient s'acquitter d'une somme non négligeable, tous les ans, afin de bénéficier d'un certain nombre de garanties, d'assurances et d'avantages divers. Il ne cadrait pas non plus, d'ailleurs, avec la clinique huppée de Sanary, où les soins devaient coûter un œil chaque jour.

Lisa s'assit sur le canapé. L'écran convexe de la télévision lui renvoyait son image déformée, les mains jointes sur un verre vide, perdue au sein d'événements qu'elle ne comprenait pas.

Son enfance venait de lui être volée par quelques mots d'un médecin qu'elle n'avait jamais vu de sa vie. Elle se retrouvait une nouvelle fois orpheline, sans avoir vu le coup venir. Son passé avait été effacé d'un seul geste, comme si tout ce qu'elle avait vécu avant la mort de son père n'avait été qu'un rêve fugace aussi ténu qu'un voile de brume au lever d'une journée d'été.

Elle jeta un regard hésitant autour d'elle. Pourquoi était-elle venue ici ? Que s'était-elle attendue à trouver dans cet appartement ? Les dernières paroles de sa mère ne voulaient certainement rien dire. Elles ne révélaient que la folie qui accompagnait la chute d'un esprit malade

vers la mort, lorsque tous les garde-fous de l'âme en perdition ont sauté.

Les yeux de la jeune femme se posèrent sur une étagère où étaient empilées six boîtes à chaussures. Elle se releva et ouvrit celle du dessus. Aline Heslin y avait classé ses factures et tous ses papiers importants datant de moins de six mois. Dans la boîte du dessous étaient classés par genre tous ceux qui concernaient les cinq années précédentes. Du tri avait été fait, et il ne restait que la synthèse du compte bancaire, de sa santé, des impôts, du téléphone et de l'électricité. Les quatre autres étaient identiques.

Cinq boîtes pleines, représentant quatre ans chacune. Vingt ans et six mois. Toute la vie d'Aline Heslin, sa deuxième vie, tenait dans ces quelques feuilles stockées avec méticulosité.

La pizzeria était encore déserte. Lisa s'assit au fond de la salle, loin de la fenêtre. Elle avait besoin de se sentir comme dans une bulle étanche, enfermée avec elle-même et ses souvenirs qui la harcelaient sans relâche. Ses pensées la ramenèrent vers l'assassinat de son père. Les larmes intarissables de sa grand-mère, pendant des mois, la tristesse qui avait fini par emporter son grand-père dans la tombe quelques années plus tard...

Ses grands-parents étaient allés voir leur fils sur son lit de mort, le soir du meurtre. La douleur qui avait gravé leurs visages, ce jour-là, avait été le plus grand choc émotionnel que Lisa avait reçu de la vie. À douze ans à peine.

Ils avaient alors pris toutes les précautions possibles pour lui annoncer la terrible nouvelle, mais elle l'avait déjà comprise devant leur mine ravagée. Lionel Heslin, leur fils unique, son père, était mort et elle ne le reverrait jamais.

Le serveur s'avança avec son carnet, le sourire enfariné. Lisa commanda la première pizza qui lui vint à l'esprit. Elle demanda un quart de vin rosé qu'il lui apporta sans tarder.

La jeune femme but un premier verre en fermant les yeux. Le rosé était quelconque, mais l'alcool lui réchauffa l'estomac, réveillant la faim qui s'était assoupie. L'odeur de la cuisson de la pizza se répandait peu à peu dans la salle, comme un tentacule invisible qui explore les fonds marins. Une crampe soudaine dans l'abdomen lui rappela qu'elle n'avait rien mangé depuis son petit déjeuner avorté, le matin même.

Lorsque le serveur lui apporta son plat, elle se jeta dessus avec avidité, oubliant pendant quelques minutes les raisons qui l'avaient amenée dans le Sud. Elle ne prêta pas la moindre attention à l'homme qui pénétra dans le restaurant et s'assit près de la fenêtre ouverte sur la ruelle, son téléphone à l'oreille.

Son repas terminé, Lisa remonta dans l'appartement d'Aline. Toute à son inquiétude, elle n'avait pas réservé de chambre d'hôtel. Il devait sans doute être un peu tard pour le faire. Elle était fatiguée, et n'aspirait plus qu'à fermer les yeux. Elle trouverait un autre gîte le lendemain.

Elle entra et referma à clé derrière elle, puis elle se lova sur le canapé après avoir ôté la couverture du lit d'Aline. Il n'était pas question qu'elle dorme dans la chambre de sa mère. L'idée la révoltait.

La lumière éteinte, l'alcool la berçant vers un oubli provisoire, elle s'enfonça bientôt dans un sommeil peuplé de rêves couleur de cendres.

4 septembre, J-4

Le capitaine Magne s'arrêta sur le pont Saint-Michel et s'appuya au parapet de béton. Dans la lumière grise de l'après-midi couverte de nuages bas, les façades des bâtiments bordant le quai des Orfèvres luisaient dans le crachin glacial. Des bourrasques soulevèrent le bas de son pardessus et renversèrent son parapluie en une tulipe ridicule. Magne jura et se hâta vers le 36, où un planton soupçonneux inspecta sa carte de police. Autour d'une camionnette pie, quatre hommes en armes, gilet pare-balles sur le dos, scrutaient la rue, l'œil farouche, le doigt à proximité de la queue de détente de leur fusil d'assaut.

L'officier pénétra alors dans le saint des saints de la police française. Il grimpa rapidement les trois étages jusqu'au sas vitré qu'il connaissait déjà. Il n'eut pas, cette fois, à présenter ses papiers. Le commandant Picaud l'attendait et lui fit ouvrir la porte blindée par le policier de faction dès qu'il l'aperçut dans l'escalier.

Picaud lui serra la main, le sourire aux lèvres.

– Bienvenue, capitaine. Venez, nous avons à parler.

Tout en suivant le commandant à travers les couloirs de la Crim', Magne laissa son regard errer sur les portes des bureaux les plus célèbres de France. Il était dans l'expectative la plus totale. Le commissaire Estier n'avait rien pu lui apprendre d'autre que ce qu'il savait lui-même. Le ministre et le commandant Picaud voulaient le voir le plus rapidement possible. Le soudain rebondissement dans l'affaire Heslin avait déjà mis les hautes sphères en ébullition.

Malgré sa petite taille, Picaud avait une prestance rare et naturelle, que l'on ne trouve que chez quelques hommes au tempérament hors du commun. Les épaules droites, le menton affirmé, il dégageait une assurance que beaucoup auraient pu lui envier. En dépit de sa bonne dizaine de centimètres de plus, Magne se sentait pataud, engoncé dans son manteau un peu trop large pour lui.

Le commandant le guida jusqu'à une porte qu'il poussa en s'effaçant devant lui, le laissant pénétrer le premier dans la pièce. Il le suivit alors et referma avec soin derrière lui, après avoir vérifié que le couloir était toujours désert.

Lorsqu'il se retourna, le capitaine Magne était figé au milieu du bureau, le regard rivé à celui du troisième homme, assis dans le

fauteuil de Picaud, qui le dévisageait avec intensité, l'air grave.

Magne réagit enfin et inclina le buste, n'osant pas tendre la main.

– Monsieur le ministre...

L'élue eut un geste bonhomme du poignet indiquant qu'il n'était pas question qu'il s'attarde en simagrées politiciennes. Le protocole n'était pas de mise.

– Bonjour, capitaine Magne. Le commandant Picaud m'a beaucoup parlé de vous avant que je décide de vous rencontrer aujourd'hui, malgré mon emploi du temps chargé. Il m'a même plutôt vanté vos mérites, devrais-je dire...

Daniel Magne eut un bref regard en direction de Picaud, qui lui renvoya un sourire empreint de modestie. Le ministre continuait.

– Vous avez résolu un certain nombre d'affaires plutôt épineuses, m'a-t-il dit, et avez ainsi acquis de plein droit votre place au sein du groupe restreint des policiers les plus émérites de ce pays.

Magne laissa passer un silence chargé de points d'interrogation. Il considéra alternativement les deux hommes, et attendit.

– Donnez-moi votre manteau et asseyez-vous, capitaine, dit Picaud en lui désignant un siège. Voulez-vous un café ?

– Oui, merci.

Magne obéit et s'assit face au ministre de l'Intérieur, qui l'observait avec intérêt.

– Je comprends votre étonnement, capitaine Magne. Cette réunion au sommet s'est décidée de façon assez précipitée, car l'heure est grave. Nous avons besoin de vous, ici, au centre névralgique de la Criminelle. Qu'en pensez-vous ?

Privé du soutien visuel de Picaud, occupé avec le percolateur au fond du bureau, Magne tenta de trouver une position plus confortable. Il constata, un peu mal à l'aise, que les yeux du ministre ne le quittaient pas d'un pouce. Il pensa à Lisa, à son père, à cette arme réutilisée pour un autre meurtre, qui oscillait au-dessus de sa tête comme une épée de Damoclès. Lorsque sa compagne reviendrait, il ne pourrait pas lui dissimuler plus longtemps l'affaire Samir Khaleb, ni ce qu'elle impliquait dans leur propre vie. Les jours qui le séparaient de son retour fondaient à présent comme neige au soleil.

– Pour combien de temps ?

Le ministre sourit. Il croisa ses doigts manucurés sur le sous-main du commandant Picaud.

– Définitivement, capitaine Magne. Nous vous proposons, le commandant et moi, d'intégrer la Criminelle, ici même, au 36. Vous allez laisser tomber le commissariat du X^e et prendre vos quartiers dans ce bureau, dès demain matin.

Le ministre laissa passer un ange, les ailes chargées de givre.

– Si vous êtes d'accord, bien entendu...

Magne ne s'y trompa pas. Il s'agissait d'un ordre, et de rien d'autre que cela.

– C'est à propos de l'affaire Heslin, n'est-ce pas ?

Le commandant et l'homme d'État échangèrent un bref regard. Celui de l'officier émit un éclair de satisfaction. Le ministre hocha la tête.

– L'affaire sur laquelle vous travaillez en ce moment est de la plus haute importance, comme vous le savez déjà. Il n'y a pas eu beaucoup de juges assassinés en France dans l'exercice de leur fonction, et encore moins alors qu'ils allaient entrer au gouvernement par la grande porte. L'affaire Heslin est une épine plantée dans le cul de la République depuis plus de vingt ans, si vous me passez l'expression, capitaine. Lionel Heslin a été abattu le 20 juillet 1992, le lendemain de l'assassinat du juge Borsellino à Palerme, et quelques mois seulement après celui de Falcone, son célèbre ami et compagnon de lutte contre la mafia italienne. Vous imaginez bien que les officiers français qui ont travaillé sur ce meurtre, à l'époque, ont fouiné dans tout ce qui pouvait avoir un lien avec Cosa Nostra, dans le Sud de la France, en Italie et dans le reste de l'Europe. Mais ils ont eu beau cravacher leurs indics comme des chevaux de courses, retourner tous les dossiers du juge sur son bureau, histoire de chercher si un petit document ne leur avait pas échappé, ils n'ont jamais rien trouvé à se mettre sous la dent. Rien ! L'homme qui l'a descendu devant le Palais a disparu dans la nature, et nous n'avons jamais eu l'occasion de dénicher le moindre indice susceptible de nous aiguiller dans cette affaire. Jusqu'au 3 septembre dernier. Parce que *vous*, vous avez eu l'idée de confronter la balle qui a mis fin aux agissements d'un petit truand de banlieue à la base de données balistique nationale.

Magne acquiesça en silence. Il connaissait déjà tous ces détails. Les yeux du ministre se plissèrent soudain. Magne pensa à un congre qui rentrerait en marche arrière dans son trou, au fond de l'océan, ne laissant dépasser du rocher que le bout de son museau, tapi dans l'obscurité de son repaire.

– Capitaine, le commandant m'a expliqué les liens intimes qui vous unissent à la fille de Lionel Heslin. Je vous avoue que j'ai tout d'abord mis en doute le bien-fondé de son choix quant à votre promotion dans ce service, précisément sur cette enquête. Je lui ai, dans un premier temps, opposé un refus net et précis. Vous ne me sembliez pas le mieux placé pour mener ce travail à bien, à cause de cette relation trop étroite avec un membre de la famille du juge. Cependant...

Magne ne put s'empêcher d'amorcer l'ombre d'un sourire. Ces hommes politiques étaient tous les mêmes. Dès qu'une responsabilité se profilait à l'horizon, il n'y avait pas de parapluie assez grand, ni assez précoce, pour les prémunir d'une averse d'emmerdements. Le ministre mettait bien en avant qu'il avait été poussé vers cette solution

par la suggestion d'un commandant de police, patron de l'une des principales équipes de la Criminelle. Si la situation était finalement destinée à lui échapper, il couperait la corde de la barque et les laisserait se dépatouiller seuls face à la tempête provoquée par l'enquête.

– Mais ses arguments se tiennent, et vos états de service plaident, je l'admets, en votre faveur. D'autre part...

Le sourire de Magne s'évanouit. Il n'aimait pas la lueur carnassière qui venait de s'allumer dans les prunelles de l'homme d'État.

– D'autre part, comme vous avez démarré cette enquête en l'absence de cette jeune femme – Lisa, je crois – également membre de votre équipe, je pense que vous, plus que tout autre, avez le désir que cette affaire soit résolue très vite, et avec le moins de vagues possibles.

Magne serra les dents. Désormais, c'était clair, il serait le parapluie en question. Le fusible. Mais le ministre avait raison sur un point. Lisa serait forcément confrontée à l'affaire Heslin, d'ici quelques jours. L'important était qu'elle ne plonge pas dedans corps et âme, comme elle le ferait assurément si elle n'était pas close d'ici là. Ni Magne, ni Estier, ni même le ministre n'auraient alors le pouvoir de l'arrêter, dût-elle y perdre son job.

Elle ne lâcherait jamais prise. Tel père, telle fille.

Magne but lentement son café, histoire de faire mariner le ministre quelques secondes, même si sa décision était déjà prise. Il n'avait pas le choix. Il n'était pas question qu'un autre que lui s'attelle à cette enquête, au risque que Lisa se retrouve en première ligne malgré elle. Et tous les trois le savaient.

Il se tourna vers Picaud.

– Dans quelle unité suis-je supposé travailler ?

Le commandant sourit et désigna le bureau d'un geste large du bras.

– Ici même. Dans la mienne.

Daniel Magne hocha la tête. C'était ce qu'il avait espéré. Depuis qu'il connaissait le commandant Picaud, il avait toujours ressenti une certaine forme de confiance envers lui. L'homme lui plaisait, d'instinct.

Le capitaine se leva, ignorant délibérément le premier flic de France. Par la lucarne griffée de pluie, il pouvait voir les toits de la rive gauche s'étirant jusqu'à l'horizon, au-delà du ruban opaque de la Seine où glissait une péniche chargée jusqu'à la ligne de flottaison.

Au loin, la silhouette grisâtre de la tour Montparnasse disparaissait dans la brume. Sur la droite, la tour Eiffel restait invisible, avalée par l'averse.

Travailler au 36 était un aboutissement dont beaucoup de flics rêvaient. Magne était conscient qu'il s'agissait du tournant le plus important de sa vie professionnelle et que cette opportunité ne se

présenterait qu'une seule fois. Le fait qu'elle soit aussi intimement liée à sa vie privée lui laissait néanmoins un goût amer sur la langue.

Mais il n'y avait qu'une seule option possible. Ici, il allait avoir les moyens d'agir. Ici, Estier ne serait pas toujours à lui mettre des bâtons dans les roues. Il pensa alors à Henri, à Rafik et à Martial.

– Mes hommes qui travaillent également sur l'affaire Heslin, au commissariat, que dois-je leur dire ?

Dans son dos, la voix du ministre remplaça celle de Picaud.

– Ils ont commencé, ils continuent. Vous allez les téléguider depuis ce bureau. Au besoin, vous les recevez ici, si vous estimez que c'est nécessaire. Vous allez *diriger* cette enquête, commandant Magne...

Le capitaine se retourna brusquement, les sourcils en accent circonflexe.

L'homme d'État s'était renversé dans le fauteuil, le considérant d'un air matois.

– Promotion exceptionnelle, monsieur Magne. Décision du président de la République, dont il m'a fait part il y a une heure à peine. Mes félicitations, commandant.

Le ministre jeta un bref coup d'œil à sa montre de luxe, puis il se leva avant de broser la manche de sa veste pour la débarrasser de poussières imaginaires. L'entretien était terminé.

Daniel Magne croisa le regard amusé du commandant Picaud.

– Eh, bien, *commandant* Magne, acceptez-vous ce poste dans mon équipe ?

Pour la première fois depuis le début de la conversation, l'ex-capitaine Magne se sentit se détendre peu à peu, tout au fond de lui, comme s'il posait enfin le pied hors d'un manège particulièrement mouvementé.

Alea jacta est. Le sort en est jeté. Il avait lu ça quelque part, il y avait longtemps. La phrase l'avait marqué, sans qu'il sache vraiment pourquoi, à l'époque.

Astérix. C'était dans *Astérix*. Le pirate latiniste, qui reprenait les mots prononcés par César et philosophait toujours dans les moments les plus intenses, au combat comme au moment du sabordage de son navire, au grand dam de ses compagnons d'infortune.

Le sort en est jeté, et personne ne pourra plus rien y changer.

Il ne savait pas où cette aventure l'emmènerait, mais un torrent impétueux lui ouvrait les bras, le propulsant vers l'avant. En surimpression sur sa rétine, le visage soucieux de Lisa ne le quittait pas.

Magne tendit le bras et serra la poigne ferme du commandant Picaud.

– J'accepte. Merci.

Le ministre prit congé, l'air pressé, et la porte se referma sur lui.

Magne sentit un dernier poids tomber de ses épaules.

Picaud souriait de toutes ses dents.

Alea jacta est.

Après une douche rapide, Lisa quitta l'appartement d'Aline et descendit prendre un petit déjeuner sur le port. Le soleil encore bas allongeait les ombres sur les trottoirs vides. Il était à peine plus de 7 heures. Elle savait qu'elle devrait attendre au moins deux heures avant de pouvoir rendre visite à sa « mère ». Elle n'avait pas grand espoir d'obtenir une réponse cohérente à ses questions, mais elle allait devoir les lui poser quand même.

Lisa patienta tandis que le garçon s'affairait, laissant les rayons dorés lui caresser les bras. La fin de la période estivale approchait à grands pas, mais la température ne semblait pas amorcer le moindre indice de rafraîchissement. La jeune femme observait les palmiers de la jetée courber la tête sous le vent léger du matin. Elle pensa aux gens qui travaillaient, vivaient dans cet endroit idyllique tout au long de l'année, loin de l'agitation parisienne.

Pourrait-elle se sentir bien dans un environnement aussi calme que celui-là, si elle s'y retrouvait un jour contrainte, comme Aline ?

Lisa serra les dents. Aline Heslin n'avait pas été obligée de s'enfuir. Elle avait choisi de le faire. Cet endroit n'était pour elle que la dernière coquille où elle avait trouvé refuge, l'ameublement hétéroclite de son appartement en témoignait.

Le café chaud et les croissants odorants lui changèrent les idées quelques instants et elle répondit à l'appel de la faim avec plaisir. Le temps qu'elle termine son déjeuner, qu'elle règle et sorte de la brasserie, des passants étaient apparus sur le quai, marchant sans se presser, un gosse ou une laisse au bout du bras. C'était l'heure de la balade matinale sans but précis, alors que les boutiques ne sont pas encore ouvertes et la mer pas assez tiède pour se baigner.

Lisa se joignit au mouvement. Elle marcha longtemps sur le rivage, les pieds dans l'eau, ses chaussures d'été à la main. Au bout d'un long moment de promenade où les idées sombres dominaient, elle stoppa face à une crique où des enfants avaient construit un immense château de sable. L'image de Daniel Magne surgit soudain en elle, la ramenant à Paris.

Elle allait bientôt avoir trente-quatre ans et, jusqu'à présent, elle n'avait pas envisagé l'idée d'avoir un bébé. La seule chose dont elle

était certaine, c'est qu'elle n'en voudrait avec personne d'autre qu'avec celui qu'elle aimait. Mais qu'en pensait son capitaine de compagnon ? Ils n'avaient encore jamais évoqué le sujet. Magne allait sur ses cinquante ans, et elle doutait qu'un nourrisson figurât dans ses préoccupations majeures. Presque vingt ans d'écart donnaient sérieusement à réfléchir sur le sujet.

Se sentait-elle la fibre d'une mère ? Elle en doutait, n'ayant jamais eu jusque-là la moindre velléité de fonder une famille avec qui que ce soit. Sa vie sentimentale s'était longtemps résumée à des conquêtes sans lendemain, histoire de partager quelques heures de chaleur avec un homme qui lui plaisait. Mais son individualisme forcené l'avait alors rappelée à l'ordre à chaque reprise, lui instillant l'irrépressible besoin de se retrouver seule à nouveau, maîtresse absolue de son propre avenir. La solitude revêtait parfois ses oripeaux de frustration et de vide, mais elle les préférait largement à ceux des compromis hasardeux et des engueulades récurrentes.

Et puis Daniel Magne était arrivé, le cœur en berne, chiffonné par un mauvais divorce, oscillant sur le rivage de l'alcoolisme comme un roseau sous l'orage. Contre toute attente, la jeune femme avait trouvé près de lui un vrai havre de paix.

Lisa sourit et pencha la tête, le regard toujours accroché par le château de sable. Elle tenta d'imaginer la tête de son amant lorsqu'elle lui poserait la question. Parce qu'elle *allait* lui poser la question.

Un jour ou l'autre.

– Bonjour, mademoiselle...

Arrachée à ses pensées, Lisa tourna un visage dur vers la silhouette masculine qui s'était arrêtée près d'elle.

– Oui ?

L'homme, pris de court, hésita une seconde.

– Heu... excusez-moi, je me trompe peut-être, mais... seriez-vous mademoiselle Lisa Heslin, par hasard ?

La jeune femme considéra l'inconnu d'un air stupéfait.

– Qui êtes-vous ?

– Je suis infirmier à la clinique des Mimosas. C'est le docteur Marchand qui m'a chargé de vous rechercher. Les clés de l'appartement de votre mère ayant disparu de sa valise, il a pensé que je pourrais vous trouver par ici. Je suis allé sonner chez elle, il y a une demi-heure à peine. Une voisine m'a dit qu'elle vous avait aperçue descendre vers le port. Elle m'a donné de vous une description assez précise...

Lisa hocha la tête, mal à l'aise. Il y a toujours quelqu'un, n'importe où, qui est prêt, à tout moment, à venir foutre son putain de nez dans vos affaires personnelles.

– Pourquoi veut-il me voir aussi tôt ? Je lui ai dit que je serai là vers

9 heures...

L'infirmier eut une expression gênée. De celles qu'arborent les visages de ceux qui ne savent pas annoncer une mauvaise nouvelle.

– Votre mère va très mal, mademoiselle. Elle est tombée dans le coma cette nuit...

Lisa Heslin poussa la porte de la clinique avec une boule au fond de la gorge. *Trop tard.* Elle était arrivée trop tard. Il s'en était fallu de quelques minutes à peine, mais lorsqu'elle était arrivée aux Mimosas, Aline Heslin avait déjà posé le deuxième pied dans la barque qui allait l'emporter au pays des morts, celui où les secrets sont les mieux gardés, celui qui allait avaler, puis digérer, les années noires de sa vie sans l'ombre d'une explication. La seule chose qui allait désormais lui rester était ces quelques mots, qui tournaient en boucle dans son cerveau depuis la veille.

« *Si quelqu'un apprend ce qui s'est passé, ce jour-là, ils te tueront, et elle avec.* »

Lisa maudit sa mère de l'avoir abandonnée ainsi une seconde fois, encore plus meurtrie que la première. Que cachait cette phrase sibylline et inquiétante ? Qui étaient ces hommes qui paraissaient si dangereux, et quel rôle son père avait-il joué dans cette pièce macabre ? Avait-il été seulement une victime, comme elle l'avait toujours cru, ou bien le fait que Lisa devait être tenue à l'écart de l'affaire indiquait-il au contraire que les activités du juge Lionel Heslin n'étaient pas tout à fait transparentes ?

La réponse, si elle existait quelque part, ne résidait plus que dans les documents de l'époque archivés au greffe du tribunal du Palais de justice de Paris, les seuls qui soient encore consultables aujourd'hui, plus de vingt ans après l'assassinat de son père.

Les papiers personnels du juge, récupérés dans son appartement par ses propres parents, avaient été triés, puis détruits, pour la majeure partie d'entre eux, de façon à ce qu'ils ne tombent pas *dans de mauvaises mains*.

C'est du moins ce que lui avait expliqué sa grand-mère, ce jour-là, tandis qu'elle touillait les braises à l'aide d'un tisonnier dans un incinérateur à broussailles, au fond de son jardin.

Lisa se souvenait qu'elle n'avait pas très bien compris de quoi parlait son aïeule, à ce moment-là, mais elle n'avait pas oublié le regard furtif que celle-ci avait lancé vers la rue, comme pour vérifier que personne n'était en train d'écouter ce qu'elle disait à sa petite-fille. La scène lui avait laissé une sensation de malaise qui était restée gravée dans sa mémoire d'adolescente. Cela avait dû se dérouler juste quelques jours après la mort de son père. Quelques semaines, tout au plus. Elle n'avait pas plus de douze ans. Dans son souvenir, le jardin

était ensoleillé, et des grappes de fleurs pendaient aux buissons, dans les massifs près de la maison. On était encore en plein été. Au plus tard fin août.

Comme aujourd'hui...

La jeune femme sortit du bâtiment et s'assit sur un banc, près de l'entrée des urgences. La mort d'Aline Heslin allait la forcer à rester quelques jours encore dans le Sud. L'idée de devoir gérer seule ses affaires ne la séduisait pas outre mesure, mais il allait falloir que quelqu'un le fasse. Et si personne d'autre qu'elle n'avait été appelé à son chevet...

Il allait falloir organiser l'enterrement, régler la succession. Elle allait devoir vider l'appartement, évacuer tout ce qu'il contenait. Et le vendre, bien sûr.

La jeune femme devait prendre des décisions, et le faire rapidement. Elle n'avait pas l'intention de s'éterniser dans cette ville qui ne lui rappelait rien d'autre que le mensonge et la dissimulation.

Elle avait besoin de souffler quelques instants. D'entendre la voix de quelqu'un qu'elle aimait, de lui confier son malaise.

Elle ouvrit son sac, prit son téléphone et composa le numéro de Daniel Magne.

4 septembre, J-4

« 23 mai 1992

La voiture qui transportait le juge antimafia Giovanni Falcone, sa femme Francesca et leurs cinq gardes du corps a été pulvérisée par 500 kg de TNT dissimulés sous l'autoroute reliant Palerme à l'aéroport Punta Raisi. L'Italie est sous le choc. »

[...]

« Falcone était entré en guerre ouverte contre la Mafia sicilienne en 1979, après l'assassinat du juge Cesare Terranova, dont l'action courageuse n'avait abouti qu'à un procès où tous les accusés avaient réussi à se sortir les doigts de la boue et du sang sans être inquiétés. Terranova, lui, y avait perdu la vie. »

[...]

« Dans les années quatre-vingt, Falcone lutte si fort contre l'Organisation qu'il lui porte des coups décisifs, notamment en 1987 avec le maxi-procès de Palerme, dont il était l'instigateur avec son ami juge Paolo Borsellino.

465 accusés sur les bancs de la justice. Du jamais vu ! Le 16 novembre 1987, à la fin du procès, Giovanni Falcone devient le héros de toute l'Italie.

Avec 360 condamnations et 2665 années de prison cumulées par les condamnés, il accède au rang du juge le plus exécré de la Cosa Nostra.

Sa protection est désormais obligatoire et permanente.

Pour la Mafia, c'est l'homme à abattre. »

[...]

« 19 juillet 1992

57 jours à peine après l'assassinat de son ami Falcone, le juge Borsellino a trouvé la mort aujourd'hui avec cinq membres de son escorte lors de l'explosion d'une voiture piégée à Palerme. »

[...]

« L'État italien soupçonné de collusion avec la Mafia. Des responsables politiques montrés du doigt... »

19 juillet 1992. La veille de l'assassinat du juge Lionel Heslin en plein Paris... Était-ce une simple coïncidence ?

Le capitaine Daniel Magne repose les coupures de presse sur son bureau. Il tentait de se plonger dans l'ambiance électrique de cette

année-là, durant laquelle ces hommes avaient perdu la vie en luttant pour la justice, en Italie et en France.

Rongée par les affaires sulfureuses de la Mafia, la partie est de la Côte d'Azur était un territoire privilégié pour les trafics en tous genres. La proximité de la frontière franco-italienne rendait souvent le travail de la police inefficace, les malfrats s'évaporant très vite entre les mailles des filets tendus sur leur chemin dans une impunité quasi totale.

L'Italie avait payé un lourd tribut à la Mafia, cette année-là, avec deux juges abattus à l'explosif dans les rues de Palerme, ainsi que plusieurs membres de leur entourage – dont Francesca, la femme de Falcone – alors qu'ils travaillaient sur des affaires mettant en cause l'organisation criminelle jusqu'aux plus hautes sphères de l'État. Des hommes identifiés comme les assassins avaient été arrêtés et condamnés, puis d'autres étaient morts dans des circonstances mystérieuses. Quelque temps plus tard, on avait retrouvé des corps calcinés dans des voitures, dans les environs de Palerme, d'autres dans des terrains vagues ou dans les eaux noires du port de Naples, un seau de béton scellé aux pieds pour unique linceul.

Les langues s'étaient tues. Comme toujours. Il ne faisait pas bon ouvrir son clapet lorsque Cosa Nostra montrait les dents, et tout le monde regardait par-dessus son épaule en secouant la tête si par malheur une question fusait sur le sujet.

Personne n'était au courant, personne n'avait jamais rien vu ni rien entendu. Les criminels bénéficiaient d'un terrain de jeu presque illimité et ils s'en donnaient à cœur joie, prêts à faire passer de vie à trépas le moindre obstacle qui se dresserait devant eux. La Mafia sicilienne avait désormais débordé de son territoire d'origine, s'étendant dans toute l'Italie et même au-delà des frontières du pays. L'Europe avait brutalement pris conscience que la Pieuvre était devenue une organisation criminelle très moderne, très structurée, et que l'on était à présent bien loin de l'image d'Épinal évoquant une bande de petits voyous cachés dans le maquis de leur île.

Mais au fil du temps, contre toute attente, l'opinion publique avait commencé à murmurer, puis des voix avaient fini par se faire entendre un peu plus fort, obligeant les politiques à prendre des mesures suffisamment visibles pour éviter de se retrouver balayés par les conséquences des plaintes déposées par les associations de victimes, de plus en plus revendicatives.

La Mafia y avait perdu quelques têtes, vite remplacées par de nouvelles, moins en vue et encore plus efficaces. Elle avait trouvé d'autres moyens plus souterrains d'exercer son activité. Elle y avait gagné en discrétion et en tranquillité. Les guerres intestines étaient une chose, les meurtres de juges en exercice en étaient une autre. Il

n'était pas bon de trop attirer l'attention sur elle par des actions d'éclat aussi médiatisées, et les parrains en avaient pris la bonne mesure. Il valait mieux couper une branche pourrie ou peu fiable que de tenter de descendre le jardinier.

L'idéal était même de planter un arbre malade au beau milieu de la pelouse afin de détourner son attention pendant un bon moment. Et c'est exactement ce à quoi ils s'étaient employés par la suite, lâchant un tout petit peu de lest à l'occasion, histoire que les journaux aient de quoi faire leurs choux gras durant quelques jours en passant à côté de l'essentiel.

Magne soupira. Il avait besoin de prendre l'air. Il y avait plusieurs heures, déjà, qu'il fouillait dans les dossiers du juge Heslin, et il n'avait pour l'instant rien trouvé qui eût déclenché son radar de flic, même de façon infime. Le papier avait une odeur de poussière et d'humidité qui lui collait aux narines. Les journaux avaient jauni, gardant entre leurs lignes les mystères irrésolus de l'époque. Le dernier en date était celui évoquant l'assassinat de Paolo Borsellino, le 19 juillet.

Ce qui arrivait en Italie pouvait également se passer en France. Le crime n'avait plus peur de se montrer. L'exemple du mal se propageait à la vitesse de la lumière. Les tueurs de Lionel Heslin avaient clairement profité des meurtres commis en Italie pour accentuer l'effet produit par la mise à mort du juge. Les échos de ce crime résonnaient encore dans les couloirs du pouvoir français, plus de vingt ans plus tard. Une réussite totale, de ce point de vue.

Le policier était aussi bredouille qu'en arrivant le matin même, et ça le déprimait profondément.

Pourquoi ce maudit flingue, introuvable depuis 1992, avait-il refait surface dans l'affaire Samir Khaleb ? Quel pouvait être le lien entre les deux crimes ?

Magne prit sa veste et sortit dans la fraîcheur du début de soirée. La pluie avait cessé, invitant à la balade. Il se donna le temps de marcher le long du canal Saint-Martin jusqu'à la rue Beaurepaire, où il bifurqua vers République.

C'était sa toute dernière journée au commissariat de la rue Bancel et il ne parvenait pas à se faire à l'idée qu'il ne reverrait plus son équipe. Ses hommes avaient tous baissé le nez lorsqu'il leur avait appris la nouvelle, trois heures plus tôt, conscients qu'une page se tournait dans leur histoire.

Le commissaire Estier était resté injoignable la majeure partie de la journée, laissant l'écho de sa mauvaise humeur résonner dans les couloirs du commissariat. Son téléphone n'avait pas arrêté de sonner durant tout l'après-midi.

Une fois arrivé à destination, Magne poussa la porte du bar et se

dirigea vers la table du fond, où Martial et Henri étaient déjà réunis. Rafik arriva juste derrière lui tandis qu'il était en train de s'asseoir. Henri Walczak leva son regard de cocker vers lui.

– Qu'est-ce que vous prenez, capitaine ? Heu... commandant ?

Magne sourit. L'affection que lui portait le vieux Polonais depuis qu'il le connaissait lui avait toujours mis du baume au coeur.

– Ce soir, c'est juste *Daniel*, les mecs. Ne venez pas m'emmerder avec du « commandant », hein ? Un *Jack*, mon cher Henri ! Il y a bien longtemps que je ne m'en suis pas avalé un !

Les hommes échangèrent un sourire sans joie. Ils savaient que cette soirée serait leur dernière ensemble avant de se séparer pour la dernière fois.

Magne attendit que les consommations arrivent sur la table, puis il but une gorgée en fermant les yeux, redécouvrant avec plaisir la brûlure de l'alcool qui dévalait dans sa gorge.

Lorsqu'il les rouvrit, les regards de ses trois coéquipiers étaient braqués sur lui en silence. Magne reposa lentement son verre.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi vous faites cette tête ? Je ne suis pas mort, tout de même ! Je ne serai pas si loin que ça ! Juste quelques stations de métro...

Henri Walczak consulta les deux autres du coin de l'œil, puis il se tourna vers le nouveau commandant.

– C'est Lisa, cap... Daniel.

Magne sentit un coup de grosse caisse résonner au fond de son cœur.

– *Lisa* ?

Walczak hocha la tête.

– Elle revient dimanche soir. Elle a appelé le standard il y a vingt minutes. Elle n'arrivait pas à vous joindre.

Magne piocha dans sa veste et ouvrit le capot de son téléphone. Éteint. Batterie à plat.

Et merde...

Il observa le visage blafard du Polonais d'un air soupçonneux.

– Qu'est-ce qu'elle a dit d'autre ?

Henri baissa les yeux.

– Rien.

– Henri...

Géné, Walczak triturait entre ses doigts jaunis le sous-verre en carton mouillé par le trop-plein de la mousse de sa bière.

– Tu ne lui as pas dit que je partais, quand même ?

Silence.

– Si ?

Rafik vola au secours de son ami.

– Henri n'y est pour rien. Je viens de l'appeler pour les prévenir.

C'est à cause du standard. J'étais encore là-bas quand c'est arrivé. Élodie a merdé. Elle a balancé l'info d'un seul coup à Lisa sans vérifier si elle était déjà au courant.

Le sang de Magne se vida de son visage.

– *Oh putain de merde...* Fait chier ! Mais quelle conne, bordel !

Les voix se turent dans le bar et toutes les têtes se tournèrent vers eux. Le coup de poing que Magne venait d'asséner sur la table avait renversé son verre d'un seul coup, projetant du whisky jusque sur le sol. L'air un peu inquiet, la serveuse accourut avec un torchon. L'officier serra violemment les mâchoires pour tenter de contenir sa colère. Il attendit que les dégâts soient réparés et qu'un autre Jack remplace celui qui avait fini sur son pantalon.

Lorsqu'il reprit la parole, sa voix était de glace.

– Comment elle a réagi ?

Rafik soutint son regard, visiblement mal à l'aise.

– Elle a raccroché. On a essayé de la joindre à nouveau sur le numéro qui s'était affiché, mais elle n'a pas répondu.

Magne prit une profonde inspiration, puis il vida son verre d'un trait avant de le faire claquer sur la table.

– Très bien. Nous sommes à présent au point de non-retour. Il nous reste très exactement quatre jours pour résoudre cette affaire. Je veux vous voir tous les trois dans mon bureau demain matin à 7 heures précises.

Henri Walczak regarda ses deux compagnons.

– Votre bureau, patron ? Mais... lequel ?

Magne lui sourit d'un air désenchanté.

– Au 36, Henri. Je déménage mes affaires ce soir. À demain, messieurs. 7 heures précises. Je compte sur vous. Demandez-moi au planton, à l'accueil.

Il se leva, enfila sa veste, puis il quitta le bar après leur avoir serré la main sans chaleur.

Les trois policiers commandèrent une deuxième bière, mais le cœur n'y était pas. Ils la burent en silence avant de se séparer, le visage tiré.

Le compte à rebours venait de commencer.

Le port paressait au soleil comme un géant endormi. Près des quais, les mâts des bateaux se balançaient sous la houle légère qui faisait claquer leurs drapeaux. Affalés aux terrasses devant une boisson fraîche ou allongés sur des sièges en rotin le long de la promenade, les vacanciers prenaient du bon temps, les doigts de pied en éventail.

Odeur d'huile solaire, de barbecue. Lunettes noires et shorts amples. Enfants courant dans les jambes. Sourires posés sur les visages comme des peaux vides de sens... Lisa prenait chaque image en pleine figure comme une gifle, comme un brutal rappel du destin qui venait de la frapper, une fois encore.

Derrière les apparences, derrière l'insouciance, la Mort guettait, partout, tout le temps. Elle attendait son heure, les griffes recroquevillées sur sa faux, affûtant la lame avec une patience infinie. Le fil devait en être parfaitement coupant. Il devait trancher net. Lisa suivit les enfants turbulents des yeux. L'un d'eux, peut-être, ne verrait pas arriver le Noël prochain. Son sort était sans doute déjà scellé, quelque part, dans un ailleurs insondable.

La jeune femme fit un effort pour s'arracher à ses pensées morbides. L'entretien avec les pompes funèbres avait duré plus de deux heures. Elle était vidée. Le catalogue funéraire dansait encore devant ses yeux, vantant son cortège de cercueils, de plaques de marbre et de décorations dorées aussi laides que sinistres. Elle avait *a priori* établi son choix sur une bière simple et une cérémonie minimaliste. Une inconnue demeurait, cependant. Aline Heslin avait-elle sur son compte de quoi payer son inhumation ? Lisa avait fait la grimace en voyant le prix avancé d'une voix de circonstance par le préposé.

Le regard mielleux, les mains jointes devant lui, doigts croisés, en signe de profond recueillement devant sa supposée douleur, l'homme gominé au sourire froid avait attendu sa décision en baissant les yeux, comme s'il était certain à l'avance qu'elle allait accepter l'addition sans broncher.

Lisa lui avait demandé de faire préparer le corps, dans un premier temps. Il fallait qu'elle passe chez le notaire avant de prendre une décision définitive à propos du cercueil. Il comprenait, bien sûr... N'est-ce pas ? Le type avait eu un regard de loup juste avant de

s'incliner. Oui. Il comprenait parfaitement. Il restait à son entière disposition.

La jeune femme était sortie dans la rue avec l'impression d'avoir nagé vingt-cinq mètres sous l'eau sans pouvoir respirer. Une chape de plomb lui était tombée des épaules lorsque le soleil, progressant vers son zénith, lui avait caressé le visage.

Elle s'arrêta devant une maison à trois étages, située à deux pas de la place du kiosque, où quelques jeunes aux vêtements criards lançaient aux passants des regards de fauves sous les visières plates de leurs casquettes basculées sur le côté. La plaque dorée prenait un quart de la largeur de la porte. Le notaire était un notable ; il fallait que ça se sache.

Lisa sonna et pénétra dans un hall d'une surprenante fraîcheur. Les stores vénitiens à moitié baissés laissaient entrer la lumière vive de midi en la découpant en tranches rectangulaires où dansaient quelques particules de poussière. Derrière un comptoir couleur acajou, une femme brune d'une quarantaine d'années la toisa d'un air autoritaire.

– Bonjour. Vous avez rendez-vous ?

La jeune femme tendit le constat de décès que lui avait remis la clinique.

– Ma mère est morte ce matin. Je dois voir son notaire. C'est urgent.

La secrétaire changea d'attitude en un clin d'œil.

– Oh, désolée... Toutes mes condoléances, madame. Je... je vais voir si maître Lespierre peut vous recevoir.

Elle tourna les talons et s'éloigna dans un couloir, la laissant seule dans le hall. Mais elle n'eut pas à attendre bien longtemps. Le bruit sec des pas de la secrétaire sur le parquet lui revint aussi vite qu'il s'était évanoui. La femme sourit à Lisa et lui désigna deux fauteuils adossés à une verrière donnant sur un jardin fleuri.

– Il est à vous dans quelques minutes, le temps de terminer avec la personne qu'il reçoit actuellement. Asseyez-vous, vous serez plus à votre aise. Voulez-vous un café ? Un thé ?

Lisa considéra le sourire professionnel avec indifférence. Cette femme devait soupçonner que la mort de sa mère allait générer un paquet de fric, dont une bonne partie était destinée à finir dans les caisses de l'État, après avoir laissé son dû dans celles de son patron. Le notaire avait visiblement donné des instructions. Il fallait prendre soin de la fille d'Aline Heslin.

Elle se surprit à se demander pourquoi. Aline n'avait pas d'argent, pas de revenus fixes. Elle n'était pas plus à soigner que n'importe qui d'autre.

Lisa haussa les épaules. C'était juste le procédé habituel. Décontracter les clients avant de les assommer de frais. Elle s'en foutait totalement. Elle n'avait de toute façon pas l'intention de garder

un seul centime de cet héritage, si par malheur il y en avait un.

La table basse était chargée de magazines éculés par trop de mains. Lisa y jeta un œil distrait, puis elle se tourna pour admirer le jardin de l'étude. Elle voyait les parterres regorgeant de fleurs, certainement arrosés à grands frais, mais ne pouvait pas les sentir à cause de la baie. Elle avait l'impression que sa vie entière avait été à l'identique depuis toujours. Comme si une vitre invisible et impalpable l'avait séparée en permanence de la réalité. Tous les siens lui avaient menti et, parmi eux, celui qu'elle vénérât entre tous. Son père. Son juge de père. Héros de la République. Tombé au champ d'honneur, le visage pulvérisé par deux balles de gros calibre. Et la trahison dans le cœur.

Seuls son métier et Daniel restaient un îlot de certitude. Cela, elle l'avait construit toute seule, à la force de sa volonté. Personne ne l'avait pistonnée pour ses études, ni pour cette intégration au centre de police du X^e en 2008.

Personne.

– Mademoiselle Heslin ?

Lisa sursauta. Elle leva les yeux vers le visage souriant de l'homme qui lui tendait une main soignée. Chemise blanche impeccable, boutons de manchettes, la raie bien nette sur le côté gauche de ses cheveux gris barrés sur le front par une paire de lunettes cerclées d'or.

Seul défaut, ses chaussures à semelles de crêpe qui n'avaient pas émis le moindre bruit lorsqu'il s'était approché d'elle.

Lisa se leva et serra la main tendue tandis qu'il l'invitait à se diriger vers le bureau.

– Désolé de vous avoir fait attendre. Une affaire urgente... J'ai une demi-heure devant moi. Un client a annulé son rendez-vous. Ça ne pouvait pas mieux tomber. Nous devrions avoir tout le temps qu'il nous faut...

Le bureau était lui aussi plongé dans la pénombre et la fraîcheur. Le notaire actionna les stores pour qu'un peu plus de lumière pénètre dans la pièce. Lorsqu'elle s'assit en face de lui, Lisa aperçut le dossier scellé posé sur le sous-main de cuir.

Succession Aline Heslin.

Succession ? Il semblait que l'info allait particulièrement vite, à Sanary-sur-Mer.

Le notaire sourit. Il avait suivi son regard.

– Votre mère a tenu à mettre ses affaires en ordre en entrant à l'hôpital, il y a quelques semaines. Tout est prêt depuis ce jour. Ma secrétaire m'a mis au courant. Je vous présente mes plus sincères condoléances, mademoiselle...

Lisa hocha la tête sans répondre. Elle ne pouvait détacher les yeux du dossier, qui lui paraissait bien plus épais que ce à quoi elle s'était attendue.

Le notaire ne s'offusqua pas de son silence et passa sans attendre aux choses sérieuses. Son temps était visiblement compté.

– Votre mère m'a fait établir son testament le 3 mars 2010, mademoiselle Heslin. Vous êtes sa seule descendante. Elle vous lègue donc l'intégralité de ses biens.

– Cette femme n'était pas ma mère.

Maître Lespierre leva le nez du dossier, sidéré.

– Pardon ?

Lisa lut l'incompréhension dans les yeux du notaire. Il n'était pas au courant. Elle se sentit soudain un peu mieux.

– Une longue histoire de famille... Vous disiez ?

Lespierre rajusta ses lunettes sur son nez avec ostentation. L'interruption de son interlocutrice lui avait fait perdre le fil de ses explications.

– ... L'intégralité de ses biens, disais-je. C'est-à-dire environ 50 000 euros qui restent sur un compte épargne, son appartement, ainsi que ses meubles et les biens divers qui sont à l'intérieur.

Lisa resta muette. Elle allait faire vider l'appartement par un brocanteur, puis le vendre dans la foulée. Elle donnerait l'argent à une œuvre de charité. Elle ne voulait pas se retrouver salie une fois de plus.

– ... ture. Voici les clefs.

Lisa réalisa qu'elle n'écoutait plus le notaire depuis quelques instants.

– Excusez-moi ?

Maître Lespierre soupira, puis il reprit :

– Votre mère était également propriétaire d'une voiture, dont elle ne se servait presque jamais, d'ailleurs. Elle est dans son garage depuis plus de dix ans et ne sortait que pour une révision annuelle, chose que je n'ai jamais comprise, je vous l'avoue. Elle m'avait demandé de m'occuper de ces révisions.

Lisa eut une moue de surprise. Le notaire esquissa un nouveau sourire.

– Mon frère est le gérant d'un garage de luxe, à Toulon. Je lui avais proposé de m'en occuper, voyant qu'elle se faisait escroquer par un voyou de la Côte. Quand on a ce type de véhicule, à son âge, ça crée forcément des envies chez les truands de tous bords.

Lisa prit le trousseau des mains de Lespierre. Sur le porte-clés, un félin métallique bondissant accrocha un rayon de soleil.

– Une Jaguar ?

Le notaire acquiesça en se renversant dans son fauteuil.

– Oui, une série luxe suréquipée, modèle 1991. Un vrai petit bijou. En parfait état, vous pouvez me croire.

La jeune femme empocha les clés avec indifférence. Au moins, elle

ne serait pas obligée de prendre un taxi à chaque fois qu'elle aurait à se déplacer durant le reste de son séjour. Elle s'appêtait à prendre congé lorsqu'elle leva les yeux sur le visage impassible du notaire, qui ouvrit alors une seconde enveloppe. La plus épaisse.

– Nous n'avions pas terminé ?

Maître Lespierre haussa un sourcil.

– Pour ce qui concerne votre mère, si. Mais cette enveloppe ne m'a pas été remise par elle, mademoiselle.

Lisa accusa le coup, soudain rongée par la curiosité.

– Que voulez-vous dire ?

Le notaire trancha net le sceau de l'enveloppe à l'effigie de l'étude, puis lui tendit une liasse de papiers reliés par un ruban noir.

– Elle m'a été confiée par votre père, Lionel Heslin. Le 4 juin 1992. J'avais pour consigne de l'ouvrir devant vous. *Et rien que devant vous.*

Lisa recula d'un coup, comme si un serpent venimeux avait brusquement surgi sur le bureau.

– *Vous connaissiez mon père ?*

Lespierre eut un petit sourire sans joie.

– Depuis le lycée, à Paris, mademoiselle. Nous nous étions perdus de vue, durant une période de notre vie, mais il m'avait recontacté au début de cette année-là. Il venait de temps en temps dans le Sud, pour son travail, et il était tombé par hasard sur mon nom dans un journal de la région. L'étude y est souvent citée. Je suis venu à son enterrement, mais j'imagine que vous ne vous souvenez pas de moi.

Lisa détailla les traits fatigués du notaire. Non. Elle n'avait aucun souvenir d'avoir vu cet homme-là auparavant. Mais elle était si abasourdie le jour des funérailles de son père qu'elle n'avait probablement pas émergé des bras de sa grand-mère durant toute la cérémonie.

– Pas du tout, en effet.

Le notaire hochait la tête. Il dénoua le ruban et fit glisser l'un des documents vers Lisa, en le tournant vers elle pour qu'elle puisse en lire l'en-tête.

La jeune femme parcourut les premières lignes et ses yeux s'agrandirent de surprise.

– *Un chalet ? En Suisse ?*

Lespierre acquiesça du menton.

– Oui, près de la frontière française, non loin de Bâle.

Lisa le considéra d'un œil interrogateur.

– Vous étiez déjà au courant ?

– Oui. Votre père voulait savoir comment procéder pour vous faire hériter de ce chalet sans que votre mère puisse s'y opposer, de quelque façon que ce soit. C'étaient ses propres mots.

Le notaire toussota dans son poing serré.

– J'ajoute que je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle il a souhaité cela. Je ne lui ai pas demandé. Il n'a pas non plus jugé utile de me le révéler. Sa volonté était simple. Ce dossier ne devait vous être remis qu'après le décès de votre mère.

Lisa consulta le document en détail. Le texte était formel. Elle était désormais propriétaire d'un chalet dans un pays où elle n'avait jamais mis les pieds. Elle leva les yeux, le regard fixé bien au-delà de la bibliothèque du notaire.

Des images de cimes enneigées lui parvinrent malgré elle. La Suisse ne lui évoquait rien d'autre, à part des coucous, des montres de luxe, ou encore des comptes pour évadés fiscaux. La jeune femme se raidit. *Et si c'était cela ?* Son père avait-il eu un passé plus trouble que ce qu'elle savait de lui ? Avait-il eu quelque chose à cacher ?

Elle saisit le dossier complet et en tira le reste de la liasse. Il s'agissait principalement de plans, de lettres d'architecte et de documents administratifs suisses. Au milieu des papiers, une lettre apparut alors. Scellée avec de la cire rouge et de la ficelle. Son prénom trônait au milieu de l'enveloppe.

Lisa.

Le notaire eut un geste involontaire de curiosité qu'il tenta en vain de réfréner lorsque la jeune femme leva les yeux sur lui. Lisa eut alors une brutale révélation. Il n'avait pas eu connaissance de l'existence de cette enveloppe. Son père l'avait dissimulée lors de l'enregistrement du testament en la glissant dans le dossier à son insu.

Maître Lespierre chaussa ses lunettes d'un air solennel.

– Votre père a tenu à ce que je vous remette ces documents le plus tôt possible après la disparition de votre mère. Il m'avait chargé de vous retrouver, où que vous soyez à ce moment-là, dans l'éventualité où il viendrait à disparaître avant elle. Les événements ont voulu que ce soit beaucoup plus rapide que ce que j'imaginais... Vous entrez donc en possession de ce chalet dès aujourd'hui, mais vous serez exemptée de tous les tracasseries de paperasseries suisses. Votre père s'en était occupé à l'époque. Tout est en règle avec l'administration helvète depuis des années. Il avait un ami sur place, m'a-t-il dit, qui veillait à l'entretien de la bâtisse en son absence.

– Ma... ma mère a-t-elle jamais évoqué ce chalet en votre présence ?

Le notaire considéra la jeune femme qui le regardait d'un air anxieux. Il ne savait pourquoi, mais il sentait que la question revêtait la plus haute importance pour elle.

– Non, jamais. Je suis persuadé qu'elle ignorait l'existence de cette propriété.

Lisa baissa les yeux sur l'enveloppe scellée, qui trembla un instant entre ses doigts.

Du pays des morts, son père allait enfin lui parler.

Mais pas ici. Pas face à cet homme dont le regard brillait de curiosité.

Elle se leva, prit congé du notaire, puis elle disparut dans les ruelles écrasées de chaleur, le cœur battant à tout rompre, la lettre de son père serrée contre son cœur.

Lorsqu'elle fut hors de vue, la portière d'une berline sombre garée à une trentaine de mètres de l'étude étincela un instant sous les rayons aveuglants du soleil. Quelques secondes plus tard, un index masculin aux ongles impeccables appuya sur la sonnette, juste à côté de la plaque dorée. Le reflet du visage qui s'y encadrait était voilé par les ondulations du métal poli, mais le visiteur y aperçut quand même la dureté et la détermination dans son propre regard.

Au moment où la porte s'ouvrit, tandis que son image s'évanouissait, il sentit un sourire glacé se plaquer sur ses lèvres.

Déformation professionnelle.

On ne se refait pas...

La jeune femme releva ses cheveux et les attacha en une courte queue-de-cheval.

Avant de rentrer à son hôtel, où elle avait loué une chambre en sortant de l'étude Lespierre, Lisa avait décidé de faire un dernier tour dans l'appartement de sa mère avant qu'Emmaüs vienne le vider le lendemain. La lettre de son père pesait une tonne dans son sac à dos, mais elle attendrait encore un tout petit moment avant d'en prendre connaissance, même si ce délai était presque insoutenable.

Elle voulait être sûre qu'elle n'oubliait rien derrière elle avant de tirer un trait définitif sur ce qu'Aline Heslin avait pu représenter dans sa vie. Ensuite... Ensuite, elle pourrait enfin tourner la page.

Il lui fallait vider tous les tiroirs et trier les papiers bancaires, les relevés d'assurance, les documents personnels divers, tout ce qui ne regardait personne d'autre que la défunte.

Lisa s'attela à la tâche et perdit rapidement la notion du temps. Lorsqu'elle releva la tête, cinq heures plus tard, elle poussa un soupir de découragement. Elle avait à peine nettoyé la moitié de l'appartement. Il faudrait à coup sûr qu'elle s'y colle à nouveau le lendemain.

Par acquit de conscience, elle passa tous les documents au déchiqueteur à papier, puis glissa les résidus dans un sac-poubelle qu'elle descendit dans le local, au sous-sol de l'immeuble.

Il était temps qu'elle rentre à l'hôtel. Elle était vannée.

C'est alors qu'elle se penchait au-dessus du container à déchets qu'elle sentit les clés de la voiture dans la poche de son jean. Elle inspecta le trousseau de celles de l'appartement et repéra la seule qu'elle n'avait pas utilisée. Près de l'entrée du local à poubelles, une porte épaisse, certainement antifeu, ouvrait vers le garage de l'immeuble.

Lisa poussa le battant, non verrouillé de ce côté, et descendit quelques marches vers le niveau inférieur. Une trentaine de places de stationnement s'étendaient entre des poteaux de béton brut. Au fond de l'espace, une dizaine de portes métalliques assez larges pour laisser passer une Cadillac montraient que certains habitants, plus aisés que les autres, plaçaient la protection de leurs voitures dans leurs toutes

premières préoccupations. Au-delà, le parking était plongé dans le noir.

La clé fit tourner la serrure du troisième emplacement privatif. La porte coulissante grinça en s'ouvrant sur un local obscur. Le peu de clarté envoyé par les néons semblait mourir juste à l'entrée du garage. À l'extérieur, le commutateur lumineux le plus proche tourna dans le vide. Ampoule grillée. Lisa tâtonna sur le mur intérieur du garage, juste à sa droite. Elle finit par trouver l'interrupteur au milieu d'une épaisse toile d'araignée.

Les tubes fluo clignotèrent quelques instants, puis Lisa cligna des yeux sous l'éclat de la lumière froide. La forme d'une voiture se distinguait sous une bâche de tissu sombre. Sur les murs, quelques étagères supportaient des ustensiles de nettoyage, un bidon d'huile, plus une série de rouleaux de papier peint gorgés d'humidité tout juste bons pour la déchetterie. Rien d'autre.

Lisa tira la housse de la voiture et poussa un sifflement. Soigneusement protégée de la poussière, la carrosserie resplendit soudain comme un bijou mis en plein en lumière. La jeune femme ouvrit la portière conducteur et se glissa au volant.

Le choc fut instantané. L'odeur du cuir. La couleur boisée du tableau de bord. Le petit pendentif orné de perles de couleur pendu au rétroviseur... Un objet dont elle se souvenait très bien. C'était elle qui le lui avait fabriqué en classe de travail manuel, avec tout l'amour qu'une petite fille a envie de donner à son papa pour son anniversaire. Elle s'était même piqué l'index avec l'aiguille, ce qui lui avait valu quelques moqueries de la part de ses camarades et un aller-retour rapide à l'infirmerie de l'école.

Elle l'avait tout de suite reconnue.

La Jaguar... C'était la voiture de son père.

Mais que faisait-elle dans le garage de sa mère ?

Lisa posa les mains sur le cuir souple du siège. Les images la submergeaient par vagues, lui brouillaient la vue, les emplissant de larmes brûlantes. La nuque blonde de son père. Son air toujours concentré, lorsqu'il conduisait. L'angle de sa mâchoire, lorsqu'il levait le nez vers le rétroviseur. Son regard dur, braqué vers l'extérieur, qui fondait comme neige au soleil quand il se posait sur elle...

Lisa se prit la tête dans les mains et se laissa aller à cette douleur soudaine qui lui tordait le ventre. Elle n'avait jamais ressenti la présence de son père avec autant d'acuité depuis des années. Cette voiture, c'était comme un prolongement de lui, de ce qu'ils avaient vécu ensemble, de son enfance.

Elle allait la garder, bien sûr. La remonter à Paris, la remiser dans un autre garage, où elle l'enfourait à nouveau sous sa housse protectrice. Elle pourrait venir s'y recueillir quand elle le voudrait, à

l'abri des regards indiscrets, juste elle et lui. Lionel Heslin avait été incinéré, ses cendres dispersées sur le rivage de l'Atlantique, comme il l'avait souhaité. Elle n'avait jamais pu se rendre sur sa tombe. Pas pu lui parler, ni lui apporter des fleurs. Daniel comprendrait...

Daniel... Depuis combien de temps ne l'avait-elle pas appelé ?

Ce soir... Elle l'appellerait ce soir...

Lisa essuya ses joues d'un revers de la main. Malgré le chagrin, malgré le poids du passé qui appuyait très fort sur ses épaules, elle avait pris la seule décision possible. Elle avait donné au notaire des indications strictes, comme son père l'avait fait avant elle. Elle lui avait laissé carte blanche pour y parvenir. L'appartement, une fois vidé de son contenu par Emmaüs, devrait être vendu et tout l'argent reversé à la Croix-Rouge. Lisa y tenait. Elle ne voulait pas toucher un seul centime de l'héritage de cette femme qui l'avait abandonnée et qu'elle rejetait de toutes ses forces.

Mais la voiture n'appartenait pas à Aline Heslin. Sa mère l'avait récupérée à la mort de son père, Dieu seul savait par quel artifice, puisqu'ils étaient divorcés à l'époque, mais elle était marquée de sa présence à *lui*. Et ça, oui, c'était bien son héritage. Comme ce chalet énigmatique perdu dans la montagne helvète.

Lisa se secoua. Il lui restait à récupérer ses affaires à l'étage et à s'en aller. Le plus vite serait le mieux, à présent. Elle ne trouverait rien ici.

Elle sortit de la berline, rangea la housse dans le coffre, puis la verrouilla et rabattit la porte de fer d'un coup de poignet. Le cri des articulations en manque d'huile faillit masquer le bruit des pas précipités dans son dos. Elle pivota en levant instinctivement le bras au-dessus de son visage.

Ils étaient deux. Le visage masqué par un bas de femme juste découpé à hauteur des yeux, veste de commando, jeans et baskets. Le plus grand tenait un objet long et tordu dans sa main. *Une manivelle*. Pris en flagrant délit, ils ralentirent et s'écartèrent l'un de l'autre, le dos courbé comme deux hyènes à l'attaque. Le plus petit des deux faisait encore au moins une bonne tête de plus qu'elle. Lisa sentit son cœur accélérer dans sa poitrine. Ils lui bloquaient la sortie. Elle n'aurait pas le temps d'ouvrir à nouveau la porte de fer pour tenter d'attraper quelque chose pour se défendre.

Elle se décolla de la cloison. Y rester aplatie était suicidaire. Elle jeta un rapide regard autour d'elle. Rien. La seule issue était la fuite vers le fond du garage, plongé dans l'obscurité, ou attendre l'assaut des deux types.

Son choix fut vite fait. Elle s'était mise à courir avant même d'en être consciente. Derrière elles, les semelles se mirent à claquer sur le bitume.

Elle plongeait dans l'obscurité.

Elle n'avait que quelques mètres d'avance.

4 septembre, J-4

Nabil Souleymane pénétra dans le parking en remettant sa cravate en place. Il avait eu chaud ! Quelques secondes de plus, et le mari de cette salope lui serait tombé dessus à bras raccourcis. Il s'en était fallu d'un cheveu !

Nabil eut un gros rire qui se répercuta dans le souterrain vide. Lorsqu'il pensait au joli cul de cette garce, il devenait complètement cinglé. Elle avait une manière bien à elle de le tortiller devant lui pour le faire monter dans les tours. Une manière bien salace, tellement suggestive qu'il n'avait même pas besoin de pousser les limites de son imagination bien loin. Depuis le temps, elle connaissait le mode d'emploi par cœur, pour sûr !

Le jour où elle et son mari avaient décidé de venir habiter dans le même immeuble que lui, le malheureux époux avait lui-même planté sur son front des bois de cerf géant. Natacha semblait s'envoyer en l'air avec tout ce qui possédait une paire de couilles dans le secteur, et Nabil s'en félicitait à chaque occasion. Son excitation était à la mesure de celle que Natacha générait chez les autres hommes. Le fait qu'elle soit partagée et que cette pute accède au moindre de ses désirs ne faisait qu'accentuer l'intensité de son plaisir. Elle aimait même qu'il la gifle en la baisant à la hussarde ! Une vraie folle !

Natacha était une aubaine comme il en arrive rarement dans la vie d'un type comme lui, en rut permanent depuis l'adolescence. Il avait beau avoir la cinquantaine bien passée, ça ne s'était jamais calmé. Comme cet homme politique, celui qui s'était bêtement fait choper dans un hôtel de New York, l'année passée, après avoir sauté une femme de chambre. L'avait-il vraiment fait ? S'agissait-il d'un coup monté – et même bien monté – destiné à l'abattre purement et simplement ? Rien à foutre, après tout. L'important était que la vie de ce crétin avait basculé du jour au lendemain. Ce mec avait chèrement payé la cervelle qu'il avait dans la queue.

Lui, ça ne lui arriverait pas. Jamais ! Il était bien trop malin, le père Souleymane. Un vrai prédateur du sexe ! Un fauve en chaleur lâché dans la ville ! Il y avait tellement de femmes demandeuses, partout, qu'il n'aurait jamais assez d'une seule vie pour assouvir en chacune d'elle la pression qui lui dévorait le bas-ventre depuis toujours. La cité

regorgeait de femmes seules, divorcées, veuves, ou simplement désespérées. Prêtes à n'importe quoi pourvu qu'on leur témoigne un peu d'attention, que l'on pose les yeux sur elles quelques instants.

Quelques heures plus tard, les yeux ne suffisaient plus, bien sûr. Au pire, un jour ou deux, mais jamais plus. Il n'avait pas de temps à perdre avec les chichiteuses, les timides de la culotte. Et faute de grives, on se tape des merles.

Son métier de démarcheur bancaire était un vrai passe-partout. Il entrait dans tous les foyers comme un renard dans un poulailler, sur le qui-vive, la salive écumante entre les dents. Il avait appris à repérer ses proies. C'était même devenu tellement facile, parfois, qu'il lui arrivait de penser à autre chose en regardant le plafond tandis qu'elles couinaient à quatre pattes sous ses coups de boutoir impétueux.

Mais dans ce palmarès de visages à moitié effacés, le sourire gourmand de la blonde Natacha dominait, comme un magnifique trophée de chasse sur un mur d'auberge solognote. Elle était la seule qui habitait aussi près de chez lui. D'habitude, il ne chassait que sur des terres plus lointaines, là où ses conquêtes ne pourraient pas le rencontrer par hasard, chez le toubib ou au supermarché. Il n'avait pas forcément laissé que de bons souvenirs dans tous les lits, dans toutes les âmes ou dans toutes les chairs qu'il avait meurtries.

Mais Natacha était unique. Non seulement son mari, commercial en bureautique, était absent la moitié de la semaine mais, chose exceptionnelle, c'était elle qui était venue le chercher. Une prédatrice du sexe, elle aussi. Comme lui. Une vraie nymphomane. Jamais rassasiée. Il y avait à peine deux mois. Il avait l'impression que ça faisait une éternité...

Le cœur encore en rythme accéléré après sa course dans les couloirs, les cuisses flageolantes, Souleymane s'approcha de sa voiture, les clés à la main. Il rit une nouvelle fois de la connerie du mari de Natacha. Si le type n'avait pas sonné en bas, à l'interphone, pour dire à sa femme qu'il arrivait, il aurait été pris la main dans le sac. Ou plutôt la bite dans le...

Le coup le prit par surprise, comme une piqûre d'insecte. De gros insecte. Ce ne fut pas une douleur intense. Juste un éclair dans son champ de vision. Un éclair blanc. Un éclat de lumière de néon sur quelque chose de métallique.

Il porta la main à son cou. Écarquilla les yeux d'horreur. Ses doigts étaient rouges de sang. Le parking se mit soudain à danser dans le brouillard.

Ses jambes cédèrent et il tomba sur les genoux, le front contre la portière de son Audi. Il entendit les clés résonner sur le béton, loin en dessous de lui.

Il fit un effort surhumain pour lever le bras et plaquer la paume de

sa main sur son cou, à l'endroit d'où sa vie s'écoulait. Son instinct lui disait qu'il s'agissait de quelque chose de grave. De quelque chose qu'il n'avait pas compris.

Une main gantée lui saisit les cheveux et tira brutalement sa tête en arrière. Il résista à la chute et se cabra, la gorge tendue en avant.

Ce fut le bruit de l'air qui le fit paniquer. L'air qui ne sortait plus par son nez, mais par un geyser qui s'était ouvert sous son menton. Un bruit écœurant de pompe ouverte sur le vide, pulsant des bulles carmin jusque sur la carrosserie de la voiture. La sensation de douleur ne fulgura qu'un bref instant, comme une fusée étincelante dans un ciel de cendre.

Sa tête retomba en avant contre le métal souillé, les yeux révulsés. Il sentit qu'on le retournait, qu'on l'appuyait contre le châssis. Ses bras reposaient sur le sol, inertes, dans un liquide poisseux qui lui donnait envie de hurler.

Hurler... Impossible, maintenant...

Dormir. Dormir. Le cul de Natacha...

Il rassembla ses dernières forces pour obliger ses paupières à se rouvrir.

Une ombre, devant lui. Gigantesque. Floue. Ondulant comme un serpent venimeux.

Quelque chose se détache.

Un bras...

Et, au bout, l'œil froid de la mort qui le regarde au milieu du front.

5 septembre, J-3

Le commandant Magne jeta son troisième gobelet de café d'affilée dans la corbeille, les nerfs à vif.

Il était bientôt six heures et demie du matin. Il n'avait presque pas dormi de la nuit. De guerre lasse, incapable de trouver le sommeil dans son lit devenu trop grand pour lui tout seul, la faim muselée par une sourde angoisse, il avait fini par prendre le chemin du Quai des Orfèvres au lever du jour.

Le déménagement de ses affaires n'avait pas pris beaucoup de temps, la veille au soir. Les deux seuls dossiers qu'il avait emportés dans sa sacoche étaient celui, très mince, de l'assassinat de Samir Khaleb, ainsi que celui, beaucoup plus épais, de l'attentat qui avait coûté la vie au père de Lisa en 1992.

Les couloirs du 36 étaient redevenus silencieux après le passage, quelques minutes plus tôt, d'une équipe de la brigade des Stups chauffée à blanc par la préparation d'un gros coup en début de matinée en banlieue nord.

Le commandant Picaud était arrivé tôt, lui aussi. Il avait préparé une petite séance de présentation officielle du nouvel officier aux hommes de son équipe. Mais la réunion de Magne et de ses anciens collaborateurs était prioritaire. Le dossier Heslin était sur son bureau, ouvert sur le rapport du médecin légiste de l'époque.

Le document précisait que la mort de Lionel Heslin avait été due à la première balle, qui lui avait été tirée à bout portant à la base de l'occiput, sectionnant net la moelle épinière entre la première et la seconde vertèbre. La seconde avait traversé des chairs déjà pulvérisées par l'impact de la précédente. Il n'avait eu aucune chance de s'en sortir.

Deux balles dans la tête, et de dos. C'était pour l'instant le seul point commun entre le meurtre du magistrat et celui du coursier. En dehors, bien entendu, de l'arme identique qui les avait tous les deux fait passer de vie à trépas.

Daniel Magne leva le nez lorsqu'un index hésitant frappa à la porte qu'il avait à dessein laissée entrouverte. Il se sentit tout de suite mieux lorsque le crâne un peu dégarni d'Henri Walczak apparut dans l'embrasure. Pour un peu, il l'aurait embrassé sur le front.

Le Polonais eut un sourire crispé.

– Ah, capitaine ! J'ai cru que je ne vous trouverais jamais...

Magne sourit et se leva pour venir lui serrer la main.

– Bonjour, Henri ! Pourquoi ne m'as-tu pas fait appeler ?

Walczak entra dans la pièce, les yeux brillants. C'était la première fois qu'il pénétrait ainsi au 36, et Magne ne put s'empêcher de penser qu'il y aurait vraiment sa place, lui aussi. Henri était peut-être le meilleur de ses hommes, celui avec lequel il se sentait le plus d'affinités. Le Polonais avait un sens particulièrement aiguë, celui du flic de terrain. De plus, il était de la couleur des murs, partout où il passait. Une qualité rare et inestimable pour un enquêteur de l'ombre. Se fondre dans le décor. Partout, tout le temps. Devenir aussi translucide qu'un courant d'air.

– J'étais en avance, je ne voulais pas déranger... J'attendais dehors, mais un planton, en bas, m'a dit de monter. Il ne fallait pas que je reste trop longtemps sur le quai, face à l'entrée...

Magne confirma d'une grimace éloquente. Leur vie au commissariat du X^e était bel et bien terminée. Ici, ils étaient désormais au centre du monde, dans l'œil du cyclone, là où tout était possible, même une attaque terroriste en plein jour. Le commandant observa affectueusement son collègue et ami tandis qu'il glissait des doigts rêveurs sur les tranches des dossiers alignés sur l'une des étagères du bureau. Certaines parmi les plus grandes affaires criminelles du moment y étaient stockées, prêtes à être ouvertes de nouveau comme autant de boîtes de Pandore.

Magne avait appris la veille que son prédécesseur, parti en retraite une semaine plus tôt, en avait pleuré de frustration. Ces enquêtes seraient résolues sans lui, si elles l'étaient jamais...

Mais pour le moment, aucune n'était plus brûlante que celle qu'il avait entre les doigts. La venue inhabituelle du ministre en ces lieux, sa promotion toute fraîche tombée au même moment, la mise à sa disposition de son ancienne équipe, au grand dam du commissaire Estier, qui allait se retrouver avec des locaux aussi vides qu'une coquille de noix visitée par un écureuil, tout concourait à lui faire mesurer la dangerosité de la patate chaude dont il venait d'hériter.

– Un café, Henri ?

Le Polonais s'assit sur une chaise bancale, près du mur. Il ramena ses jambes sous lui, intimidé.

– Non, merci, capit... heu, commandant.

Magne posa une fesse sur son bureau.

– Du nouveau, chez vous, cette nuit ?

Walczak tira son paquet de tabac de sa poche. Rouler un mégot l'avait toujours aidé à trouver une contenance.

– Un homicide dans un parking en sous-sol, dans le XVIII^e. Estier a

envoyé Martial et quelques hommes pour verrouiller la zone et attendre l'IJ. Nous allons devoir nous passer de lui, je le crains.

Le commandant Magne se servit un quatrième café.

– Quel type d'homicide ?

Walczak laissa passer une éternité de silence.

– Deux balles dans la tête.

Magne n'aurait su dire comment il avait senti le coup arriver. La tension dans le regard d'Henri, peut-être.

Sa main s'arrêta de touiller le breuvage brûlant. Il resta un instant le dos tourné, face à la fenêtre, les idées tourbillonnant dans le cerveau.

– La même arme, encore ?

– On n'en sait rien, pour l'instant, mais c'est tellement probable que les ordres ont été donnés à l'IJ avant même que Martial ne prenne la direction de Barbès. Les balles doivent être analysées au plus vite. On aura la réponse dans la matinée.

Magne pivota sur les talons, le regard électrique.

– Qui est la victime ?

Walczak donna un coup de langue sur le papier gommé, puis il ficha la cigarette sur son oreille droite.

– Nabil Souleymane. Français d'origine algérienne, cinquante-deux ans. Ce sont des voisins qui l'ont trouvé en rentrant du cinéma, vers 2 heures du matin. Ils avaient un peu picolé entre copains. Ils ont mis un moment à comprendre que Souleymane ne cuvait pas dans une flaque de vomi, mais qu'il s'était vidé de son sang sur le bitume du parking.

Magne haussa un sourcil.

– Vidé de son sang ? Avec deux balles dans la tête ?

– Non, c'est parce qu'il a été égorgé, aussi.

Le commandant siffla entre ses dents. L'assassin n'y était pas allé avec le dos de la cuiller.

– Qu'est-ce qu'on sait sur lui ?

Le Polonais exhuma une feuille froissée de sa poche. Il chaussa ses lunettes et parcourut ses notes en pattes de mouche qu'il était à peu près le seul à pouvoir déchiffrer.

– Les voisins ont expliqué à Police Secours qu'il était commercial dans une agence bancaire. Ils n'en savaient pas beaucoup plus sur lui, sinon que c'était un homme plutôt discret. Pas le genre à attirer l'attention sur lui. Parti tôt le matin, rentré tard le soir, beaucoup de déplacements. Un bosseur apparemment sans histoires...

La porte s'ouvrit sur le planton de permanence au sas de l'escalier. Derrière lui, Magne aperçut le visage fatigué de Rafik Sgodovian.

Une autre poignée de main et un café serré plus tard, ils étaient tous les trois réunis autour du bureau du nouveau commandant Magne.

L'officier attaqua sans préambules.

– Tu es au courant, pour le type du XVIII^e, cette nuit ?

Rafik hoch a la tête.

– Oui, j’ai passé plus de trois heures à éplucher son *curriculum vitae*, après que Henri m’a appelé.

Tandis que le géant cherchait à son tour une feuille de papier pliée dans ses poches, Magne se renversa dans son fauteuil, les doigts joints devant les lèvres. Un troisième homme abattu de deux balles dans la tête, aussi peu de temps après Samir Khaleb, ce ne pouvait être une coïncidence. Tout lui indiquait que les choses se précipitaient. Comme si un vent de panique s’était levé dans l’ombre, balayant sur son passage ceux qui auraient peut-être eu quelque chose à lui apprendre sur la mort de l’ex-futur ministre de la Justice. Rafik, Martial et Henri avaient travaillé, cette nuit. Il se sentait un peu coupable d’être rentré chez lui pour tenter, en vain, de dormir, alors que les trois hommes étaient sur le pont du navire pendant ce temps-là.

S’il y avait un point commun entre Samir Khaleb et Nabil Souleymane, celui-ci serait peut-être plus facile à déceler qu’entre chacun d’eux et le juge Heslin, décédé vingt ans plus tôt.

– J’ai les premières constatations du légiste. Il a appelé le commissariat vers 4 heures, à la suite de l’examen pratiqué sur le cadavre du parking. Il ne savait pas que vous aviez déménagé. Je lui ai dit que j’allais vous faire passer l’info, pour qu’il ne perde pas son temps à vous chercher ici.

Magne tiqua. Il avait négligé de prévenir ce cher Torrentin de son changement d’affectation. À peine arrivé au 36, il oubliait l’un des trucs les plus élémentaires de sa charge... Cette affaire commençait vraiment à lui porter sur le système.

– Souleymane a été égorgé avec un couteau de type « chasse ». Une grande lame qui lui a tout d’abord été plantée dans le cou, en biais, de la droite vers la gauche. L’agresseur l’a frappé de dos alors qu’il déverrouillait la portière de sa voiture. Le type lui a ensuite tiré la tête en arrière et lui a sectionné le cou jusqu’aux vertèbres. D’après Torrentin, Souleymane est tombé en avant, et ce n’est qu’ensuite que son assassin l’a retourné avant de lui mettre deux balles dans la tête, en plein milieu du front. Un type aux nerfs d’acier, à ce qu’il semblerait. Il n’y a pratiquement qu’un seul trou visible dans la boîte crânienne. C’est parce que le corps a légèrement bougé entre les deux balles que le légiste a repéré les impacts quasi identiques dans la portière de la voiture.

Henri se gratta la nuque et fit tomber sa cigarette tordue par terre.

– C’est ça que je ne comprends pas... Pourquoi risquer d’attirer du monde avec le bruit de la détonation alors que ce type allait mourir, de toute façon ?

– Il a dû mettre un silencieux...

Daniel Magne tourna un regard fiévreux vers Walczak, puis vers

Rafik.

– Non, je ne crois pas qu'il ait mis un silencieux sur ce flingue.

Les deux policiers échangèrent un regard surpris.

– Pourquoi en êtes-vous si sûr, commandant ?

Magne se pencha sur son bureau, l'œil étincelant.

– Parce qu'un silencieux, ça rajoute des rayures sur les parois des balles, Henri.

Le commandant laissa passer un instant de silence, le temps que ses hommes en arrivent à la même conclusion que lui. Il se leva et se servit un sixième café brûlant. Sans sucre, cette fois. Puis il se planta à nouveau devant la fenêtre. En bas, la Seine étalait son ruban de béton frais entre les quais bordés de bouquinistes qui attendaient le badaud sous des parapluies décolorés. La mer de toits hérissés d'antennes fuyait vers l'horizon, barré au loin par les tours Jussieu, Montparnasse, et par la tour Eiffel. Il allait désormais passer de longues heures à réfléchir devant cette vue de carte postale, il en avait bien conscience. Ce matin, la grisaille était encore accrochée aux gouttières de Paris, noyant le ciel bas dans la promesse d'une journée fraîche et humide.

– Cette arme, celle qui a tué le juge Lionel Heslin, puis Khaleb et – je suis prêt à le parier – Souleymane après lui, c'est la signature du tueur, messieurs. Cet enfoiré a simplement décidé de jouer avec nous. Il veut que nous sachions qu'il est là, et qu'il tient les rênes de la partie.

Il jeta son gobelet encore chaud dans la poubelle, la langue pâteuse. Il rêva d'un grand verre d'eau fraîche pour faire disparaître l'âpreté de l'arabica.

– Rafik, je veux que tu intensifies tes recherches chez Paris-Courses. Il faut absolument que tu trouves du solide là-bas sur Khaleb. La selle truquée de son scooter n'a pas pu échapper à son ex-patron, au mécano qui entretenait l'engin, ou encore à l'un de ses collègues. Henri, tu restes ici avec moi. Nous allons nous concentrer sur les dossiers du juge. À deux, nous trouverons peut-être plus vite quelque chose. Martial, lui, va se fixer sur le cas Souleymane. Je vais lui passer un coup de fil. Rendez-vous ici demain matin, même heure. OK, messieurs ?

Rafik et Henri opinèrent du menton de concert, puis le géant turc se leva et prit rapidement congé. Paris-Courses ouvrait à peine une demi-heure plus tard. Il avait tout juste le temps de s'y rendre.

5 septembre, J-3

Rafik Sgodovian poussa la porte du local de Paris-Courses à 8 heures précises. Il accrocha le regard velouté de la jeune et belle Yasmina, qui baissa les yeux vers son entrejambe sans la moindre gêne. Rafik se sentit soudain tout nu, scanné des pieds à la tête par la jeune femme qui ne cachait pas son vif intérêt pour sa virilité. Ils étaient seuls dans la boutique.

Elle fit claquer son chewing-gum sur ses lèvres carmin au rouge déjà décoloré. Son tee-shirt moulant ne dissimulait rien de sa poitrine arrogante, ni du fait qu'elle tenait parfaitement bien toute seule sans l'aide de la moindre lingerie.

Yasmina tendit une enveloppe au jeune Turc.

– 107, boulevard Pereire. XVII^e. Tu sais où c'est ?

Rafik se retint de justesse de lui dire qu'il habitait Paris depuis l'âge de cinq ans. Il hocha simplement la tête, essayant de penser à autre chose qu'aux tétons proéminents braqués vers lui.

– T'en fais pas, je vais trouver.

La jeune femme serra les doigts sur l'enveloppe, la maintenant fermement entre ses ongles laqués de violet tandis qu'elle attirait Rafik vers elle. Lorsqu'il fut à sa portée, elle l'agrippa par la manche de son blouson.

– Et le XII^e... tu sais aussi où ça se trouve ?

Elle bascula la tête sur le côté et fit claquer une grosse bulle rose en le dévorant des yeux. Rafik avala sa salive. L'invitation était tellement provocante qu'il en perdit presque tous ses moyens. Il sentit son corps se réveiller malgré lui. Yasmina avait penché le buste en avant, écrasant ses seins sur le comptoir fatigué de l'agence. Il crut qu'ils allaient jaillir du tissu tendu à craquer.

– Oui...

Satisfaite de sa réponse étranglée, la jeune femme leva ses lèvres gourmandes vers les siennes, les effleura avec une sensualité débridée, puis elle les colla à son oreille. Son souffle sentait la menthe à la chlorophylle et le tabac mélangés.

– 129, boulevard Daumesnil. 3^e étage gauche. 22 heures. Ne me fais pas attendre, j'ai la chatte en chaleur, depuis que t'es là.

La porte tinta derrière Rafik tandis qu'elle le repoussait d'un geste

brutal.

– Et magne-toi le cul ! Tu dois être revenu dans une demi-heure. J'ai une autre livraison avant 9 heures à Opéra, mais je n'ai pas encore le paquet. Tu vas devoir revenir, et fissa !

Rafik se retourna, et il croisa l'air renfrogné de Malik Ouzbine, qui se tenait sur le pas de la porte, son casque à la main.

– Qu'est-ce que tu branles avec Yasmina, toi ?

Rafik sourit d'un air étonné.

– Ben rien, patron ! Je suis venu chercher mon taf, c'est tout !

Ouzbine s'approcha en roulant des épaules. Ses yeux noirs lançaient des éclairs. Il s'arrêta lorsque le bout de ses semelles toucha celui des chaussures du géant. Il leva un regard sombre sur Rafik. Un regard où ne perçait plus la moindre lueur de sympathie. Est-ce que ce grand con ne serait pas en train de se foutre de sa gueule, par hasard ?

– Tu ne poses pas tes sales pattes de merde sur Yasmina, tu m'as bien compris, Toto ?

Le jeune Turc bouillonnait de l'intérieur, mais il invoqua mentalement les grands maîtres de son art pour résister à l'envie irrépressible de coller une beigne magistrale sur le museau plissé de colère de Malik.

– Si tu as besoin de tirer ta crampe, tu te trouves une autre pétasse pour t'astiquer le manche, Ducon ! Yasmina est à moi et à personne d'autre, pigé ?

Rafik hocha la tête, mais son regard ne quitta pas celui de son patron du moment. Malik Ouzbine prolongea l'affrontement quelques secondes, juste pour être certain que le géant taciturne n'allait pas la ramener.

– J'ai pas entendu.

Le policier serra les poings, ferma les yeux une fraction d'instant, puis il répondit d'une voix rauque.

– Oui, j'ai pigé.

Le regard d'Ouzbine parut s'éclaircir un bref instant. Il donna un coup sec de l'index sur les pectoraux impressionnants du jeune homme.

– Alors maintenant tu dégages et tu vas bosser. Et que je ne te revoie pas reluquer ma gonzesse, ou bien tu vas apprendre à me connaître de plus près !

Rafik inspira entre ses dents et il fit un écart pour contourner Malik, qui paraissait décidé à ne pas bouger d'un pouce.

Lorsqu'il referma la porte de la boutique, le sang rugissant dans les veines, il aperçut Yasmina qui lui souriait dans le dos d'Ouzbine. Elle lui mima avec les mains et la bouche ce qu'elle allait lui réserver s'il avait le courage de venir quand même la retrouver le soir même.

Rafik enfourcha son scooter la tête en feu. Le plan de Paris se

matérialisa dans son cerveau. 107, boulevard Pereire, puis retour à la case départ dans moins d'une demi-heure.

Il accéléra et se projeta dans la circulation d'un coup de reins décidé. Il eut un sourire gourmand sous son casque. Ce ne serait pas le dernier coup de reins de la journée...

Il allait être à l'heure. Il fallait qu'il se fasse oublier de Malik Ouzbine. Au moins pour la journée. Ensuite, il irait s'occuper de la belle Yasmina, et il planterait sur le crâne épais du patron de Paris-Courses le style de coiffure qui l'empêcherait pour un bon bout de temps de passer sous une porte, fût-elle cochère.

Le trafic du boulevard l'avalait en quelques secondes.

Son regard noir collé au dos du jeune Turc à travers la vitre crasseuse de la boutique Paris-Courses, Malik Ouzbine tourna la clé dans la serrure et baissa un rideau opaque sur le visage tendu de Yasmina.

Lisa plongeait dans l'obscurité, ses poursuivants sur les talons. Elle entendait leur souffle haché juste derrière son dos. Il n'y avait pas eu une seule parole échangée. L'intention des deux hommes était claire.

Les yeux écarquillés de la jeune femme tentaient de percevoir l'espace dans lequel elle s'était enfoncée à pleine course. Seule la lumière chiche issue d'une ampoule de sortie de secours située à l'autre extrémité du parking nimbait les lieux de silhouettes à peine discernables. Sous ses semelles, des graviers bruyants remplacèrent le béton. Apparemment en travaux, cette partie du sous-sol paraissait vide de véhicules.

Elle faillit s'encastrier dans l'un des piliers de béton qu'elle évita au dernier moment. Une idée folle lui sauta alors au cerveau.

Elle courut plus vite encore en direction de la suivante, qu'elle discernait à peine, ombre noire dans une piscine d'encre de Chine. Les hommes se rapprochaient. Elle entendit l'un d'eux se décaler vers le mur et accélérer, lui aussi. Elle n'en avait plus que pour quelques secondes.

Vite !

Elle se précipita vers le pilier, tête en avant, les jambes martelant le sol comme si elle avait eu l'intention de battre un record olympique. Elle savait que sa vie en dépendait. Qu'elle n'aurait pas une autre chance.

Elle évita la nouvelle colonne en se jetant *in extremis* sur sa gauche, juste à l'instant où elle allait la percuter de plein fouet.

À la seconde même où un étau se refermait sur son épaule.

Sur sa droite.

Elle ressentit le choc jusque dans ses propres os. L'homme hurla et s'effondra comme un sac de chiffons tandis qu'elle perdait l'équilibre. Elle tomba en tendant les mains devant elle pour tenter d'amortir sa chute.

Lisa crut que ses épaules allaient lui sortir du dos lorsque son corps heurta le sol. Sonnée, elle roula sur elle-même et se recula sur les fesses pour se fondre le plus possible dans l'ombre. L'autre allait venir la chercher. Maintenant qu'elle savait qu'elle était une proie, il devait être vital pour lui de la faire taire, avant même d'apporter de l'aide au

blessé.

La jeune femme tenta de reprendre sa respiration sans faire le moindre bruit. La douleur irradiait de la paume déchirée de ses mains. Elle se mordit les lèvres pour ne pas gémir. Si l'autre type l'entendait, c'en serait fini d'elle dans la minute même.

Seulement la donne avait changé. Même si les chances n'étaient toujours pas équilibrées, elle était à présent à une contre un. Mais lequel des deux était-il resté debout ? Le grand balaise ou le plus petit ?

Lisa opta pour le costaud. C'était le plus rapide qui avait failli la rattraper. Pas le plus lourd. Elle avait donc encore une chance.

À la course.

Seulement à la course.

Elle tâta ses muscles endoloris. Apparemment, elle n'avait rien de cassé, mais il s'en était fallu d'un cheveu. Pourrait-elle encore courir aussi vite qu'elle l'avait fait quelques instants auparavant ?

Elle se figea, le souffle court.

Un bruit de respiration.

Juste devant elle.

Non.

Juste au-dessus d'elle.

Une onde de terreur la traversa en projetant des litres d'adrénaline dans son sang affolé.

La jeune femme recula sur les talons, les mains raclant les graviers dans un bruit assourdissant. Elle poussa un hurlement lorsqu'une poigne puissante la saisit à la cheville. La peur au ventre, elle se cambra avec l'énergie de l'animal traqué et lança de toutes ses forces son autre pied à l'aveuglette en direction de son agresseur invisible. Le coup lui résonna dans les hanches comme si elle avait frappé un tronc d'arbre. L'homme jura et relâcha sa prise une fraction de seconde. Elle ne savait pas où elle l'avait touché mais, maintenant, elle avait une idée de là où se trouvait son visage.

Elle tira d'un coup sec sur son mollet et lui propulsa son deuxième talon en pleine tête mais, cette fois, la ruse ne prit pas. Le type s'était suffisamment reculé pour que son pied frappe dans le vide. Lorsque la poigne de fer se referma une nouvelle fois sur sa jambe, l'homme tomba de tout son poids sur elle, lui immobilisant les cuisses écartées avec ses genoux.

La jeune femme sentit l'odeur fétide de la panique qui s'approchait d'elle, rampant sur le sol comme une nappe de gaz toxique. Elle allait mourir. Ici. Maintenant. Par la main d'un inconnu dont elle ne pouvait même pas discerner le visage.

Lisa hurla. Son épaule lui sembla se déchirer sous l'impact de la manivelle abattue à pleine puissance. Mais l'homme avait visé trop

haut. Le métal rebondit en résonnant comme un diapason contre les parpaings, dispersant dans le mur une partie de la violence du coup. Des éclats de ciment lui tombèrent dans les yeux. Le prochain impact serait fatal. Le type la saisit par les cheveux et lui tira la tête sur le côté pour l'amener à sa portée. Pour calculer l'angle. Pour frapper le plus juste possible, cette fois.

Pour la tuer une bonne fois pour toutes.

Avec l'énergie du désespoir, le cou tordu à angle droit, elle tendit la main derrière elle à l'aveuglette. Ses doigts griffaient le vide à la recherche de n'importe quoi pour se défendre. Elle sentit l'homme se redresser. Il respirait vite, excité par la mise à mort.

Elle avait perdu. Il le savait. Il voulait pleinement en profiter. Il allait lui faire payer ce qu'elle avait fait à son complice. Ses jambes se durcirent sur les cuisses de la jeune femme. Il prenait son élan pour cogner.

Lisa allait renoncer lorsque ses doigts touchèrent les bords d'un sac éventré.

Elle plongea la main dedans. Il était encore à moitié plein d'une poudre fine et dense.

Un sac de ciment.

La brûlure lui rongea la peau en même temps qu'elle jetait une pleine poignée de poussière au-dessus de son visage tout en fermant les yeux.

Ce n'était pas du ciment.

C'était de la chaux !

L'homme poussa un cri inhumain. Le bruit de la manivelle résonna sur le béton, juste entre les jambes de Lisa. La jeune femme roula sur elle-même pour éviter la poudre dangereuse qui lui retomba sur les reins en une pluie volatile et invisible.

Accroupie, elle agrippa l'objet métallique au passage et frappa de toutes ses forces derrière elle en un vaste mouvement circulaire, mais l'homme avait déjà fait un pas en arrière. Son bras se tordit de douleur sous l'effet du coup qui n'avait pas porté.

Lisa pivota et se releva, prête à se battre jusqu'à la fin, mais elle resta chancelante, incrédule. L'homme s'enfuyait en gémissant, poussant des cris de chiot qu'on égorge.

Elle avait réussi !

Elle entendit des cris, de l'autre côté du parking. Une voix d'homme. Une autre de femme. Bruits de portières claquées. Hurlements de pneus. Des phares accrochèrent la ligne des colonnes avant de s'évanouir dans la nuit.

La brûlure progressait, sur la peau de ses mains et de son visage. Lisa ôta maladroitement son chemisier, le secoua en serrant les dents et frotta énergiquement toute la surface exposée de son corps meurtri.

Par une chance extraordinaire, rien n'était tombé dans ses yeux.

Il fallait qu'elle aille prendre une douche. Tout de suite. Avant que cette saloperie ne commence à la ronger pour de bon.

Au pied de la colonne, la forme sombre et immobile du premier homme assommé contrastait avec la pâleur du béton. Les ombres difformes qui peuplaient le parking commençaient à prendre corps, dévoilant des zones plus noires encore au fond du local. Près d'une issue, Lisa décela l'éclat métallique d'un robinet. Au-dessus, le serpent enroulé d'un tuyau d'arrosage fixé contre le mur.

Les travaux. Le gardien avait dû mettre l'eau à la disposition des ouvriers, pour le chantier.

La jeune femme s'avança en boitant, ouvrit la vanne et s'aspergea le visage et les bras avec soulagement, le liquide salvateur l'inondant jusqu'à ses sous-vêtements.

Derrière elle, le raclement du gravier la mit soudain sur le qui-vive. Elle se retourna d'un bloc, la manivelle dégoulinante toujours à la main.

L'homme blessé s'était accroupi. Il se frottait le crâne en grognant, inconscient de sa présence masquée par le bruit de l'eau coulant sur le sol. Lisa se recula contre le mur et se fondit dans l'obscurité derrière elle, le poing serré à blanc sur le métal.

L'inconnu arracha le bas de femme qui dissimulait son visage et jeta un regard incertain autour de lui. Elle pouvait discerner qu'il était jeune, et de faciès européen. Une trace brune zébrait sa figure, du front jusqu'au menton. Il avait les cheveux rasés jusqu'au-dessus des oreilles, d'un brun presque noir au-dessus.

Il s'essuya brièvement d'un revers de la main, puis sembla contempler son propre sang, hébété par l'ampleur de sa blessure.

Il se releva avec difficulté, les mains appuyées sur la colonne qu'il avait heurtée quelques minutes plus tôt.

De l'anfractuosité où elle s'était réfugiée, la jeune femme le vit se redresser petit à petit, comme un matelas pneumatique que l'on regonfle au compresseur. L'homme jeta un regard vers le filet d'eau qu'il entendait couler contre le mur.

Le cœur de Lisa s'arrêta. Si ce type l'approchait une nouvelle fois, elle était capable de le tuer de ses propres mains. Elle arma la manivelle au-dessus de sa tête, les deux mains verrouillées l'une à côté de l'autre, comme si elle s'appropriait à fendre une bûche sur un billot.

Elle attendrait qu'il ait le visage sous l'eau, et elle le cognerait sur la tempe avec toute la colère que...

La jeune femme se figea.

Mais que lui arrivait-il ?

Elle était flic, bon sang ! Ce qu'elle devait faire, c'était *arrêter* cet enfoiré, pas le descendre !

« *Il a voulu te tuer de sang-froid.* »

Lisa prit lentement sa respiration, tentant de contrôler ses pensées. Cette petite voix, elle l'avait déjà entendue par le passé. Elle n'était que le bruit du souffle de la colère dans ses veines. Une colère noire, qui venait du fond des tripes, alimentée par l'instinct de survie qui nourrit chaque existence, humaine ou non. Si elle l'écoutait, elle ne se différencierait plus de ces hommes dont la mission avait été de l'éliminer. Elle deviendrait comme eux, aussi méprisable et irrémédiablement perdue par un crime commis avec préméditation.

La jeune femme baissa lentement son arme, le souffle court, la poitrine oppressée par l'appréhension.

C'est alors que le bruit d'une sirène lui parvint, arrivant à toute vitesse vers la sortie de secours du garage.

L'inconnu parut émerger d'un profond sommeil. Il s'ébroua, puis il regarda autour de lui, cherchant une issue. Lisa tenta de disparaître dans le mur. Même diminué par sa blessure, il avait une corpulence qui imposait d'être prudente.

La sirène se rapprochait rapidement, devenant de plus en plus sonore à chaque seconde.

Il parut se décider soudain et s'éloigna d'un pas incertain vers la partie du sous-sol par laquelle il était arrivé avec son complice. Lisa hésita, mais la douleur de son épaule la rappela à l'ordre. Son arme était restée à Paris, elle n'avait aucun moyen d'arrêter ce type à mains nues. Pas l'ombre d'une chance de réussir. Surtout avec ce qu'elle venait de lui faire subir.

Impuissante, elle le regarda disparaître au fond du parking.

La jeune femme attendit quelques instants, puis elle avança d'un pas, le cou tendu vers la porte métallique basculante derrière laquelle un violent coup de freins lui apprit que la police était arrivée sur les lieux.

Des portières claquèrent, puis les hommes se précipitèrent en criant de chaque côté de l'immeuble. Avec un peu de chance, ils allaient tomber sur le fuyard.

Lisa reprenait peu à peu son souffle. Elle s'approcha à pas lents de la colonne qui l'avait sauvée. Une empreinte de paume ensanglantée était parfaitement discernable, à plus de 1,70 m du sol.

Saisie d'une impulsion subite, elle déchira un morceau de son chemisier blanc ruiné par sa chute et le frotta sur la tache de sang, puis elle le roula en boule en faisant attention à ne pas poser ses doigts dessus avant de la glisser dans la poche arrière de son jean.

Il y avait peut-être un moyen de mettre un nom sur ce sale type, finalement.

5 septembre, J-3

Rafik Sgodovian bascula la béquille du scooter et ôta son casque. 8 h 37. Il n'avait que quelques minutes de retard. La livraison à Opéra devrait être possible pour 9 heures, s'il ne traînait pas. L'important, pour le moment, était de désamorcer Malik Ouzbine. Le jeune Turc avait conscience que le temps jouait contre l'enquête. Si le patron de Paris-Courses lui collait aux fesses, il ne pourrait pas questionner les autres coursiers sans éveiller ses soupçons. Bien sûr, il restait la voie classique de l'interrogatoire, voire celle de la garde à vue, mais les lenteurs de la procédure garantissaient à elles seules l'échec de l'investigation. Lisa serait rentrée bien avant qu'Ouzbine ait desserré les dents, en admettant qu'il soit possible de trouver un moyen de le garder plusieurs jours au frais.

Même s'il avait douté du bien-fondé de l'idée lorsque le commandant Magne lui avait demandé de se faire passer pour un nouvel employé marginal, elle lui apparaissait à présent comme la seule pouvant permettre d'apporter des éléments nouveaux à leur moulin avant que le soleil se lève le lendemain.

La soirée prévue à Bastille allait réunir l'ensemble des coursiers autour d'un apéro qui avait des chances de se prolonger tard dans la soirée. Les hommes, une quinzaine environ, tous plus ou moins repris de justice en réinsertion ou immigrés en situation précaire, allaient se retrouver entre eux, loin de leur sourcilieux patron. Ils allaient vouloir lâcher un peu de lest. Il *fallait* qu'il trouve un début de piste ce soir même. Il devait découvrir *qui* était Samir Khaleb lorsqu'il ne parcourait pas la capitale à fond de train avec son scooter bricolé et un chronomètre planté dans le derrière.

Quinze hommes. Des durs à cuire habitués à être prudents envers quiconque les approchait de trop près. Il n'y avait aucun doute : ils allaient se montrer méfiants. Peut-être même suspicieux. À lui de faire tomber leurs remparts et de gagner leur confiance.

Il n'avait qu'une seule journée pour y parvenir.

Rafik poussa la porte de la boutique et fila sans attendre vers le fond du magasin. Du coin de l'œil, il aperçut Malik Ouzbine qui le suivait du regard, un sourire mauvais accroché au coin de la bouche. Lorsqu'il parvint dans le local réservé aux colis pour prendre livraison de sa

course, il se figea, sidéré par l'aspect du visage de Yasmina.

Tout le côté gauche de la figure de la jeune femme semblait avoir doublé de volume. La peau de ses joues avait viré au rouge brique marbré de violet. Rafik serra les poings et fit un geste brusque vers la porte qu'il venait de franchir. Yasmina le retint de justesse par la manche. Elle le fixa en silence, les yeux écarquillés de frayeur, puis elle secoua la tête et posa un index vertical en travers de la vilaine bosse qui déformait ses lèvres pulpeuses.

Le sang du jeune homme était proche de l'ébullition. Il cognait contre ses tempes en lui hurlant de faire payer sa lâcheté à ce salopard de Malik. Seul l'air implorant de la jeune femme terrorisée l'empêcha de se ruer dans l'avant-boutique et d'écraser Ouzbine comme un putain de moustique contre le mur.

Elle lui remit le paquet de sa prochaine livraison et lui fit signe de ne pas traîner dans la pièce.

Rafik se pencha par-dessus le comptoir. Il parla à voix basse.

– Ce soir, chez toi, minuit. On reparlera de tout ça, OK ?

La jeune femme ne répondit pas. Elle lança un regard inquiet vers le magasin.

– Yasmina...

Elle leva les yeux vers lui. Rafik lui sourit.

– OK ?

Un bruit de pas leur parvint de la boutique. Des pas pressés. Yasmina hocha la tête et grimaça de douleur. Moins de deux secondes plus tard, Malik Ouzbine pénétrait dans la pièce. Il trouva Rafik accroupi sur le sol en train de ranger le colis dans sa sacoche. Yasmina garda les yeux baissés sur son cahier de commandes, totalement absorbée par son travail.

Lorsque Rafik ressortit dans la rue, la pluie avait commencé à tomber. Il dut faire un effort sur lui-même pour écarter les doigts avant de les poser sur le guidon du scooter. Les articulations soudées par la colère, il essaya de chasser de ses pensées immédiates l'expression goguenarde que Malik avait eue en croisant ses yeux au moment où il quittait Yasmina.

Il enfila son casque et se força à ne pas diriger son attention vers la vitrine de la boutique. Il devinait que l'autre l'observait à travers les carreaux sales, les traits déformés par une joie malsaine, certain d'avoir gagné la guerre par abandon de l'adversaire.

Rafik démarra, la rage au cœur. Malik Ouzbine n'allait pas tarder à payer pour ce qu'il avait fait à Yasmina.

Le vent humide se rua sur lui au travers de ses vêtements trop légers. Rafik inspira une grande goulée d'air saturé d'eau et de gaz d'échappement. Au feu rouge suivant, il prit soudain sa résolution.

Aucun homme ne pouvait se livrer à ce genre de bassesse sans subir les conséquences de ses actes. Aucun homme digne de ce nom ne pouvait non plus fermer les yeux sur ça.

La justice était impuissante sur un certain nombre d'affaires de ce type. Les victimes ne portaient pas plainte, parce que le remède s'avérait plus dangereux que le mal. Parce que des pourris comme Ouzbine profitaient de la faiblesse de leurs souffre-douleurs pour asseoir un pouvoir psychologique sur eux, pour les anéantir sous leur joug, les briser sous leurs coups, pour les réduire à néant.

Seulement, des coups, Rafik en avait plus donné que reçu, tout au long de sa jeune vie. Des quartiers défavorisés de la banlieue nord jusqu'aux bancs de la fac de droit, puis dans les rues de Paris au sein de l'équipe de la BAC de nuit avec laquelle il avait commencé sa carrière, le jeune Turc avait rencontré toutes les bagarres, toutes les situations. Les voyous des cités, les néofachos, les truands parisiens ; nombreux étaient ceux qui avaient un jour croisé à leurs dépens la route du jeune géant spécialiste des arts martiaux. Au fil des ans, Rafik Sgodovian s'était forgé une réputation d'homme qu'il ne fallait pas pousser dans ses derniers retranchements. Le karaté avait fini par lui apporter une sérénité qu'il n'avait jamais connue avec la boxe. Depuis qu'il était passé prof et qu'il entraînait ses propres collègues à cet art exigeant, il avait même effleuré du doigt un stade du contrôle de soi qu'il n'aurait jamais pensé pouvoir atteindre un jour.

Seulement, il s'était trompé. Ça ne marchait pas à tous les coups.

La rage bouillonnait en lui comme à l'époque de son adolescence, lorsque chaque jour passé dans la rue était une épreuve de plus pour y survivre.

Rafik fit une embardée pour éviter un piéton qui ne l'avait pas vu arriver entre les voitures. L'homme l'insulta copieusement lorsqu'il le frôla. Rafik réalisa alors que, tout à sa colère, il venait de brûler un feu rouge sur le boulevard Magenta. Il avait failli renverser un homme qui marchait dans les clous. Il fallait qu'il se calme. Qu'il reste dans les clous, lui aussi.

Jusqu'à ce soir, minuit.

L'enquête d'abord, mais cet enfoiré d'Ouzbine n'allait pas emporter son acte barbare au paradis.

Ou bien il faudrait qu'il lui passe sur le corps avant.

Lisa referma avec soulagement la porte de sa chambre d'hôtel. La soirée avait été éprouvante. Elle avait eu l'impression qu'elle ne finirait jamais. Dès qu'ils avaient pénétré dans l'immeuble, les trois policiers avaient accouru à sa rencontre. Après avoir vérifié quelle n'était pas blessée, deux d'entre eux avaient inspecté le sous-sol de fond en comble avec leurs torches puissantes, tandis qu'elle les attendait dans le hall avec le troisième, puis ils l'avaient raccompagnée à l'appartement d'Aline. Lisa avait eu beau leur montrer qu'elle avait toujours les clés et que la serrure n'avait pas été fracturée, ils avaient insisté pour fouiller le logement afin d'être certains que la jeune femme n'avait pas été victime d'un cambriolage, en plus de l'agression dans le parking. De guerre lasse, fatiguée par la lutte et la discussion, elle les avait laissé faire et en avait profité pour se passer un coup de savon sur le visage et sur les bras, afin de faire disparaître les dernières traces de la poudre de chaux que le jet du sous-sol n'avait pas évacuées.

Après avoir jeté un œil circonspect dans les moindres recoins du deux-pièces, les trois flics lui avaient alors expliqué qu'ils avaient reçu un appel d'un voisin hystérique, témoin du vol d'une voiture à l'entrée du sous-sol. Tandis qu'il promenait son chien sur le trottoir, un inconnu avait surgi du parking du bâtiment, s'était jeté en travers de la rue, puis il avait braqué une arme à feu sur le conducteur du premier véhicule que le hasard lui avait envoyé. Un homme et une femme avaient jailli de l'habitable en hurlant, les mains en l'air. C'était une Renault. Une Scénic noire.

Le chien en avait pissé sur les chaussures de son maître qui, tétanisé par la trouille, l'étranglait à moitié en tirant sur sa laisse.

L'agresseur avait soudain crié plus fort que tout le monde pour se faire entendre. Le flingue s'était agité et la femme, complètement paniquée, n'avait pas réagi. Devant la menace de l'arme, le conducteur avait alors ouvert la portière arrière. Il avait plongé le bras dans l'habitable et avait tendu une bouteille d'eau au braqueur, l'autre main toujours levée au niveau des épaules. L'homme avait pris le temps de la vider sur son visage avant de se jeter derrière le volant et de disparaître sur les chapeaux de roues. Le témoin avait alors recouvré

ses esprits et pensé à son téléphone portable.

Les policiers ne se souvenaient pas qu'il ait mentionné avoir vu un deuxième homme sortir par le hall de l'immeuble, mais il s'occupait à ce moment-là de reconforter les deux victimes du vol de la voiture. Le trottoir s'était peu à peu rempli de riverains inquiets, alertés par les cris et les crissements de pneus. L'autre type avait pu filer dans l'agitation générale.

Le chemisier déchiré de Lisa n'avait fait que corroborer son témoignage. Elle avait échappé de peu au pire. Elle avait décrit ses agresseurs comme elle avait pu, puis avait remis aux policiers le morceau de tissu imprégné de sang. Ils s'étaient consultés du regard. Quelle était donc cette victime qui, sitôt débarrassée de deux types très violents, pensait immédiatement à relever un profil ADN sur les lieux mêmes où elle avait failli mourir ? Lisa avait alors sorti à contrecœur sa carte de flic et l'avait montrée aux trois pandores pour qu'ils cessent de la harceler avec leurs questions.

Oui, elle était de la Maison. Non, elle ne savait pas pourquoi deux inconnus lui avaient sauté dessus avec l'intention de la tuer. Non, elle n'était pas en service, mais juste descendue quelques jours de Paris pour rendre visite à sa mère mourante. Elle ne connaissait personne, ici. Elle le répétait, elle ne s'était rendue qu'à l'hôpital, c'est tout.

Et chez le notaire, pour la succession...

Le cœur de Lisa avait battu un grand coup. *La succession...* Se pouvait-il que ce soit ça, la cause de l'attaque ?

Elle avait rassemblé ses esprits, essayant de trouver un lien entre sa visite au notaire et l'agression. Elle avait eu beau creuser sa mémoire, elle n'avait pas eu la sensation d'avoir été suivie. Replongeant dans les quelques minutes tendues qu'elle avait vécues dans le parking, une image floue s'était soudain imposée à elle. Quelque chose de brillant. Le type qui s'était relevé, prenant appui le long de la colonne de béton, avait quelque chose de brillant et d'un peu rond accroché à la ceinture. C'était... c'était...

Le plus gros des trois policiers l'avait alors coupée dans ses pensées. Il se dandinait sur ses pattes courtaudes et épaisses. Il l'avait regardée d'un air penaud.

– Excusez-moi... je peux utiliser vos toilettes ?

Lisa avait souri et indiqué la porte du fond du couloir. Le flic l'avait remerciée et avait ôté sa veste avant de s'y précipiter.

Le sourire de Lisa avait fondu instantanément. À la ceinture du flic obèse, une paire de menottes avait scintillé sous la lumière crue du plafonnier halogène.

Des menottes. C'était ça !

Lisa avait senti un froid intense la paralyser. *L'un de ses deux agresseurs était un flic !*

Elle avait jeté un regard suspicieux aux deux fonctionnaires qui se tenaient près d'elle et la considéraient avec sympathie, un sourire compréhensif sur les lèvres. Le cœur battant, Lisa avait refermé sur sa poitrine son chemisier déchiré.

– Il picole trop de café, je l'ai toujours dit, avait dit le plus vieux d'une voix qui enflait dans le cerveau de la jeune femme comme celle d'un curé haranguant ses brebis dans une église.

L'un des deux inconnus du parking avait des menottes, le second une arme à feu, mais ils ne s'en étaient pas servis contre elle. Ni l'un ni l'autre. Cela aurait été tellement plus simple, pourtant, pour la réduire au silence... Pourquoi avaient-ils pris le risque de tenter de la tuer à mains nues ?

Parce que les balles parlent, comme les traces de bracelets sur les poignets d'un cadavre !

Un appel était alors parvenu sur la radio de l'un d'eux. Aucun des deux types n'avait été repéré en ville par les patrouilles lancées à leur recherche. Ils s'étaient littéralement évaporés, volatilisés dans la nature.

Tu parles ! Si ces deux enfoirés étaient des flics, ils n'étaient pas près de se faire serrer par les collègues...

Le plus vieux des policiers avait eu un sourire fat. Juste un petit frémissement des lèvres. Lorsqu'il avait vu que Lisa le regardait, il lui avait cligné de l'œil.

– Ils ne trouveraient pas d'eau dans la Méditerranée, ces crétins...

La jeune femme avait grimacé. Quand on ne veut pas trouver, on ne trouve pas. Quelle était l'implication des autres policiers dans cette affaire ? Étaient-ils de mèche avec ses agresseurs ? Y avait-il une équipe de « méchants » et une autre de « gentils », ou bien n'y avait-il aucun lien entre les deux ? Et si oui, que cherchaient-ils ?

La chasse d'eau avait coulé, puis le gros flic était sorti des toilettes en se rajustant, sonnait le signal du départ.

Les fonctionnaires ne l'avaient quittée qu'après avoir obtenu d'elle la promesse d'aller consulter un médecin dans la matinée, puis de passer ensuite au commissariat pour porter plainte contre ses agresseurs. Elle la leur avait donnée du bout des dents, juste pour les voir enfin partir.

Une fois seule, elle avait attendu quelques minutes pour être certaine qu'ils n'allaient pas revenir, puis elle avait verrouillé l'appartement et s'était dirigée à nouveau vers le sous-sol, les doigts crispés sur le rouleau à pâtisserie de sa mère. Dans l'air confiné du sous-sol, une odeur de propre flottait entre les murs sombres. Une odeur qu'elle n'avait pas remarquée auparavant, tétanisée par la peur. Quelqu'un avait dû laver les parties communes des garages dans l'après-midi.

Elle avait traversé avec précautions le local redevenu désert et inquiétant, rouvert sans attendre le box où dormait la Jaguar de son père, et avait glissé le rouleau sous le siège conducteur, à portée immédiate de la main. La voiture avait démarré au premier tour de clé. Une vraie horloge. Un coucou suisse.

Lisa avait alors repensé à son père. À son héritage. La voiture anglaise, le chalet helvète, l'enveloppe rouge qui l'attendait au fond de son sac...

L'enveloppe !

Et si c'était ça, que ces hommes étaient venus récupérer ? L'enveloppe de son père... Mais comment auraient-ils pu être au courant ? En dehors d'elle, seul le notaire en avait eu connaissance. Sa secrétaire elle-même en ignorait l'existence. Lui seul avait pu parler, donner cette indication confidentielle. Mais à qui ? Et pourquoi ?

Il allait falloir qu'elle lui rende une seconde visite dès le lendemain matin, histoire d'en avoir le cœur net.

Une idée folle lui avait alors sauté au cerveau.

Et si... et si les autres flics n'étaient entrés dans l'appartement d'Aline que pour tenter de récupérer cette enveloppe ?

Lisa avait retourné l'idée en tous sens. Elle n'était pas si folle que ça. Rien, en tout cas, ne pouvait prouver pour le moment qu'elle était fausse. Comme elle avait gardé son sac en permanence avec elle, ils en avaient été pour leurs frais. Cette fois, il y avait eu des témoins de la présence des forces de police sur les lieux. Ils ne pouvaient pas lui tomber dessus, même à quatre.

Elle n'avait plus qu'une seule chose à faire pour en avoir le cœur net. Ouvrir cette foutue lettre jaillie du passé. Mais elle voulait le faire en sécurité, dans le cocon de sa chambre d'hôtel anonyme. Personne ne savait qu'elle était descendue là.

Tandis qu'elle s'engageait dans la rampe d'accès à la rue, le faisceau des phares avait balayé les colonnes et le sol de béton jusqu'au fond du parking. Elle était sortie dans l'air frais de la nuit, heureuse de quitter enfin cet endroit où elle avait failli perdre la vie.

Lisa avait garé la Jaguar dans le parc de l'hôtel, puis elle était passée par la réception pour récupérer sa clé. Elle avait ensuite passé un coup de fil à Daniel pour lui raconter sa mésaventure, mais elle n'était tombée que sur le répondeur de son portable. Au commissariat, la standardiste lui avait dit qu'il était sorti. La poisse.

Elle se jeta sur le lit et ôta ses chaussures avant de se laisser tomber sur le matelas, épuisée, la lettre de son père lui brûlant les doigts.

Mais au moment où elle allait la décacheter, elle s'immobilisa, le regard dans le vide.

Quelque chose clochait.

Le parking...

Elle sentait au fond de sa mémoire l'impérieux appel d'une petite sonnette d'alarme. *Il fallait qu'elle voie ! Qu'elle comprenne !*

Lisa ferma les yeux un instant. Elle devait se souvenir. C'était important, c'était...

Et soudain, elle sut. L'odeur de propre... *L'eau de Javel... C'était l'odeur de l'eau de Javel !*

L'empreinte de la main !

Les phares de sa voiture balayèrent à nouveau le sous-sol dans sa mémoire. C'était ça ! L'empreinte avait disparu, nettoyée jusqu'au béton à l'eau de Javel, l'un des trucs les plus efficaces pour effacer à blanc des traces ADN. Le bas de femme que le type, sonné, le visage en sang, avait oublié sur le sol en s'enfuyant, s'était aussi évaporé.

Plus aucune trace ADN. Et elle avait donné aux flics le seul prélèvement qui aurait pu permettre de retrouver l'un de ces types.

Une chose était sûre, à présent. Ses deux agresseurs venaient de se volatiliser une seconde fois.

5 septembre, J-3

– Commandant, je crois que j’ai quelque chose, là...

Magne leva le nez de la pile de paperasses. Henri Walczak lui tendit une feuille où quelques mots avaient été tracés à la va-vite, au-dessus de l’impression de ce qui ressemblait fort à un extrait de comptabilité. En bas à droite, on distinguait un numéro. 5/5.

– Qu’est-ce que c’est ?

Le Polonais haussa les sourcils.

– Pas la moindre idée, mais regardez la date, en haut du document. C’est écrit en tout petit, et très pâle en plus. Sûrement un défaut de l’imprimante, ou du réglage de l’ordinateur qui avait lancé ça.

Magne plissa les yeux.

19 juillet 1992.

La veille du jour de la mort du juge Heslin.

Le commandant sentit une pointe d’excitation le gagner. Il commençait à connaître les pleins et les déliés de l’écriture du magistrat. Le mot était de sa main, aucun doute là-dessus.

Les lettres, écrites avec nervosité, étaient parfaitement lisibles.

« Voir avec Disbach. »

Magne jeta un œil au fatras de papiers d’où Henri l’avait exhumé.

– C’était dans quoi ?

Henri retourna la chemise et la lui montra. De grosses lettres capitales tracées au feutre gras indiquaient AAEM.

– Les comptes d’une association caritative. L’Association d’aide aux enfants maltraités, basée en Savoie, à Chambéry. C’était une affaire de détournements de fonds. On soupçonnait un employé, semble-t-il, d’après la plainte.

– Pourquoi était-ce Heslin qui s’occupait de ça, à Paris ?

– Je ne sais pas, ce n’est pas mentionné dans le dossier.

– Et qu’a conclu l’enquête ?

Walczak tourna les feuilles jusqu’au compte rendu du procès, qu’il chercha en vain. À la place, il trouva une simple note du juge.

– La plainte a été retirée le 17 juillet. L’affaire a été classée le 18.

Magne fronça les sourcils.

– Quel rapport avec ce papier, alors, puisqu’il date du 19 ?

Le commandant inspecta la feuille au plus près de la lumière de sa

lampe de bureau. Il n'y avait pas d'erreur. La date était bien celle que lui avait donnée Henri. Pourquoi Heslin, dont tout le monde vantait la rigueur et l'ordre maniaque, avait-il glissé dans ce dossier un document qui n'avait rien à y faire ?

L'officier se leva, en proie à une brusque montée d'adrénaline.

De deux choses l'une : *soit Heslin avait dissimulé le papier dans l'urgence, soit il l'avait fait avec l'intention de le mettre à l'abri des regards indiscrets !*

Le 19 juillet 1992, le juge venait juste d'apprendre la nouvelle de l'assassinat de son homologue italien Paolo Borsellino. Il s'était senti en danger, lui aussi. Il était sur un dossier brûlant, ouvert sur son bureau, lorsque la nouvelle de l'attentat était tombée dans les médias français. Le dossier de L'AAEM, clôturé la veille, devait encore être près de lui.

Heslin venait de mettre la main sur un document capital pour lui, quelque chose qu'il avait voulu protéger. Le meurtre du juge italien, trois mois après celui de son ami Giovanni Falcone, avait bouleversé le père de Lisa. Les juges n'étaient plus en sécurité nulle part. Les truands n'hésitaient plus à les éliminer pour protéger leurs affaires.

Quelqu'un était peut-être entré dans son bureau, à ce moment-là, ou bien avait-il reçu un appel téléphonique, ou une lettre de menace. Aujourd'hui, c'était impossible à dire. Heslin avait peut-être même pensé qu'au cas où il lui arriverait quelque chose, à lui aussi, la trace de ce qu'il avait découvert resterait cachée, quelque part, jusqu'à ce qu'un enquêteur plus malin que les autres ouvre les yeux assez grand pour mettre la main dessus.

Magne croisa le regard de fouine du Polonais. Visiblement, Henri en était arrivé aux mêmes conclusions que lui.

Les deux hommes se sourirent, mais leurs regards restèrent tendus. Ils sentaient tous les deux qu'ils avaient enfin un os à ronger. Un indice sur lequel il allait leur falloir tirer avec finesse pour ne pas rompre le fil ténu que le juge leur avait laissé en héritage.

Magne se leva et introduisit la feuille dans la photocopieuse. Il en tira deux exemplaires, puis il en tendit un à Walczak et plia l'autre qu'il rangea dans son portefeuille. Il remit alors l'original à sa place exacte dans le dossier de L'AAEM et rendit le tout à Henri.

– Si le juge Heslin a estimé devoir cacher ce document, nous devons faire de même jusqu'à ce que nous en sachions plus. Nous allons nous mettre à fond sur cette piste. Je veux savoir à quoi correspondent ces comptes, et à qui.

Magne soupira.

– Nous sommes sur un gros truc, Henri. Heslin n'avait pas l'air de faire confiance à qui que ce soit, pas même dans son propre bureau. Il avait peur. Il savait qu'il était une cible. Nous ne devons révéler à

personne ce que tu as trouvé. D'accord ?

Le Polonais hocha la tête en silence. Il avait déjà compris. Magne s'enfonça dans son fauteuil, l'air grave.

– Nous allons commencer par retrouver le bon dossier, celui dont provient cette cinquième feuille de comptabilité. Il nous faut les quatre premières pour comprendre ce que cela veut dire. C'est forcément un dossier qui a été enregistré par Heslin et bouclé par son successeur après le 20 juillet. Ça va limiter nos recherches.

Magne posa la main sur le téléphone de son bureau.

– J'appelle Martial. Il va nous filer un coup de main au greffe du tribunal. On va croiser les renseignements avec les dossiers que nous avons ici.

Tout en composant le numéro de Gallerne, le capitaine eut une brusque intuition.

Martial aurait beau retourner les sous-sols du Palais avec un bulldozer, il ne retrouverait aucun dossier correspondant à la feuille de compta par le biais du greffe du tribunal. Il était prêt à parier n'importe quoi que tout ce qui avait trait à la mort du juge Heslin avait disparu depuis longtemps des étagères poussiéreuses des archives du ministère de la Justice.

27 août, J-12

« 16 juillet 1992

Ma chère Lisa,

Si tu lis ces lignes aujourd'hui, c'est que je ne suis plus là pour te parler de vive voix, et qu'Aline est également partie pour l'autre monde. Pardonne-moi cette mise en scène un peu dramatique, mais je n'avais pas vraiment le choix.

Tu dois être adulte, à présent. Peut-être même maman. Une très jolie maman, j'imagine. Ça me fait tout drôle de t'écrire comme si tu étais loin de moi, en voyage, alors que tu dors en ce moment même à poings fermés dans ta chambre, juste à côté de mon bureau.

Tu es le soleil de ma vie, Lisa, le petit astre qui a trouvé le cœur de pierre d'un homme aigri par la vie, par toutes les boues dans lesquelles je patauge depuis tant d'années. Ton souffle dans mes cheveux, lorsque mon travail nous laisse un peu de temps pour nous évader tous les deux, au zoo ou au cinéma, est la récompense ultime de mon existence. Tu es mon bonheur et ma joie, ce que j'ai de plus précieux à protéger.

Je sais que je n'ai plus beaucoup de temps devant moi, Lisa. La Pieuvre est dans mes pas. Elle me suit partout, se faufile jusque dans ma boîte à lettres, jusque dans mon bureau. Il ne lui faudra plus très longtemps pour qu'elle se glisse chez nous, pour qu'elle nous sépare par la force, emportant l'un de nous deux dans les ténèbres.

Je n'ai pas su protéger ta maman, Lisa. Ta vraie mère, je veux dire. Celle qui t'a mise au monde, un beau jour de janvier 1980, dans une clinique privée de Suresnes. Je n'ai pas su écarter le danger qui planait sur sa tête alors qu'elle risquait sa vie pour te mettre au monde. J'ai été un mauvais amant, un mauvais secours. Mais je ne serai pas un mauvais père.

Il faut que tu saches pourquoi Aline a déserté notre maison, en 1988. Je ne voulais pas que tu aies cette information tant qu'elle était encore en vie. Cela n'a à présent plus d'importance, et ta rancœur ne pourra plus s'exercer contre elle, qui a été elle aussi, d'une certaine façon, une victime de mes actes.

Ta vraie mère s'appelait Gina. Elle était sicilienne, émigrée clandestine

en France en 1978. Gina était d'une beauté à couper le souffle. Elle avait eu besoin de quitter l'Italie parce qu'elle avait fréquenté là-bas des types dangereux. Des types avec lesquels on ne rigole pas. Ces hommes-là, j'en vois passer tous les jours au tribunal. Ils ont les yeux de la mort, des yeux qui ne connaissent qu'une seule loi : la force. Par n'importe quel moyen.

Ils n'ont peur de rien, ne respectent rien, ne vivent que pour posséder et détruire ce qui se dresse en face de leurs plans. Drogue, prostitution, armes, jeux, tout est bon pour asseoir leur influence, tout est bon pour faire de l'argent. Pour se rouler dans le luxe, dans l'opulence, même au prix des meurtres les plus abjects.

Au printemps 1978, Gina a été témoin d'un horrible assassinat, à Palerme. Peu de temps auparavant, elle avait fait un soir la connaissance d'Emilio, un homme séduisant d'à peine trois ans de plus qu'elle, un de ces gars qui tournent la tête des filles des campagnes avec une belle voiture, les poches pleines de billets de banque qui ont l'air d'avoir été fabriqués la veille. Leur liaison a duré quelques semaines, et Emilio a voulu la présenter à sa famille.

Cela s'est passé dans l'appartement d'un de ses frères, dans une résidence luxueuse du sud de la ville. Un de ces endroits avec une piscine et un terrain de tennis privés, un garage grand comme un stade de foot et des fleurs partout aux fenêtres. Emilio a dit à Gina que son frère était homme d'affaires, qu'il travaillait dans le pétrole, que la famille était riche grâce à lui. Ta maman avait les yeux tellement écarquillés par ce tout ce qu'elle voyait qu'elle a avalé les explications d'Emilio comme on boit du lait sucré.

Livio, le frère d'Emilio, les a accueillis avec du champagne et des petits fours venant d'un célèbre traiteur de la ville. Ils arrosaient leur dixième anniversaire de mariage. Ils venaient de coucher leurs deux enfants. Ils ont bu longtemps, ils ont fait des compliments à Gina. Ils ont ri, aussi. C'était une bonne soirée en perspective.

Lorsque sa femme a sorti du matériel pour se faire une injection d'héroïne, ta maman a commencé à se sentir mal. Elle avait la tête qui tournait, ne maîtrisait plus la situation. Emilio lui a promis un voyage qu'elle ne regretterait pas, dont elle se souviendrait toute sa vie. Elle a tenté de résister, mais Emilio n'a pas cédé. Il l'a piquée, puis il l'a emmenée dans une chambre, au fond de l'appartement.

Après la piqûre, Gina a cessé de se débattre.

Ensuite, ses souvenirs étaient plus flous. Elle se rappelait qu'Emilio l'avait déshabillée, l'avait allongée sur le lit, puis qu'elle avait vu entrer Livio et sa femme dans la chambre. Il y avait également un autre couple, un homme et une femme qu'elle n'avait jamais vus. Leurs visages étaient déformés par la drogue, mais elle a aperçu leurs sourires tandis qu'ils la détaillaient, impuissante et nue sur le lit. Elle m'a dit qu'elle avait soudain eu l'impression d'être un bout de viande sur un étal de boucherie. Ces gens étaient venus pour la consommer. Elle était le plat de résistance de la

soirée. L'héroïne avait déjà fait son effet. Elle ne voyait plus les choses que d'un petit nuage où elle avait réfugié son esprit, abandonnant son corps pour quelques heures sur le lit de cette chambre où les hommes et les femmes commençaient à se dévêtir en riant.

Et puis il y a eu le coup de sonnette à la porte. Gina m'a dit qu'ils se sont regardés, déçus comme des enfants à qui l'on ôte le jouet de la main pour les emmener au bain. La femme de Livio, agacée par l'interruption soudaine du programme, a enfilé un peignoir et a quitté la chambre pour aller ouvrir.

C'est là qu'il y a eu la première rafale.

Gina n'a jamais vraiment su ce qui s'était passé ensuite. Toujours est-il que pendant que l'enfer s'ouvrait dans le salon, elle a réussi à se traîner jusqu'à l'armoire et à se coucher dedans. Heureusement, le meuble ne comportait que quelques robes et costumes accrochés à des cintres.

Le massacre a été total dans l'appartement. Tous ceux qui s'y trouvaient ont été exécutés avec méthode, les uns après les autres. Trois hommes, deux femmes et deux enfants. Une vraie boucherie. C'étaient les années de plomb, en Italie. Deux grandes familles de la Mafia se disputaient le pouvoir sur le pays, et tout particulièrement en Sicile. Les crimes étaient fréquents, les meurtres collectifs monnaie courante.

Gina est restée enfermée durant ce qui lui a paru être des heures, craignant de tomber sur les tueurs dès qu'elle mettrait le nez dehors.

Lorsque les policiers italiens sont finalement arrivés sur les lieux, prévenus par un voisin qui avait entendu les tirs et les hurlements, ils l'ont trouvée à moitié délirante dans la chambre des gamins. Elle serrait l'un des deux enfants dans ses bras. La petite fille était morte depuis un moment, mais Gina n'en avait pas conscience. Elle était recouverte du sang de l'enfant. Elle avait glissé un doigt dans le trou de son crâne pour tenter de l'empêcher de couler et de le garder à l'intérieur de son corps.

Ta maman avait tout juste dix-neuf ans.

La présence de Gina dans l'appartement a été dissimulée à la presse. Lors de son interrogatoire, elle a expliqué qu'elle n'avait rien vu. Aucun visage. Elle s'était juste cachée dans le premier endroit qui lui était venu à l'esprit. Par une chance extraordinaire, aucun membre du commando n'avait pensé à vérifier que le meuble était vide. Ils avaient eu leur victime. L'ami de Gina était l'un des parrains les plus recherchés par la famille adverse. Une fois leur contrat rempli, les tueurs s'étaient évaporés dans la nature.

Sans témoignage visuel, le septuple assassinat est resté impuni, comme de nombreux autres à cette époque.

Mais il y a eu une fuite. Quelqu'un a fini par apprendre qu'elle avait assisté aux meurtres. Quelqu'un finit toujours par savoir. Ça fait partie de la survie du Clan. Il y a des guetteurs, partout, tout le temps. Ils sont transparents comme des méduses, et lorsqu'ils fondent sur toi, il est déjà trop tard.

Gina était partie quelques jours chez sa mère, à Rome, juste après que la justice l'ait eue relâchée. Lorsqu'elle est rentrée chez elle, elle a trouvé dans sa chambre le cadavre éborgné de sa jeune voisine à qui elle avait demandé de nourrir son chat durant son absence. Le chat, lui, avait été crucifié sur le mur du salon avec des couteaux de cuisine.

Gina est partie pour la France le jour même. Elle a juste emporté quelques habits dans un petit sac de voyage. Elle a erré à pied pendant des semaines en pays sauvage, se rapprochant chaque jour de la France à la faveur de l'obscurité. Elle a passé la frontière en pleine nuit, après avoir traversé l'Ubaye à la nage, à un endroit où l'eau n'était pas trop vive. Elle n'a jamais pu me dire où exactement.

Complètement démunie, elle a fait du stop et elle est montée jusqu'à Paris. Elle a pensé qu'une grande ville était un refuge plus sûr qu'un village, où tout le monde connaît tout le monde. Elle y serait moins repérable, moins en danger.

Seulement, elle n'a pas tardé à s'en rendre compte : immigrée clandestine, recherchée par les tueurs de la Mafia, Gina n'avait aucun moyen décent de survivre autrement qu'en mendiant dans la rue ou en se prostituant, chose qu'elle n'a jamais acceptée.

Lisa, ma fille, mon amour, essaie de ne pas juger ta maman trop sévèrement. Elle était aux abois. Elle ne connaissait personne en France. Elle a fait ce qu'elle a pu en essayant de rester digne.

Un soir, elle est tombée sur une équipe de flics en mal d'un peu d'action et elle a été embarquée au poste, puisqu'elle n'avait pas de papiers. Mais les policiers qui l'ont arrêtée ont été intrigués par cette femme fière qui ne ressemblait pas aux âmes perdues qu'on trouve dans toutes les villes du monde. Il y avait chez elle quelque chose de particulier qui les a intrigués. L'un d'eux, qui parlait un peu italien, a repéré chez elle une grande détresse, liée à une peur viscérale de retourner en Italie.

Nous étions de vieux amis ; il m'a appelé pour me parler d'elle.

C'est là que j'ai fait la connaissance de ta maman. »

Lisa leva lentement la tête, le visage exsangue.

Ses mains tremblaient, mais elle n'en avait pas conscience. Sa mère, une immigrée italienne ? Une fugitive poursuivie par la Mafia ?

La jeune femme ne sentait pas les larmes couler sur ses joues. Gina. Sa mère. Abusée alors qu'elle n'était guère plus qu'une adolescente, échappée de peu à des tueurs sanguinaires prêts à assassiner des enfants pour ne laisser aucun témoin derrière eux. Gina dans la rue, en France, perdue au milieu de la foule indifférente, chutant dans la fange pour survivre.

Lisa se leva et se dirigea vers le minibar de sa chambre. Elle avait besoin de quelque chose de fort pour faire passer la pilule. Pour assimiler ce qu'elle venait d'apprendre de la main de son père. Juger sa

mère ? Comment juger une enfant de ne pas savoir jouer aux jeux des adultes, surtout quand on vous en dissimule les règles ? Quand on vous prend par le bras pour vous emmener en souriant vers la mort ?

Un verre de whisky à la main, Lisa revint s'asseoir sur le lit et reprit sa lecture.

« Je suis tombé fou d'elle dès que j'ai posé les yeux sur son visage. Gina était d'une beauté farouche que je n'avais jamais croisée de toute ma vie. La première fois qu'elle m'a vu, elle s'est fermée comme une tombe. Elle a refusé de me parler, même en italien. Une chance pour nous, j'avais étudié cette langue au lycée. Alors, même si mes souvenirs en étaient un peu évanouis, moi, je lui ai parlé. Je lui ai dit qu'elle n'était pas une criminelle, qu'elle devait suivre un chemin qui la sortirait de la rue. Je lui ai dit que j'allais l'aider. Je lui ai dit tout ce qui me passait par la tête pour lui faire baisser la garde, pour savoir ce qui s'était passé en Italie, pour comprendre pourquoi elle avait atterri dans les rues de Pigalle, pourquoi elle avait l'air si effrayé.

Au bout d'un long moment, je l'ai sentie se fissurer. Elle n'avait jamais parlé à personne des événements de Palerme. Lorsqu'elle m'a appris à quoi elle avait échappé, mon copain flic avait fini par nous laisser seuls. Devant l'urgence, et aussi à cause du regard de velours de Gina, j'ai alors pris une mesure immédiate, une mesure interdite, une mesure folle qui a fait basculer ma vie.

Je l'ai emmenée avec moi. Je l'ai soustraite à la justice. J'ai renié mon engagement d'impartialité, tout ce qui avait dirigé mon existence jusqu'alors. Ça c'est passé en quelques microsecondes à peine et, même encore aujourd'hui, douze ans après sa mort, je ne regrette rien. Gina m'a rendu ce que j'avais perdu au fil des crimes et des procès, au long de ma carrière durant laquelle j'avais un balai à la place de la colonne vertébrale : ma vérité humaine.

Elle a été longue à apprivoiser. Si longue que j'ai cru souvent ne jamais pouvoir parvenir à briser sa carapace. Les mois ont passé, et je ne lui ai jamais rien demandé. Je lui ai offert un toit, un petit appartement dans le IIIe qu'un ami me cédait pour un prix dérisoire. Il croyait me louer un lupanar, alors que ce n'était qu'un asile pour que celle qui, j'étais alors loin de l'imaginer, allait devenir ta mère de nombreux mois plus tard.

Lors de nos discussions nocturnes, Gina et moi avons retourné le problème dans tous les sens. Le seul moyen qu'elle avait de se faire oublier était de ne pas revoir le soleil pendant un laps de temps que nous ne pouvions mesurer. De jour en jour, la Mafia étendait toujours plus loin ses tentacules, en Italie et en Europe, et ses innombrables lieutenants pouvaient être partout, cachés sous n'importe quelle identité. Elle devait être prudente. Prudente à l'excès. Ceux qui pensaient, à tort, qu'elle pourrait leur nuire, n'abandonneraient jamais la partie. Même si elle était incapable d'identifier

le moindre d'entre eux.

Au fil des semaines, nos discussions ont pris un tour plus personnel, plus intime. Gina avait confiance en moi. Je ne l'avais jamais trahie. Nous avons fini un jour par nous endormir ensemble dans son canapé, tous les deux épuisés par un soir de veille. Le lendemain, nous nous sommes réveillés dans le même lit, complètement abasourdis. Aucun de nous deux n'avait le moindre souvenir de s'y être couché. Nous avons ri, nous nous sommes serrés l'un contre l'autre, et la vie a repris ses droits.

Ce que tu dois savoir, ma fille adorée, c'est que j'ai passionnément aimé ta maman, qu'elle représentait tout pour moi. Tout, jusqu'au jour de ta naissance. Car là, le temps s'est arrêté au-dessus de moi. Je ne pouvais pas être plus heureux. C'était impossible. J'ai alors compris, au fond de moi, qu'il allait falloir que je paye pour tout ce bonheur. Parce que rien n'est jamais gratuit. Parce que l'addition finit toujours par arriver, quoi que tu fasses. »

Lisa prit une profonde respiration. Jusqu'où allaient l'emmenner les révélations de son père ? Jusqu'à quelle profondeur de sa chair allaient-elles la faire souffrir ?

Elle avala une longue gorgée de whisky, sans s'étonner que son verre soit déjà presque vide.

« Je n'ai pas voulu que Gina accouche dans l'appartement. Je voulais qu'elle ait un médecin près d'elle. Des infirmières, un bloc opératoire, au cas où... Je l'ai dirigée vers le service de l'un de mes amis, un médecin de Suresnes qui tenait une clinique privée.

La grossesse de Gina se passait bien. La seule chose à laquelle je n'ai pas pensé, c'est qu'une clinique est un endroit public, même quand elle est privée. On y rencontre de tout. Peu après ta naissance, ta maman a eu la malchance d'y être repérée par un type qui avait essayé en vain de devenir son souteneur, à Pigalle. Le maquereau connaissait du monde, à Paris. Il savait que ta mère était recherchée.

Une fois alertés, les hommes de la Pieuvre n'ont pas mis longtemps à débarquer à Suresnes, mais ta mère était déjà partie la veille. Une chance. Mais une chance qui n'allait pas durer. »

Lisa se leva brusquement en lâchant la lettre, incapable de continuer sa lecture. Ses mains tremblaient si fort qu'elle crut qu'elle allait faire une crise de nerfs. La bouteille d'alcool écossais paraissait s'être évaporée. Elle en versa les dernières gouttes dans son verre qui tanguait. Les jambes flageolantes, la jeune femme se dirigea vers la salle de bains pour se jeter de l'eau froide sur le visage.

La vérité se cachait peut-être entre ces lignes. La vérité sur son enfance, sur la mort qui s'était abattue sur sa famille, plongeant sa vie

dans l'obscurité.

Lisa serra les mâchoires jusqu'à ce qu'elle ait mal, jusqu'à ce que la tension en devienne intolérable. Dans le miroir, deux yeux noirs lui envoyaient une onde acérée. Elle ne fermerait pas les paupières tant qu'elle ne serait pas parvenue au bout de cette lettre.

« C'est arrivé un mardi du mois d'avril. Tu avais à peine quatre mois. Ta mère s'était juste autorisé une petite sortie dans le parc du square du Temple. Une voisine l'a aperçue lorsqu'elle est descendue. Il faisait tellement beau que la chaleur devenait étouffante dans le petit appartement. Gina a certainement voulu te faire prendre l'air, le soleil, tout ce à quoi tu avais droit et que la vie t'avait refusé jusque-là.

Je lui avais caché que les tueurs avaient retrouvé sa trace à Suresnes. J'avais pensé que ça allait la faire paniquer. Qu'elle partirait loin de moi, que j'arriverais un matin et trouverais l'appartement vide. Je n'aurais pas supporté que tout s'effondre d'un coup. Que je la perde pour toujours, et toi avec.

Elle ne risquait rien. Pas avec moi pour la protéger. J'avais tout l'appareil de la Justice derrière moi pour la défendre, pour lui faire un rempart de mon corps, pour la cacher au regard de tous.

Seulement, les tueurs savaient à présent qu'elle vivait toujours à Paris. Ils avaient engagé des indics pour la retrouver, comme les flics. Sa photo tournait entre des dizaines de mains, des centaines d'yeux étaient à l'affût.

Lorsque mon ami de Police Secours m'a joint au téléphone, j'ai tout laissé tomber et j'ai accouru aussi vite que possible, mais il était déjà trop tard. Les tueurs l'avaient suivie jusque dans l'appartement. »

Les lignes dansaient devant les yeux écarquillés de Lisa. Il ne restait plus que quelques paragraphes. Deux feuilles, pas plus. Mais elle savait qu'elle allait lire les phrases les plus terribles de sa vie. Les larmes avaient recommencé à couler, mais elle ne pensait plus à les essuyer du revers de la main.

« Je ne sais pas comment tu as échappé à leur vengeance. Tu as dû te mettre à hurler au milieu du vacarme, mais pas un seul des hommes n'a levé la main sur toi. Peut-être étaient-ils trop occupés à torturer Gina pour se soucier de toi. Peut-être même tes cris les ont-ils fait rire, les ont-ils excités. Avec ces ordures, on ne peut jamais savoir. Ils font partie d'une fange de l'humanité que nous ne pouvons concevoir.

Lorsque je suis arrivé sur les lieux, je suis tombé au-delà de l'horreur la plus indicible. Gina était méconnaissable. Ils avaient littéralement déchiqueté son cadavre. Lui avaient ôté toute apparence humaine. Et j'ai tourné les yeux. J'ai refusé de comprendre que cet amas de chair était ta maman, la femme que j'aimais plus que tout, que l'on venait d'abattre et

de dépecer comme un lapin. Ses os luisaient dans la lumière des projecteurs comme des bougies funèbres, m'accusant de ne pas avoir été là. De ne pas avoir su être là. Cette mise à mort n'était pas qu'un simple meurtre. C'était un avertissement. Et il m'était destiné. »

La nausée prit la jeune femme d'un seul coup. Elle n'eut que le temps de se précipiter dans les toilettes pour se jeter à genoux devant la cuvette des w.-c. Elle laissa son corps rejeter tout l'alcool qu'elle avait ingurgité jusqu'à ce que son estomac se révolte de douleur. Une fois les derniers spasmes éteints, elle resta prostrée plusieurs minutes contre la porcelaine souillée, incapable de se relever, incapable d'affronter ce qu'il lui restait à lire. Son père, assassiné. Sa mère, abattue et torturée sous ses yeux alors qu'elle n'était encore qu'un bébé de quelques semaines. Toute sa vie ne reflétait que mort et destruction.

Lisa appuya son front sur la cuvette, le cou courbé sous le poids de l'impuissance. Qui étaient ces ombres qui lui avaient volé son enfance, qui lui avaient interdit d'avoir des parents ?

Elle frappa de toutes ses forces l'abattant de plastique, qui se fendit sous le coup de poing.

Elle allait retrouver ces lâches, ces criminels abominables, même si elle devait être damnée pour cela. Elle allait faire justice là où la Justice était restée impuissante, là où la machine s'était enrayée. Mais d'abord, il fallait qu'elle aille jusqu'au bout du supplice, jusqu'au bout de l'horreur.

Elle se releva en chancelant et essuya ses lèvres du dos de la main. Son haleine lui fit plisser les paupières de dégoût.

« Je t'ai prise dans mes bras, Lisa, et je suis parti. Je ne pensais plus qu'à toi. À toi seule. Tu étais ma fille. Je ne t'avais jamais reconnue. Seule ta maman l'avait fait. Il était temps de changer cela.

J'ai expliqué aux flics que j'allais te mettre en lieu sûr. Et c'est ce que j'ai fait. Je t'ai ramenée à la maison. »

La maison. Dans les souvenirs embrumés de Lisa, la maison des Heslin ressemblait à un château, avec ses tourelles et ses créneaux, ses douves et ses meurtrières. Elle se souvenait d'un immeuble cossu et discret, dans une impasse protégée par une grille, loin du tumulte des boulevards. De hautes fenêtres, des tapis de luxe, des meubles ouvragés de famille, une atmosphère pesante où une petite fille peinait à trouver sa place.

Le visage d'Aline surgit soudain devant elle, comme suspendu dans l'espace. Ses deux yeux sombres brillaient telles des billes de colère. Elle comprenait, à présent, pourquoi Aline Heslin ne l'avait jamais

acceptée, jamais aimée. Elle était la bâtarde de son père, l'enfant qu'elle n'avait jamais eue avec lui. Celui d'une autre femme que son mari aimait à la folie, au point de tout risquer pour le sauver de la DDASS. L'enfant qu'il l'avait obligée à adopter.

« Je me suis arrangé avec l'administration. Quand on est juge, tout est plus simple, de ce côté-là. J'avais des relations. Beaucoup de relations. Trop, peut-être. Mais on m'a laissé faire. L'enfant serait mieux chez moi que dans un orphelinat. Car c'est là que tu aurais dû aller, Lisa, puisqu'on ne savait pas exactement d'où venait Gina. Et de toute façon, tu étais née en France, donc française.

J'ai fait fermer quelques yeux, graissé quelques poches. Peu m'importait. Je ne voulais qu'une seule chose : t'avoir avec moi pour toujours.

Aline a tout d'abord refusé de t'accueillir chez nous. Elle savait depuis longtemps que notre mariage était un échec, mais nous ne l'avions pas encore formalisé avant ton arrivée. C'était resté en suspens entre nous durant de longues années, comme une épée de Damoclès qui ne demande qu'à tomber sur les cous tendus en dessous.

Notre cohabitation a duré huit ans. Jusqu'à ce que je voie ces marques sur ton corps, un jour où je t'ai emmenée à la piscine. Aline m'a tenu tête. Elle a protesté, mais j'ai lu la vérité dans ses yeux. Elle passait ses nerfs sur toi, et toi, tu n'as jamais rien dit. Parce que tu croyais qu'elle était ta mère. Parce que l'on ne dénonce pas la maman en qui l'on place toute sa confiance.

J'ai fait faire un constat de ton état physique par mon ami médecin. J'ai ensuite forcé Aline à accepter le marché. Je lui versais une rente tous les mois, de quoi lui permettre de vivre décemment, mais je ne voulais jamais la revoir. Elle ne devait pas non plus tenter d'entrer en contact avec toi, sous aucun prétexte. Je tenais le constat du toubib comme preuve formelle de son attitude néfaste pour ta santé. Elle devait disparaître de notre vie. Et pour que personne n'aille chercher plus loin, je lui ai même inventé une improbable histoire d'adultère que tout le monde a avalé sans me poser de question. On n'interroge pas un homme à terre. Aline est partie le soir même.

Je ne sais pas si elle a respecté cette part du contrat, mais en tout cas j'ai fait le nécessaire au cas où, comme je le crains désormais, je viendrais à disparaître. C'est ma mère qui te prendrait en charge ; je me suis occupé de tout mettre en ordre à ce sujet depuis longtemps.

Voilà. À présent, tu sais tout ce qui a entouré tes premières années dans un voile de non-dits et de violence larvée. Tu sais pourquoi ta grand-mère ne t'a jamais poussée à rechercher celle que tu pensais être ta maman, tu sais pourquoi tu portes un prénom italien.

Pour le reste, je préfère ne rien te révéler. Les hommes qui en ont après moi sont aussi nombreux que les feuilles des arbres, aussi insaisissables que les vents violents qui balayent les terres désolées de ton pays d'origine.

D'autres juges sont morts par leur faute, cette année, en Italie. Des hommes courageux, déterminés. Mais rien n'a pu empêcher qu'ils soient abattus comme des chiens. Les truands n'ont plus peur de s'attaquer à la Loi. Ils règnent en maîtres sur cette planète, désormais, et mon seul désir est qu'ils ne mettent jamais la main sur toi.

Alors je vais faire ce qu'il faut pour qu'il en soit ainsi.

Ne m'en veux pas de ce choix.

Je t'aime de toutes les forces qu'il me reste, ma Lisa, et je ne les laisserai pas te prendre.

Je préfère mourir.

Ainsi, la traque s'arrêtera définitivement.

Ne cherche pas à les identifier, ne cherche pas à me venger. La police et la justice ne t'aideront pas. Ils sont partout.

Fais attention à toi, je sais déjà que tu seras une femme formidable, comme l'était ta mère.

Je te souhaite d'être heureuse.

Bien à toi, pour toujours,

Papa. »

Lisa Heslin se laissa tomber sur le matelas raide. Elle ferma les yeux et lâcha la lettre qui tomba sans bruit sur le sol. Elle ne comprenait pas.

« Alors je vais faire ce qu'il faut pour qu'il en soit ainsi. Je préfère mourir. Ainsi, la traque s'arrêtera définitivement... »

Qu'est-ce que cela voulait vraiment dire ?

La tête lui tournait. Elle avait encore envie de vomir, mais elle savait que son estomac était vide. La nausée venait de plus loin. Du plus profond d'elle-même. Elle savait qu'elle la trouverait au réveil, encore plus violente, encore plus sournoise. Encore plus définitive.

Elle renonça, enfouit son visage dans son oreiller et laissa les doigts glacés du désespoir entrer en elle jusqu'à son cœur pour le broyer, les genoux recroquevillés sur la poitrine.

5 septembre, J-3

– Dieter Disbach, magistrat suisse, installé à Zurich depuis 1973. Il y a plusieurs autres Disbach dans les archives helvètes, mais pas un seul dans le domaine de la justice. D'après les mots laissés par Heslin, il doit être dans la sphère judiciaire.

– Tu as essayé de le joindre ?

Henri Walczak hochla la tête.

– Le numéro du cabinet que les renseignements m'ont fourni ne répond plus. Je suppose qu'il est à la retraite, aujourd'hui.

– Ou mort...

Le Polonais leva le nez de son document et considéra le regard grave du commandant Magne.

– Vous le croyez vraiment ?

L'officier se leva et arpentait son bureau étrié à pas nerveux.

– Il y a beaucoup de juges morts, dans cette affaire, Henri. Beaucoup trop. Même si nous n'avons pas la certitude que l'assassinat de Lionel Heslin est lié à ceux de Falcone et de Borsellino, la coïncidence des meurtres est pour le moins troublante. Surtout avec celui de Paolo Borsellino. Quel autre moyen avons-nous de retrouver ce Disbach ?

Walczak entreprit de se rouler un de ses éternels mégots informes. Une manie qui ne lui passerait jamais.

– Le porte-à-porte. La chancellerie suisse ne nous donnera jamais son adresse privée.

– Nous sommes d'accord.

Le Polonais garda le silence. Il acquiesça du menton en piochant des fibres de tabac dans une pochette à rabat. Magne lui jeta un regard désolé.

– Je dois rester ici pour centraliser l'enquête. C'est la poisse. Je ne suis plus aussi libre qu'avant. Tu peux t'en charger ?

Henri Walczak glissa sa cigarette improbable sur son oreille et se leva. Il ramassa les documents qu'il avait apportés et les glissa dans sa sacoche de cuir usé. Sur ses lèvres, Magne put lire l'ombre d'un sourire. Le fidèle épagneul était déjà sur la piste d'une poignée de plumes.

– Pour Lisa, j'irais sur la Lune, commandant... Alors, la Suisse...

Magne lui serra affectueusement les épaules de ses mains sèches comme des branches.

– Henri... fais attention à toi. Je ne sais pas ce qui se trame derrière tout ce merdier, mais ça m'a l'air aussi épais et ragoûtant que du purin de porc.

Walczak eut un rire franc, cette fois. Une grimace qui lui découvrit le jaune des dents. Magne ouvrit un tiroir de son bureau et lui tendit une enveloppe scellée. Devant son regard interrogateur, l'officier insista et la lui déposa d'autorité dans les mains.

– De la part de l'administration. Trésor de guerre. De l'argent pour ton hôtel, des vêtements, une valise et quelques affaires de toilette quand tu arriveras là-bas. Tu prends le premier train disponible, seconde ou première classe, ce qu'il y aura de libre. Si tu n'as pas le temps d'acheter ton billet avant d'embarquer, tu montes dedans quand même et tu payes les amendes. On s'en fout. Nous n'avons plus de temps. Les heures coulent beaucoup trop vite. L'important est que tu aies une réponse le plus rapidement possible. Prends la photocopie de la feuille de comptes, mais ne la montre qu'à Disbach. À personne d'autre, d'accord ? Je le répète, Heslin se méfiait de tout le monde. Il avait ses raisons. Nous devons le faire aussi.

Magne se rassit à sa place et consulta son navigateur internet.

– Tu as un train dans trente minutes. Ça devrait être jouable.

Les regards des deux hommes se croisèrent.

– Bonne chance, Henri. Pour l'instant, ce Disbach est notre seule piste.

Henri Walczak ramassa sa sacoche et disparut après avoir serré la main de l'officier.

Resté seul, Magne fouilla quelques minutes dans les dossiers de Lionel Heslin. Au bout d'un instant, il repoussa le tas de papiers et saisit son téléphone. Le combiné à mi-chemin entre le socle et son oreille, il se figea, en proie à un malaise grandissant. Il le reposa alors sur la fourche, puis se renversa dans son fauteuil, les yeux tournés vers les toits de Paris.

Les dernières phrases qu'il venait de prononcer lui tournaient en boucle dans l'esprit.

« Heslin se méfiait de tout le monde. Il avait ses raisons. Nous devons le faire aussi. »

Cela incluait-il également le commandant Picaud ? La magistrature française ? *Le ministre ?*

À ce moment, la porte de son bureau s'ouvrit et Picaud entra sans frapper.

Il avait la tête des mauvais jours.

Alerté, Magne se redressa.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Le commandant lui jeta un regard noir.

– Homicide. Michel Vignon. Un médecin en retraite, chirurgien de renom national. Deux balles dans la tête. Tué hier soir vers 23 heures, d'après le légiste. Mais ça va s'arrêter quand, ce bordel ?

5 septembre, J-3

Henri Walczak descendit du wagon en se tenant les vertèbres à deux mains. Malgré le confort des sièges du compartiment de première classe, il commençait à ressentir les six heures de voyage depuis Paris. La correspondance poussive entre Zurich et la ville éloignée de Bellinzona, qui avait succédé à la rapidité du TGV, n'avait rien fait pour améliorer les choses, pas plus que la multitude d'arrêts dans des villes isolées de la montagne helvète. Située à proximité de la frontière italienne, Bellinzona avait le privilège d'accueillir le Tribunal pénal fédéral de la Confédération, centre névralgique de la justice criminelle en Suisse depuis le printemps 2004.

Le pays possédant trois langues nationales officielles avec l'allemand, l'italien et le français, la signalisation ne manquait pas. Même si celle de Molière était minoritaire dans cette région essentiellement italophone, Henri Walczak s'orienta et se dirigea vers la station de location de voitures. Magne lui avait réservé un véhicule durant son trajet, ce qui lui permit d'éviter de faire la queue au guichet. Une dizaine de minutes plus tard, il ressortit de la gare de Bellinzona au volant d'une Nissan flambant neuve, une carte routière de la Suisse et un plan de la ville ouverts sur le siège passager. Il voyagerait plus discrètement et avec plus de facilité qu'en prenant un taxi à chaque trajet.

Intimidé par le volume de l'habitacle, et de peur de l'abîmer à peine sorti du garage, le Polonais prit la direction du centre-ville en roulant avec précautions le plus à droite possible, le temps de se mettre le véhicule en main.

Il se remémora les consignes du commandant. Ils n'avaient aucune légitimité pour enquêter en Suisse. Aucun mandat international, aucune justification administrative légale reconnue par l'un des pays les plus protégés du monde. Il devrait être discret comme une ombre. Un touriste qui recherchait un vieux copain, pas plus. Un vieux copain dont il n'avait plus de nouvelles depuis longtemps. Et si ses recherches l'amenaient directement au juge Disbach sans qu'il ait le temps de modifier son mensonge, il comptait sur le nom de Heslin pour lui faire fermer les lèvres jusqu'à ce qu'ils se retrouvent seuls pour discuter dans un coin tranquille.

La décision d'envoyer Henri à Bellinzona avait été motivée par la logique. Si Disbach était toujours en activité, et puisque le juge suisse semblait correspondre avec Heslin sur certaines affaires criminelles en 1992, il y avait des chances pour qu'il exerce à présent son talent de magistrat dans l'enceinte même du plus grand établissement de ce type. Seul détail gênant : ce tribunal avait été fondé en 2004, soit douze ans après la mort du père de Lisa. Retrouver Disbach risquait de ne pas s'avérer aussi simple que cela. Les policiers français étaient bien conscients que le juge pouvait avoir été affecté dans n'importe quelle autre région du pays. Il pouvait également avoir changé d'orientation professionnelle. S'être lancé dans le droit civil, celui des affaires ou du travail. Peut-être pour échapper à ce qui avait tué son homologue français alors qu'ils travaillaient ensemble sur un cas dangereux. *Pour se fondre dans le décor et sauver sa peau...*

Walczak serra le frein à main à proximité du Tribunal pénal fédéral juste un peu après 17 heures. En gagnant l'escalier du bâtiment à grandes enjambées, il eut un instant d'inquiétude. Il était peut-être déjà trop tard, les portes étaient peut-être déjà verrouillées...

Mais le battant céda lorsqu'il le poussa, dévoilant une agitation fébrile dans les couloirs. Juges pressés, avocats volubiles en jeu de manches devant des clients aux gestes un peu empruntés, impressionnés par la solennité du lieu. Les hauts plafonds assourdisaient les voix, ponctuant les conversations feutrées de bruits de talons de greffières claquant sur le carrelage de l'édifice. En fermant les yeux, Walczak aurait pu se croire dans une église.

Le policier s'arrêta près d'une colonne. Sur la droite, la fenêtre du bureau d'accueil était borgne. La lumière du local était éteinte ; un écriteau muni d'une chaîne dorée avait été disposé devant l'hygiaphone. De là où il se tenait, le Polonais ne pouvait voir ce qui était écrit dessus, mais la signification était claire : il faudrait qu'il revienne le lendemain.

Déçu, il jeta un œil autour de lui. Il repéra bientôt un homme plus grand que la moyenne, au dos un peu voûté, qui s'approchait de la sortie en discutant avec deux autres collègues. Parmi tous les visages qu'il venait d'examiner, Henri Walczak porta son choix sur celui-ci. Les lèvres minces, les bras maigres comme des clous, l'homme avançait d'un pas mesuré, paraissant retenir son allure pour ne pas distancer ses compagnons.

Cet homme-là avait deux caractéristiques que les yeux du flic avaient tout de suite décelées. Il ne parlait pas, mais écoutait les autres, l'œil attentif. Et surtout, il avait les cheveux gris, coupés longs avec un soin aristocratique. Parmi tous les hommes de loi présents au tribunal, le policier avait mathématiquement plus de chances de

rencontrer quelqu'un qui connaissait le juge Disbach parmi les anciens que parmi les magistrats frais émoulus de l'université.

Henri Walczak attendit que le trio parvienne à proximité et il se décolla du mur pour se mettre en travers de la sortie. Il produisit son meilleur sourire et s'approcha des trois hommes en s'adressant au plus grand.

– Bonsoir, messieurs, je suis français et un peu perdu ici. Je viens voir un vieil ami : le juge Disbach. L'un de vous pourrait-il me dire comment je peux le retrouver dans cet immense bâtiment ?

Les trois magistrats s'entre-regardèrent. Le plus petit des trois se tourna alors vers lui.

– *Sprechen Sie Deutsch ?*

Walczak pesta intérieurement. À moins de cinquante kilomètres de l'Italie, il avait fallu qu'il s'adresse à des germanophones ! Et lui qui ne parlait pas un seul mot de cette langue, que ses parents lui avaient appris à haïr du plus profond de ses tripes ! Leur fuite de Pologne en 1936 avait laissé en lui des traces indélébiles. C'était plus fort que lui. Viscéral.

Il serra les dents. Si, il connaissait un mot d'allemand. Un seul. Il se força à le prononcer en occultant le mal que cette nation avait fait à sa famille. Il pensa à Lisa. Ce qu'il faisait, c'était pour elle. Rien que pour elle.

– *Nein.*

Le petit juge sourit.

– Pas de problème. C'est juste que nous sommes plus à l'aise avec l'allemand. C'est notre langue nationale principale, vous savez. Ainsi que pour plus des deux tiers des Suisses...

Les « s » sonnaient comme des « z », les « p » comme des « b », mais Henri respira soudain beaucoup mieux. C'était tout de même du français.

– Y a-t-il longtemps que vous avez eu des nouvelles de votre ami Disbach, Herr... ?

Henri n'aima pas le regard que l'homme lui plantait dans la rétine. Il ressentit d'instinct le besoin de mentir, mais de laisser tout de même laisser filtrer quelques éléments de vérité. Un vrai mensonge n'est réussi que lorsqu'il revêt les atours de la sincérité la plus limpide.

– Walczak. Henri Walczak. Oui, nous nous sommes connus en 1990, sur un congrès. Je suis policier français. À cette époque, nous avons déjà travaillé sur des dossiers communs, mais nous ne nous étions encore jamais rencontrés. J'avais appris à apprécier son grand professionnalisme. Nous nous sommes revus quelque temps après, mais seulement à de trop rares occasions. Le travail ne nous en laissait pas beaucoup le temps, hélas. Je l'ai perdu de vue depuis 1992...

Les yeux du juge suisse le scrutaient jusqu'au fond de ses prunelles.

Le Polonais pensa qu'il valait mieux abréger, de peur de dire le mot qu'il ne fallait pas. Le mot de trop. Celui qui lui mettrait la puce à l'oreille et lui clouerait le bec.

– Je suis en vacances ici pour quelques jours, et j'ai pensé que je pourrais lui rendre visite un instant, histoire de lui passer le bonjour. Est-il toujours en exercice ? Travaille-t-il ici ?

Le magistrat helvète eut un sourire navré.

– Je suis bien désolé pour vous, Herr Walczak, mais je crains que ça ne soit désormais plus possible de voir votre ami. Dieter Disbach est mort et enterré depuis plus de vingt ans. Les fondations de ce tribunal n'avaient pas encore été coulées à cette époque. Un tragique accident de voiture. Ce devait être en... attendez... oui, en janvier 1993. C'est ça. Sa voiture a été retrouvée encastrée dans un ravin, à moins de cinq kilomètres de chez lui. Un virage, la neige... et la malchance. On ne l'a retrouvé que le lendemain matin, mort de froid. Il avait survécu à l'accident lui-même, mais ses blessures ne lui avaient pas permis de remonter la pente. Une vraie tragédie. Tout le monde appréciait Dieter.

L'expression de dépit qui s'était peinte sur le visage du policier acheva de convaincre le juge que le visiteur français n'avait rien de répréhensible à cacher.

– Pardonnez-moi, mais j'ai une audience immédiate avec mon collègue Wilfried. Nous vous laissons avec Günter ; il l'a bien connu et l'a côtoyé durant les dernières années de sa vie au tribunal. Il vous expliquera. Désolé, je ne peux rien vous dire de plus. Bon séjour chez nous, Herr Walczak. Et au plaisir...

Les deux juges disparurent en un clin d'œil, avalés par la foule qui attendait le début de l'audience. Günter fit signe au policier de le suivre vers le fond du hall. Là, ils trouvèrent un banc où ils s'installèrent loin du brouhaha incessant de la salle. Günter rejeta ses épais cheveux gris en arrière en y glissant ses doigts longs et fins comme des poissons se faufilant dans des vagues ondulantes argentées.

– Sur quelles affaires avez-vous travaillé avec Dieter ?

La question était directe, sans préambule. Ledit Günter était peut-être finalement moins malléable qu'il l'avait tout d'abord imaginé. Il fallait que son paravent tienne debout, qu'il n'y ait aucune faille. Curieusement, depuis qu'il avait croisé le chemin des trois juges, Walczak ressentait le besoin instinctif de se dissimuler derrière une vitre déformante. La phrase de Magne ne cessait de lui tourner dans l'esprit.

« Le juge Heslin ne faisait confiance à personne. Nous devons faire comme lui. »

Le policier repensa à une affaire sur laquelle il avait travaillé, en

1990, qui avait impliqué des criminels allemands ayant sévi sur toute la frontière franco-suisse. Les crimes ayant été commis sur le territoire français, ils n'avaient pas mobilisé l'opinion ni les magistrats helvètes, ni dans les médias ni en plus haut lieu. Avec un peu de chance, Günter n'en aurait jamais entendu parler. Et si c'était le cas, ou s'il faisait des recherches sur ce que lui aurait révélé le flic français, il saurait que le discours de Walczak avait un incontestable accent de réalisme.

Tandis que Günter l'écoutait avec attention, Henri le sentit se détendre petit à petit. La pilule était passée, et elle commençait à faire effet.

– Oui, j'ai entendu parler de cette histoire par un collègue, il y a pas mal de temps. J'ignorais que Dieter avait travaillé sur ce dossier.

Le Polonais eut un mince sourire, essayant de masquer le mieux possible l'inquiétude qui le tenaillait. Si le juge devenait trop curieux, il ne pourrait pas continuer bien longtemps à le baratiner sur le sujet.

– Je peux vous le dire aujourd'hui, ça ne risque plus de lui porter préjudice : ce cher Dieter voulait vraiment nous aider, mais la loi est souvent rigide, et protège parfois plus les criminels que les victimes. Surtout quand elle est issue du croisement improbable du droit de deux pays différents, même voisins.

Le Suisse ne lui rendit pas son sourire. Son visage avait pris la dureté du silex.

– C'est un point de vue.

Sentant la ligne se tendre, le policier tenta de l'amadouer.

– Nous étions menottés par la nationalité des criminels. C'était très compliqué de les suivre, dès qu'ils avaient franchi la frontière. Dieter était excédé par les exactions de ce groupe en France. Il avait compris que les malfrats ne s'arrêteraient pas là, que leur territoire s'agrandirait peu à peu jusqu'à ce qu'ils viennent commettre leurs méfaits chez vous. Alors...

Henri respecta un silence étudié, durant lequel il sourit vaguement, les yeux dans le vide.

– Alors ?...

Le policier revint au visage neutre de Günter.

– Alors il a fait sauter *certaines verrous*. S'il ne nous avait pas aidés, nous n'aurions jamais pu arrêter ces salopards. Sans lui, nous serions toujours en train de leur courir aux fesses. Et ça, je ne l'ai pas oublié.

– Quels verrous ?

C'était le moment fatidique. L'instant où Henri savait que les choses allaient se jouer avec Günter, et peut-être même avec la suite de son séjour en Suisse. Il n'avait prémédité son coup qu'avec quelques secondes d'avance. L'autre aurait peut-être tout de même encore le moyen d'avancer un pion qu'il n'avait pas prévu. Cela allait être *quitte ou double*.

Le Polonais posa une main amicale sur le bras du magistrat helvète et lui adressa un clin d'œil de connivence.

– Cher ami, si je ne vous le révèle pas, vous ne pourrez jamais être accusé par la suite de la moindre complicité de dissimulation de preuves... même si je suppose qu'il y a prescription des faits depuis tout ce temps.

Le juge se redressa, comme piqué au vif, mais l'argument de Walczak lui scella les lèvres. Henri en profita pour lui assener le coup de grâce. Pour tromper un éventuel prédateur, il n'y avait rien de tel que de faire traîner un morceau de tissu imprégné de sang sur une piste menant à une impasse.

– D'autant que Dieter n'a pas agi seul, et que cela pourrait *réellement* causer du tort à un autre de ses collègues... de vos collègues.

Walczak laissa passer un ange entre eux, puis il sourit à Günter. Le juge regarda sa montre. L'entretien était bientôt terminé. Le flic lança un dernier hameçon à l'eau.

– J'aimerais pouvoir aller me recueillir sur sa tombe. Savez-vous où il est enterré ?

Günter se leva et agrippa sa sacoche. Son regard était redevenu impénétrable.

– Il a été inhumé dans son village natal, dans le canton de Zurich. Désolé, j'en ai oublié le nom. Je n'en sais pas plus. Au revoir, Herr Walczak. Et bon retour en France.

Sur ce, le magistrat tourna les talons et s'éloigna dans un froissement de robe sombre. Assis sur le banc, Henri Walczak le regarda disparaître dans le hall. Interroger Disbach n'allait décidément pas être facile. Mais même mort, le magistrat suisse aurait peut-être des choses à lui révéler. Le tout allait être de poser les bonnes questions aux bonnes personnes. Et sur ce sujet, il allait falloir qu'il ait la chance de son côté.

Pour commencer, un petit coup de fil au commandant Magne allait lui permettre de connaître le nom du village en question. Ensuite, il improviserait.

Lorsqu'il franchit les derniers faubourgs de la ville, vingt minutes plus tard, et qu'il s'engagea sur l'autoroute qui menait vers Genève et Zurich, l'horloge du tableau de bord indiquait 18 h 30. En appuyant sur le champignon, il parviendrait peut-être à destination avant qu'il soit trop tard pour trouver une chambre d'hôtel libre non loin de Dürrenburg. Magne n'avait eu aucun mal à dénicher l'endroit où était né le juge Disbach.

Un rapide coup d'œil à la carte lui avait appris que Dürrenburg était situé à plus de quatre-vingts kilomètres au sud de la ville, rendant la durée du voyage plus aléatoire encore. La meilleure solution était de

s'y rendre directement par ses propres moyens. Et il allait falloir qu'il appuie sur l'accélérateur.

Seulement, s'il y avait une chose que Henri Walczak détestait faire, c'était bien d'avoir le pied lourd sur cette maudite pédale. À contrecœur, il enfonça le mollet droit vers le plancher et sentit dans ses reins la puissance du moteur qui se réveillait.

Bientôt, l'autoroute se mit à défiler dans la nuit naissante. Le soleil avait déjà disparu derrière les crêtes enneigées.

Henri ne savait pas si ce voyage lui apprendrait quoi que ce soit. Mais il y avait peut-être, au village, quelqu'un qui aurait la langue plus déliée que le juge Günter et ses acolytes. Ça valait quand même la peine d'essayer avant de rentrer.

5 septembre, J-3

La commission rogatoire était arrivée sur le bureau de Magne vers 14 heures. Tous les colis que Rafik avait eus à livrer ensuite dans l'après-midi avaient été interceptés puis soigneusement ouverts par un spécialiste de l'Identité judiciaire afin de réunir un maximum d'éléments compromettants visant Paris-Courses et Malik Ouzbine. Il en avait apporté le plus possible aux techniciens, jusqu'à la fermeture de la boîte, vers 20 heures. Ouzbine était parti soucieux, le front bas. Rafik avait eu l'impression qu'il sentait le vent tourner. Il ne lui restait plus beaucoup de temps avant que sa couverture soit éventée. Quelques heures, tout au plus. Ce serait ce soir ou jamais.

La moisson avait été bonne. Sur les paquets, de nombreuses empreintes digitales appartenant à des malfrats recherchés depuis longtemps pour crimes de droit commun divers avaient été relevées. Des marchandises interdites avaient été saisies. Drogue, bijoux volés, argent liquide, le tout dissimulé dans des colis en apparence anodins, mélangé à la mousse de l'emballage, ou noyés dans un sachet hermétique avec du poivre et du piment en poudre, en ce qui concernait la drogue. Le truc classique pour tromper les nez entraînés des hypothétiques brigades cynophiles en maraude. Sauf qu'un chien antidrogue qui éternue en posant sa truffe sur un colis, c'est un peu comme s'il y avait un bon de livraison collé sur l'emballage indiquant précisément ce qu'il y a dedans.

Des arrestations avaient été effectuées aux domiciles des destinataires. Les clients avaient été placés en garde à vue discrète afin de ne pas mettre Rafik en difficulté pour sa dernière mission menée avec les employés de Paris-Courses, le soir même. Leur défense était simple, et identique pour tous. Ils ne savaient pas d'où venait la livraison, ni qui la leur avait adressée. Ils n'avaient rien commandé nulle part.

Magne avait décidé de laisser le champ libre à Rafik pour la soirée. Si l'un des coursiers savait quelque chose à propos des activités de Samir Khaleb, il devait le découvrir par la méthode douce. Sinon, tout le monde se retrouverait également en garde à vue dès le lendemain. On passerait alors à la vitesse supérieure.

La méthode Magne.

La première cible prévue le lendemain matin était Malik Ouzbine. Il serait serré chez lui à 6 heures précises. Au chant du coq. Le nouveau commandant en avait déjà les phalanges qui le démangeaient.

Lorsque Rafik Sgodovian entra dans le bar, l'établissement était déjà presque plein. Anton Gordov, un Russe au poil blond comme les blés, lui fit un grand geste de la main.

Le jeune Turc fendit la foule avec une aisance que ne laissait pas supposer son poids. Les hommes se poussaient devant les pectoraux gonflés à la barre d'acier, et les femmes s'arrêtaient de boire pour le suivre des yeux.

Rafik ne parut pas s'apercevoir de l'attention qu'il provoquait chez les consommateurs des deux sexes. Lorsqu'il fut près de lui, Gordov frappa du culot de son verre vide sur le bar de zinc.

– Kamel ! À boire pour mon ami ! Qu'est-ce que tu prends, Rafik ?

Le jeune homme goûtait assez peu l'alcool, mais il se retint à temps. Il n'était pas nécessaire qu'il se fasse remarquer en commandant un Vittel-menthe.

– Une bière, Anton. Merci.

Rafik prit deux claques amicales dans le dos lorsqu'il s'assit sur un tabouret laissé libre pour lui. Ce qui était plutôt bon signe sur son intégration au sein de l'équipe. Le cercle des hommes se resserra autour de lui et Garbov. On avait hâte de savoir ce qui s'était passé dans le bureau de Malik. Tout le monde avait aperçu le visage enflé de Yasmina et avait compris qu'il y avait eu un accrochage avec le nouveau. Pas un seul d'entre eux ne se serait risqué à essayer de piquer la gonzesse du patron. Surtout qu'il paraissait connaître des gens puissants. Des gens qu'il valait mieux ne pas chatouiller sous les pieds avec des orties.

Des gens avec des flingues. Du moins c'est ce que disaient certains, lorsqu'ils étaient sûrs d'être assez éloignés des oreilles indiscrètes.

Rafik évacua les questions avec une insouciance appuyée, se mordant les lèvres pour ne pas cracher son venin contre Ouzbine. L'heure n'était pas encore venue qu'il se penche sur son cas. Il laissa rouler le feu de curiosité de ses collègues jusqu'à ce qu'il se taise de lui-même, au bout de deux ou trois bières et d'exclamations bien senties sur le caractère de merde du patron.

Lorsqu'ils eurent étanché leur soif de potins, Rafik soupira.

– Sacré boulot, quand même ! Ça doit pas être marrant de faire ça tous les jours. Moi, je vais pas rester là ! Je vais repartir en Turquie. C'est trop la galère, ici...

Luciano Scoriggia, un émigré italien en situation irrégulière, abonda dans son sens.

– C'est sûr ! C'est un truc sans avenir. Pas de papiers, pas de boulot.

Y a que les boîtes de trafics comme celle-là qui veulent de nous. C'est ça ou on crève. Malik a promis de faire ce qu'il faut pour me régulariser, mais ça fait trois ans que j'attends.

Rafik noya son nez dans son verre de bière, faisant semblant de ne pas avoir décelé le regard de tueur qu'Anton Garbov avait envoyé à Scoriggia.

Il but une longue gorgée puis leva les yeux sur l'Italien et sourit d'un air angélique.

– Quand on a tué un type non plus. Même quand on les a, ces foutus papiers, et qu'on a payé sa dette à la société...

L'attention du groupe se réveilla soudain. Garbov avait les yeux aussi brillants que des braises attisées par le vent d'une nuit d'été.

– T'as buté un mec ? demanda Eugène Magbo, un jeune Black au regard rond comme des billes de verre.

Rafik se rembrunit, comme si ce souvenir était encore pour lui une douloureuse épreuve. Il leva son verre devant lui, semblant y chercher un sens à ce qu'il allait dire. Il fallait qu'il trouve une idée. Vite ! Qu'il improvise. Il était déjà allé trop loin sur ce sujet. Tant pis. Il referma l'un de ses énormes poings dans le vide.

– Dans un bar, un soir. Un mec qui avait trop picolé. Il a voulu me planter à la sortie. Je lui ai brisé une cervicale pendant la bagarre. Les témoins ont dit que j'étais en légitime défense, mais le juge n'a rien voulu savoir. Cet enfoiré était braqué contre moi. Le délit de sale gueule... Ça vous dit quelque chose, les gars ?

Le Black éclata de rire.

– Tu te fous de nous, mec ? Le délit de sale gueule ? Putain... les flics me contrôlent dix fois par jour quand je me balade dans la rue ! Même tout seul sans mes potes ! Même avec une meuf !

Un Arabe au regard dur, que Rafik ne connaissait pas encore, acquiesça en silence, suivi par tous les autres. Les yeux se voilèrent de ressentiment, d'humiliation avalée à coups de bottes dans le derrière. Combien étaient-ils, à trimer pour Paris-Courses ? Sept ? Huit ? Le jeune homme les avait croisés, pour la plupart, depuis la veille, mais n'avait pas encore eu l'occasion de leur parler à tous.

Il prit soudain conscience de la précarité de leur existence, de l'impasse qui pesait sur leurs têtes. Ils étaient tous en réinsertion, en mise à l'épreuve ou en situation clandestine. Chacun d'eux avait eu au moins une fois affaire à la justice. Paris-Courses était ce qu'ils avaient trouvé de mieux au sortir de la maison d'arrêt ou du bureau d'un juge. Ils devaient garder le regard dirigé vers le sol et faire profil bas, la rage au cœur. Pas de protection sociale, pas d'impôts, pas de droits. Interdiction de lever les yeux vers l'avenir. Pour Ouzbine, la manne était à portée de main pour quelques euros à peine.

Et inépuisable.

Et si l'un d'eux venait à se faire prendre avec un colis illégal, le taulier crierait au scandale, nierait toute implication dans la combine et appuierait sur sa nuque pour lui faire boire la tasse jusqu'à ce qu'il se noie. Chargé comme un mulet, le type irait immédiatement en cabane *manu militari*. Et pour longtemps. Imparable. Le trafic avait encore de beaux jours devant lui avant que l'air commence à sentir la poudre pour Malik Ouzbine.

Un froid grandissant était tombé sur l'assemblée, plongeant chacun des hommes dans un abîme de morosité. Rafik rassembla ses esprits : la situation lui échappait. Scoriggia venait de regarder sa montre. Anton remuait des fesses sur son tabouret. Ils allaient partir, rentrer chez eux. Il tenta le tout pour le tout et commanda une nouvelle tournée générale. Il patienta le temps que le serveur dispose les verres sur le comptoir, puis il se pencha vers le centre du groupe, baissant la voix pour qu'elle ne franchisse pas leur cercle.

– Et ce type, là... Samir... Il paraît qu'il a été descendu il y a deux jours. Ça arrive souvent, ce genre de truc ? Je pensais pas que c'était dangereux, en plus, ce taf !

Les regards des hommes convergèrent alors vers Anton Gordov, comme pour guetter un signal de sa part. Rafik nota que les expressions étaient soudain devenues graves, tendues. Le Russe semblait jouer plus ou moins le rôle du chef de meute. S'il se fermait, c'en était fini. Il ne saurait rien de plus. Mais au moins, il saurait qui embarquer en priorité le lendemain pour un interrogatoire approfondi dans les locaux de la police.

Garbov soupira et but sa bière d'un trait avant de reposer le verre sur le bar et de s'y accouder. Ses yeux n'étaient plus aussi brûlants qu'une heure auparavant. L'alcool commençait à la dérider un peu, à lui faire baisser la garde. Il se pencha à son tour vers Rafik, lui exhalant une haleine chargée au visage.

– Samir a joué au con. Il s'est cru plus malin que tout le monde. Il y a des choses qu'il vaut mieux éviter de toucher. Des risques qu'il ne faut pas prendre.

Rafik l'observa d'un air d'incompréhension totale.

– Il ne bossait pas que pour la boîte ?

Anton Garbov posa un regard aigu sur le jeune géant. Son expression se durcit instantanément.

– Tu es trop curieux, Rafik. Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

Le jeune Turc réagit à l'instinct. Il fronça les sourcils d'un air peu commode.

– Ça me fout les jetons, Anton. Voilà ce que ça me fait ! On bute pas un mec simplement parce qu'il fait une livraison dans un immeuble de bourgeois. On démonte pas la gueule d'une fille parce qu'elle a discuté juste quelques minutes avec un employé ! Il se passe des trucs qui ne

me plaisent pas, dans cette boîte, et je vais me tirer de là vite fait, je te le garantis !

Magbo et les deux autres attendirent en silence quelques instants. Anton Garbov jeta alors un rapide regard circulaire dans la salle. Rafik Sgodovian voyait qu'il avait envie de parler, mais qu'un élément plus fort encore le faisait taire.

La peur.

Garbov consulta les autres du regard à son tour. Ce fut l'Arabe qui hocha la tête d'un geste sec. Et Rafik comprit. Finalement, le Russe n'était pas le chef. Juste le pit-bull de garde. Le vrai chef de ce groupe de paumés, c'était cet homme à l'air farouche et au visage taillé à coups de serpe, le nez comme une étrave de bateau. Rafik n'aurait pas pu lui donner d'âge précis, mais des fils d'argent couraient déjà dans sa chevelure encore brune.

L'Arabe ne prononça pas une seule parole. Son regard pointu suivait les lèvres de Garbov comme pour les découper s'il s'avisait de déborder de ce qu'il était autorisé à révéler.

– On ne peut rien te dire de précis, Rafik. Mais tu dois savoir qu'en plus de son boulot, Samir faisait des affaires de son côté. Des gens qu'il connaissait depuis la prison. Ça n'a pas plu à Malik, qui a voulu le virer, mais Samir n'était pas un tendre. Il avait besoin d'un job fixe pour couvrir ses autres activités, avoir un salaire qui tombe tous les mois pour éviter d'attirer l'attention des flics sur ses petites combines. Et il avait besoin que Malik lui foute la paix. Alors ses amis sont venus parler au patron pour le lui faire comprendre. Samir a été descendu moins d'un mois plus tard. Tu piges ?

Rafik hocha la tête. Oui, il comprenait. La mort de Samir Khaleb n'avait rien à voir avec l'écran de fumée de Paris-Courses. Malik Ouzbine était un lâche de la pire espèce. Il n'aurait jamais pris le risque d'affronter des hommes aussi dangereux. Ils s'étaient complètement plantés sur la cible. Le vrai client de Khaleb était caché derrière, bien en retrait.

Dans l'ombre.

Et son assassin également.

Deux jours... Il avait perdu deux jours à courir derrière une illusion.

– Tu m'écoutes, Rafik ?

Le jeune Turc cligna des yeux. Il baissa la voix en jetant un œil derrière lui.

– Oui, désolé, Anton, ça m'a secoué, ce que tu m'as dit. J'espère que ces types ne vont pas venir me demander de bosser pour eux...

– Il vaut mieux pas, non.

C'était la première fois que le jeune homme entendait la voix dure de l'Arabe, dont il ne connaissait toujours pas le nom. L'homme ébaucha un sourire mince comme une lame de rasoir sous sa

moustache très fine. Il était le seul à ne pas avoir commandé de boisson alcoolisée. Il avala du bout des lèvres une gorgée de son thé refroidi en replongeant dans son mutisme aride.

Anton Garbov ne put s'empêcher de surenchérir. Peut-être juste histoire de montrer qu'il était au courant de l'affaire.

– Parce que s'ils mettent la main sur toi, tu vas regretter le jour où tu es né. On ne rigole pas avec des types qui ont traversé autant de guerres en dix ans.

L'Arabe sans nom lança un cri incompréhensible, mais il était trop tard. Anton le regarda, soudain livide, les yeux écarquillés. Magbo et les autres cherchaient l'ombre de leurs pieds sur le sol, le cou plié en deux.

– Mais... Kahil...

Soudain hystérique, les yeux lançant des éclairs, l'Arabe pointa un doigt rageur vers la rue et lui ordonna de sortir immédiatement du bar. Malgré sa musculature imposante et une bonne tête de plus que son mentor qui le poussait dans le dos, le Russe quitta rapidement les lieux tandis que Rafik réfléchissait à toute vitesse. Il venait de recevoir une information capitale. Une information qui allait enfin pouvoir orienter l'enquête vers un profil de suspects potentiels.

Des types qui ont traversé autant de guerres en dix ans...

Son cerveau tournait au régime maximum. De qui Anton avait-il parlé ? Israël ? Non, ce pays était en conflit depuis bien plus longtemps que ça. L'Irak, L'Iran ? Un État africain ?

Et soudain, il sut. Le mot lui sauta dessus comme un chien enragé.

Yougoslavie.

À la suite de la chute du parti communiste en Europe, en 1989, le pays avait été dissous en plusieurs états, provoquant des guerres qui avaient duré dix longues années, jetant des millions de civils dans la terreur et la misère.

Il fallait absolument qu'il la communique au commandant Magne avant d'aller discuter quelques heures avec la belle Yasmina.

Et ensuite, il s'occuperait de cet enfoiré d'Ouzbine.

Rafik régla les consommations et se leva de son siège. Il en avait assez entendu. Et de toute façon, aucun autre homme ne dirait plus rien, à présent. Il salua ses compagnons d'un soir, songeant avec regrets qu'il ne les reverrait pas avant un bon moment, et que la fois prochaine serait peut-être dans l'enceinte d'un tribunal.

Au moment de sortir, il sentit une main s'accrocher à son bras. Une main costaude et noire. Il se retourna d'un bloc. C'était Eugène Magbo. L'Africain ne souriait plus.

– Je serais toi, j'oublierais ce que tu viens d'entendre, mec... De toute façon, Kahil n'est pas son vrai nom. C'est Malik qui l'appelle comme ça. *Celui qui a les yeux noirs.* Fais attention, Rafik. Ces yeux-là

sont posés sur toi, à présent.

Lisa reprit conscience dans un monde de douleur brouillée de brume. Des voiles d'or traversaient les rideaux légers de la chambre et caressaient son corps épuisé. Elle ouvrit les yeux et le regretta aussitôt. Un troupeau de buffles traversa son cerveau. Des éclairs zébrèrent son esprit comme pour le déchirer à coups de griffes électriques.

Elle réalisa qu'elle était encore habillée, allongée sur la couverture de laine. Elle ne se souvenait pas de s'être couchée, d'avoir fermé le rideau de fer sur sa mémoire. L'odeur de l'alcool était encore présente dans la pièce, enroulée autour du lit et de ses vêtements.

Une montée de bile la força à se tordre sur le côté, impuissante à la juguler. Elle allait payer. Son corps, peu habitué aux excès de whisky, le lui faisait déjà comprendre avec force. Elle ôta son pantalon et se plia en chien de fusil sous les draps.

Au moins, la chambre avait cessé de tourner comme un sinistre manège fantôme. Elle savait qu'il allait falloir qu'elle se lève, qu'elle affronte à nouveau la lettre de son père. Cette lettre qui lui avait arraché une partie d'elle-même, qui lui avait rendu un passé qu'elle n'avait jamais connu. Que des meurtriers lui avaient volé alors qu'elle n'était encore qu'un nourrisson dans son berceau.

Les larmes vinrent sans qu'elle s'en rende compte. Elle s'y abandonna, le visage entre les bras, comme on se laisse emporter par les flots d'une rivière sauvage. Aucun moyen de remonter le courant. Juste essayer de garder le nez de la barque face aux remous, face aux tourbillons d'écume.

Face au vide.

Elle allait devoir vivre avec ça. Avec la mort comme compagnon. Sa mère, son père, tous les deux assassinés, tous les deux réduits à néant par la volonté d'une force maléfique. Une force qui avait traqué sa mère depuis l'Italie, qui avait poussé son père jusque dans ses derniers retranchements. Jusqu'à la menace qui pesait sur sa fille de douze ans. Lionel Heslin avait fait le choix de donner sa vie pour sauver la sienne. Pour que la traque s'arrête enfin. Pour qu'elle puisse vivre.

Il n'avait pas réussi à protéger la mère, et n'avait trouvé qu'une seule solution pour que les tueurs ne s'en prennent pas à sa fille.

Disparaître.

Et il n'avait pas hésité.

La jeune femme laissa passer les sanglots en courbant le dos, un goût acre de fiel dans la bouche. Le sel brûla ses lèvres de désespoir jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus une seule larme dans le corps.

Elle resta longtemps prostrée, observant entre ses paupières entrouvertes les rayons de miel reculer lentement sur les draps. Quelle heure était-il ? Avant midi, certainement. Le soleil grimpait vers son zénith. Au sein de son ventre meurtri, son estomac retrouvait peu à peu sa place après avoir passé une partie de la nuit à se retourner au-dessus de la porcelaine souillée des toilettes.

Lisa se força à se redresser contre la tête du lit, grimaçant sous la douleur que lui renvoyaient son cerveau, son dos, ses côtes, ses épaules. Tout son corps lui hurlait de se recoucher. La lutte de la veille avait laissé des traces sur sa peau, partout où son regard portait. Des bleus se paraient de jaune sombre et de violet sur ses biceps et ses avant-bras. Si elle se fiait à ses doigts qui parcouraient les bosses déformant son visage, elle devait en avoir plein la figure.

Elle avait eu chaud. Les deux types n'étaient pas venus pour discuter. Pas même pour la contraindre à autre chose d'avilissant. Non, ils s'étaient juste introduits dans le sous-sol de sa belle-mère pour la tuer, purement et simplement. Comme un obstacle que l'on doit abattre. Une menace que l'on doit éliminer.

Mais quel obstacle ? Une menace pour qui ?

Elle n'était arrivée dans le Sud que depuis l'avant-veille. En moins de quarante-huit heures, elle avait appris qu'Aline n'était pas sa mère, que celle qui lui avait donné la vie était morte assassinée quelques semaines après sa naissance, et que son père avait affronté la mort pour lui éviter la vengeance de ceux qui en avaient après lui. *Sans compter qu'elle avait hérité d'un improbable chalet en Suisse.*

Quelque part, au fond de sa cervelle aveuglée par les éclairs de la gueule de bois, un petit voyant d'alarme se mit à clignoter tout doucement. Lisa se redressa un peu plus sur son oreiller, les yeux bien ouverts, cette fois.

Pourquoi son père avait-il tenu à ce qu'elle n'hérite de cette bicoque qu'après la mort d'Aline ? Ils étaient divorcés depuis plus de vingt ans. Sa belle-mère n'aurait jamais pu se mettre en travers de cet héritage, même avec le meilleur avocat du monde. Alors, *pourquoi ?*

Lisa glissa ses jambes hors des draps et tâta le sol avec précaution. Apparemment, il avait décidé d'arrêter de tanguer. Elle se prit la tête entre les mains, consciente que le temps s'accélérait, à l'extérieur. Chassant les volutes de brouillard qui lui serraient l'esprit dans un étou glacé, elle s'efforça de considérer la situation avec objectivité.

Les hommes qui l'avaient manquée la veille au soir n'allaient pas abandonner sur un simple échec. Si ceux qui les avaient envoyés

avaient les moyens d'investigation qu'elle soupçonnait, ils n'allaient pas tarder à la retrouver. Et mettre leur projet à exécution, une bonne fois pour toutes.

Appeler Daniel. Oui, elle devait appeler Daniel. Il fallait qu'elle le mette au courant. Qu'elle demande de l'aide pour tenter d'identifier les deux inconnus. Seule, elle n'y parviendrait pas. Pire, ce serait même de la folie. Mais elle le connaissait si bien. Il allait prendre le premier train pour la rejoindre, laisser tomber tout ce qu'il avait en cours pour venir la retrouver. Estier était foutu de lui coller un blâme au cul, rien que pour l'emmerder. Le capitaine Magne prenait trop d'envergure, au CP 10. L'occasion serait trop belle de lui glisser une grosse banane sous les semelles. Le commissaire ne laisserait pas passer une telle aubaine de mettre Magne en porte-à-faux. Et tout ça à cause d'elle...

Lisa chercha son portable des yeux. Il était resté sur la table de nuit, près du réveil. Le réveil qui affichait 13 h 30.

13 h 30 !

Elle se souvint soudain. En été, l'horloge a deux heures de décalage avec le soleil. Ces deux heures l'avaient trompée. Il était beaucoup plus tard qu'elle l'avait imaginé. Elle devait se bouger les fesses. Et rapidement.

La jeune femme s'arracha au lit avec un gémissement et se traîna jusqu'à la salle de bains. Elle se mit nue et se contempla sans aménité dans la glace de la salle de bains, les mains agrippées au lavabo. Son corps avait fondu, depuis quelques semaines. L'âpreté de son métier commençait à montrer sa carcasse décharnée sous sa propre peau.

Les longues soirées passées à chercher des renseignements, à traquer des ombres insaisissables, à consulter des listes sans fin menant la plupart du temps à une impasse, les criminels endurcis qu'une simple erreur de procédure laissait ressortir libre dans la rue, un sourire cruel déformant leurs lèvres, tout cela la minait en profondeur sans qu'elle le reconnaisse. L'avouer, encore plus à soi-même, était synonyme de renoncement, d'abandon.

Plus elle y pensait, plus le lien entre sa visite au notaire et l'agression de la veille lui apparaissait évident. Les tueurs en avaient eu après elle juste après sa sortie du cabinet notarial. Pas avant. Qu'est-ce qui avait changé entretemps ?

La lettre. C'était bien la lettre qu'ils voulaient ! Mais comment avaient-ils su ? Personne n'était au courant de l'existence de cette enveloppe. Personne à part... le notaire lui-même. Se pouvait-il que Lespierre ait rompu son serment de confidentialité en parlant de cette lettre à une autre personne ? N'était-il pas de plus un ami de son père ? Un ami de longue date ? Un homme de confiance ?

Lasse de remuer des réflexions qui ne menaient à rien, elle se

dirigea vers la télévision et la brancha sur une chaîne d'informations en continu.

Cela ne prit pas plus de cinq minutes. La nouvelle tournait en boucle depuis le début de la matinée. Maître Lespierre, notaire à Sanary depuis plus de trente ans, avait été retrouvé mort dans son bureau, baignant dans son propre sang, le cou tranché d'une oreille à l'autre.

Lisa se passa une langue épaisse sur ses lèvres tuméfiées. Elle venait de prendre sa décision en une fraction de seconde, signe que l'alcool reflua dans ses veines. Que la vie y revenait, encadrée par son cortège de silhouettes inquiétantes.

Comme la veille, son appel sur le portable de Magne resta sans réponse. Elle laissa un message laconique puis raccrocha. Elle n'avait plus une seconde à perdre.

Elle n'espérait qu'une seule chose.

Que maître Lespierre n'avait pas parlé du chalet de son père à ceux qui étaient venus chez lui pour le tuer.

Ni de la voiture...

5 septembre, J-3

Magne reposa le combiné, pensif. Le rapport de Martial Gallerne était clair, mais bref. En dehors d'un passé un peu flou avant l'année de ses vingt-six ans, en 1991, durant laquelle il avait été condamné pour la seconde fois et incarcéré quelques semaines pour trafic de cannabis, Nabil Souleymane n'avait jamais fait parler de lui dans aucune affaire criminelle.

Ce qui ne voulait pas dire qu'il n'y avait pas participé, bien entendu. Simplement qu'il ne s'était plus jamais fait prendre. Un type intelligent, rusé comme un renard, qui restait soigneusement à l'abri de la pluie des emmerdes.

Mais mort quand même, juste parce qu'il avait son sexe à la place du cerveau. Parce que celui-ci l'avait guidé jusqu'à la mauvaise porte et qu'il avait tambouriné dessus, oubliant de garder un œil ouvert pour surveiller les couloirs obscurs où le guettait l'araignée venimeuse, patientant dans sa toile de satin.

Car l'enquête menée par Gallerne avait été un modèle de célérité. Et d'échec. Les voisins de Souleymane lui avaient dévoilé que le mort se rendait souvent à l'appartement 227, situé deux étages en dessous du sien, chez une femme blonde aux seins gonflés à l'hélium, dont les tenues provocantes et échancrées, les yeux maquillés comme une voiture volée et le rouge à lèvres écarlate, étalé en permanence sur ses lèvres charnues et gourmandes, faisaient plus penser à une activité d'arpenteuse de trottoir qu'à celle d'une ménagère.

Une femme qui avait emménagé là depuis deux mois avec son mari, pauvre type transparent qui ne voyait rien de ce qui se déroulait en coulisses en son absence.

Une femme qui avait disparu aussitôt l'assassinat de Souleymane perpétré dans le parking. Avec son mari. Plus exactement, avec celui qui lui avait servi d'écran de fumée de mari. Renseignements pris chez le gardien, les papiers fournis par le couple lors de la location de l'appartement n'avaient pas résisté à un examen approfondi. Tous faux. Identité, fiches de paye, relevé d'identité bancaire... la totale. Comme ils avaient versé une caution en liquide, et payé leurs loyers de même depuis leur arrivée, personne n'avait pensé à vérifier quoi que ce soit. On ne soupçonne pas de l'argent frais d'être malhonnête.

La preuve était faite, s'il en était vraiment besoin. Souleymane était surveillé depuis un moment. Surveillé même de très près, d'après les déclarations des locataires de l'appartement 228... Les cris qui fusaient du logement voisin lorsque le mari s'absentait empêchaient même parfois les voisins de rester chez eux. Une vraie furie de sexe. Quelque chose de dégoûtant, avaient-ils précisé en fronçant le nez.

Magne sourit en relisant le compte rendu de l'interrogatoire. *Quelque chose de dégoûtant...* L'araignée avait fait main basse sur les hormones de Souleymane. Elle l'avait complètement vampé, dénudé avant la mise à mort. Quel meilleur moyen que l'oreiller pour tirer les vers du nez de celui que l'on doit surveiller ? Quel meilleur paravent que celui qui revêt la panoplie d'une maîtresse complètement délurée et toujours accessible ?

Nabil Souleymane avait baissé la garde après le pantalon, laissant la traîtresse le percer à jour. Une fois qu'elle avait eu ce qu'elle était venue chercher, elle l'avait rejeté sur la grève comme une épave charriée par le courant. Souleymane avait parlé une fois, il pouvait recommencer. Il avait à tout prix fallu l'en empêcher.

Magne soupira. Ils n'avaient aucun indice permettant d'étayer la moindre supposition quant à l'identité du couple. Une commerçante du quartier, gérante d'une petite supérette, interrogée par l'équipe qui avait sondé le voisinage, avait reconnu la description de la blonde. Elle avait entendu son mari prononcer son prénom, tandis qu'ils cherchaient quelque chose dans les rayons quelques jours avant le meurtre. Un type quelconque, avec une calvitie naissante rose pâle affligée d'une vilaine tache couleur lie-de-vin et de grosses lunettes fumées. Elle s'était demandé ce que cette si belle fille fichait avec ce type très ordinaire.

Natacha.

Il était prêt à parier que ce n'était qu'un prénom de guerre. Un autre écran de fumée qui ne mènerait à rien de tangible. Tout avait été minutieusement préparé par le couple, même leur départ en abandonnant l'appartement vierge d'empreintes digitales. Un ménage soigné, certainement prévu d'avance, vu le peu de temps dont ils avaient disposé entre le crime et l'arrivée des enquêteurs. Il n'y avait eu qu'à ôter les draps du lit et nettoyer les dernières poignées de porte de toute trace humaine. Pas de linge, pas de vaisselle sale, pas de serviettes... le vide intersidéral. Les hommes de l'IJ avaient passé de nombreuses heures en position de fox-terrier devant une garenne, le derrière dirigé vers le plafond, à la recherche du moindre morceau de cheveu, de la moindre rognure d'ongle.

En vain. Le couple s'était évaporé sans laisser de traces.

La commerçante, décidément très observatrice, ce qui n'était pas si courant parmi les témoins, avait précisé que la femme avait répondu

dans une langue qu'elle ne connaissait pas. Elle avait un accent slave. Ou quelque chose d'avoisinant. D'Europe de l'Est, en tout cas. Non, elle n'avait pas installé de caméras de surveillance dans son magasin. Il n'y avait pas de problèmes, dans ce quartier. Des gens comme vous et moi. Pas de bandes de voyous, pas d'agressions. À quoi bon dépenser de l'argent pour ça ?

Du genre slave... Magne se redressa. Il n'avait pas percuté tout de suite, mais il tenait peut-être là une information de premier plan. Pour se dissimuler, une femme peut se farder, se teindre en blonde, porter des vêtements de poule de luxe, se faire passer pour une délaissée par son mari. Mais au fond d'elle-même, il reste toujours une partie, même infime, de sa vraie personnalité. Un Moi inaliénable qui la trahit aussi sûrement que son passeport.

Natacha. Elle n'avait pas pu résister à la tentation d'emprunter un prénom à sa propre culture. À ses propres origines. Lorsqu'on modifie son apparence, peut-on réellement penser à chaque instant à dénaturer l'accent avec lequel on prononce sa langue maternelle ?

Natacha avait commis une erreur en négligeant ce détail.

Mais comment allait-il pouvoir l'exploiter ?

Pour la millième fois, la jeune femme jeta un coup d'œil appuyé dans son rétroviseur. La berline sombre était toujours là, cent mètres derrière la Jaguar. Elle la suivait à la même vitesse depuis plus de cent kilomètres. Elle consulta son compteur de vitesse, calé sur 130 km/h depuis qu'elle avait rejoint l'autoroute. La voiture la suivait-elle vraiment ? À cette époque de limitation drastique de la vitesse, les régulateurs étaient monnaie courante dans les voitures de moyenne et haut de gamme, tendant à faire ressembler les trajets longue distance à des convois de chenilles processionnaires.

Il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir.

Douze kilomètres plus loin, elle mit son clignotant et ralentit en s'engageant dans la voie d'accès d'une aire bondée de touristes sur le retour. Elle tourna brièvement la tête vers les vitres teintées lorsque la berline la doubla et disparut au milieu de la circulation en direction de Paris. Une Mercedes. Modèle luxe. Noir et chromes. Plus un caprice d'homme d'affaires imbu de son fric que d'un truand voulant passer inaperçu.

La jeune femme contourna la zone de restauration et se gara loin de la foule, à l'extrémité du parking. Une fois la voiture immobilisée sous le soleil de plomb, la chaleur devint très vite insupportable. Lisa sortit de l'habitacle et verrouilla la portière avant de se diriger vers le bâtiment pour acheter une bouteille d'eau. Elle traversa en fronçant le nez une pelouse jonchée de détritus abandonnés par des porcs pressés.

Sa bouteille fraîche dans un sac, additionnée de quelques barres chocolatées, d'un paquet de gâteaux et d'une lampe torche halogène qui s'avérerait certainement nécessaire à son arrivée au chalet, elle prit un café au distributeur et s'accorda plusieurs minutes pour le boire à petites gorgées, le temps d'évacuer le stress.

Elle regarda au loin, à l'extérieur, vers les couples de vacanciers éparpillés sur les tables de bois qui parsemaient la pelouse de l'aire. Ils étaient entourés de gamins un peu énervés de rentrer chez eux, après un mois de baignades et de farniente. Bientôt, ce serait l'école et la discipline. Mais pour le moment, ils avaient conscience de brûler leurs dernières cartouches de liberté et avaient bien l'intention d'en profiter. Ils couraient dans tous les sens, au grand dam des mères qui les

appelaient souvent en vain, chahutant comme des chiens fous.

Lisa avala une gorgée de café tiède et amer. Elle n'avait jamais connu cela, elle. Un père, une mère, des frères et sœurs : une famille... Les seuls souvenirs heureux qu'elle gardait de son enfance étaient les rares moments que son père était parvenu à arracher à sa charge de travail pour l'emmener au zoo ou au cinéma. Ensuite, après la disparition du juge, ses grands-parents avaient fait de leur mieux pour s'occuper d'elle, mais ils étaient déjà âgés et elle avait appris à ne compter que sur elle pour remplir ses longues journées de solitude.

Pire, les autres enfants l'ennuyaient profondément, ne pensant qu'à jouer ou se chamailler. Elle les évitait le plus possible. Trop joyeux, trop insouciant, trop riches de ce qu'elle n'avait pas. Elle était devenue une sorte d'ermite dans son propre corps qui refusait de pousser. Les garçons se moquaient d'elle à voix basse en la montrant du doigt, mais ils évitaient de le faire de trop près, car elle leur avait déjà montré qu'elle avait des poings et n'avait pas peur de s'en servir. Avoir un corps de fillette n'empêchait pas d'avoir l'âme d'un cogneur.

La jeune femme broya le gobelet dans sa main, le jeta dans une corbeille et quitta le bâtiment frais pour le parking chauffé à blanc par le soleil.

Lorsqu'elle parvint à proximité de sa voiture, elle ralentit soudain. Un minivan s'était garé sur l'emplacement jouxtant celui de la Jaguar. Une ombre s'allongeait sur le capot de l'anglaise. Un type était penché sur la vitre conducteur, la main en visière au-dessus des yeux.

Lisa fit lentement le tour du minivan désert et approcha du type par-derrière. Grand et mince comme une planche à voile, l'homme paraissait flotter dans sa chemise hawaïenne tel un squelette enroulé dans un rideau. Les cheveux longs noués en catogan, il portait un short kaki et des sandales décolorées par l'eau de mer. Elle aperçut des branches de lunettes sur ses oreilles.

Lisa respira. *Non dangereux*, lui murmura une petite voix au fond de son cerveau.

C'est alors que l'inconnu tendit la main et appuya sur la poignée de la portière. Une seconde plus tard, il avait le visage collé au capot, un genou enfoncé dans les reins et le bras tordu dans le dos. Ses lunettes de soleil tombèrent sur l'asphalte avec un bruit de casse. Lisa posa le pied dessus en forçant sa prise pour bloquer le type avant qu'il ne puisse l'éjecter d'un mouvement brusque des reins. Elle lui frappa l'arrière du crâne d'un coup sec du plat de la main.

– T'es qui, toi ?

En entendant la voix féminine, l'homme tenta de se cabrer, mais Lisa n'était pas une débutante. Elle savait que c'était très souvent le cas, que l'orgueil du mâle lui laissait croire qu'il devait toujours avoir le dessus sur une femme, par le simple fait de la grosseur de ses

muscles. Les hommes étaient habitués à penser avec leurs muscles. Ou avec leur sexe. Ce qui revenait souvent au même.

Lisa appuya encore plus fort sur sa clé, lui tordant le poignet jusqu'à la limite de rupture. Le type au catogan poussa un cri de douleur et s'immobilisa, haletant, le nez écrasé sur le pare-brise.

– Mais qu'est-ce que vous voulez, bordel ? Vous me faites mal !

– Qu'est-ce que tu fous avec ma caisse, connard ?

L'homme se tendit sur la pointe de pied pour échapper à la pression inexorable dans son épaule. Pour rien. Son bras était immobilisé par une poigne de fer.

– R... rien, je vous jure ! Je regardais, c'est tout...

Lisa remonta la clé d'une paire de centimètres. La rage flamboya dans ses prunelles comme un arc électrique.

– Ne me prends pas pour une conne ! Pourquoi t'as essayé d'ouvrir la portière ? Tu regardes avec les doigts, toi ?

L'homme gémit et se mit à sangloter comme un enfant.

– Ah !... Putain, j'ai toujours rêvé de cette bagnole... Merde, je faisais rien de mal... Aïe !...

Lisa sentit soudain un grand froid l'envahir. Elle était en train de perdre les pédales. Son prisonnier n'était rien d'autre qu'un amateur de vieilles voitures un peu trop curieux. Cela ne faisait pas de lui un criminel en puissance. Mais qu'est-ce qui lui prenait, aujourd'hui, bon sang ? La Mercedes, puis ce type qu'elle était en train de molester... le monde entier n'était pas à sa poursuite, tout de même.

Elle relâcha le poignet de l'inconnu et le laissa se retourner. Par prudence, elle fit un pas en arrière. L'homme grimaçait de douleur en se tenant l'avant-bras. Il la considéra d'un air incrédule, le regard noyé de colère. Il avait été maîtrisé par une femme qui ne devait pas peser plus de soixante kilos toute habillée ! Son ego n'allait visiblement jamais s'en remettre.

Lisa vit dans ses yeux qu'il allait ergoter, voire crier, rameuter la populace. La Sécurité du site, même, peut-être, dès qu'elle aurait le dos tourné. Elle n'avait pas de temps à perdre. Elle sortit sa carte de police et la lui brandit sous le nez.

– Tu as du bol : je ne suis pas en service. Ta tentative d'effraction t'aura juste coûté une paire de carreaux. Allez, tire-toi !

L'inconnu hésita, puis il ramassa ses lunettes brisées et fila sans demander son reste. Lisa l'entendit grommeler dans sa barbe en s'éloignant. Elle crut entendre un mot ou deux terminant par « asse ». Rien à foutre. Elle le méritait, après tout.

Elle déverrouilla la portière de la Jaguar. Ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil circulaire sur le parking plein à craquer. Personne ne semblait avoir remarqué l'algarade. La merde des autres ne regarde que les autres. L'instinct de survie du voyageur qui ne souhaite pas se

retrouver au milieu d'une bagarre, quitte à laisser une femme seule se débrouiller par ses propres moyens avec un agresseur. Elle avait l'impression d'être transparente. Invisible. Rien de bien différent de ce qu'elle avait vécu dans son enfance, en somme. La boucle était bouclée.

Elle démarra et s'engagea vers la sortie. Le parking disparut bientôt dans son rétroviseur, noyé dans l'air saturé de chaleur. La jeune femme appuya sur le champignon et reprit la route de Paris. À Lyon, elle bifurquerait vers Genève. Ensuite, il faudrait qu'elle trouve une carte routière de la Suisse.

Lorsqu'elle eut atteint les 130 km/h, elle se détendit un peu. Genève n'était plus qu'à un peu plus de trois heures de route. Elle s'y arrêterait pour dîner de bonne heure. Elle pourrait ainsi finir la route de nuit et dormir au chalet, si tout allait bien. C'est-à-dire si elle trouvait l'endroit sur la carte et décryptait les panneaux routiers écrits en allemand à la lumière des phares, si la serrure n'était pas rouillée à mort depuis vingt ans, et s'il y avait autre chose qu'un matelas moisi dévoré par les souris pour s'allonger et essayer de dormir quelques heures.

Elle soupira, refusant de se laisser décourager. Elle bailla et leva machinalement le nez vers le rétroviseur.

Son cœur s'arrêta de battre.

Cent mètres derrière elle.

Une voiture la suivait.

Noire et chromes.

5 septembre, J-3

Le commandant Magne relut pour la troisième fois d'affilée le rapport de police et le compte-rendu de Philippe Torrentin, le légiste. Pris par le temps, il n'avait pas pu se rendre sur le lieu de l'assassinat du chirurgien. Le départ d'Henri l'avait verrouillé sur les dossiers du juge Heslin. Le commandant Picaud avait envoyé un autre enquêteur sur les lieux, un type que Magne avait croisé une fois ou deux dans les couloirs depuis son arrivée dans le service. Le lieutenant Pelletier. Jeune recrue de l'École de police, sorti parmi les premiers de sa promotion l'année précédente, Pelletier affichait un air supérieur condescendant ou un sourire charmeur lorsqu'il s'adressait à l'un de ses collègues, selon qu'il s'agissait d'un homme ou d'une femme.

Dans les deux cas, Magne sentait des fourmis lui courir sur les phalanges. Pelletier ne lui revenait pas. Mais alors pas du tout. Cependant, il fallait avouer que son rapport était bien torché. Sobre, clair, et efficace. Révélateur de l'esprit de celui qui l'avait écrit. Brillant et affûté comme une lame de rasoir, les dents prêtes à rayer le parquet.

D'après Torrentin, le docteur Vignon avait été abattu la veille, vers 23 heures, de deux balles de 9 mm en pleine tête. Boum boum. Rien de volé, rien de fracturé, un vrai meurtre prémédité et exécuté de sang-froid. Ça s'était passé chez lui, à Suresnes, dans le salon de sa maison cossue. Pour l'instant, on n'avait pas découvert d'indices manifestes comme des traces de pas, une signature de sang sur le sol ou des empreintes papillaires visibles. Quelques cheveux, en revanche, notamment de femme, une brune, avaient été retrouvés dans le garage. Les recherches ADN étaient en cours. Les balles, une dans un mur, l'autre dans le plancher, avaient été extraites et envoyées au labo. Le train-train habituel.

Vignon, veuf, la soixantaine, vivait seul avec Jean, son fils handicapé, depuis des années. C'était le centre où Jean était accueilli lorsque son père ne pouvait pas le garder qui avait fini par appeler la police en ne le voyant pas revenir le lendemain matin. Le téléphone du toubib avait sonné dans le vide pendant plus de deux heures avant que quelqu'un ne se décide à aller voir chez lui. On avait retrouvé Jean errant dans les rues, visiblement en état de choc. Il était

incapable de prononcer un mot cohérent. Il avait ensuite été ramené au Centre et placé sous sédatifs. Vu son état, on avait eu peur qu'il finisse par attenter à sa propre vie.

Lorsqu'il avait appris que c'était Pelletier-le-jeune-trou-du-cul qui allait se rendre sur la scène du crime à sa place, Magne avait dû se faire violence pour ne pas obéir à la petite voix qui lui hurlait d'y aller quand même. La coïncidence du mode de mise à mort du chirurgien avec les meurtres de Lionel Heslin, Nabil Souleymane et Samir Khaleb ne pouvait être imputée au hasard. *A priori*, il s'agissait bel et bien d'un nettoyage par le vide, d'une éradication de témoins gênants. Magne pria qu'aucun élément important n'ait échappé au jeune homme, pas encore rodé aux scènes de carnage. Pour l'instant, il n'avait aucun moyen de le savoir.

La multiplicité des assassinats, si elle faisait monter la hiérarchie dans les tours devant l'absence de résultats, avait au moins l'avantage de sortir l'affaire de l'ombre où elle végétait depuis plus de vingt ans. Chaque nouvelle victime était une porte à ouvrir, un nouveau lien à creuser. Une nouvelle piste. Opaque, certes, mais une piste quand même.

Une question revenait sans cesse.

Pourquoi le tueur utilisait-il à chaque fois la même arme pour commettre tous ses crimes ? Et où avait-il trouvé ce putain de flingue ?

Voulait-il en finir ? Avait-il, au fond de sa conscience dérangée, l'envie confuse que la police mette un terme à sa cavale ? Voulait-il dénoncer quelque chose ? *Voulait-il se venger ?*

L'officier eut un frisson désagréable. Si quelqu'un avait une bonne raison d'utiliser l'arme qui avait tué le juge Heslin pour accomplir ses méfaits, elle était bien cachée. La seule personne, à sa connaissance, qui avait un mobile évident pour le faire, était...

Non.

C'était ridicule.

Impensable.

Magne chassa cette idée nauséabonde de son esprit et reposa les papiers sur son bureau, les yeux brûlants. Il consulta sa montre. 23 h 30. Trop tard pour dîner. Trop tôt pour rentrer. Il se leva et jeta un regard fatigué par la fenêtre. La nuit avait pris possession de Paris. Demain serait un autre jour. Un jour âpre, qui le rapprocherait encore de quelques heures du retour de la femme qu'il aimait.

Lisa...

L'officier soupira. Les lumières de la ville s'éteignaient peu à peu dans les foyers parisiens. Des hommes, des femmes, des amants se retrouvaient sous la couette, commençaient leur fusion dans l'obscurité propice de leurs chambres. Lui se sentait vide de sentiments, vide de l'absence de la jeune femme. Cela durait à présent

depuis plus de dix jours. Les appels de Lisa se faisaient plus rares au fur et à mesure que les jours passaient, comme si elle avait trouvé un autre centre d'intérêt que lui. Il avait la sinistre impression qu'il n'était plus au centre de ses pensées, qu'elle était toute entière dirigée vers autre chose.

Autre chose...

La mort de sa mère ? Cette femme qu'elle n'avait pratiquement jamais connue ? Ou bien s'agissait-il de quelque chose de plus noir que cela ? Un autre homme ?

Magne se passa la langue sur ses lèvres sèches, refrénant les battements de son cœur qui s'emballait. Lisa ne lui appartenait pas. Il n'avait aucun droit sur elle, aucune prérogative. Elle était libre de faire ce qu'elle voulait, de voir qui elle voulait. D'aimer qui elle voulait.

Le commandant ouvrit la fenêtre mansardée en forçant d'un coup sec sur le joint de peinture craquelée. La vitre se fendit dans un angle.

Rien à foutre.

Il avait besoin d'air.

Il venait de passer plus de vingt heures assis dans son bureau. La fatigue lui arrachait des étincelles de douleur dans les vertèbres, ses paupières se fermaient toutes seules.

Tout cela pour rien, ou presque. Henri n'avait pas appelé, Lisa n'avait pas appelé, Rafik n'appelait pas. Il avait l'impression d'être un commandant de navire fantôme, le nez cinglé par les embruns de l'océan, conscient que ses hommes se battaient contre les éléments déchaînés sans même pouvoir les apercevoir.

Un navire qui avançait dans la nuit, sans lumière, sans gouvernail, sans compas, et toutes voiles dehors.

6 septembre, J-2

Rafik gara le scooter hors de vue de l'appartement de Yasmina, juste après l'angle de la rue Thilliez. Précaution qui pouvait s'avérer utile si elle n'était pas seule chez elle. S'il entendait la voix de Malik derrière la porte, Rafik ferait demi-tour et attendrait qu'il s'en aille. Avant de s'occuper de lui, le jeune homme voulait d'abord tirer les vers du nez de Yasmina. Il aurait ensuite tout loisir de se pencher sur le cas de son patron, une fois qu'elle lui aurait révélé son adresse. La belle ne la lui refuserait pas. Surtout avec ce qu'il avait en tête pour la soirée. L'alcool aidant, Rafik avait les idées qui affluaient en masse sans qu'il ait besoin de les solliciter. La jeune Maghrébine l'excitait au plus haut point. Il leva les yeux vers la façade obscure et cracha son chewing-gum dans la rue. Yasmina aimait la menthe. Ça cacherait peut-être un peu l'odeur aigre de toute la bière qu'il avait ingurgitée dans la soirée.

Il était minuit passé de quelques minutes. La rue était sombre et déserte. La soirée s'était poursuivie à vider des verres, à Bastille, jusqu'à ce que les coursiers grimacent, un par un, sous les rots de trop-plein. Les hommes avaient fini par s'en aller, remontant sans entrain sur leur deux-roues pour rentrer dans leur banlieue grise. Rafik était parti le dernier, juste pour être certain que les autres s'en souviendraient. Qu'ils l'affirmeraient si l'on venait leur poser des questions, l'œil soupçonneux. Parce que la nuit allait être mouvementée. *Très* mouvementée. Et qu'il ne devait pas arriver trop tôt chez Yasmina.

Il avait appelé le commandant et lui avait expliqué qu'il tenait quelque chose, avec Anton et la Yougoslavie. Qu'il allait pousser ses recherches un peu plus loin, durant la nuit – seul, puisqu'Henri était en Suisse – et qu'il l'appellerait à nouveau au matin pour lui faire son rapport des événements. Mais il n'avait pas mentionné son rendez-vous prometteur avec Yasmina. Il allait passer une heure ou deux avec la demoiselle aux lèvres charnues, puis il rentrerait chez lui prendre une bonne douche avant de partir en guerre contre Malik Ouzbine. Rien de tel que d'avoir le corps en paix pour s'éclaircir le cerveau. Il devrait réfléchir vite et bien avant de s'attaquer au patron de Paris-Courses. Ouzbine était un vrai serpent venimeux. Il n'aurait qu'un seul coup à jouer avec lui.

Il allait lui couper les crochets. Lui arracher les glandes à venin. Lui ôter définitivement l'envie de lever la main sur une femme, fût-ce pour lui caresser la joue.

Le bas-ventre tendu par l'attente, le géant sourit en poussant la porte de l'immeuble sans digicode ni serrure automatique. Ça allait être plus facile que prévu. D'abord, il devait s'assurer que Malik n'était pas dans les parages, pour la propre sécurité de la jeune femme.

Rafik s'approcha des boîtes à lettres accrochées de guingois au mur de béton tagué comme un entrepôt de Seine-Saint-Denis. Une étiquette neuve indiquait « *Yasmina Zaraoui, 3e gauche. 34* ».

Son sourire s'élargit. Cette étiquette, elle l'avait mise là pour lui. C'était certain. Elle savait qu'il allait venir. Qu'il avait envie d'elle. Les atomes de leurs corps s'étaient affolés en une seule seconde, le matin même, tandis qu'elle frôlait sa bouche de son haleine parfumée.

Rafik monta une volée de marches de bois, le sang battant de plus en plus fort aux tempes. Les lames de chêne, vieilles d'au moins deux siècles, grincèrent sous son poids tandis qu'il attaquait le troisième étage.

Arrivé sur le palier, le jeune homme marqua un temps d'arrêt. Une odeur désagréable régnait dans le couloir. Une odeur métallique, âpre et inquiétante. Rafik la reconnut tout de suite.

L'odeur du sang.

Ça venait de la gauche.

La porte du 34 était entrebâillée.

Le jeune homme porta la main à sa hanche. Il tâta sa ceinture vide et serra les dents. Son arme de service était rangée depuis deux jours dans le coffre de sécurité du commissariat.

De la porte entrouverte, une lame de lumière coupait le couloir d'éclats de couleur mobiles. La télévision. Le son, presque inaudible, couvrait à peine sa respiration oppressée. Rafik avança lentement, les oreilles aux aguets. Sous les autres portes, pas un rai, pas un bruit ne filtraient. Il avait l'impression d'être seul au monde. Seul en enfer.

Il poussa la porte du 34 du bout de la semelle, découvrant la pointe d'un pied nu juste derrière.

Un pied ensanglanté.

Un pied de femme.

Le jeune Turc étouffa un gémissement et s'accroupit, prenant soin de ne pas poser les mains sur le chambranle. Il écarta un peu plus le battant du coude, le cœur prêt à se rompre. Les yeux morts de Yasmina le fixaient sans le voir, évanouis dans un monde d'où elle ne pouvait plus le discerner des autres ombres.

La jeune femme était complètement nue. Les blessures qui recouvraient son corps montraient qu'elle avait chèrement défendu sa vie. Elle avait reçu plusieurs coups de couteau à la poitrine et dans

l'abdomen. Son visage portait les stigmates d'une violence portée à son paroxysme, mue par une colère froide et déterminée.

Malik.

Ça ne pouvait être que lui. Ce salopard avait préféré assassiner Yasmina plutôt que de la voir tomber dans les bras d'un autre. Elle était sa propriété. Sa chose. Il pouvait en disposer comme il le voulait. Avait le droit de vie et de mort sur elle.

Rafik serra les poings jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans sa chair, emporté par une colère couleur de ténèbres. À ce moment précis, il cessa d'être flic. Il cessa d'être un maître en arts martiaux. Il n'était plus qu'un homme ravagé par l'idée de vengeance, envahi par la douleur de ne pas avoir su juger assez tôt du danger que courait Yasmina à l'approcher. Sans le savoir, il l'avait condamnée à mort, juste pour avoir accepté un rendez-vous torride avec elle.

Rafik se redressa. Il fallait qu'il trouve l'adresse de Malik. Maintenant. *Tout de suite !*

Rien à foutre des traces ADN. Rien à foutre des empreintes digitales, des marques de pas sur le plancher maculé de sang. Il allait tout balancer par terre, tout...

Le jeune homme s'immobilisa. Sur la table du salon. Un carnet de téléphone. Il l'ouvrit, les doigts tremblants. Fit défiler les feuilles couvertes d'une écriture ronde, sensuelle. Lettre O. « Ouzbine. 27, rue Jonquet, XVIII^e ».

Les yeux du géant s'emplirent d'obscurité.

Un quart d'heure.

Il y serait dans un quart d'heure.

6 septembre, J-2

Henri Walczak gara le Nissan devant l'hôtel et consulta le cadran de l'horloge avant de couper le contact. Minuit trente. Il lui avait fallu deux heures de plus que ce qu'il avait cru pour venir de Bellinzona, mais il était enfin arrivé à Dürrenburg. D'après les renseignements fournis par l'un des rares pompistes ouverts de nuit sur la route, le *Badehaus* était le seul établissement à des kilomètres à la ronde.

Il se frotta les yeux, épuisé par la route. Une bonne nuit de sommeil ne serait pas de trop. Il sortit son maigre bagage du coffre et se rendit à la réception où un vieil hindou s'ennuyait en regardant un match de foot sur un écran grand comme un timbre-poste.

L'homme remplit la fiche d'un air maussade et lui tendit une clé sans le regarder. D'après les emplacements vides au tableau, il n'y avait que quatre chambres occupées. Les estivants s'étaient évaporés la semaine précédente. L'hôtel était presque vide.

Une fois dans la chambre mansardée, vu l'heure tardive, Henri renonça à appeler Magne mais lui envoya un long SMS pour le mettre au courant des événements de la journée. Puis il s'allongea sur le lit après avoir ôté son manteau et ses chaussures. Le sommeil arrivait à grands pas, mais le Polonais avait besoin de faire la synthèse de ce qu'il avait appris à Bellinzona. Faire le point, juste avant de s'endormir, avait parfois des vertus cognitives dont on ne s'apercevait que le lendemain. C'était devenu une pratique courante pour Henri depuis de nombreuses années. Un tic de flic dont il n'avait jamais pu se passer.

Le juge Disbach était mort, lui aussi, quelques mois seulement après son homologue français Lionel Heslin. Un accident de voiture dû à la neige... Il n'y avait pas besoin d'être un criminologue averti pour trouver la coïncidence douteuse. Avec le SMS qu'il venait d'envoyer à son chef, Henri était sûr que Magne allait pouvoir remuer un peu les autorités suisses pour espérer obtenir quelques renseignements sur le décès suspect du magistrat dont le nom apparaissait dans le cadre d'une enquête criminelle en France. Les identités des trois juges suisses qu'il avait croisés dans le tribunal se résumaient à deux prénoms, Günter et Wilfried, mais cela suffirait peut-être à l'officier pour étayer sa recherche dans le milieu de la justice helvète.

Au bord de l'endormissement, les pensées de Walczak dérivèrent alors vers Lisa, dont on était presque sans nouvelles depuis la mort de sa mère. Se retrouver seule dans cette période difficile n'était certainement pas une chose facile pour la jeune femme. Elle devait avoir besoin de souffler. De se retrouver, de poser un genou au sol et d'attendre que la tempête passe au-dessus de sa tête, emportant les ruines de son passé dans son étrave. Avec la mort de sa mère, Lisa devenait orpheline pour de bon.

Henri Walczak se redressa, le sommeil soudain évanoui.

De quoi souffrait cette femme, déjà ? Alzheimer. Oui, c'est cela. La maladie la rongait déjà depuis quelques années. Lisa en avait parlé une fois, au commissariat, lorsqu'elle avait évoqué sa famille réduite à cette mère qu'elle ne voyait presque jamais.

Mais un Alzheimer tue-t-il des gens aussi rapidement que cela ? D'après Magne, le mot laissé par la jeune femme était très bref. L'appel qu'avait reçu Lisa avait dû être d'une urgence de premier ordre pour qu'elle se précipite aussi vite au chevet de sa mère.

Walczak cligna des yeux. Si c'était aussi urgent, et si Aline était vraiment à l'article de la mort le 26 août, *pourquoi la jeune femme n'était-elle pas revenue depuis ?* Avait-elle passé tout ce temps au chevet de sa mère ?

Henri Walczak repoussa ces pensées malsaines. Il n'avait pas à juger des actes de sa jeune collègue. Elle était libre de faire ce qu'elle voulait. Elle n'était ni mariée ni cadennassée derrière des barreaux d'acier. Le Polonais connaissait bien le commandant Magne. Daniel aurait préféré périr dans les flammes de l'enfer plutôt que d'empêcher Lisa de vivre à sa guise, dût-il en souffrir le martyre.

Mais l'idée continuait de tourner en boucle dans le cerveau fatigué d'Henri. Cerveau fatigué, mais cerveau de flic. Un plus un égale deux. Il n'y a pas de hasard. Pas de coïncidence si évidente qu'elle crève les yeux.

Walczak sentit un frisson glacé s'insinuer lentement le long de son dos, grimpant vers sa nuque au rythme des pattes d'une araignée affolée. *Une coïncidence si évidente que pas un seul membre de l'équipe ne l'avait évoquée depuis le début de l'affaire Heslin ! Pas même le commandant Magne !*

Le Polonais se déshabilla et se jeta sous la douche brûlante, laissant la vapeur l'envelopper d'une couche opaque qui l'empêchait de croiser son propre regard dans la glace.

Walczak n'aimait pas ce qu'il venait d'y apercevoir, juste quelques secondes auparavant, en pénétrant d'un pas mal assuré dans la salle d'eau.

6 septembre, J-2

Coincé entre un magasin de vélos à l'abandon et un boucher casher au volet de fer rongé par la rouille, l'immeuble au crépi défraîchi se trouvait un peu en retrait de la rue, le rez-de-chaussée isolé de la vue des passants par une haie de thuyas que l'on avait oublié de couper depuis longtemps. Un portail et une clôture hérissés de piques interdisaient l'entrée à d'éventuels visiteurs indésirables. L'accès ne devait être ouvert que durant la journée.

Plus bas, dégueulant du trottoir jusque dans le caniveau, un habitant semblait s'être débarrassé de tout ce qui encombrait son appartement depuis des décennies. Meubles brisés, matelas noirci de taches immondes, électroménager soudé de crasse, tout était à l'avenant. La rue, commerçante le jour, était endormie sous la pluie. Pas une fenêtre allumée. Pas une seule âme qui vive dehors. On aurait pu croire que la population entière de Paris avait soudain disparu dans la quatrième dimension.

Rafik avait laissé le scooter près de la station de métro porte de la Chapelle. Il ne voulait prendre aucun risque que l'on puisse l'identifier à cause de lui. Le jeune Turc avait la conscience aiguë qu'il s'engageait sur un chemin dangereux, qu'il s'apprêtait à s'écarter loin de son rôle de policier. Mais Malik Ouzbine ne devait pas se sortir indemne de ce meurtre. Rafik était incapable de rester bras ballants et de laisser la justice s'embourber durant des années en imaginant le sourire narquois du tueur s'étirer dans sa barbe gorgée de sang.

Personne d'autre que lui ne dénoncerait les violences que Malik avait fait subir à la jeune femme. La simple vue du regard courroucé d'Ouzbine filait la diarrhée à tous ceux qui étaient sous ses ordres. L'Algérien avait des alliés puissants, des types qui l'épauleraient sans hésiter si un petit flicard de merde venait le chatouiller de trop près. L'instruction finirait dans l'oubli, et le regard blanc du cadavre supplicié de Yasmina le poursuivrait toutes les nuits jusqu'à ce qu'il en crève, le remords lui ayant dévoré le cœur. Parce que Rafik avait la certitude que c'était bien Malik Ouzbine qui avait tué la jeune femme dans un terrible accès de jalousie. Les multiples blessures à l'arme blanche qui avaient coûté la vie de Yasmina attestaient la colère de celui qui s'en était pris à elle. *Qui*, à part cet enfoiré d'Ouzbine ?

Seul problème, et de taille : il ne l'avait pas vu faire. Il n'en avait pas la preuve formelle. Et personne ne donnerait foi à ses accusations. L'avocat de l'Algérien se ferait un plaisir de le démonter dans les grandes largeurs, le laissant exsangue et fou de rage sur le banc de l'accusation. La serrure de l'appartement de la victime n'avait même pas été forcée. Du petit lait pour la défense. Un combat perdu d'avance, voilà ce que c'était. Et un assassin en liberté qui pourrait continuer à terroriser son entourage en toute impunité. Voire à tuer à nouveau d'ici quelque temps. C'était si facile !

Il choisirait quelqu'un qui ne pourrait pas se défendre. Quelqu'un qui n'aurait aucun moyen d'éviter les coups, l'humiliation, le viol, la dépendance. Une autre femme, qui deviendrait un autre cadavre lorsque le jouet aurait cessé de l'amuser, ou lorsque la dernière ficelle de la marionnette aurait fini par céder, à bout d'usage.

Le jeune géant serra les poings dans ses poches. Il sentit ses gants craquer sous ses jointures. Des gants de combat, neufs. Du modèle de ceux qu'il utilisait pour frapper fort sur ses sacs de boxe, au gymnase, lorsqu'il avait envie de faire sortir tout ce qui était enfoui dans ses tripes en nœuds douloureux.

Ceux-là avaient une particularité supplémentaire. Les doigts fins étaient protégés des coupures par un cuir doublé de Kevlar tressé. Un joujou qu'il s'était offert quelques mois auparavant, alors qu'il patrouillait près de l'armurerie de la gare de l'Est. Il n'avait jamais eu l'occasion de s'en servir depuis...

Préméditation. Le mot résonnait dans ses oreilles comme un glas, comme si le juge était en train de le marteler du haut de sa chaire en pointant un doigt accusateur sur son visage. Oui. Préméditation. Il était rentré chez lui chercher un peu de matériel. De quoi faire passer un sale moment à Malik Ouzbine. S'il venait à se faire prendre, il ne pourrait pas nier avoir prémédité son coup. Même si le meurtre n'entraînait pas dans le cadre des sévices qu'il avait l'intention de lui faire subir ce soir-là.

Son but était simple. Qu'Ouzbine ne recommence plus jamais. Et surtout, qu'il regrette toute sa vie ce qu'il avait fait à Yasmina.

Le jeune homme eut un sourire féroce. Malik allait regretter. Aucun doute là-dessus. Il allait regretter jusqu'à la fin de ses jours. Seul dégât collatéral, les coursiers paumés de sa boîte allaient devoir trouver un job ailleurs.

Il s'arrêta devant la grille. Les pointes acérées le narguaient sous la lumière chiche des lampadaires un peu trop espacés. Il regarda autour de lui, puis sourit. Quelques instants plus tard, il jetait le matelas souillé sur les piques de fer forgé. Il se hissa d'un coup à la force des bras et sauta de l'autre côté après un bref appui sur le tissu infâme. Une fois à l'intérieur de l'enceinte, il désespala la mousse déchirée de

la grille et l'enfila verticalement entre le mur et les thuyas. Il pourrait en avoir besoin pour repartir. Et mieux valait rester discret jusqu'à son départ. Il ne savait pas combien de temps il allait passer avec Ouzbine, mais ça risquait de durer un long, un très long moment. Surtout pour l'Algérien.

Rafik inspecta la porte verrouillée par un digicode. Elle avait l'air d'avoir été prévue pour équiper un blockhaus. Gonds renforcés, serrure de sécurité, glace épaisse comme celle de la Papamobile, impossible de passer par là. Le jeune homme se recula jusqu'à toucher la grille pour analyser la façade. Chaque étage avait un balcon, une corniche, et deux fenêtres donnant sur différentes pièces. Avec un peu de chance, si le magasin de vélos était lié à un logement dans l'immeuble, il serait peut-être vide, lui aussi. Casser une vitre y serait plus discret qu'ailleurs.

Rafik observa la rue quelques secondes afin d'être sûr qu'il était toujours seul, puis il prit son élan et sauta pour attraper le premier balcon par un pied de la balustrade. Un rétablissement plus tard, il était accroupi sur le béton, les oreilles aux aguets. Ses baskets souples et noires n'avaient fait aucun bruit.

Il observa une immobilité parfaite durant quelques instants, puis se leva et approcha son visage de la baie vitrée. Un salon noyé dans l'ombre, une télévision éteinte, quelques bibelots sur des étagères et deux tableaux aux murs. Rien qui puisse lui évoquer le patron de Paris-Courses. La fenêtre d'à côté était sombre, elle aussi. C'était une chambre d'enfant. Une veilleuse en forme de girafe dévoilait le corps endormi d'une petite fille dans un lit minuscule. Sa mère s'était assoupie près d'elle, leurs mains liées par l'amour.

Rafik ne s'attarda pas. La maman pouvait se réveiller à tout moment et donner l'alerte. Il traversa le balcon et se hissa vers l'étage du dessus par l'autre extrémité. Son ombre ne fut projetée que sur la baie vitrée, limitant les risques d'être aperçu.

Les fesses sur les talons, il se figea de nouveau en comptant jusqu'à trente. Par la porte-fenêtre entrouverte lui parvenaient des bruits étouffés qu'il ne mit pas longtemps à reconnaître. Un rapide coup d'œil à travers celle de la chambre lui apprit que la tête masculine qui émergeait de temps en temps d'entre les jambes de sa compagne n'était pas celle d'Ouzbine.

Une minute plus tard, il s'agenouillait sur le balcon du troisième. Il leva les yeux vers le ciel et discerna l'ombre du toit du bâtiment juste deux étages plus haut. Il n'y avait plus que trois chances sur cinq de tomber juste.

Le jeune homme risqua un œil sur le côté du vitrage de la baie. La poussière s'était accumulée sur le carreau et rendait l'examen de la pièce difficile. Mais une chose lui apparut soudain et lui fit battre le

cœur plus vite. Un blouson de cuir, sur une chaise. Dans le dos, un logo qu'il connaissait bien, désormais. Un cheval au grand galop, ses fontes lui battant les cuisses, le cavalier penché sur son encolure comme un pilote de moto de Grand Prix.

Paris-Courses.

Rafik se fit violence pour ne pas pousser un cri de guerre en défonçant la fenêtre à coups de pied. Il se ramassa en une boule de muscles chauffés à blanc. La haine lui déformait les lèvres dans un rictus inconscient. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes de lave en fusion.

Les rideaux de la chambre étaient tirés. Impossible de jeter un œil à l'intérieur. Il se figea, à deux doigts de l'implosion. Le diamant apparut dans sa main comme animé d'une vie propre. Rafik posa son oreille sur la vitre et écouta. Pas un bruit dans l'appartement. Ouzbine était peut-être dans la salle de bains, ou dans la chambre.

Il colla la ventouse sur le carreau avec un peu de salive et fit tourner le diamant sur le verre. Puis il tira d'un coup sec, emportant une rondelle de la vitre avec l'outil.

Il glissa une main gantée par l'ouverture, tourna la crémone et poussa les battants qui cédèrent en silence.

La voie était libre.

C'était le moment.

Le moment ou jamais.

Arrêtée à un feu rouge à la sortie de la ville, Lisa réfléchissait. La deuxième voiture noire, qui avait quitté son sillage dans les premiers faubourgs de Genève, était une autre Mercedes. Rien de bien extraordinaire dans un pays bourré de fric, si l'on y pensait deux minutes. Des voitures de luxe, on en voyait ici plus souvent qu'ailleurs, c'était indéniable. Que ces véhicules empruntent l'autoroute du Sud pour se rendre sur le littoral n'était pas non plus une anomalie flagrante.

Seulement, l'idée qu'elle avait été suivie depuis Sanary ne la quittait pas. C'était peut-être faux, une simple affabulation de sa part, consécutive au stress de l'agression du parking. Mais si c'était bien le cas, c'est que quelque chose avait donc changé depuis. *On* avait décidé de ne plus la descendre. Sinon, *on* aurait eu depuis longtemps le loisir de lui coller une balle dans le corps et de la balancer dans un ravin pour que l'on ne retrouve son cadavre que pendant les randonnées touristiques de l'hiver suivant.

À moins que...

À moins qu'il ne s'agisse pas de la même personne.

Lisa se secoua. Les deux inconnus du parking s'en étaient pris à elle comme des fauves à jeun. Leur but principal : l'attraper dans un coin sombre et lui faire passer un sale quart d'heure. Avaient-ils vraiment voulu la tuer ? N'avait-elle pas imaginé cela à cause de la panique ? En avaient-ils *juste* après son corps, après tout ? S'agissait-il d'une banale et terrible agression sexuelle de plus ?

Le deuxième homme, celui à qui elle avait jeté de la chaux dans les yeux, avait un flingue sur lui. Un putain de flingue qu'il n'avait pas hésité à braquer sur un couple en pleine rue pour leur voler leur voiture. Pourquoi ne lui avait-il pas collé son arme sous le nez dans le sous-sol ?

Et qu'était devenu le deuxième ? Avec le choc qu'il avait reçu sur le crâne, la gueule en sang, il n'aurait pas dû faire plus de cent mètres à l'extérieur sans se faire ramasser par les flics en patrouille alertés par les riverains après le vol de la voiture.

Si des hommes la suivaient vraiment, leur but était à présent tout autre. Ils voulaient savoir où elle allait. Peut-être parce qu'ils n'avaient

pas pu le découvrir chez le notaire. Lorsqu'elle l'avait quitté, maître Lespierre lui avait donné tous les papiers du chalet. S'il n'avait pas mémorisé l'adresse exacte, ils avaient pu le torturer toute la nuit avant de l'abattre sans avoir appris quoi que ce soit de plus. La seule façon de le savoir à présent était de la tuer, elle aussi, ou de la suivre. Peut-être avaient-ils trouvé plus prudent de commencer par la suivre... Ce qu'ils avaient dû faire dès sa première visite à l'hôpital.

Lisa ressentit alors un violent pincement au cœur. *C'était elle qui les avait menés chez le notaire !* Lespierre était mort parce qu'elle était passée à son étude. Ils avaient voulu gagner du temps, mais en avaient été pour leurs frais.

En fait, ils avaient toujours su où elle se trouvait durant son séjour sur la Côte. S'ils ne l'avaient pas assassinée, c'est qu'une raison impérieuse les en avait empêchés.

Mais laquelle ?

Un furieux coup de klaxon derrière la Jaguar la fit bondir sur son siège. Le feu avait viré au vert depuis longtemps. La jeune femme passa une vitesse et prit la première rue à droite pour sortir du trafic. Elle roula un peu plus loin devant une maison bourgeoise aux volets clos. Dressée sur un promontoire rocheux, elle devait avoir une vue imprenable sur le lac Léman. Une autre Mercedes noire y était stationnée dans l'allée. Il y en avait à chaque coin de rue. Comme les pick-up Rover qu'elle croisait par poignées depuis qu'elle était entrée en Suisse. Dans ces montagnes, ce type de véhicule devait être plus adapté.

Et plus discret que la Jaguar.

Avec cette voiture des années quatre-vingt, passablement unique en son genre, elle était aussi repérable sur la route qu'une mouche dans un verre de lait.

Lisa hocha la tête en silence. Elle bifurqua au croisement suivant et reprit le chemin du centre-ville, où elle pénétra dans un parking souterrain gardé. Elle laissa la Jaguar avec un pincement au cœur sur un emplacement libre, entre une Porsche et une Maserati, et rangea le ticket dans son sac. Au moins, la voiture serait en bonne compagnie. Il y aurait moins de risques qu'il lui arrive quelque chose durant son absence.

Son absence...

Combien de temps cela allait-il durer ? Combien de jours resterait-elle encore enfermée dans ce passé déchiré qui lui collait au cœur comme du goudron brûlant au soleil ? Qu'allait-elle chercher dans ce chalet perdu au milieu de nulle part ? Il était fermé depuis plus de vingt ans. Il ne pouvait rien lui apporter d'autre que des souvenirs amers. Des objets ayant appartenu à son père. De la mémoire morte, sans espoir de soulagement. Sa présence, encore et toujours, comme

un fantôme qui ne la laisserait jamais le quitter. Fallait-il qu'elle soit devenue complètement folle pour courir jusque là-bas sans même prévenir qui que ce soit ?

Lisa pensa qu'il était temps qu'elle rappelle Daniel. Mais quand il décrocha, elle ne mentionna pas le fait qu'elle était remontée jusqu'en Suisse. La conversation fut brève et distante. Peut-être une dernière trace de leur engueulade, deux jours plus tôt, qui n'avait pas évacué les tuyaux du capitaine. Lisa lui avait alors menti. Elle avait prétendu qu'elle allait rester un peu dans le Sud, s'occuper de la succession. Non, ce n'était pas la peine qu'il vienne. Elle allait se débrouiller seule, ça serait mieux.

En fait, le passé de son père ne regardait qu'elle. Elle seule. Il n'y avait de la place pour personne d'autre qu'elle dans sa douleur, dans cette solitude qui lui rongeaient l'âme à blanc. Elle allait entrer dans ce chalet, trouver pourquoi Lionel Heslin avait souhaité attendre la disparition d'Aline pour le lui léguer, et elle rentrerait à Paris pour tenter de mettre un coup de ciseaux final à ce fil qui lui liait les bras et les jambes depuis tant d'années.

La jeune femme remonta à la surface par un escalier qui la fit entrer dans le hall d'une galerie marchande. Elle sortit dans la rue à pas pressés et chercha une agence de location de véhicules.

Elle avait besoin d'une autre voiture. D'un 4X4. La carte détaillée qu'elle avait achetée dans une station-service, près de la frontière, était explicite. Le chalet était situé dans une zone presque déserte, à peu près à mi-chemin entre Genève et Bâle, à Eprenaz, un village minuscule perdu au milieu de nulle part, à dix kilomètres à peine du territoire français. Une seule petite route en lacets y montait depuis la vallée. Plus haut, le trait pointillé infime qui reliait Eprenaz à la France à travers la montagne ne laissait pas planer le moindre doute. C'était une quinzaine de kilomètres de piste où une voiture normale ne pouvait pas circuler sans y bousiller ses amortisseurs. Si elle avait à rouler sur ce type de chemin, elle pouvait déjà dire adieu à la Jaguar. Si elle ne changeait pas de véhicule avant de monter là-haut, elle se retrouverait bientôt aussi coincée qu'avec une Ferrari sur une plage de sable fin.

La voie d'accès la plus rapide qui menait au village était l'autoroute qui reliait Genève à Bâle. Elle pourrait sortir du côté de Neuchâtel. La route desservait ensuite toute la vallée jusqu'à ses dernières impasses à flanc de montagne.

Lisa marcha jusqu'à la gare avant de trouver ce qu'elle cherchait. Vingt minutes plus tard, elle reprenait l'autoroute au volant d'un Range Rover gris souris qui se fondait dans l'anonymat le plus total.

Il lui restait encore plus de deux cent cinquante kilomètres à parcourir, dont une quarantaine en pleine montagne.

Lisa consulta sa montre. 17 h 45. Elle appuya sur l'accélérateur, espérant arriver avant la nuit.

Bientôt, le ciel changea et se couvrit de lourds nuages noirs. Ici, les montagnes généraient de brutales variations climatiques. La chaleur étouffante de l'après-midi laissait la place à la fraîcheur de l'humidité.

Lorsque les premières gouttes grasses s'écrasèrent sur le pare-brise de son paquebot, Lisa ferma la fenêtre et enclencha les essuie-glaces.

Dans le rétroviseur, à travers la vitre arrière dégoulinante, la circulation disparut dans un halo nimbé de lucioles mouvantes.

6 septembre, J-2

L'eau coulait sans discontinuer. Ça venait de la salle de bains, de l'autre côté de l'appartement, assourdi par la distance et les murs.

Rafik s'immobilisa, les poings serrés à lui briser les doigts. Son cœur, habitué au combat, battait dans sa poitrine comme une forge qui s'éveille. Lentement. Très lentement. Le policier mit un pied devant l'autre en progressant tel un chat à l'approche d'un trou de souris. Au coin du salon, il risqua un œil dans le couloir qui desservait la chambre et les sanitaires.

Personne.

Rafik sortit son arme de son étui et s'avança, le canon braqué droit devant lui, oscillant d'une porte à l'autre comme une tête de naja. Ouzbine pouvait être sorti de la douche pour pisser, pour aller se chercher une bière, pour téléphoner. Il ne devait prendre aucun risque.

Soudain, la voix de l'homme exécré se fit entendre dans la salle d'eau. Une voix éraillée qui reprenait haut et faux quelques sinistres paroles de Johnny Hallyday.

– Je n'étais rien, qu'un fou d'a-mour, et pour la garder, je l'ai-tu-ée !

Le sang de Rafik ne fit qu'un tour. Il donna un violent coup de pied dans la porte et surgit dans la salle de bains, les doigts blanchis autour de la crosse du pistolet. Malik Ouzbine se tourna d'un bloc, la bouche écartelée de surprise, la chanson bloquée dans la gorge. Le pommeau de la douche lui échappa des mains et tomba dans la baignoire avec fracas. De l'eau gicla sur les chaussures du policier au moment où il appuyait sur la détente.

Un clic sonore dérisoire retentit dans la pièce. Pour ne pas être tenté de faire une très grosse connerie, Rafik en avait ôté le chargeur avant de monter sur le scooter. Une dernière étincelle de bon sens avant que la colère ne l'emporte au-delà de lui-même. Le coup du chargeur dans la poche arrière, c'était Magne qui le lui avait appris. Il l'avait déjà utilisé auparavant. Une façon de résister à ses propres nerfs quand on sait qu'il y a de trop fortes chances que l'on ne puisse pas le faire ensuite.

Ouzbine poussa un hurlement et se recroquevilla derrière ses bras en essayant de disparaître dans le mur carrelé. Rafik bondit dans la

pièce, brandit son arme et l'abattit d'un coup sec qu'il retint à grande-peine au dernier moment. La crosse s'enfonça dans la chair de la joue de l'Algérien et la mordit jusqu'à l'os. Malik s'effondra d'un coup. Sa tête cogna contre le bord de la baignoire et rendit un vilain son creux. Un son de coquille vide écrasée par une pierre.

Rafik s'approcha avec dégoût du corps inanimé, le pistolet toujours à la main. Il s'accroupit à côté de lui et attendit patiemment qu'Ouzbine revienne à lui. Du sang coulait de la blessure. Ça lui ferait une belle cicatrice en plein milieu de sa sale gueule. Un souvenir qu'il n'était pas près d'effacer de sa mémoire. Comme celui de sa visite.

Malik Ouzbine gémit et ses paupières battirent dans le vide. Son regard se matérialisa soudain sur le pistolet et il leva les avant-bras au-dessus de sa tête pour parer un autre coup, dévoilant le reste de son corps. Le policier glissa alors sa main gauche dans sa poche arrière, puis il engagea le chargeur dans le pistolet avant de l'armer ostensiblement d'un geste sec devant les yeux terrorisés de l'Algérien. Il saisit alors d'une main les cheveux mouillés de Malik, lui colla le crâne contre le mur, puis de l'autre il abaissa le canon de son arme et lui écrasa les testicules contre l'émail de la baignoire.

– Tu m'écoutes, enculé ? Oui, je vois que tu m'écoutes. Tu es même très attentif. C'est bien. Très bien, même. Un bon début. Tu ne sais pas qui je suis, mais tu vas l'apprendre. Tu vas voir, tu vas adorer ça, Malik. Je te le garantis. Moi, tu ne vas jamais m'oublier. Je serai toujours là, derrière toi, à t'attendre quelque part pour te faire payer. Je reviendrai souvent, partout où tu essaieras de te planquer. Je ne te lâcherai jamais, Malik. Tu paieras toute ta vie pour Yasmina. Bien plus que si tu fais six ans en taule, bien plus que si tes copains de cellule t'apprennent à ne plus avoir mal au cul après une bonne douche entre potes. Souviens-toi bien de ça, Malik Ouzbine. Je te jure que tu vas regretter ce que tu as fait durant toutes les années qu'il te reste à vivre dans la terreur que je te tombe dessus. Parce que la prochaine fois, ce sera pire. Bien pire. Fais-moi confiance. Alors profite bien.

Son poing s'abattit sur le visage de l'Algérien avec une violence inouïe. Une violence issue de son désespoir ne n'avoir rien pu faire pour protéger Yasmina de son tourmenteur. Une colère noire née de sa frustration d'être obligé de rester du mauvais côté de la barrière, de celui où l'on doit toujours mesurer la réponse à une agression, apprendre à ne pas déraiper.

Déraper...

Rafik cogna jusqu'à ce que sa colère pâlisse, jusqu'à ce qu'il réalise qu'il allait tuer Ouzbine s'il continuait. Il se releva alors, les poings rouges de sang, les genoux trempés par la douchette qui continuait à arroser le plancher. Il ferma le robinet et regarda le visage méconnaissable de Malik Ouzbine.

Il se retint de lui cracher au visage. Ce n'était pas la peine de mettre des gants pour laisser traîner son ADN de façon aussi stupide. Même s'il était certain qu'Ouzbine ne porterait pas plainte. L'Algérien aurait déjà les collègues sur le dos avec le meurtre de Yasmina. Il n'irait pas provoquer le risque de se faire arrêter en dénonçant celui qui était venu la venger.

Rafik sortit de la salle d'eau le sourire aux lèvres. Un sourire amer au goût de sang. Au goût de la mort qu'il aurait pu donner d'un seul de ses coups de poing sur la tempe de Malik Ouzbine, mais qui aurait été une punition beaucoup trop douce. Beaucoup trop rapide.

Il avait bien visé. Il ne l'avait pas achevé. *Il avait bien mesuré la réponse à l'agression.*

Il s'engagea dans le couloir sombre en rangeant le pistolet dans son étui, sous son épaule gauche.

La balle lui arracha la moitié du crâne avant même qu'il ait compris qu'il n'était plus seul dans l'appartement.

6 septembre, J-2

Henri Walczak s'éveilla avec un puissant mal de tête qui lui comprimait le cerveau. Une migraine comme il n'en avait pas connu depuis son adolescence. Il se passa des doigts fiévreux sur les tempes, essayant de se souvenir d'où il était.

Puis tout lui revint. Heslin, Disbach, la Suisse, Dürrenburg, l'hôtel Badehaus. Il se leva avec difficulté et ouvrit sa valise. Par précaution, il emportait toujours quelques médicaments avec lui. Les maux de tête le laissaient tranquille depuis de nombreuses années, mais il avait gardé l'habitude d'avoir toujours de l'aspirine à portée de main, au cas où. Il avait de cruels souvenirs de cette période maudite où les céphalées étaient si fréquentes et nombreuses qu'il passait parfois des journées entières enfermé dans le noir à attendre que la douleur s'estompe un peu, incapable d'affronter la moindre source de lumière.

Le simple bruit du cachet se dissolvant dans le verre d'eau le rasséréna un peu. Walczak se rassit sur le lit, essayant de retrouver le cauchemar qui l'avait épouventé pendant la nuit. Il ne se rappelait pas les images exactes, mais il en avait gardé dans la bouche un goût de cendres froides et de sang. L'haleine fétide de la Camarde qui vient vous visiter durant votre sommeil, vous faisant prendre conscience de votre précarité de simple mortel. Créant au centre de votre ventre une profonde appréhension, comme si quelque chose vous manquait déjà alors que vous l'ignorez encore...

Henri se secoua, mal à l'aise. Il but le médicament et se rallongea un moment, le temps que le cachet agisse. De toute façon, il était encore tôt. Il avait même le temps de prendre un copieux petit déjeuner avant de se mettre en chasse.

Il soupira. En chasse de quoi, en fait ? Des réminiscences vieilles de vingt ans, pour les plus récentes, qu'il faudrait extirper avec les forceps des méninges des anciens amis du juge Disbach ?

Mais le magistrat avait-il encore des amis, dans son propre village natal ? N'avait-il pas quitté la région pour les tribunaux de Zurich dans les années quatre-vingt, laissant derrière lui son passé de provincial ? Du moins, c'était ce que Günter lui avait laissé entendre à Bellinzona. Mais le connaissait-il si bien que cela ?

Henri finit par se lever. La migraine refluit déjà. Il prit une douche

pour se réveiller tout à fait et s'habilla chaudement en prévision du temps qu'il allait passer à l'extérieur. Entrouverte, la fenêtre de la chambre laissait passer un air glacial qui promettait une journée fraîche en cette fin d'été annonçant déjà l'automne.

Lorsqu'il prit place à la table du petit déjeuner, Henri consulta un plan de la ville qu'il avait trouvé à l'accueil. L'hôtel était situé près du bâtiment du bourgmestre, en plein centre. Il commencerait ses recherches par là. Si quelqu'un savait où habitait Disbach à l'époque, c'étaient bien les registres de l'État civil. Ensuite, l'annuaire qu'il allait emprunter à sa chambre ferait le reste. La ville, d'un attrait touristique et pittoresque indéniable, ne paraissait pas bien grande. Il arriverait bien à trouver quelques noms, quelques personnalités qui l'avaient connu à cette période. Et il tâcherait de rebondir de l'une à l'autre, grappillant de nouveaux noms, de nouvelles bribes du passé de Disbach. Quelqu'un se rappellerait peut-être aussi d'un certain Lionel Heslin en visite dans la région. On pouvait toujours rêver...

Henri Walczak expédia son déjeuner en quelques minutes. Il remonta dans sa chambre chercher son téléphone portable qu'il avait mis à charger et passa un coup de fil au commandant Magne.

L'officier lui parut nerveux. Il n'avait aucune nouvelle de Lisa ni de Rafik. Il lui donna quelques adresses de notables qui exerçaient encore en 1992, qu'il avait relevées de son côté et coupa la communication. Il avait rendez-vous quelques minutes plus tard. Il le rappellerait.

Henri se retrouva seul et désespéré. Son mauvais pressentiment du réveil le rattrapait. Il lui sembla qu'il lui fondait dessus à la vitesse d'un cheval au galop.

Il ne restait plus que deux jours avant le retour de Lisa à Paris.
Autrement dit, presque rien.

6 septembre, J-2

Le commandant Magne se massa le cou en grimaçant, la nuque raide comme un piquet. Il s'était endormi un instant sur son bureau, alors qu'il attendait en vain que son téléphone se mette à sonner à nouveau. Depuis la veille, le portable de Lisa l'accueillait à chaque fois sur la messagerie et celui de Rafik ne répondait pas non plus. Seul, quelques dizaines de minutes plus tôt, Henri l'avait tenu au courant des progressions de son enquête. Martial avait été rappelé par le commissaire Estier sur une autre affaire et avait dû abandonner l'équipe. De toute façon, à Paris, c'était le point mort. Les archives du juge Heslin étaient restées muettes, une fois de plus.

Cela n'avait après tout rien d'extraordinaire. Si les limiers de la Criminelle avaient bien fait leur boulot en 1992, tout avait déjà été épluché dans les moindres détails à cette époque. Seule cette mention manuscrite d'un certain Disbach avait été négligée. Parce qu'elle avait été rangée dans un dossier classé. Pour la protéger.

Mais pour qu'on la trouve quand même.

Le commandant Magne mesura le paradoxe en se grattant le crâne. À qui était destinée cette note ? Pourquoi l'avoir dissimulée à la façon d'Edgar Poe¹, au milieu d'autres papiers similaires ?

La nuit s'achevait, révélant peu à peu les silhouettes des immeubles plantés sur la rive gauche. Une nouvelle journée à tourner en rond, à se heurter à des murs invisibles, aux années qui avaient passé, enfouissant dans la poussière du temps les derniers résidus de l'affaire. Lisa serait là demain soir, et il n'aurait plus qu'à tout lui dire.

Magne fit couler son premier café de la journée. L'explication promettait d'être orageuse. La jeune femme ne lui pardonnerait pas de l'avoir tenue à l'écart de l'enquête, c'était couru d'avance.

Et soudain, il se figea, incrédule, tandis que l'odeur de l'arabica lui réveillait les derniers neurones.

Quel con ! Mais quel con !

Il avait eu la solution sous les yeux depuis la veille !

Fébrile, il se précipita à son bureau et décrocha son téléphone.

L'appel se perdit dans un dédale de répondeurs. Magne jura et consulta sa montre. 7 h 10. Il n'y aurait personne au bout du fil avant au moins 8 heures. Voire 9. Il ferait mieux de se déplacer lui-même.

Rien n'avait jamais mieux ouvert une porte qu'un bon coup pied dedans.

Il goba son expresso en se brûlant la langue, glissa son arme dans son étui et jeta sa veste sur son bras avant de sortir en coup de vent dans le couloir.

Au moment où il débouchait dans la rue au volant de sa nouvelle 307, une sonnerie insistante retentit dans son bureau. Elle vrilla longtemps le silence de la pièce avant d'être remplacée par celle, plus mélodieuse, du portable du commandant oublié sur une étagère.

L'écran clignota quelques instants, puis une ligne s'afficha avant que le mobile ne retombe dans le sommeil.

Appel sans message.

Le numéro du correspondant était mémorisé. Il s'agissait de Philippe Torrentin, le médecin légiste qui officiait quai de la Rapée, à l'Institut médico-légal.

Une minute plus tard, l'appareil vibra de nouveau, mais différemment. Un SMS apparut alors. Sobre. Glacial.

« Commandant, rappelez-moi le plus vite possible. Une mauvaise nouvelle. »

L'aube se leva tout à fait, aussi sombre que les jours précédents. La brume qui noyait les quais diffusait une lumière pâle de novembre. L'ombre qui pénétra dans la pièce n'alluma pas le plafonnier. Elle se dirigea sans hésiter vers l'ordinateur assoupi et le ramena à la vie. Elle entra un code et consulta brièvement l'historique du navigateur, l'œil alerte. L'écran projetait un halo bleuté sur le costume. Bientôt, il éclaira les dents de l'ombre. Un sourire carnassier découvrait ses lèvres.

Des lèvres minces comme des lames de rasoir.

1. Lire « La lettre volée », d'Edgar Allan Poe (dans les *Histoires extraordinaires*).

6 septembre, J-2

– Où en sont-ils ?

La voix était forte, puissante, habituée à se faire obéir.

L'homme lissa sa moustache aussi fine qu'un trait de crayon avant de répondre.

– Ils progressent, monsieur. Mais nous en avons mis un hors d'état de nuire. Il partait dans une direction dangereuse. Il a fallu l'arrêter.

– Quoi ? Vous l'avez tué ?

L'homme sourit. Sa moustache s'étira sur ses lèvres fines. Maintenir la pression sur un homme de cette envergure était un plaisir à nul autre pareil. À cet instant précis, il était l'égal de son interlocuteur. Plus que ça, même. Parce qu'il avait pouvoir de vie ou de mort sur son avenir. Il n'aurait changé de métier pour rien au monde.

– Officiellement, ce sera Malik Ouzbine qui l'a tué. Nous avons placé l'arme dans sa main. Torturé chez lui par le flic pour avoir assassiné une fille qu'il avait en vue, Malik Ouzbine a chèrement défendu sa vie avant de périr de ses blessures, emportant avec lui le valeureux policier dans la mort.

– Putain, vous avez descendu une femme aussi ?

Le sourire de l'homme s'élargit. Lorsque le vocabulaire de son client dérapait de cette façon, c'est qu'il était vraiment à cran. Il commençait à bien le connaître, après toutes ces années.

– Un piège parfait, monsieur. Le flic n'a jamais su qu'Ouzbine n'y était pour rien. Il est tombé dans le panneau comme un débutant, guidé par la bite qu'il avait dans le cerveau.

– Vous...

– J'ai fait ce qu'il fallait, *monsieur*. Après m'être occupé d'elle, j'ai laissé les coordonnées d'Ouzbine dans le carnet de la fille. Quand il s'est pointé chez elle, le flic a trouvé le cadavre, a fouiné, est tombé comme prévu sur cette adresse et il s'est précipité chez Malik pour régler ses comptes. Le fait qu'Ouzbine avait l'habitude de passer ses nerfs sur elle nous a livré le policier sur un plateau. Il est entré comme un voleur, en forçant une vitre de l'appartement. Il a laissé sa salive sur le carreau, la trace de son oreille aussi. Personne ne peut avoir inventé qu'il est venu de son propre gré, qu'il a passé la grille avec un vieux matelas qui a gardé ses traces ADN, lui aussi. Ils se sont battus,

sont morts tous les deux. Point final.

L'homme le fusilla du regard. Il détestait qu'on lui coupe la parole. Ça ne faisait pas partie du contrat. Lui payait, l'autre exécutait. Sans état d'âme. Sans poser de question inutile, comme il l'avait toujours fait jusque-là.

Les choses ne se passaient plus d'une façon qui le satisfaisait. Il allait devoir y mettre bon ordre. Et rapidement. Avant que tout ce merdier ne lui explose à la gueule.

Il se tourna vers la vitre qui offrait une vue imprenable sur les toits du VIII^e arrondissement pour échapper à l'œil perçant de son exécuteur de basses besognes. Ce dangereux serpent à sonnette ne devait pas deviner que ses jours étaient comptés, à lui aussi. Sinon il était capable de l'assassiner séance tenante, et d'une seule main.

Il resta silencieux quelques instants, conscient des yeux de l'autre plantés dans son dos. Il y avait un plan B, bien sûr. Il y a toujours un plan B, un moyen de sauver sa couenne de la mise à mort programmée. Sinon, on n'évolue pas dans les mêmes sphères d'altitude que lui. On se crame les ailes au soleil des intrigues et l'on disparaît dans les abîmes du pouvoir en abandonnant sa carcasse exsangue aux vautours. Il lui fallait juste un peu de temps, réfléchir au moyen de se sortir de là sans y laisser de plumes. Ni de traces.

Mais d'abord, retrouver l'arme. Ce 9 mm qui l'empêchait de dormir depuis trois jours. Ce flingue qui avait refait surface il ne savait comment, et le rendait extrêmement nerveux. Cela, il le savait, il était incapable de l'accomplir lui-même. Il ne connaissait pas les réseaux, les contacts. Et sa tête était trop connue pour qu'il envisage la simple éventualité d'arpenter les bas-fonds de la capitale pour tenter de les infiltrer. Il avait besoin des services de ce petit enfoiré qui se prenait pour un caïd, pour le roi de la pègre parisienne. Et il détestait avoir besoin de qui que ce soit. C'était viscéral, et depuis toujours.

Seulement, ce type pouvait être remplacé. À n'importe quel moment. Les bras armés de la Pieuvre, aussitôt coupés, repoussaient ailleurs avec toujours plus de vitalité. Plus nombreux, et plus puissants encore. C'est ce qui faisait sa force, son invulnérabilité. Sa dangerosité, aussi. Mais il fallait trouver un autre fidèle lieutenant pour tenir les ciseaux. Ne pas se salir les mains. Jamais. Il en avait un cuisant souvenir, depuis les années quatre-vingt-dix. Il devait l'éradiquer de sa mémoire. Et hâter les choses. Ça commençait à sentir le soufre beaucoup trop fort. Une odeur que le président pouvait sentir à cent mètres sur un costume de marque, même derrière une façade de courtisan parfaitement rodée depuis des années. Une odeur qui pouvait vous valoir votre déchéance d'un simple battement de cil du Grand Timonier, pour éviter qu'elle se répande comme le grisou dans les couloirs dorés de la République.

Il savait qu'il jouait un jeu risqué, mais il ne pourrait dormir tranquille que lorsqu'il aurait lui-même défoncé ce pistolet à coups de masse jusqu'à ce qu'il ne ressemble plus qu'à un tas de ferraille inidentifiable.

– Continuez à surveiller l'équipe des flics, dit-il en s'adressant au reflet immobile dans la vitre. Tant qu'ils ont accès à des informations que nous n'avons pas, nous avons besoin d'eux. Mais ne frappez désormais qu'à coup sûr. Ils vont être extrêmement nerveux après la mort de leur ami. Je ne veux plus le moindre dérapage avant que vous m'ayez rapporté ce que je vous ai demandé.

L'ombre s'inclina après avoir lissé sa fine moustache, puis la silhouette aux larges épaules disparut en refermant la porte sans bruit derrière elle. Un chat dans un corps d'ours. La Mort personnifiée.

L'homme posa le front sur la vitre froide. Sa respiration voilait le verre d'un halo de buée qui masquait les rues rayées de pluie.

Le nombre de pièces diminuait sur l'échiquier. Le seul problème, c'est qu'il était incapable de donner une couleur à son adversaire.

À travers les nouveaux meurtres commis avec ce pistolet, c'était *lui* que l'on visait. Pour le pousser à bout. Pour le faire sortir du bois. Éliminer successivement les pions, puis les cavaliers. Viendraient alors les tours. Puis la reine.

Quelqu'un savait.

Et il avait décidé de le faire payer.

C'était une lutte à mort, à présent. Sans merci. Ce serait échec et mat, à coup sûr, d'un côté ou de l'autre de la partie.

Lisa vérifia le nom sur la carte. *Eprenaz*. La pancarte plantée de guingois à l'entrée de la petite route lui indiquait qu'il ne lui restait plus que douze kilomètres à parcourir. Derrière elle, le goudron s'écaillait comme atteint par la lèpre avant de disparaître tout à fait, laissant la place à une piste gravelée envahie par les herbes qui s'évanouissait dans la nuit.

Elle engagea le 4X4 dans la noirceur du sous-bois avec la sensation mitigée qu'un linceul de verdure l'accueillait dans son sein. Un jeune renard déguerpit dans la lumière rasante des phares. Les fougères tendaient leurs feuilles lascives qui venaient caresser les portières dans un souffle à peine perceptible. Par la lunette arrière, un halo rougeâtre lui parvenait, reflet de ses feux sur la matrice végétale à peine refermée sur son passage.

Curieusement, malgré l'isolement extrême et l'obscurité complète, Lisa ne ressentait aucune inquiétude. Juste un sentiment étrange de sécurité et de certitude de ne pas être tout à fait à sa place.

La jeune femme roula au pas sur la piste que quelqu'un semblait entretenir. Si l'herbe y poussait, elle était néanmoins régulièrement nettoyée des branches qui tombaient en travers du chemin, tronçonnées et repoussées sur les bas-côtés. L'endroit n'était pas complètement mort. Elle se demanda quel type de voisin elle allait trouver. Un ermite ? Un sauvage à la barbe hirsute et à la peau tannée par les vents et le soleil ?

Peut-être avait-il connu son père ? Vingt ans, ce n'est pas si long. Ce n'était pas impossible...

Le cœur de Lisa se mit à battre un peu plus vite.

Elle appuya sur l'accélérateur.

Quelques minutes plus tard, ses phares balayèrent un portail de fer forgé engoncé dans les ronces. La silhouette du chalet se dessinait dans l'ombre, une cinquantaine de mètres au-delà de l'entrée. Le chemin contournait la bâtisse et se perdait sous les frondaisons de saie.

Lisa descendit de la voiture et s'approcha à pas lents. Sur la boîte aux lettres, pas de nom. Mais, sur le petit toit en bois qui la

surplombait, un jouet incongru, en plastique rose décoloré par les années, avait été fixé par quatre vis cruciformes.

Lisa plissa les yeux, le cœur battant fort entre les côtes. Elle aurait reconnu cette maison de poupée n'importe où. A l'intérieur, deux minuscules personnages avaient été collés derrière une fenêtre par une main habile, le visage tourné vers le chemin. Une petite princesse et son père, debout côte à côte, paraissaient figés pour l'éternité dans les toiles d'araignées.

Une larme coula soudain sur sa joue. Elle porta une main à ses lèvres, submergée par l'émotion. Son père savait qu'elle viendrait un jour. Il n'en avait jamais douté. Il lui disait qu'elle était la bienvenue, qu'il l'attendait. Qu'elle était ici chez elle.

Elle repoussa comme elle put les vantaux rongés par la rouille, jusqu'à ce que l'amas d'épines devienne trop épais pour espérer le tasser encore plus sous ses semelles. Elle n'avait réussi à libérer avec peine qu'une largeur tout juste suffisante pour les roues du 4X4.

Elle remonta à bord et roula au pas vers le bâtiment de bois enfin dévoilé par les feux de route relevés au maximum. Des graminées sèches et raides raclaient le plancher sous l'habitable comme autant de griffes. Lisa gara l'engin à deux mètres de la porte. Elle coupa le moteur et descendit, un nœud serré dans le ventre. Cet endroit, son père l'avait caché à tous. Elle était la seule à en avoir eu connaissance, hormis maître Lespierre, le notaire de Sanary assassiné à son étude.

Glisser la clé dans la serrure, ouvrir cette porte, c'était entrer de plain-pied dans l'univers secret du juge, dans ce qu'il avait de plus intime. Cet endroit, même si elle ne l'avait pas encore vu en plein jour, lui ressemblait. Discret, solitaire, isolé. Il était le calque exact de sa personnalité. Vivre ici tout seul devait nécessiter de l'opiniâtreté, du courage, une certaine élévation de l'âme au-dessus des contraintes matérielles. Lisa n'avait vu aucune ligne électrique ni téléphonique longer le chemin. Il y avait un puits, près de l'entrée du terrain. Peut-être même n'y avait-il pas non plus l'eau courante dans le chalet.

La serrure tourna sans effort, comme si elle avait été graissée la veille. Mais l'épaisseur de la toile d'araignée qui bouchait l'entrée lui prouva que la maison n'avait pas été visitée depuis de longues années. Personne n'était entré ici depuis la mort de son père.

Lisa ramassa un bâton près de la porte et déchira la toile avant de pénétrer dans la pièce. Elle fronça le nez. La poussière avait recouvert tout ce qui se trouvait à l'intérieur. Il y avait des crottes de bestioles partout. Des créatures indiscernables se replièrent dans les zones d'ombre avec précipitation. Loirs ? Araignées ? Chauve-souris ? Un peu de tout, certainement.

La jeune femme alluma la lampe-torche qu'elle avait achetée sur l'aire d'autoroute. Elle balaya les angles que la lumière des phares

n'atteignait pas. Une cheminée, deux fauteuils bas, une table de chêne avec quatre chaises autour, une petite cuisinière à gaz et une cafetière italienne posée dessus, une bibliothèque garnie d'une trentaine de livres miraculeusement épargnés par les rongeurs.

Partout des toiles d'araignées, des journaux déchiquetés par les souris. Une tonne de ménage à faire. Et encore, juste pour assainir un tout petit peu. Après toute la route qu'elle venait de parcourir, Lisa ne s'en sentait pas la force. Mais dormir dans la voiture non plus.

Elle revint vers le Range, sortit le plaid étalé sur le siège arrière et le sac de provisions, coupa les phares, puis elle le verrouilla en souriant – indécrottable Parisienne – avant de rentrer dans le chalet. Lorsqu'elle referma la porte derrière elle, malgré la saleté, malgré l'isolement, elle se sentit enfin sereine, comme si son père lui ouvrait les bras, par-delà la mort, pour l'accueillir enfin chez lui.

Elle épousseta l'un des fauteuils du plat de la main, étendit le plaid dessus et tira une petite table basse qu'elle nettoya du mieux qu'elle put avec un vieux chiffon resté accroché à la cuisinière. Elle y disposa ensuite ses maigres provisions et la torche dirigée vers la cheminée.

Par acquit de conscience, Lisa vérifia les barres de réseau de son portable qui, comme elle s'y attendait, avaient disparu. Elle se recroquevilla alors entre les accoudoirs de bois, le paquet de gâteaux entre les mains, les pensées enfin libérées de la tension du trajet.

Elle sentait le sommeil la gagner peu à peu, telle une vague de mousse tiède dans un bain chaud à remous.

Au moment où elle plongeait dans le néant, une image s'imposa à sa conscience en train de s'éteindre. Elle dansait devant ses yeux fermés comme la première des questions auxquelles elle allait avoir à répondre dès le lendemain.

Deux fauteuils. Quatre chaises. À quoi cela pouvait-il bien servir, dans ce chalet aux dimensions modestes, à un homme qui venait de Paris se retrancher dans ces montagnes pour y vivre seul quelques jours seulement à la fois ?

6 septembre, J-2

Le commandant Magne faisait les cent pas devant le bureau depuis plus d'une demi-heure lorsque celle qu'il attendait sortit enfin de l'ascenseur. Elle stoppa devant lui, leva le nez au-dessus de ses verres demi-lune et le considéra de bas en haut avec une évidente suspicion. Sur sa poitrine opulente, un collier de jade scintillait à la lumière du lustre doré. Les hanches larges, les bras comme des jambes d'adolescente, elle se planta face au policier et lui tendit un visage fermé.

– C'est pour quoi ?

Magne produisit sa carte émanant du ministère de l'Intérieur.

– Une enquête pour meurtre. J'ai besoin de vous poser quelques questions.

– Soyez plus précis. Des meurtres, j'en ai plein mes archives.

– Celui-là, vous ne l'avez pas, madame Noguera. Ces archives, c'est moi qui les détiens.

La femme replète haussa un sourcil.

– Dans ce cas... que me voulez-vous ?

Le commandant riva son regard dans celui qui le toisait sans aménité.

– Vous parler de l'assassinat du juge Heslin.

Le saut de carpe des pupilles de la fonctionnaire ne lui échappa pas. Elle jeta un œil inquiet derrière elle et sortit précipitamment une clé de son sac. Elle passa devant lui, ouvrit et lui fit signe d'entrer. Magne fut sidéré de la voir refermer à double tour derrière lui.

Elle ôta son manteau et fit le tour de son imposant bureau avant de s'asseoir face à lui, la mine plus verrouillée encore. Néanmoins, sous ses airs de dure à cuire, Magne décela l'expression d'une trouille sourde qui ne demandait qu'à se répandre dans ses veines.

– Je vous écoute.

Magne soupira et prit place dans le seul siège non encombré de dossiers qu'il tira face à elle. Au point de stagnation où il en était arrivé, autant lui raconter ce qu'il savait. Il avait déjà d'instinct la certitude que cela ne sortirait pas de la pièce.

– 3 septembre. Samir Khaleb, coursier autrefois en délicatesse avec la justice, est froidement abattu de deux balles dans la tête. Du 9 mm.

Le lendemain, Nabil Souleymane, représentant en goguette, meurt de la même façon dans un parking en sous-sol du XVIII^e, après qu'on lui a tranché le cou. À peine quelques heures plus tard, dans la nuit du 4 au 5 septembre, c'était le tour d'un chirurgien parisien, Michel Vignon. Même mode opératoire, même arme, semble-t-il. Que nous n'avons pas retrouvée. Mais ce 9 mm avait déjà fait parler de lui par le passé...

Le visage de la femme avait pâli. Magne ne la lâchait pas des yeux.

– *Cette arme...*

Le policier acquiesça. Elle avait compris.

– Oui. Il s'agit bien de celle qui a abattu le juge Heslin le 20 juillet 1992 devant le Palais de justice. Les analyses sont formelles. Du moins en ce qui concerne Samir Khaleb, pour l'instant. Mais trois hommes abattus de la même manière en tout juste quarante-huit heures, avouez que ça fait une putain de coïncidence, non ?

Les bajoues de la femme se mirent à trembler. Le policier se demanda si c'était vraiment la peur qui la dévorait de l'intérieur ou l'expression sourde d'une rage folle contenue à grand-peine.

– Les meurtriers de Lionel n'ont jamais été identifiés, je le sais. Pourquoi vous adressez-vous à moi aujourd'hui ?

Magne se pencha vers elle et baissa la voix.

– Parce qu'il vous faisait confiance, madame Noguera.

Le policier distingua nettement la gorge de son interlocutrice jouer un instant au yoyo. Elle ne réfuta pas son affirmation, le regard captif des yeux inquisiteurs du commandant.

– En 1992, vous étiez une jeune greffière, rattachée au service du juge Heslin. Je ne sais pas pourquoi cet homme ultra-prudent avait foi en vous, mais j'en ai la preuve. Et pour tout vous dire, cela ne me regarde pas. J'ai découvert qu'il vous faisait passer des renseignements confidentiels à l'abri du regard de votre hiérarchie, et cela me suffit à vous accorder la mienne sans réserve. Le fait que vous soyez désormais affectée ici, au service des archives, m'amène à penser que vous ne faites pas que les classer. *Vous les veillez, aussi.*

Mme Noguera parut soudain respirer un peu plus difficilement. Elle posa une main sur son collier, comme pour se protéger des révélations du policier.

– Expliquez-vous.

Magne exhuma un papier plié de son portefeuille et le fit glisser vers elle sur le bureau.

– Ce document vous était destiné. Il est daté de la veille de sa mort. L'un de mes hommes l'a trouvé dans un dossier classé que le juge devait vous remettre à fin d'archivage. Sauf qu'il n'en a pas eu le temps. Ce papier n'a *a priori* rien à voir avec ceux qui l'accompagnent. Nous pensons qu'il peut avoir un rapport avec sa mort. Avez-vous une

idée de ce qu'il représente exactement ?

La femme se saisit de la feuille comme si elle avait été enduite d'un poison mortel. Lorsque ses yeux se posèrent sur l'écriture fine et penchée du juge, les larmes affluèrent à ses paupières. Elle tenta d'essuyer ses joues sans succès. Son maquillage coulait déjà.

L'évidence frappa Magne comme la foudre. Il posa sa main sèche sur celle de la femme qui tremblait comme une feuille.

– Vous l'aimiez, n'est-ce pas ?

Elle hocha simplement la tête, sans le regarder.

– Je vis avec sa fille, madame Noguera. Lisa n'est pas au courant de cette enquête. Elle ne saura rien de votre aventure avec son père, je vous le promets. Je fais de cette recherche une affaire personnelle. Pour elle. Pour que la vérité éclate enfin. Vous comprenez ?

Les mots ne semblaient pas pouvoir sortir de la gorge de l'ancienne greffière. L'émotion, trop intense, lui coupait la parole. Magne continua.

– La direction que voulait vous indiquer le magistrat dans cette phrase semble désigner un autre juge, suisse, décédé en janvier 1993 dans un accident de la route. Avez-vous la moindre idée de ce que voulait vous faire comprendre Heslin ?

Mame Noguera souffla bruyamment dans un Kleenex, secouant les chairs molles de ses bras. Magne considéra ses formes avachies sous l'embonpoint, tentant d'imaginer le père de Lisa épris de la femme d'une trentaine d'années aux courbes sensuelles qu'elle avait probablement été vingt ans plus tôt. Mais la bluette n'avait peut-être été qu'à sens unique. Le juge ne devait alors avoir qu'une seule idée fixe en tête. Rester en vie, et protéger Lisa. La grosse femme finit par toussoter pour chasser les dernières larmes de sa gorge.

– Dieter Disbach était le contact de Lionel à Zurich. C'est lui qui rassemblait les éléments à charge du dossier pour la partie de l'Europe de l'Est.

– *Le dossier ? Quel dossier ?*

Mme Noguera eut un regard craintif vers la porte de son bureau, toujours fermée à clef. Elle baissa la voix à son tour et se pencha vers le commandant.

– Le juge Heslin enquêtait sur une organisation apparentée à la Mafia. Une nébuleuse secrète et insaisissable, ramifiée comme une pieuvre. Cette entité malfaisante avait émergé dans les Balkans, quelques années avant le début de la guerre de Yougoslavie. Son emprise s'est accélérée après la scission du pays et le génocide perpétré par les hommes de Milosevic. Au début des années quatre-vingt-dix, la région était une vraie poudrière. Si vous vous souvenez de cette époque, lorsque la mafia italienne a été condamnée, lors du maxi-procès de Palerme, en 1987, Falcone est devenu son ennemi

numéro 1 à abattre. Elle y est parvenue en mai 1992. Elle a alors juré d'éliminer tous les magistrats antimafia qui suivraient le même chemin. J'imagine que vous savez ce qui est arrivé ensuite à son ami Borsellino.

Magne hocha la tête.

– Oui, nous le savons. C'était la veille de l'assassinat du père de Lisa. Le 19 juillet.

Mme Noguera acquiesça d'unodelinement des joues. Elle reprit sa narration d'une voix plus faible encore.

– Lorsque Falcone a été assassiné à Palerme, Lionel et Dieter sont devenus très prudents. Ils avaient appris que la Pieuvre, comme ils la nommaient, avait investi de l'argent en Suisse. Beaucoup d'argent, même. À l'époque, le pays n'était pas aussi regardant qu'il l'est aujourd'hui sur l'origine des sommes versées dans les caisses de ses banques. *C'était* le centre névralgique de la richesse en Europe. Pour les affaires internationales comme pour la pègre. Lionel m'avait expliqué qu'ils ne se voyaient plus que le strict nécessaire, dans un petit coin discret situé près de la frontière franco-suisse. Disbach avait de la famille du côté de Zurich, où il avait passé toute son enfance. Il prenait prétexte de les visiter pour venir retrouver Lionel là-bas.

– Là-bas ? Où ça, *là-bas* ?

Mme Noguera croisa les doigts sur son bureau. Elle commençait à devenir très nerveuse. Elle baissa les yeux.

– Eprenaz. Un minuscule village suisse. Des maisons isolées les unes des autres. Personne ne voit ce que fait le voisin chez lui.

Magne fut illuminé par un nouvel éclair de compréhension. Il sourit.

– Il vous y a emmenée... Je me trompe ? Le nid d'amour parfait, hors du regard de qui que ce soit.

L'ex-greffière s'empourpra. Elle le supplia du regard et il n'insista pas. Il avait la réponse sous les yeux. Elle reprit ses esprits, remplaça une mèche imaginaire dans sa coiffure et poursuivit.

– Chacun y arrivait de son côté, par une route différente, jamais la même deux fois de suite. Le chalet est en pleine montagne, à une dizaine de kilomètres de la frontière et une soixantaine au sud de Bâle. Je n'y ai mis les pieds qu'une seule fois, peu de temps après qu'il l'a acheté, en 1988. Après le meurtre de Falcone, c'est là qu'ils se sont retrouvés pour leurs réunions, entre mai et juillet 1992, à l'abri du reste du monde.

Magne tiqua.

– *Leurs réunions* ? Ils ne pouvaient pas communiquer par téléphone ?

– Les deux juges étaient certains d'avoir été placés sur écoute, même s'ils n'en ont jamais eu la preuve. De plus, ils emportaient beaucoup de documents à étudier ensemble. Et ils n'étaient pas seuls, tous les deux. Il y avait un troisième homme avec eux. Je n'ai jamais su son

nom ni sa nationalité. La sécurité exigeait un tel découpage de l'information que personne n'en avait la totalité. La survie même du groupe rendait ces précautions indispensables. Je ne l'ai su que parce que j'ai parfois acheté les provisions que Lionel emportait pour un week-end. Des portions pour trois personnes, à chaque fois.

Magne sentait l'excitation le gagner à la vitesse d'un cheval au galop.

– Et ce document, ça vous parle ?

Mme Noguera rajusta ses lunettes sur la pointe de son nez dodu.

– Ce sont des opérations détaillées sur un compte bancaire à l'étranger, mais je ne peux pas vous en dire plus pour l'instant. Vous pouvez me le laisser ?

Magne hésita, puis il lui abandonna la feuille photocopiée. Il en avait encore l'original dans son bureau. Après tout, elle était la destinataire originelle du message. S'il y avait quelque chose à en sortir, elle le sortirait.

Magne se leva. Il fallait qu'il appelle Henri. Sa quête en Suisse allait prendre un sacré coup d'accélérateur.

– Eprenaz, vous m'avez dit. C'est bien ça ?

L'ancienne maîtresse du juge Heslin lui nota le nom sur un Post-it et le lui tendit d'une main peu assurée.

– Je n'ai pas l'adresse exacte du chalet. Mais le village est tellement petit que vous le trouverez facilement. Faites attention à vous, commandant. La Pieuvre est d'une puissance inimaginable. Elle ne vous épargnera pas si vous l'approchez de trop près. Beaucoup de personnes l'ont payé de leur vie...

Le policier comprit le message implicite. Il inscrivit à son tour son numéro de portable sur un bout de papier et le tendit à la fonctionnaire.

– Dites-moi simplement à quoi correspond cette feuille et je ne reviendrai pas vous voir. Vous ne risquerez rien. Merci pour votre aide, madame Noguera.

Magne sortit du bureau et entendit la clé tourner de nouveau. Renonçant à l'ascenseur, il descendit les étages par l'escalier et déboucha à l'extrémité du hall d'accueil. L'esprit entièrement préoccupé par ce qu'il venait d'apprendre, il se dirigea à pas rapides vers la sortie barrée des éternels sas de sécurité.

Sous le gigantesque porche du ministère, il croisa un homme en costume qui lui jeta un regard distrait tandis qu'il cherchait en vain son téléphone portable dans ses poches pour joindre Henri Walczak au plus vite.

L'inconnu le salua d'un bref mouvement du menton et passa son chemin en lissant sa fine moustache du bout de l'index.

Ses lèvres minces n'esquissèrent pas l'ombre d'un sourire.

Lisa ouvrit les yeux dans l'obscurité totale, le sang lui cognant dans les tempes. Un bruit venait de la réveiller. Un bruit anormal dans tout ce silence qui l'enveloppait.

L'espace d'un instant, elle fut perdue, puis son périple de la veille lui revint. Sanary, la route, la Suisse, le chalet de son père.

Le bruit se répéta, net et précis.

Des pas dans l'herbe sèche. Quelqu'un tournait autour de la maison !

Elle se réveilla tout à fait, écarquillant les paupières pour tenter d'y voir quelque chose. Son dos lui faisait mal, ankylosé par la nuit passée dans le fauteuil inconfortable.

Ses yeux finirent par s'habituer à l'opacité de la pièce, révélant les silhouettes diffuses des meubles du juge. Sous la porte, un mince rai de lumière pâle annonçait la lune et l'absence de nuages. On devait pouvoir discerner ce qui se passait à l'extérieur sans avoir besoin d'une lampe pour éclairer son chemin.

Lisa retint sa respiration. Les pas étaient lents, précautionneux. Elle se redressa et agrippa un tisonnier pendu au rack devant la cheminée. Les pieds nus, elle s'approcha à pas de loup de la porte. Les pas s'arrêtèrent aussitôt. Quel qu'il fût, son visiteur avait l'oreille sensible.

Lisa tourna la clé le plus discrètement possible et se figea, le front collé au battant. Quelques instants plus tard, les pas se rapprochèrent de la porte puis cessèrent tout à fait.

L'autre était devant elle, à moins d'un mètre. Il l'attendait.

La jeune femme serra les dents. Elle était ici chez elle. Personne n'avait à y entrer sans qu'elle le veuille, et encore moins en pleine nuit en lui foutant la trouille. Ce type allait le comprendre, et vite fait !

Elle ouvrit brusquement la porte, la torche en avant et le tisonnier armé au-dessus de la tête. Sa voix s'envola malgré elle, haut perchée et marquée par la peur.

– Qui est là ? Montre ta sale tronche et je te pulvérise !

Mais seule la nuit lui répondit. L'ombre s'était évanouie dans la nature. Elle entendit l'écho d'un craquement de branches, sur sa gauche, puis plus rien. Elle baissa le tisonnier mais le garda à la main, prudente, et entreprit de faire le tour du chalet, le faisceau de la lampe braqué dans les broussailles.

Quelqu'un était venu, c'était certain. Les tiges brisées des hautes herbes en témoignaient, refoulées sur les deux côtés du passage d'un corps volumineux.

Lisa rentra et verrouilla la porte. Le jour était encore loin, mais elle n'avait décidément plus sommeil. Elle reposa la lampe, ouvrit les volets et s'accouda à la fenêtre, écoutant les bruits nocturnes de la forêt. Une chouette hulula quelque part, ponctuant la nuit de sa voix mélodieuse. Plus loin, des pigeons s'envolèrent dans un grand effarouchement de plumes, dérangés par un intrus.

La jeune femme se frictionna les bras, saisie par la fraîcheur de l'altitude. Elle referma la fenêtre. Puisqu'elle ne pouvait plus dormir, autant visiter le chalet de fond en comble. Elle prendrait ainsi la mesure de la tâche qui l'attendait au matin.

Elle se souvint qu'elle avait aperçu la veille une bougie et une boîte d'allumettes sur le manteau de la cheminée. Elle l'alluma et la posa sur la table, faisant vaciller les ombres de son nouveau domaine de sa flamme bousculée par les courants d'air. La lampe torche à la main, elle poussa la porte de la deuxième pièce et pila net, incrédule.

Les toiles d'araignées en plus, il s'agissait de la réplique quasi exacte du bureau de son père. Du moins tel que sa mémoire s'en souvenait. L'immense table de travail, prévue pour recevoir de nombreux documents étalés, les étagères regorgeant de dossiers épais aux tranches couvertes de son écriture fine et penchée... tout était à l'identique, hormis un chandelier à six branches qui remplaçait la lampe de type anglais à l'abat-jour vert de son enfance.

Une photo encadrée posée sur la table attira son regard. Elle s'en approcha, le cœur serré. Son père faisait face au photographe, l'air grave. Sa main reposait sur l'épaule de sa fille, qu'il donnait l'impression de vouloir tenir en retrait de l'objectif. On ne discernait qu'une partie du visage de Lisa, masqué par le bras du juge. Elle devait avoir entre onze et douze ans. Quelques mois à peine avant la mort de son père. L'œil du magistrat était sévère. Son expression ne faisait aucun doute : il avait été surpris par le cliché. Mais, dans un sursaut, il avait eu le temps de cacher les traits de sa fille. Visiblement, il n'avait pas voulu qu'on puisse l'identifier sur cette photo. Derrière eux, elle reconnut les grilles de son collège, au travers desquelles on apercevait le bâtiment de briques rouges où elle avait suivi toute sa scolarité depuis le cours préparatoire.

Lisa tiqua. Elle ne se souvenait pas de cette photographie. La logique, une fois encore, battait de l'aile. *Pourquoi le juge avait-il encadré cette photo si elle lui avait tant déplu ?*

Elle débarrassa le fauteuil de sa couche de poussière et s'assit dessus. Elle posa alors les mains à plat sur le bureau, tentant de faire le vide en elle. Elle essaya de s'imaginer à la place de son père, de ce

qu'il avait en tête lorsqu'il avait déposé ce cadre sur son bureau.

Puis elle comprit. Comme la boîte aux lettres, cette photographie était un message. Un code qui lui était destiné.

Quelques mots de sa lettre lui revinrent en écho : « *Je t'aime de toutes les forces qu'il me reste, ma Lisa, et je ne les laisserai pas te prendre. Je préfère mourir. Ainsi, la traque s'arrêtera définitivement.* »

Elle saisit le cadre et démontra la vitre de protection, puis elle tira la photo de son logement et la retourna. Sur l'arrière du papier glacé, une simple phrase était écrite en lettres majuscules.

« *TOI OU ELLE.* »

Lisa sentit le sol se dérober sous ses pieds. Elle rejeta la photographie sur le bureau comme si elle s'était brûlée les doigts et se leva brutalement, une rage folle au ventre. Le fauteuil bascula et tomba sur le sol avec fracas.

– *NON !*

Elle frappa du poing sur le mur de bois et sentit la douleur lui irradier dans tout le poignet.

– *Ah putain, les sales enfoirés de merde !*

Elle frappa à nouveau, des deux poings, jusqu'à ce que le sang lui couvre les phalanges.

– *NOOON !*

Elle s'écroula soudain, vaincue par la colère qui lui retournait l'estomac.

« *Je préfère mourir. Ainsi la traque s'arrêtera définitivement.* »

Il l'avait fait. Il l'avait *vraiment* fait. Ce cauchemar était réel. Elle en avait désormais la preuve. Le juge avait laissé ses assassins prendre sa vie pour sauver la sienne, celle de sa fille bien-aimée. Pour qu'elle lui survive.

La jeune femme resta longtemps prostrée, le visage dans la poussière, le corps agité de sanglots inextinguibles.

Jusqu'à ce qu'elle entende à nouveau les pas autour de la maison.

Elle se releva comme un ressort tendu à se rompre et se précipita à la porte qu'elle ouvrit à la volée, les yeux brouillés par les larmes et le soleil naissant.

Elle n'eut pas le temps de crier.

Le choc fut instantané et lui parut d'une violence inouïe. Il la propulsa en arrière d'un coup, le souffle coupé, lui faisant perdre l'équilibre et lâcher le tisonnier qu'elle avait attrapé au passage. Elle tomba sur les fesses et cogna durement des coudes sur le plancher. Une vague d'étincelles de douleur fusa dans ses nerfs à vif.

Avant même qu'elle puisse se redresser, une ombre se jeta sur elle et la cloua au sol.

6 septembre, J-2

– Ça oui, je l’ai bien connu ! Un bon gars, je peux vous dire ! Y en avait pas deux aussi gentils que lui...

Henri Walczak se retint d’exploser de joie. Depuis deux heures qu’il interrogeait les habitants de Dürrenburg, c’était la première personne parlant le français qui lui répondait enfin de façon positive. Coincé dans un fauteuil roulant, le vieil homme prenait le frais devant chez lui, sa pipe antique vissée au coin des lèvres. Il ne la retirait même pas pour parler, la salive écumante sur le tuyau marqué par ses dents.

Henri posa son derrière sur un muret aux angles saillants. Il acquiesça en souriant avec une once de mélancolie.

– Ça, vous avez raison ! C’était vraiment un bon copain, dans le temps... Nous ne nous étions pas revus depuis de longues années. Je suis en vacances ; je pensais venir lui rendre une petite visite d’amitié, mais j’ai appris au tribunal qu’il avait eu un accident de voiture. C’est terrible...

L’ancêtre hocha la tête, le regard dans le vide. Il paraissait revivre les horribles événements comme s’ils s’étaient déroulés la veille. La salive jaunie de nicotine coula sur son menton sans qu’il s’en aperçoive.

– Cette maudite montagne a tué plus de gens qu’elle n’en fait vivre.

– Oui, saleté de neige...

Le vieil homme cracha par terre et s’essuya les lèvres de l’avant-bras.

– Y avait plus de neige à la croix de Holloch depuis une semaine quand il s’est tué.

Walczak lui lança un regard aigu en sortant son paquet de tabac de sa poche.

– Ah ? C’est pourtant ce que j’avais cru comprendre...

Les frêles épaules du vieillard se soulevèrent de dédain.

– Les journalistes sont des cons prêts à avaler n’importe quoi ! Ils ne sont même pas venus jusqu’ici pour faire les photos de l’accident.

Le policier roula sa cigarette, les doigts fiévreux. Il haussa les sourcils avec affectation, visiblement étonné.

– Ils ne se sont pas déplacés pour la mort d’un juge ?

Le vieil homme prit un air de conspirateur et baissa la voix en

plissant son visage de papier mâché. Il ôta le tuyau de sa pipe de sa bouche baveuse et le braqua sur Henri comme le canon d'une arme.

– Comme je vous le dis ! La police avait interdit l'accès au village ! On n'avait même plus le droit de sortir d'ici ! Ce sont eux qui ont donné les photos officielles à la presse. On n'avait pas vu ça depuis la guerre...

Henri Walczak prit le temps d'allumer sa cigarette et souffla un long nuage de fumée bleue vers le ciel immaculé.

– La croix de Holloch ? C'est là où ça s'est passé, je suppose ?

– C'est un point de vue sur la vallée, en descendant vers Brunnen, entre Hinterthal et Pragelpass. Il y a un parking taillé dans la roche, à cet endroit. Un à-pic de plus de deux cent mètres sur la rivière. Il est mort dans le virage juste avant la croix, en amont. Il descendait vers la vallée pour aller faire des courses, à ce qu'il paraît. La voiture a plongé dans le vide sur plus de cinquante mètres avant de s'encaster dans un arbre, au ras de la falaise. C'est uniquement grâce à ça qu'on a pu la remonter.

– Si ce n'est pas la neige, comment est-ce arrivé ?

Les yeux du patriarche brillèrent soudain d'excitation. Il allait répondre lorsqu'une voix féminine inquiète leur parvint par la porte entrouverte de la maison.

– Pépé ? Pépé, tu es où ?

Deux secondes plus tard, une femme aux épaules carrées et aux cheveux en désordre jaillit sur le trottoir. La cinquantaine bien tassée, des valises pleines sous les paupières, elle toisa Walczak avant de reporter son regard courroucé sur le vieil homme qui la défiait en souriant en silence.

– Qu'est-ce que tu fais encore dehors ? Tu veux attraper la mort, ou quoi ? Et encore à fumer cette saloperie !

– Elle va m'attraper quand même, que ça te plaise ou pas ! La pipe, c'est tout ce qu'il me reste ! Alors ou tu me la laisses, ou j'arrête de respirer...

Là-dessus, le pépé se mit à rigoler avant que la toux ne commence à le plier en deux. La femme cueillit la bouffarde d'une main ferme et tourna la tête vers Henri, l'air mauvais, la tête rentrée dans les épaules.

– Vous voulez quoi, vous ?

Walczak sentit qu'il ne fallait pas insister. Il en avait déjà assez appris pour relancer son enquête dans une autre direction.

– Rien de particulier, je suis touriste. Je m'étais juste arrêté pour discuter un moment avec votre... père.

– Alors tirez-vous de devant chez moi. Y a rien à voir, ici.

Dans le dos de la femme aux yeux de glace, le pépé leva la main, l'index braqué face au policier. Il dressa le pouce et tendit le poignet

en avant, puis il abattit à deux nettes reprises le chien de son revolver imaginaire.

Il eut encore le temps de lui adresser un clin d'œil avant que la femme n'imprime un sec demi-tour à son fauteuil roulant et claque la porte de la maison derrière eux.

– Sham ! Stop !

Le cri n'eut pas l'effet escompté. L'animal bondit sur le sol à côté de Lisa et lui donna un énorme coup de langue visqueuse sur le visage. Puis il se coucha à côté d'elle, le souffle court, la gueule entrouverte, ses crocs blancs luisants à moins de dix centimètres des joues de la jeune femme. Sa queue remuait à l'horizontale sur le parquet du chalet, soulevant des vagues de poussières qui brillaient dans la lumière rasante du soleil. Une oreille immature lui retombait sur l'œil droit. Il ne devait pas avoir plus d'un an.

– Sham ! Ici !

Les yeux du chien se dirigèrent vers l'extérieur, mais il ne bougea pas. Sa respiration pulsait comme un soufflet de forge qu'on aurait oublié de débrancher.

Lisa se redressa sur les coudes, à moitié sonnée.

– Putain, mais tu viens d'où, toi ?

Le berger allemand tourna le cou de façon comique, comme s'il l'écoutait pour tenter de comprendre le sens de ses paroles. Ses yeux attentifs ne montraient pas le moindre signe d'agressivité. Il gémit comme s'il voulait lui répondre, puis il baissa la tête et lui lécha la main. Lisa laissa ses doigts s'enfoncer dans le poil soyeux du cou de la bête qui se coucha alors devant elle, les pattes en l'air.

La jeune femme révisa son jugement. À l'évidence, l'animal était en fait une femelle. Et, même si elle était assez envahissante, plutôt du genre sympa.

Dans l'embrasement de la porte, une silhouette massive se dandinait sur ses jambes, une casquette de base-ball à la main.

– Sham ! Ooh... Qu'est-ce t'as fait ? Ooh... Viens ici ! Madame... Madame... faut pas vous fâcher... Ooh...

À contre-jour, Lisa ne discernait pas bien l'inconnu, *a priori* le maître de la chienne. Elle se leva, un avant-bras devant les yeux, puis elle s'approcha de la porte, l'animal sur les talons.

– C'est quoi, ce bordel ?

L'homme se mit soudain de profil pour échapper à son regard, livrant son visage ingrat à la lumière du jour. Il plia le cou sur ses mains jointes qui allaient bientôt déchirer sa casquette en petits bouts.

Des larmes jaillirent de ses paupières épaisses et bridées et se répandirent sur ses joues comme des giboulées de mars. De son nez, un filet de morve bulla avant de couler vers ses lèvres tremblantes.

– Ooh... Faut pas le dire à Papa. Il va pas être content... Ooh... il va disputer Sham et me punir... Ooh...

Lisa se frotta les yeux en se disant qu'elle allait bientôt entendre les premières notes d'un morceau de banjo sortir de sous les branches basses d'un arbre tandis qu'un des frères de ce barjot regarderait partir un quatuor d'aventuriers de pacotille dans des canoës¹. À vue de nez, son visiteur avait une bonne trentaine d'années. Mais son visage aux traits quasi inexpressifs et presque lisses comme une peau de bébé était assez étrange à contempler. En fait, il pouvait avoir dix ans de plus ou de moins. Impossible à dire avec certitude. En tout cas, il était bâti comme une armoire normande. Une vraie force de la nature. Cruelle, celle-ci, tout en lui ôtant le droit à une vie « normale », avait pris soin de lui donner de quoi faire réfléchir ceux qui lui chercheraient des noises.

Trisomie 21, communément appelée mongolisme.

Une saloperie qui touchait plus d'un enfant sur mille en France. Déficience génétique d'un simple chromosome qui foutait parfois en l'air l'équilibre d'une famille entière. Parce qu'il fallait pouvoir supporter de vivre avec un fils ou une fille *comme ça*. Parce qu'il fallait pouvoir supporter le regard des autres, les ricanements des autres, la pitié des autres. Parce que la maladie frappait aveuglément, et que nul n'était à l'abri d'un cataclysme qui allait modifier pour toujours la vie de ceux qui s'y trouvaient brutalement confrontés.

La chienne gémit à nouveau et vint s'asseoir aux pieds de son maître. La langue de travers entre les crocs, elle leva le nez vers lui et lui tendit la patte.

Lisa ne put s'empêcher d'éclater de rire devant le tableau qui s'offrait à elle. Mais elle prit alors mesure de la situation et la détresse de l'inconnu lui fendit soudain le cœur. Sa maladie en avait fait un enfant perpétuel. Un enfant en panique totale qui allait s'effondrer devant elle d'un instant à l'autre.

Elle sortit du chalet et se planta face à lui, puis elle lui tendit la main et lui sourit de toutes ses dents.

– Allez, y a pas de mal. Toi et ton clébard, vous m'avez foutu la trouille, mais ça me fait plaisir d'avoir un peu de visite, finalement. Ton chien s'est déjà présenté. Moi, c'est Lisa. Tu t'appelles comment ?

L'homme mit quelques secondes à percevoir le changement d'attitude de la jeune femme. Lorsqu'il comprit enfin qu'elle ne lui en voulait pas, ses larmes s'évanouirent comme par magie et un sourire lumineux envahit son visage. Il lui tendit une main capable d'abattre un arbre d'un seul coup de poing, mais serra la sienne avec la

délicatesse d'une jeune fille. Ses yeux ne parvinrent pas à se fixer sur ceux de la jeune femme.

– Jean. Je suis Jean.

Les cheveux de Lisa s'envolèrent dans une brusque saute du vent matinal. Jean les suivit du regard, fasciné.

– Je n'ai pas grand-chose à manger, Jean, mais je peux t'offrir un gâteau et de l'eau, si tu veux... Ça te dit ?

Les iris de l'homme étincelèrent.

– Un gâteau ? Oui ! Oui !

Mais il se rembrunit aussitôt.

– Je sais pas si j'ai le droit...

– Tu as le droit puisque je te le dis, d'accord ?

Mais Jean baissa la tête en la secouant horizontalement, le front buté. Il essuya son nez du revers de sa manche de chemise à carreaux.

– Papa il dit que je dois rien accepter des étrangers.

Lisa lui reprit la main et lui tourna le menton pour qu'il la regarde en face. Sur sa joue droite, une vilaine et ancienne blessure avait laissé une cicatrice qui lui courait de l'oreille au menton. Il avait eu de la chance de ne pas perdre son œil.

– Je ne suis pas une étrangère, Jean. Je suis Lisa. Ta chienne m'a jetée sur le cul et m'a recouverte de bave en jouant avec moi, et tu es entré toi-même sur mon terrain. Nous devons même être voisins. Où habites-tu ?

Jean eut un geste vague du menton vers les bois qui s'étendaient au-delà du chemin.

– Là-bas.

La jeune femme regarda dans la direction qu'il avait indiquée, mais elle ne discerna que des arbres. S'il y avait une maison, elle était encore plus loin que ça.

– On y va par ce chemin ?

Jean hocha la tête sans répondre, les yeux braqués sur ses chaussures.

– Elle est loin, ta maison ?

– Non. Pas loin.

Jean parut soudain très mal à l'aise. Il remit la casquette sur son crâne en se l'enfonçant jusqu'aux sourcils, puis il tourna la tête vers la forêt, comme s'il entendait un son que lui seul était capable de percevoir. Il leva le nez, humant l'air immobile à l'image de son chien. Ce drôle de bonhomme paraissait avoir des sens très affûtés.

– Comment je la reconnaîtrai ?

Jean eut soudain un regard terrifié.

– Non ! Pas venir ! Ooh... Faut pas venir ! Papa va pas être content ! Ooh...

Il décala soudain avec une souplesse surprenante pour sa taille et

traversa les broussailles comme si elles n'avaient jamais existé. La chienne eut un bref instant d'hésitation, puis elle suivit son maître au galop. Une fois sur le chemin, elle s'arrêta de nouveau et tourna la truffe vers elle. Elle aboya deux fois et disparut dans les fourrés, la queue en panache.

Lisa soupira et rentra dans le chalet. Non, elle n'irait pas voir le père de Jean. Si le gosse – elle ne pouvait le considérer autrement que comme un gamin – ne le voulait pas, elle ne le ferait pas, même si sa curiosité naturelle la poussait à tenter d'en apprendre plus sur lui.

Puis elle se demanda quel âge il avait pu avoir lorsque son juge de père venait passer un moment au chalet, au début des années 1990. Le père de Jean avait certainement dû croiser le chemin du sien, s'il habitait déjà là à l'époque. Les deux hommes avaient peut-être même sympathisé.

Et puis une autre question, qui lui tournait dans la tête depuis qu'elle avait reçu l'acte du notaire, se matérialisa enfin dans son esprit.

Si le juge Heslin venait bien ici pour s'isoler du monde et se détendre à l'abri des regards et du monde parisien, *pourquoi ne l'y avait-il jamais amenée ?*

1. *Délivrance*, film de John Boorman (1972), d'après le roman éponyme de James Dickey (1970).

6 septembre, J-2

Henri Walczak gara sa voiture de location sur le parking, juste à côté de la croix, au ras du parapet. Il descendit de l'habitacle, le souffle coupé. La vue était magnifique. Au loin, la montagne étendait ses cimes déchiquetées jusqu'à l'horizon dans un moutonnement immaculé qui se fondait dans l'azur. Plus bas, des blocs de roche enneigés se dénudaient, énormes et comme suspendus par miracle au-dessus du vide, laissant la place à une mer de sapins d'un vert intense. Tout d'abord rachitiques et espacés, les résineux se densifiaient avant de former des forêts épaisses et sombres où se perdait le regard. Devant la pointe de ses pieds, juste au-delà du parapet de béton d'une cinquantaine de centimètres à peine de haut, la chute était si brutale qu'il n'entrevoyait même pas le fond du précipice. Il lança un petit caillou qui mit plusieurs secondes à rebondir quelque part en contrebas.

Henri inspira une longue goulée d'air pur, puis il tourna son regard vers la route. Si le vieil homme en fauteuil roulant avait encore bonne mémoire, le virage dont il lui avait parlé – celui où la voiture de Dieter Disbach avait plongé dans la rocaille – longeait également la falaise, environ deux cent mètres plus haut.

Walczak s'engagea sur la côte raide, les mains dans les poches de sa veste, le chant des oiseaux pour unique compagnon. Hormis les gazouillis effrénés qui s'envolaient d'une branche à l'autre et les graviers qui roulaient sous ses semelles, le silence était total. Il réfléchissait, concentré sur ce qui s'était passé ce jour-là.

Si ses suppositions étaient exactes, et s'il avait bien interprété le geste du papy qui braquait son index sur lui comme le canon d'une arme, le juge suisse avait bel et bien été victime d'un attentat sur cette route, près de chez lui, comme Lionel Heslin six mois avant lui. Le crime paraissait avoir été étouffé par les autorités helvètes, qui avaient fait le nécessaire pour qu'il ne s'ébruite pas jusqu'aux voutours de la presse à sensation. Le juge avait eu un accident mortel sur la route, point barre. L'enquête avait été menée ensuite en sous-marin.

Ou pas.

Henri Walczak ne put s'empêcher de grimacer en comparant les deux affaires. L'impasse dans laquelle s'étaient enfoncées les deux

enquêtes semblait avoir été totale, du côté suisse comme du côté français. Échec complet sur toute la ligne.

La question ne laissait pas de le mettre mal à l'aise. Elle tournait dans son cerveau comme une crécelle rouillée, refusant de se plier à la logique mathématique la plus élémentaire. *Quelle probabilité réelle y avait-il pour que les assassins n'aient pas été identifiés dans un cas comme dans l'autre ?*

Proche de zéro, certainement.

Mais le fait était là. Les deux juges étaient morts et enterrés, et leurs dossiers avec. Deux juges qui se connaissaient, qui correspondaient sur certaines affaires, tout en dissimulant des pièces de ces mêmes dossiers dans d'autres chemises anodines, dans lesquelles personne n'irait mettre son nez.

Henri Walczak parvint au virage suivant et il s'arrêta au bord de la chaussée, le souffle court. Il reprit sa respiration les mains sur les hanches, les fesses appuyées contre un arbre, observant la configuration du terrain.

La route, encaissée dans la montagne, n'aurait pas permis à un tireur de s'embusquer au ras du bitume. Le juge l'aurait aperçu au moment même où il aurait contourné les rochers qui bordaient la chaussée.

Le policier leva les yeux vers l'éboulis qui surplombait le virage. Si tireur il y avait vraiment eu, il s'était sans doute planqué plus haut, de façon à identifier formellement l'auto de Disbach avant de l'exécuter. Il se tourna vers l'extérieur du virage, mais ne nota aucune trace visible de la sortie de route de la voiture du juge. Depuis 1993, la nature avait repris ses droits, effaçant toute trace de « l'accident » comme s'il n'avait jamais eu lieu.

Henri se décolla de l'arbre d'un coup de reins et franchit la barrière végétale épineuse qui lui arracha quelques millimètres carrés de peau au passage. Il agrippa une branche basse et se hissa le long de la pente, s'aidant des coudes et des genoux lorsque les trouées étaient trop petites pour y passer debout. Il se retournait tous les cinq mètres, de façon à ne pas perdre le virage des yeux. L'endroit qu'il cherchait devait remplir deux conditions. Que ce virage soit dans un axe de tir propice, et que la route y soit visible un peu plus en amont. La distance maximale de tir ne devait pas excéder cinquante mètres, d'après lui. Au-delà, même pour un tireur expérimenté, les risques de manquer une cible mobile augmentaient de façon exponentielle. La première balle devait être la bonne. Il ne devait pas y avoir de loupé.

Quelques minutes plus tard, émergeant d'un buisson particulièrement dense, Henri sut qu'il avait trouvé ce qu'il espérait.

L'endroit avait été choisi avec soin. La vue sur la route était parfaite. Avec une bonne paire de jumelles, le tueur embusqué avait

même pu savoir si le juge était rasé de près ou non. La voiture avait descendu la côte face à lui sur une trentaine de mètres avant de s'engager dans l'enfilade de virages menant à celui de la croix. Un petit monticule de pierres était encore érigé là où le bras tenant le canon de l'arme avait certainement été posé. Le tueur avait voyagé léger pour ne pas s'encombrer. Pas de trépied à transporter dans les bois, il y avait tout ce qu'il fallait sur place.

De là où il était assis, Walczak avait une meilleure vue sur la partie de la falaise qui s'étendait au-delà du virage jusqu'au précipice. Comme le lui avait dit l'ancien, la roche formait un promontoire d'une cinquantaine de mètres en pente abrupte avant de se fendre comme sous le coup d'une épée géante qui avait ouvert la vallée en deux. L'arbre qui avait stoppé la voiture de Disbach avant qu'elle ne plonge dans le vide devait être le chêne tordu qu'il apercevait juste au bord de l'abîme.

Le policier allait redescendre vers la route lorsqu'un bruit de moteur lancé à plein régime déchira le silence. Une voiture arrivait de Dürrenburg à fond de train.

Henri saisit une petite branche morte et s'accroupit derrière l'empilement de pierres. Il cala son coude comme le tueur l'avait certainement fait avant lui, et il dirigea le canon de son arme improvisée sur la vitre du conducteur. Il tenta de se mettre dans la peau de l'assassin. Une balle. Une seule chance. Une longue préparation. L'angle devait être parfait, à un instant T, alors que la voiture allait amorcer le virage. Touchée, la victime avait lâché le volant. C'était instinctif et presque inévitable. Même si le juge n'avait pas été tué sur le coup, l'écart qu'avait fait son véhicule avait suffi à achever le travail en le précipitant vers une mort quasi certaine dans les rochers.

Le Polonais garda son bâton braqué sur la tête de l'automobiliste jusqu'à ce que cet angle lui saute au nez. L'homme, même pressé, avait été obligé de ralentir avant d'aborder l'épingle à cheveux. Il avait tourné son visage vers la sortie de la courbe, offrant un profil net et précis à la balle qui aurait pu lui défoncer la tempe. Dans le prolongement du tir, une énorme roche plate barrait la vue vers le sous-bois en contrebas.

Le cœur battant, Henri Walczak attendit quelques instants que la voiture soit hors de vue, puis il se précipita à travers la végétation en essayant de ne pas se prendre les pieds dans les trous du sol inégal et de tomber la tête la première dans la pente.

Lorsqu'il fut devant la roche plate, il comprit qu'il avait vu juste. Même brunies par le temps et l'humidité, les traces étaient encore visibles. Une balle avait percuté le granit avant d'être déviée vers la forêt. L'impact arrondi sur l'un des côtés de la cicatrice de pierre ne

laissait planer aucun doute. La police suisse n'avait pas pu manquer ça. Impossible.

À moins que quelqu'un n'ait réussi à maquiller le crime en simple accident. Quelqu'un qui avait été sur place avant les secours. Mais dans ce cas, pourquoi un tel blocus avait-il été mis en place autour de la mort du juge ? Pourquoi, si ce n'avait été pour un excès de zèle mal contrôlé ?

La mort du magistrat avait rendu beaucoup de gens très nerveux. C'était la plus simple explication. Et peut-être même la seule.

Walczak se repéra et franchit la végétation de l'autre côté de la route. La pente était tout aussi raide que celle qu'il venait de quitter. Il progressa sans se presser, conscient qu'elle s'arrêtait d'un seul coup sur une paroi abrupte de plusieurs centaines de mètres de haut. Les arbustes se pressaient les uns contre les autres mais, ici, les branches fracassées par la voiture et la machine qui était venue la chercher n'avaient pas été dégagées. Même envahies par de nouvelles pousses d'une quinzaine d'années, elles étaient encore visibles sur le sol. Elles menaient tout droit au chêne tordu, au ras du vide.

Henri s'approcha avec précaution. Le moindre faux pas pouvait le précipiter dans le gouffre qui s'ouvrait juste devant lui. Il voulait juste se faire une idée. Juste sentir du plus près possible l'endroit qui avait vu les derniers instants du juge Dieter Disbach, là où s'arrêtait la piste qu'il avait découverte à Paris.

Il finit par s'immobiliser près du chêne, à moins de deux mètres du précipice. Le capot enfoncé par le tronc devait s'arrêter là, au bout de son index. Du haut de son perchoir, l'assassin avait vu la voiture s'encastrent dans l'arbre. Il était descendu après le choc. Henri en avait l'intime conviction. Pour achever le boulot. Pour être certain de ne rien laisser derrière lui. La voiture aurait dû être pulvérisée par sa chute de la falaise, nettoyant toute trace du crime, mais le chêne avait été le grain de sable fatidique dans la mécanique bien graissée du criminel.

Walczak se plaça à vue de nez là où devait se trouver la vitre du conducteur. Il recula d'un pas et leva son fusil imaginaire, puis il visa la tête d'un Disbach virtuel.

Son pied buta sur une petite roche en surplomb et il se rétablit de justesse, la peur au ventre, à quelques centimètres du vide. La pierre éjectée bascula dans le précipice en ricochets sans fin. C'est alors qu'il la vit, entre ses jambes, aussi précieuse que si elle avait été en or. L'assassin avait dû la chercher un long moment avant de partir bredouille. Elle était oxydée, recouverte de mousse, presque fondue dans le décor.

Mais elle était là.

Une douille.

6 septembre, J-2

Lorsqu'il réalisa que ses poches étaient vides, le commandant Magne eut un mouvement d'exaspération. Il avait plusieurs personnes à appeler en urgence, et il avait fallu qu'il oublie son téléphone portable au bureau !

Il jura et marcha rapidement vers son véhicule garé dans une ruelle bondée adjacente au ministère. Un type accroché au bras d'une blonde décolorée le bouscula sur le trottoir étroit mais il ne prit pas le temps de s'arrêter.

Il se jeta dans sa voiture et se maudit de ne pas avoir pris une 307 de fonction dans laquelle il y avait le téléphone. L'absence de nouvelles de Lisa et de Rafik commençait à lui peser sur le système. Le jeune flic ne l'avait pas habitué à ça, et le silence radio de sa compagne l'inquiétait plus qu'il ne voulait se l'avouer. La jeune femme passait un sale moment dans le Sud avec la mort de sa mère, c'était un fait certain, mais les jours défilaient et un sombre pressentiment ne le lâchait plus, désormais. Une ombre noire planait sur leur vie depuis la découverte de l'origine des balles qui avaient mis fin aux jours de Samir Khaleb. L'enquête qu'il menait sur l'assassinat du juge Heslin sans en avoir avisé sa propre fille était une épée de Damoclès qui pendait au-dessus de son cou, accrochée à une chaîne rouillée jusqu'à l'os.

Magne rassembla ses pensées dans un ordre plus constructif. Il avait jusque-là négligé de consulter plus avant le légiste sur son rapport concernant le meurtre de Michel Vignon, le chirurgien de Suresnes. Il était temps qu'il prenne les rênes sur ce point-là, avant que Pelletier-le-jeune-trou-du-cul ne vienne lui marcher sur ses plates-bandes. Philippe Torrentin était un homme sec et précis, attaché comme une huître à son métier, mais il prenait toujours le temps de poser ses scalpels pour le mettre au courant de ses découvertes. Un professionnel méticuleux jusqu'au bout des ongles. Il aurait sûrement beaucoup plus à lui apprendre que la simple lecture de son rapport, même complet comme il l'était.

Coincé par les embouteillages, le commandant laissa sa voiture à proximité de la gare de Lyon. Il n'avait plus que deux cents mètres à parcourir jusqu'au quai de la Rapée, toujours blindé par la circulation.

Il sortit, verrouilla la porte et se dirigea hâtivement vers la bâtisse de briques rouges de l'Institut médico-légal. Il inspira longuement à plusieurs reprises tout en marchant à un pas soutenu. Une bonne bouffée d'air parisien avant de plonger dans les effluves nauséabonds de la morgue, ça ne faisait jamais de mal. Il avait beau être habitué à s'y rendre, l'odeur y était toujours aussi insoutenable, même avec la pâte mentholée que Torrentin insistait pour lui fourrer sous le nez à chacune de ses visites.

Magne ralentit lorsqu'il aperçut la silhouette dégingandée de Pelletier appuyée près de la porte d'entrée de l'IML. Le jeune flic fumait une cigarette en paraissant s'ennuyer ferme. Il soufflait des anneaux de cancer parfaits dans l'air immobile, les yeux braqués sur le fleuve grisâtre. Non loin de lui, deux cars de police étaient stationnés sur le trottoir. Une troupe compacte d'uniformes était alignée le long de l'avenue, bloquant tout passage vers le bâtiment. Il montra sa carte et franchit le barrage sans même ralentir.

Quelque chose n'était pas normal. Pelletier aurait dû être sur le pont, en plein boulot. Pas d'avoir l'air d'attendre un bus pour aller au bureau. Et que faisaient tous ces policiers ici ?

Le commandant allait demander au jeune lieutenant ce qu'il faisait là lorsque la porte s'ouvrit sur le visage blême du commissaire Estier, dont les mâchoires semblaient vouloir lui transpercer les joues.

Les intestins du commandant se tordirent d'un seul coup. La certitude qu'un terrible drame venait de se dérouler en son absence lui tomba dessus comme une masse d'eau glacée. Il courut jusqu'au commissaire, la peur chevillée au ventre. Il attrapa son ancien chef par le bras et le fit pivoter face à lui d'un geste sec qui lui aurait valu les foudres de l'officier seulement quelques jours plus tôt. La seule réaction d'Estier fut de cligner des paupières comme si Magne venait d'allumer une lumière trop vive pour sa cornée.

La voix qui sortit de la bouche du commissaire était brisée par l'émotion.

– Putain, mais vous étiez où, vous ?

Daniel Magne sentit son sang s'accélérer. Le respect de la hiérarchie qu'il avait toujours scrupuleusement observé avec Estier s'envola comme un duvet dans la tourmente. Le sol bascula sous ses pieds.

– Mais qu'est-ce qui se passe, ici ? *Qui* est là-dedans ?

Les yeux du commissaire étaient au bord des larmes.

– Vous n'êtes pas au courant, hein...

– Mais au courant de *quoi*, bordel ?

Le commandant avait presque crié. Estier prit une profonde inspiration pour tenter de maîtriser sa voix. Le cœur de Magne battait à tout rompre.

Bom bom...

La vague de glace allait le submerger, il était trop tard pour l'arrêter. Trop tard pour espérer y échapper. Trop tard pour tout.

Bom bom...

Des noms défilaient dans son esprit comme inscrits les uns à côté des autres sur les cases d'une roulette de casino, mais chacun d'entre eux lui hurlait qu'il ne voulait pas être le gagnant de cette loterie-là.

Bom bom...

– C'est Rafik...

Le coup prit Magne au creux de l'estomac. La roulette venait de se bloquer dans un grincement de ténèbres. Le visage du géant sympathique lui sauta devant les yeux comme jailli d'une boîte de farces et attrapes, au son du rire aiglelet d'un diabolotin couvert de sang.

– Ra...

Le commissaire cracha la suite de la terrible nouvelle sans respirer.

– Il a été tué cette nuit. On a retrouvé son corps il y a une heure à peine.

Rafik... Ça ne pouvait pas être vrai. Il y avait une erreur. C'était un type qui lui ressemblait... Un de ses frères...

Magne se tourna face au lugubre bâtiment, les jambes flageolantes. L'ombre de l'entrée s'étendait sur le quai, froide comme la Mort.

Il avança, poussé sur les épaules par des mains invisibles et sans pitié. La silhouette de Pelletier était grise et transparente. Il la dépassa en silence, comme un fantôme survolant le bitume. Les sons de la circulation lui parvenaient assourdis, semblables à l'écho provenant d'une télévision mal réglée.

Magne poussa la porte de l'IML comme si elle pesait trois tonnes. Il pénétra dans la bâtisse avec le sentiment que la mort s'enroulait autour de lui comme une lame de brume.

L'odeur le prit à la gorge. Il n'avait jamais pu s'y faire. D'autres flics étaient là, la mine sombre. Magne reconnut quelques visages du commissariat du X^e. Ils lui renvoyaient tous des traits défaits par la douleur, la colère ou le désespoir. Aucun ne parvint à soutenir son regard. Aucun ne lui adressa la parole. La file était silencieuse comme une tombe et le guidait en ligne droite jusqu'à la salle d'autopsie.

Au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans cet antre de la mort, ses derniers espoirs s'évanouirent en poussière devant ses pas. Il s'arrêta une seconde devant la porte derrière laquelle Torrentin était en train d'officier. Conscient que tous les regards étaient braqués sur son dos, il souleva le couvercle de la boîte de Pandore et entra dans la pièce.

Le cadavre de Rafik était étendu de tout son long sur la table d'autopsie, nu, la cage thoracique ouverte du menton jusqu'au pubis. Rien qu'à sa taille et à son corps d'athlète contre lequel il avait souvent combattu au gymnase du commissariat, Magne l'aurait

reconnu entre mille. Torrentin suspendit le geste qu'il était en train d'accomplir, un instrument rougi de sang à la main. Ses lunettes brillèrent sous les néons froids tandis qu'il lui confirmait d'un lent mouvement de la tête ce qu'il avait déjà compris.

Lisa était là, debout près du légiste, rigide comme une statue, pâle comme une morte. Lorsqu'elle leva ses yeux sombres sur lui, il comprit que la plus belle période de sa vie venait de s'achever.

Lisa passa la totalité de la matinée à nettoyer le chalet, fenêtres ouvertes, un foulard sur les cheveux. Si l'électricité n'y avait jamais été installée, en revanche il y avait l'eau courante. Elle n'avait pas été coupée depuis la mort de son père. Lisa avait juste eu à ouvrir le robinet d'alimentation générale situé sous un regard bétonné, près de la porte d'entrée, enfoui de plus d'un mètre dans le sol et recouvert de laine de verre pour le protéger du gel hivernal. Une chance, car ç'aurait été une autre histoire de laver le plancher et les meubles si elle avait dû aller s'approvisionner au puits qui se trouvait derrière la maison.

Elle avait trouvé des produits désinfectants et une serpillère sous l'évier, un balai et une pelle dans le bureau. S'occuper de ménage lui libéra l'esprit durant un moment.

Lorsqu'elle eut terminé la salle, le bureau, ainsi que le coin lavabo et les toilettes, elle s'accorda une pause et se fit chauffer un café sur la gazinière. La bouteille de butane, même vieille de plus de vingt ans, était encore pleine. Elle en avait aperçu une autre sous l'évier. Son père était un homme prévoyant.

La tasse brûlante à la main, elle s'approcha de la petite bibliothèque qu'elle venait d'épousseter et considéra la tranche des livres en les parcourant du bout du doigt. Des romans, pour la plupart. Grands formats, reliés cuir et dorés sur tranche, pour nombre d'entre eux. Du genre de ceux qui s'exposent parfois dans des vitrines sans avoir forcément été lus, mais qu'elle-même avait parcourus avec avidité, durant les longues heures d'absence de son père. Hugo, Balzac, Zola, Montaigne... Quelques-uns, plus récents, tranchaient avec les autres. Des ouvrages de droit, pour l'essentiel.

Des romans... Lisa ne se souvenait pas d'avoir aperçu son père en ouvrir un seul. Il souriait souvent devant l'appétit insatiable de sa fille pour tout ce qu'elle pouvait trouver, des classiques les plus assommants jusqu'aux polars pour la jeunesse qu'il lui achetait par poignées entières.

Encore une chose incompréhensible. Pourquoi avoir apporté tous ces romans dans ce chalet alors qu'il ne lisait rien d'autre que ce qui avait trait à son travail ?

La jeune femme se figea soudain, la tasse fumante au bord des lèvres. *Son père était un homme prévoyant.*

Ces romans, il les avait rangés ici *pour elle*. Parce qu'il savait qu'un jour ou l'autre, elle finirait par y venir, lorsqu'elle hériterait du chalet.

Elle s'approcha à nouveau de la rangée de livres. Lionel Heslin ne laissait jamais rien au hasard. Ces bouquins n'avaient pas été choisis au pifomètre. Elle les avait déjà tous lus, et il le savait. Elle en parcourut à nouveau les titres des yeux.

Les Misérables, Le Ventre de Paris, Le Père Goriot, Les Essais...

La jeune femme se figea. *Le Ventre de Paris...* Elle se souvenait que l'un des personnages, la charcutière, une fille de la famille Macquart, portait le même prénom qu'elle. *Lisa...* Un personnage que Zola tuait à la fin du roman.

Elle saisit délicatement le livre et le sortit de l'étagère. Le poids, anormalement lourd, lui fit froncer les sourcils. Elle le retourna et réalisa que les pages en étaient collées entre elles. Lorsqu'elle bascula la couverture cartonnée, ses lèvres s'arrondirent de stupeur. L'épaisseur complète de l'ouvrage avait été soigneusement creusée en une empreinte très précise.

Celle d'un pistolet.

En parfait état de conservation.

Un Glock 19.

6 septembre, J-2

Quai de la Rapée. Le vent s'était levé. Il balayait le bitume de rafales humides d'un crachin microscopique et pénétrant, faisant plisser les yeux des policiers qui sortaient en file indienne silencieuse de l'Institut médico-légal, le front baissé sur leurs chaussures, l'air sombre.

Lisa marchait devant Magne, le pas raide, le visage fermé. Une fois sortie du bâtiment, elle se dirigea vers les grilles qui surplombaient la rampe de la ligne 5 du métro filant vers le viaduc, à l'écart du commissaire Estier qui discutait à voix basse avec un civil en costume strict près du parapet donnant sur les voies sur berges. Le commandant Magne avançait comme un automate sur ses talons, le teint livide, le crâne défoncé de Rafik encore gravé dans ses rétines. Ses yeux se posèrent un instant sur le haut d'une carte routière qui dépassait du sac de la jeune femme, mais l'image s'évapora devant celles du cadavre qu'il venait de laisser derrière lui.

Le commentaire de Torrentin avait été sans équivoque. Le décès du jeune homme avait été causé par un projectile de gros calibre tiré à moins de trois mètres. Quasiment à bout portant. La mort avait été instantanée. Avec un peu de chance, Rafik n'avait même pas eu le temps de comprendre qu'il allait mourir. La balle avait été extraite du mur par l'Identité judiciaire. Arme inconnue au bataillon, cette fois. Pas de signature du crime, si ce n'était que le corps du jeune Turc avait été retrouvé dans l'appartement de Malik Ouzbine, qu'il avait été chargé de surveiller quelques jours dans le cadre d'une mission d'infiltration dans sa boîte Paris-Courses. Lequel Malik baignait dans son propre sang, nu dans sa salle de bains, le cou tranché d'une oreille à l'autre. L'Algérien présentait également des blessures certainement infligées à coups de poing.

Pas de traces, hormis celles que le policier avait laissées en pénétrant par effraction dans l'appartement. On avait retrouvé les empreintes de ses oreilles sur les vitres de la baie, à côté de l'outil découpeur de carreaux que le jeune homme avait abandonné sur place. Des marques aussi caractéristiques que les digitales, que l'IJ avait identifiées sans difficulté. Nul doute que l'on trouverait aussi un échantillon de sa salive à l'intérieur de la ventouse qui avait servi à le

fixer sur la glace.

Rafik avait dérapé, c'était certain. Il était sorti du cadre strict de l'enquête et avait décidé de lancer une opération commando sur Malik Ouzbine. Opération qui avait malheureusement tourné à la catastrophe.

Quelle raison avait donc poussé le jeune flic à sortir ainsi de ses gonds ? S'était-il agi d'un guet-apens, ou bien Rafik était-il arrivé au mauvais endroit au mauvais moment ?

Lisa longea la grille pour s'éloigner hors de portée de voix du groupe de policiers réunis sur l'esplanade, puis elle se retourna soudain vers lui et le fixa de ses deux prunelles noires comme la nuit. Sa voix était emplie d'une fureur mal contenue. Ses mots claquèrent sur le quai.

– *Pourquoi tu ne m'as rien dit ?*

Magne cligna des paupières, essayant en vain d'évacuer de son esprit la vision effrayante du cadavre ensanglanté de Rafik allongé sur la table d'inox.

Il fit un pas en avant, la main tendue vers elle. Lisa recula d'autant, le visage hostile.

– Lisa, je...

La jeune femme le dévisageait sans ciller. Le policier se sentit soudain sale, honteux, et il ne comprenait pas pourquoi. Tout ce qu'il avait voulu, ç'avait été de la protéger de cette enquête qui risquait de la détruire. Elle était trop impliquée par l'assassinat de son propre père. Il était impossible qu'elle ait pu y être intégrée. Comment aurait-il pu en être autrement ? La hiérarchie s'y serait fermement opposée. Et Lisa aurait souffert pour rien dans l'intolérable attente, l'esprit rivé en permanence à une enquête irrésolue depuis plus de vingt ans. Une enquête qui la concernait, elle plus que n'importe qui d'autre.

– Tu... ?

Magne sentit la colère le gagner, lui aussi. Sa compagne n'avait pas le droit de le traiter ainsi, comme s'il avait commis une faute impardonnable qu'elle ne pouvait accepter. Sa voix se durcit plus qu'il ne le voulait.

– J'ai suivi les ordres, Lisa. Tu ne devais pas être mise au courant de l'affaire avant ton retour, et...

Lisa plissa les yeux.

– Tu as suivi les ordres ? Et moi, dans tout ça ? Tu ne crois pas que tu aurais dû m'avertir ? « *L'affaire* », comme tu dis, c'est le meurtre de mon père ! *Mon père*, putain de merde ! Tu crois que son assassinat ne représente *rien*, pour moi ?

Magne chercha derrière les épaules de la jeune femme une aide qu'il ne trouva pas. Il avait l'impression qu'elle devenait peu à peu aussi abrupte qu'une falaise de glace.

– Si, trop, justement ! Tu aurais été incapable de garder la tête froide, comme tout enquêteur doit le faire dans le cadre de son job.

Les yeux de Lisa étincelèrent.

– Ne me prends pas pour une conne, Daniel ! Je...

Une rame de métro coupa le reste de sa phrase. Lisa en claqua ses talons de colère sur l'asphalte, éveillant chez Magne l'écho désagréable de son divorce, six ans plus tôt, alors que la jeune femme venait juste de faire son apparition au comm' du X^e. Cécile Magne, alors en phase de déni de leur couple, lui avait fait passer un certain nombre de mauvais quarts d'heure dans une ambiance pas si éloignée de celle-ci, durant lesquels tout ce qu'ils pouvaient se dire se heurtait à un mur de reproches et d'incompréhension réciproques.

Lorsque le fracas des roues sur les rails se fut éteint, Lisa avait replongé dans un mutisme total. Ils se regardèrent tous les deux un instant en silence, chacun recroquevillé dans une animosité électrique.

Lisa prononça la phrase qu'il redoutait d'une voix sourde, mais parfaitement audible.

– Je veux faire partie de l'enquête, Daniel.

Magne secoua la tête, buté sur le règlement.

– Impossible. Je n'en ai pas le droit.

– Le droit, je m'en fous ! C'est de mon père qu'il s'agit !

– Lisa...

– Écoute-moi bien, Daniel. Ou je travaille avec toi là-dessus, *ou je travaille toute seule* ! À toi de choisir !

Le commandant se redressa, le regard furibond.

– Tu ne peux pas faire, ça, Lisa ! Tu serais virée de la police !

La jeune femme pointa un doigt accusateur sur sa poitrine.

– Pour ça, il faudra que tu me dénonces. Et je vais te dire : j'en ai rien à foutre ! J'irai jusqu'au bout !

– Tu es inconsciente, ou quoi ?

– Non, trop lucide, au contraire ! Rafik a été tué à cause de cette histoire empoisonnée ressurgie du passé. Il y a déjà six morts dans cette « affaire », et peut-être plus encore. J'en suis aujourd'hui partie prenante, que tu le veuilles ou non. Combien faudra-t-il de cadavres pour que tu le comprennes ?

L'attaque était injuste, mais Magne s'aperçut que la jeune femme était à présent au bord des larmes. Il lui prit le bras et tenta de l'attirer vers lui.

– Lisa...

Elle se dégagea d'un geste vif. Des nez se levèrent parmi les flics, qui avaient fini par remarquer l'échange houleux du couple. Lisa essuya les gouttes de crachin qui lui inondaient les joues.

– Non, laisse-moi. Je rentre seule. Réfléchis bien, Daniel.

Puis elle tourna les talons et s'en fut d'un pas rapide vers la bouche

de métro qui l'avalait quelques instants plus tard.

Magne resta un long moment immobile, jusqu'à ce que tous les regards des autres flics lui glissent dessus pour s'occuper ailleurs. Il laissa plusieurs mètres passer dans son dos, le front plissé, les épaules voûtées. Une question, lancinante, ne le quittait plus. *Où Lisa avait-elle passé la dernière semaine, depuis la mort de Samir Khaleb ?*

Une rapide recherche sur Internet lui avait appris le matin même qu'Aline Heslin, l'ex-épouse du juge assassiné en 1992, avait été enterrée dix jours plus tôt à Sanary.

Dix jours...

La vieille femme ayant été mariée à l'une des victimes les plus tristement célèbres de la deuxième moitié du XX^e siècle, une photo avait même paru dans *Var-matin*. On y distinguait parfaitement les visages des quelques personnes qui s'étaient déplacées jusqu'au cimetière pour l'accompagner dans sa dernière demeure.

Et visiblement, sa fille Lisa n'en avait pas fait partie.

6 septembre, J-2

Lorsque Henri Walczak franchit les portes de l'Institut médico-légal, peu après 17 heures ce jour-là, tout le monde était déjà parti. Tout le monde, sauf le commandant Magne, qu'il trouva assis sur une chaise, dans la pièce où le légiste Philippe Torrentin achevait d'autopsier le cadavre d'une femme au corps meurtri de toute part. Le nombre de plaies qu'elle portait au thorax et à l'abdomen montrait qu'elle avait passé un sale moment avec son assassin. Un type qui avait joué avec elle durant de longues minutes avant de lui porter le coup fatal en pleine poitrine, à hauteur du cœur.

Au moment où le Polonais pénétra dans la pièce, ses jambes se mirent à trembler et des flots de désespoir le submergèrent d'un seul coup. Le commandant se leva à l'instant où il s'écroulait dans ses bras, vaincu par la détresse.

Magne lui laissa sa chaise et attendit qu'il se reprenne un peu. Henri et Rafik avaient partagé de nombreuses enquêtes ensemble. Aussi dissemblables que deux hommes puissent l'être, l'un athlète accompli et l'autre chétif et souffreteux, ils avaient appris à s'apprécier mutuellement, chacun reconnaissant chez l'autre des qualités qui leur avaient permis de construire une solide amitié. La perte de son ami Rafik était pour Henri une douleur qui ne s'éteindrait pas de sitôt.

Le commandant sortit dans le couloir et en rapporta un deuxième siège. Il s'assit près de Walczak, respectant le chagrin qui le ravageait. Les minutes s'égrenèrent bientôt comme des heures. Au bout d'un long moment, les épaules d'Henri finirent par cesser de tressailler. Il tira un mouchoir informe de sa poche et s'en tamponna les paupières rougies par les larmes.

Magne se pencha alors vers lui et lui parla à voix basse.

– Tu veux le voir ?

Walczak secoua la tête.

– Non, j'en aurai pas le courage...

Il leva un regard de chien battu vers le commandant.

– C'est... c'est arrivé comment ?

Magne écarta les mains en signe d'ignorance.

– Je n'en sais rien. Son corps a été retrouvé chez Ouzbine, en début de matinée. Un voisin a aperçu la fenêtre fracturée, depuis la rue. Il a

prévenu les collègues du XVIII^e. Quand ils ont découvert le carnage, puis ensuite l'identité de Rafik, ils ont tout de suite appelé le commissaire. Estier a essayé de me contacter, mais je n'ai pas eu le message à temps, j'avais laissé mon portable dans mon bureau.

L'officier exhuma de sa poche l'appareil qu'un jeune flic du 36 venait de lui rapporter. Il le fit tourner dans sa main.

– J'étais venu là pour discuter d'une autre victime avec Torrentin : Michel Vignon, le chirurgien abattu à Suresnes. Depuis une heure, une troisième est arrivée. La secrétaire de Malik Ouzbine, Yasmina, assassinée cette nuit, chez elle, d'une douzaine de coups de couteau. J'ai envoyé une équipe de gars serrer tous les coursiers de la boîte d'Ouzbine. Je suis sûr que l'un d'entre eux sait quelque chose. J'attends le premier appel de la cavalerie pour aller interroger ces types. Du coup, plutôt que de tourner en rond comme un cinglé dans mon bureau, je suis resté pour savoir si le légiste pourrait me dire quelque chose de plus sur cette dernière victime.

Magne posa la main sur l'épaule de Walczak.

– Et toi, qu'est-ce que ça a donné, en Suisse ?

Henri jeta un œil dégoûté à Torrentin qui continuait à travailler sur le corps de la jeune femme comme s'ils n'étaient pas dans la pièce. Il tourna la tête vers son officier pour ne plus apercevoir le scalpel du médecin de la mort.

– Disbach a été tué six mois après Heslin, en janvier 1993. On l'a abattu alors qu'il était venu rendre visite à sa famille à Dürrenburg, un village perdu dans la montagne, du côté de Zurich.

Le Polonais glissa une main maigre dans la poche de son pardessus et en exhuma un petit sachet plastique.

– La police suisse a conclu à un accident, mais j'ai la preuve qu'il s'agissait d'un meurtre.

Magne saisit l'emballage transparent et le leva face à la lumière froide des néons. La douille oxydée lui fit briller les yeux d'excitation.

– Je l'ai trouvée à l'endroit où la voiture de Disbach s'était écrasée contre un arbre, précisa Walczak. C'était la deuxième balle. Celle du coup de grâce. La première avait été tirée depuis les collines.

Magne jeta un œil fiévreux à son collègue.

– Comment ont-ils pu passer à côté de ça ? *Deux balles ?*

Les deux hommes se regardèrent en silence quelques instants. Magne finit par hocher lentement la tête.

– OK. Nous sommes d'accord. Ils ne sont pas passés à côté. L'affaire a été étouffée.

Henri acquiesça.

– Oui, raison d'État, j'imagine... Toute la vallée a été bloquée durant deux jours, à ce qu'on m'a dit là-bas. Il fallait que rien ne transpire. La presse a été interdite sur les lieux. Même les villageois

n'ont pas pu sortir de chez eux pour descendre en ville.

– Ou complicité au plus haut niveau. Il ne fallait pas que le crime apparaisse dans la presse, c'est certain. La Suisse est un pays où ce genre de trucs ne doit pas arriver. Les coffres des banques sont les plus sûrs du monde, ça respire le fric jusque dans les moindres ruelles. La criminalité doit être sévèrement jugulée au niveau le plus bas possible. Plus bas qu'ailleurs, c'est encore mieux ! L'enquête a dû continuer en sous-marin, en dehors de toute médiatisation. As-tu réussi à obtenir quelque chose là-dessus ?

Walczak fit un signe négatif du menton.

– Ses anciens collègues m'ont parlé d'un accident. Une sortie de route due à la neige. Or j'ai appris que la route était dégagée ce jour-là. Soit ils le savaient et m'ont menti sciemment, soit ils l'ignoraient et c'est encore plus grave, car c'est à eux que leurs propres autorités ont menti.

Magne réfléchit un moment en silence. L'affaire Heslin prenait une envergure internationale aux ramifications de plus en plus complexes et dangereuses. Si le pouvoir suisse se mêlait de dissimuler des faits criminels de l'importance de l'assassinat d'un juge, il pouvait s'attendre à ce que l'enquête lui pète à la figure comme une caisse de dynamite.

Il fut interrompu par le grésillement de son portable entre ses doigts. C'était Pelletier. La voix traînante l'énerva immédiatement.

– Oui ?

Le jeune homme ne parut pas se formaliser du ton rogue du commandant. On avait dû le mettre au parfum que la mort de Rafik allait le rendre abrupt durant au moins une ère glaciaire.

– On a vos deux premiers loustics de chez Paris-Courses. Ils vous attendent au frais, à la Souricière.

Magne eut une grimace carnassière. Enfin, il allait pouvoir passer ses nerfs sur quelqu'un.

– J'arrive.

Un brusque aboiement devant la porte du chalet fit sursauter la jeune femme. Elle replia la lettre de son père, qu'elle relisait au moins pour la millièmè fois, et la glissa dans le tiroir de la table de salle à manger.

La chienne, cette fois, ne la prit pas par surprise. Lisa la bloqua des deux bras avant qu'elle ne lui saute au cou, la queue en éventail.

– Dis-moi, tu ne serais pas un peu têtue, toi ?

Retombée sur ses pattes, sur le pas de la porte, la bergère allemande tordit le cou comme la première fois, la langue pendant sur le côté, avec le même air de l'écouter intensément.

Lisa sourit et se surprit à lui caresser le crâne derrière les oreilles. Elle n'avait jamais raffolé des chiens, mais cet animal-là lui plaisait vraiment. La chienne poussa un gémissement de contentement. Le pacte était scellé. *Copines*.

Lorsqu'elle recula dans la pièce avant de refermer la porte, l'animal la suivit et se coucha en rond sur un vieux tapis près de la cheminée, comme si elle était chez elle depuis toujours.

Lisa sourit et pêcha un gâteau dans le paquet resté sur la table. Elle se rendait tout juste compte que la solitude commençait à lui peser, depuis qu'elle avait quitté Paris une éternité auparavant. Elle réalisa que la présence de – *comment s'appelait-elle, déjà ?* – lui faisait beaucoup de bien.

– Sham ?

La chienne se releva tout de suite et vint poser son menton sur ses cuisses. Elle monta vers les siens des yeux qui auraient fait fondre la banquise elle-même.

Oui, c'était ça. *Sham*. Brave bête, compagne sauvage d'un homme qui ne devait pas l'être beaucoup moins. Lisa repensa au visage ingrat qui fuyait sans arrêt son regard quelques heures plus tôt. Jean n'était pas isolé dans sa tête au point de ne pas comprendre qu'il n'était pas *comme tout le monde*. Elle se demanda comment il vivait dans ces montagnes, loin de tout. Hors de portée de cet univers dangereux aussi inaccessible pour lui qu'un gouffre sans fond, mais également éloigné des facilités dont la civilisation faisait profiter les citadins. Il devait avoir quelqu'un avec lui. Un parent, un voisin, quelqu'un qui

prenait soin de lui...

Comme si elle l'avait appelé de ses vœux, une voix qu'elle reconnaissait, désormais, lui parvint alors par la fenêtre ouverte.

– Sham ! Ooh... Où que t'es passée ? Ooh... Madame ! Madame !

Lisa soupira et se résigna à aller ouvrir. Décidément, ces deux-là ne la laisseraient pas tranquille de la journée.

Jean se tenait de profil, massacrant sa casquette entre ses mains de bûcheron tannées par le soleil.

– Pardon, madame. C'est Sham. Ooh... Elle s'est sauvée... vers chez vous... ooh... Elle est pas méchante... faut pas avoir peur... ooh... pas lui faire de mal...

Un museau humide vint se planter contre le poignet tremblant du visiteur. Jean oublia dans l'instant sa timidité maladive et s'accroupit près de la chienne qui s'était assise à ses pieds. Il souriait tant, tout en pleurant de son air d'enfant perdu, que Lisa en eut un pincement au cœur.

– Oh, vilaine Sham... oui, ma belle. Je veux pas te perdre... Sans toi, je ferais quoi, hein ? Suis rien, sans toi... Rien...

– Jean...

Tout entier à ses caresses pour sa chienne, l'homme ne l'entendit pas. Lisa s'accroupit près de lui. Elle posa doucement une main sur son épaule. Il tressaillit mais ne la repoussa pas.

– Jean, dis-moi...

Il cessa de respirer, son regard toujours rivé sur les oreilles de l'animal qui s'était allongé de tout son long sur le paillason. De profil, Lisa voyait de grosses veines battre à ses tempes.

Elle ôta sa main et s'assit en tailleur près de Sham, les doigts enfoncés dans son pelage soyeux.

– Quel âge as-tu ?

Jean cligna des yeux, mais ne répondit pas. Lisa crut qu'il n'avait pas saisi la question. Elle s'apprêtait à la reposer lorsqu'il leva une paume énorme devant son visage. De l'index de son autre main, il compta soigneusement sur ses phalanges dressées.

Lisa observa son front plissé par l'effort. Il n'était plus conscient qu'elle était là. Une fois arrivé à cinq, il recommença à plusieurs reprises avec application, le bout de sa langue pointant entre ses dents. Finalement, il se redressa et poussa un petit cri de victoire.

– Trois !

Il leva la tête et sourit dans le vide, heureux d'être parvenu au bout du problème.

Lisa tenta de traduire.

– Tu as trente ans, c'est ça ?

Jean hocha la tête.

– Voui. Plus deux.

Il avait juste un an de moins qu'elle. Il était donc né en 1981. Elle eut une soudaine bouffée d'un fol espoir. *Si seulement...*

– Tu habites ici depuis quand ? Tu le sais ? Tu es capable de te le rappeler ?

Jean regarda sa chienne avec un univers d'amour dans les yeux.

– Toujours.

Le cœur de Lisa se mit à battre à grands coups.

– Le monsieur qui habitait ici, dans ce chalet, tu l'as connu ?

Jean cessa de sourire. Il hocha la tête d'un coup sec, comme pour chasser un insecte de sa figure. Ses traits redevinrent opaques. Il s'était réfugié quelque part où personne ne pouvait le rejoindre.

– Oui. Yonel. J'aimais beaucoup Yonel. Il est pas revenu. Il m'a laissé...

Lisa sentit un frisson lui parcourir l'échine. *Jean avait connu son père.* Il avait *aimé* son père. Elle n'avait pas besoin de lire entre les lignes. Lionel Heslin avait dû craquer pour ce drôle de petit bonhomme de l'âge de sa propre fille.

La jeune femme prit délicatement le menton de Jean dans sa main, puis elle lui tourna le visage vers elle. Elle croisa enfin le regard de l'homme-enfant et l'emprisonna dans le sien.

– Jean... Lionel ne t'a pas laissé... S'il n'est pas revenu, ce n'est pas de sa faute. Ni de la tienne. Il est mort, il y a très longtemps.

Jean sursauta comme si une guêpe l'avait piqué au bras.

– M... mort ?

Lisa baissa les yeux tandis que ses paupières s'ourlaient de larmes.

– Assassiné, Jean. C'était mon père. On nous l'a tué.

– NON ! NONNN ! ! !

Le hurlement de Jean la prit au dépourvu. Il se leva d'un bond et s'enfuit à toutes jambes droit devant lui. Quelques secondes plus tard, il avait disparu dans les bois dans des craquements secs de buissons écrasés.

Alarmée par les cris, la chienne s'était brusquement redressée. Elle hésita un instant, frémissante, le museau pointé vers elle, puis elle détala à son tour sur les traces de son maître.

6 septembre, J-2

Lorsque Daniel Magne entra dans la pièce, le visage hermétique, l'homme posa sur lui un regard d'un bleu délavé qui paraissait trouver la situation amusante. Il avait étendu ses jambes devant lui avec une nonchalance étudiée et avait glissé ses mains dans ses poches, comme s'il attendait à une terrasse ensoleillée qu'un serveur lui apporte son café et son journal.

Le commandant ôta sa veste et agrippa le dossier d'une chaise qu'il tira sans un mot en lui faisant racler les pieds vers l'un des angles du mur. Il grimpa alors vivement sur le siège et accrocha son vêtement sur la caméra qui saillait du plafond.

Lorsqu'il redescendit, le sourire avait disparu des yeux de son « invité ». L'homme ne pouvait pas savoir que l'optique avait déjà été mise hors service quelques minutes auparavant, afin que le geste singulier de l'officier ne traîne sur aucune archive qui pourrait l'incriminer plus tard.

Officiellement, la caméra était tombée en panne. L'un des hommes de Picaud était en ce moment même en train de remplir la demande d'intervention des services techniques pour réparer l'appareil. Le seul but de la manœuvre avait été de déstabiliser le type arrogant et muet qui avait posé son cul sur cette chaise une heure plus tôt. Un type sur le compte duquel quelques-uns de ses copains avaient été plus bavards que prévu.

C'était maintenant chose faite.

Pour ponctuer son propos, le commandant Magne lui désigna du pouce la glace sans tain qui prenait toute la largeur du mur juste derrière lui. Puis il fit craquer les doigts de ses deux mains comme du bois sec.

– Il est midi. Tous les potes sont partis bouffer à l'extérieur. On va être tranquilles, tous les deux.

De l'autre côté de la vitre, trois officiers du 36 étaient debout, le regard rivé à la scène. Un quatrième, Pelletier-le-jeune-trou-du-cul, barrait la porte de communication avec le couloir donnant vers l'extérieur. Nul ne pénétrerait dans ce local avant que Magne ne l'ait décidé.

Le commandant s'adossa à la paroi vitrée. Il n'avait aucune envie de

s'asseoir à proximité de ce type. L'envie de le coller au mur était vraiment trop forte. Il coupa le silence épais d'une voix mordante et sèche comme un coup de cravache.

– Tu t'appelles Anton Garbov. Tu as fait dix ans de taule entre 2002 et 2011 pour braquage de banque.

Garbov serra les dents.

– J'ai rien à vous dire. J'ai payé ma dette à la société...

– Ta gueule !

Le Russe s'empourpra sous l'insulte. Il se leva brusquement, le visage écarlate.

– Vous n'avez pas le droit ! Je veux un avocat !

Magne eut un sourire carnassier, puis il s'approcha de lui à pas lents.

– J'ai tous les droits, ici. Assieds-toi.

Anton Garbov resta debout et croisa les bras en dardant un regard provocateur sur l'officier. Un regard qui voulait clairement dire « *je t'emmerde* ».

Le coup le prit totalement par surprise. Il se plia en deux dans un gémissement de douleur et s'écroula sur la chaise, haletant, les doigts crispés sur son estomac. Magne contourna la table avec indifférence, comme s'il avait juste été un témoin extérieur à la scène. Tout son bras le brûlait de la violence qu'il avait libérée dans son crochet du droit. Un truc que Rafik lui avait appris, un soir d'entraînement sur le tatami du gymnase affecté au commissariat du X^e.

Pour qu'il soit efficace, on devait visualiser l'impact du coup un peu en arrière de la cible, comme si l'on voulait passer à travers elle pour l'atteindre. À la vérité, il n'avait pas souvenir d'avoir autant eu envie de passer au travers de qui que ce soit d'autre.

Tandis que Garbov reprenait sa respiration avec difficulté, l'officier reprit sa place, le dos collé à la vitre aveugle.

– Tu as glandé un an à ta sortie de prison. Le temps de renouer des relations saines avec le Milieu, je suppose. Ça a payé, puisque tu travailles depuis février 2012 pour Malik Ouzbine, un escroc à la petite semaine spécialisé dans la réhabilitation de types de ton genre.

Le policier leva les sourcils dans une moue dubitative.

– Un job payé à peine plus que le SMIC. Mais tu as dans ton garage une Audi flambant neuve que tu as réglée comptant il y a deux mois à peine.

Magne s'approcha de Garbov, puis il se pencha soudain et posa ses deux poings sur la table, bien en évidence. Leurs jointures étaient blanches comme de la craie.

– D'où tu tiens ce fric, Anton ?

Le Russe avala sa salive, mais il garda le silence. Il en avait vu de dures, en prison. De beaucoup plus dures – et nombreuses – que ce flic

irascible.

– D'une gonzesse qui travaille pour toi, peut-être ? T'as un peu l'air d'un proxo, quand j'y pense...

Garbov détourna les yeux et Magne sut qu'il avait mis dans le mille. Comme beaucoup de petites frappes, il préférait faire tapiner ces dames plutôt que d'aller lui-même au charbon. C'était moins fatigant, et surtout moins risqué. L'un de ses petits copains de Paris-Courses leur avait appris que le Russe passait le plus clair de son temps, le soir, à traîner du côté de Pigalle. De là à penser qu'il y allait pour relever les compteurs, il n'y avait eu qu'un pas de souris à franchir. Le boulot qu'il avait pris chez Ouzbine ne servait qu'à brouiller le sonar de son chaperon judiciaire. La nuit, il redevenait lui-même. Un prédateur sans foi ni loi, prêt à tout, bon à rien.

L'officier contourna la chaise du Russe et aperçut sa calvitie naissante qui commençait à lui ronger le crâne. Un aérodrome à mouches rose pâle. Avec une vilaine tache lie-de-vin sur un côté.

Et soudain, un pan entier de l'affaire se déchira. Un flot d'adrénaline lui jaillit dans les artères.

Le commandant tira la deuxième chaise jusqu'à la table et il s'assit à la cow-boy, les avant-bras appuyés sur le dossier, essayant de maîtriser son exultation.

– T'es dans la merde, Anton. Un tas de merde épais comme t'as pas idée.

Magne laissa passer un bref instant, le temps de capter les yeux de glace de son interlocuteur. Garbov ne cilla pas.

– Ton patron est mort hier soir. Égorgé. Sa secrétaire Yasmina a été tuée, elle aussi. À l'arme blanche également. Il y a déjà là de quoi rendre n'importe quel flic suspicieux sur les emplois du temps de la bande de repris de justesse qui bossait pour Malik, tu ne trouves pas ?

Le Russe ne baissa pas les yeux. Il ne répondit pas. Il était aussi immobile qu'une statue de marbre. Magne continua.

– Mais il se trouve qu'en plus de ça, tu es l'une des dernières personnes à avoir vu mon copain Rafik en vie, d'après ce que j'ai compris. J'ai plusieurs témoignages qui affirment que tu as pris un savon d'un autre type après avoir échangé quelques mots avec lui, hier soir, dans le bar de Bastille. Je veux savoir qui est ce gars-là, Anton. Que faisait-il là avec vous ? Il n'est pas coursier dans cette boîte. Je me trompe ?

Garbov resta muet comme une tombe. Magne croisa les bras sur le dossier de sa chaise. Les fourmis qui s'étaient mises à grouiller dans ses veines commençaient à le démanger de façon insoutenable.

– Avec un flic assassiné dans ce dossier, tu es tranquille, mon pote. Tu peux compter sur perpète. Pour que tu puisses t'en souvenir un jour, je te conseille de prendre quelques photos de ta gueule de raie

avant que les matons ne te fassent passer l'envie de recommencer à buter un flic. Quand ils mettent vraiment du cœur à l'ouvrage, j'ai entendu dire que ceux qui leur passent entre les mains les supplient de les achever. Tu sais à quel moment ? À chaque fois qu'ils leur brûlent les couilles avec leurs cigarettes après les avoir tabassés et leur avoir défoncé le fondement à coups de barre de fer. En général, ça se passe dans une cave bien isolée, tout au fond de la taule, histoire de ne pas réveiller ceux qui préfèrent dormir ou se boucher les oreilles. Tu vois le genre, hein...

Magne laissa passer un ange aux ailes tachées de sang, entre autres. Puis il assena le coup final.

– Sans parler de ce qui va arriver à Natacha, une fois qu'on aura mis la main sur cette salope. À moins que tu aies quelque chose à m'apprendre sur le meurtre d'un certain Nabil Souleymane ? Non ? Ça ne te dit rien non plus ?

Anton Garbov ne répondit pas, mais une fine pellicule de sueur recouvrait son visage, à présent. Les os de ses mâchoires saillaient de ses joues comme s'ils allaient se briser. Magne comprit qu'il allait se taire jusqu'au bout, même s'il savait déjà qu'il ne sortirait plus de prison avant un long moment. Un *très* long moment.

Deux types d'hommes se taisaient ainsi obstinément lors d'un interrogatoire de ce genre dans une affaire criminelle. Les caïds, et ceux qui étaient morts de trouille.

Magne observa les traits tendus à l'extrême du Russe. Son corps était ramassé sur lui-même comme celui d'un boxeur prêt à monter sur le ring. Il ressemblait à une bonbonne de gaz oubliée au soleil. Prêt à exploser à tout moment. Anton Garbov était finalement tout sauf un caïd.

Le policier soupira, et il hocha la tête.

– OK. C'est comme tu voudras. Mais en ce qui concerne Souleymane, nous avons déniché un témoin qui a aperçu ta tronche dans le secteur avec Natacha. Alors ça me permet de te dire que tu vas aller réfléchir à tout ça pendant vingt-quatre heures dans un endroit bien tranquille...

Le commandant se leva et remonta lentement les manches de sa chemise, puis il s'avança vers le Russe, le regard noyé de colère. Les poings le cuisaient comme deux boules de feu.

– Mais en attendant, j'ai des tas de questions personnelles à te poser sur la mort de Rafik.

6 septembre, J-2

– Ça devient trop dangereux. Il faut mettre un terme à tout ce bordel !

La moustache fine comme une lame de rasoir se pinça dans une moue de dégoût. Malgré tout son argent, tout son pouvoir, son employeur commençait à sentir l'odeur du feu se répandre sous la porte de son bureau. L'homme arpentait à grands pas la pièce aux lambris de bois blond, apanage des grands de ce monde. Bientôt, si tout se passait bien, cette vermine friquée ne serait plus qu'un mauvais souvenir. Une étape nécessaire, mais aussi éphémère qu'un sourire de jeune vierge un soir de bal.

Bientôt, la République serait en deuil.

Mais chaque chose devait advenir en son temps. D'abord, il fallait désamorcer la bombe qui crépitait sous leurs pieds. Une bombe que l'homme élégant aux cheveux ébouriffés par ses doigts nerveux avait lui-même allumée, tel un apprenti artificier auquel sa créature instable était en train d'échapper.

Moustache Fine chassa d'un ongle distrait une poussière imaginaire sur l'accoudoir de son fauteuil.

– Que voulez-vous dire exactement, monsieur ?

De son autre main, il orienta le micro du petit enregistreur numérique ultra-sensible dissimulé dans la poche intérieure de son costume.

L'homme se tourna vivement vers lui, le regard lançant des éclairs.

– Monsieur Yildirim, si je ne peux pas récupérer cette arme, je veux que personne ne puisse la retrouver non plus. Faites ce qu'il faut pour ça. Vous avez carte blanche. Faites-moi un vide propre et sans bavures.

Aykut Yildirim lissa la pointe de sa moustache du bout de l'index pour s'empêcher de sourire. *Carte blanche. Ce crétin arrogant lui donnait les pleins pouvoirs qu'il tenait déjà au creux de la main !* Si ce n'avait été aussi ridicule, il en aurait pleuré de rire.

Il se leva et lissa le pli froissé de son pantalon.

– Comme vous voudrez, monsieur. Et pour la policière, la fille de Heslin ? Je dois la descendre aussi ?

L'homme se tut un instant, puis il planta un regard froid dans les

yeux de Yildirim. Un regard dans lequel aucun doute n'était permis. Il signait sans équivoque l'arrêt de mort de la jeune femme.

– Je veux que tout soit terminé ce soir. Demain au plus tard.

Lorsqu'Aykut Yildirim franchit la porte du bureau de l'élue, il se jura que c'était la dernière fois.

Du moins sans arme.

Il descendit à foulées souples les marches recouvertes d'un tapis aux motifs décorés d'arabesques tapageuses et respira plus librement, une fois à l'extérieur du bâtiment.

Yildirim résista à l'envie de lever les yeux vers les fenêtres du troisième étage. Même à cette distance, celui à qui il venait de rendre visite était capable de déceler l'odeur fétide de la haine. Il en était un professionnel accompli, rompu à toutes les bassesses qui lui avaient permis de se hisser au sommet du règne des prédateurs.

Et d'y rester.

Il stoppa un taxi et se fit déposer à proximité du Palais de justice, puis il se rendit à l'accueil, où une charmante hôtesse lui adressa un sourire de commande. Les seins plantureux de la jeune femme tendaient son uniforme à en arracher les boutons. Il s'imagina qu'il était en train de l'attacher à son lit avec des menottes serrées jusqu'au sang et lui sourit à son tour.

– Bonjour, mademoiselle. Je cherche un ami, le commandant Magne. Je l'ai aperçu entrer ce matin, mais j'avais un rendez-vous et n'ai pas pu lui parler. Savez-vous où il est allé ?

L'hôtesse lui indiqua un panneau fléché vissé sur le mur du hall, juste après le sas vitré gardé par deux gorilles à l'air pas commode...

– Oui, aux archives. Mais il est reparti depuis plusieurs heures, je crois.

Yildirim hocha la tête d'un air contrit.

– Ah... Dommage. Ce sera pour une autre fois, alors. C'est bien Mme Guindois qui travaille toujours là ?

La jeune hôtesse arrondit les sourcils.

– Guindois ? Non, ce nom ne me dit rien. Mais je ne les connais pas toutes par leur patronyme. Le capitaine Magne a demandé après Mme... Noguera, il me semble...

La moustache fine s'étira dans un sourire cruel.

– Parfait, je vous remercie beaucoup, mademoiselle. Dans ce cas, je vais le joindre directement à son bureau.

L'homme s'inclina et considéra d'un regard appréciateur la poitrine généreuse de la jeune femme. Lorsqu'il eut quitté la pièce, elle ne put s'empêcher de frotter ses avant-bras de ses mains, comme pour chasser de sa peau la mémoire d'un contact déplaisant qui lui donnait des frissons glacés jusque dans les reins.

Le contact de l'acier mordant la chair.

Lisa franchit le portail ouvert et considéra d'un œil incrédule la maison qui venait soudain de lui apparaître. Complètement cachée du chemin par une imposante clôture de thuyas, elle disparaissait dans la verdure comme si elle en avait toujours fait partie. Le travail de l'architecte avait été d'une intelligence rare. Adossée à la montagne, ses flancs se fondaient à l'arrière dans la paroi de granit dans une harmonie presque organique. On aurait pu s'imaginer la roche qui s'était figée à l'aube des temps en train d'accoucher de cet enfant de pierre, de métal et de verre, bien avant la naissance de l'humanité. Un effet troublant magnifié par la beauté de l'habitation, toute en courbes d'une élégance très épurée.

La jeune femme s'approcha de la porte encastrée dans une huisserie d'aluminium noirci. Une gamelle pleine d'eau était disposée près de l'entrée. Si ses suppositions étaient exactes, d'après la direction approximative vers laquelle ils s'étaient enfuis, Jean et Sham vivaient ici.

Dans l'une des pièces du bas, une lumière brillait faiblement, diffusant un halo mouvant sur le mur du couloir. *Une bougie ?* L'ombre projetée par la montagne devait noyer les fenêtres jusqu'à la fin de la matinée. Les rayons du soleil ne devaient y pénétrer qu'une fois qu'il arrivait à son zénith, après avoir dépassé la crête découpée qu'elle devinait entre les frondaisons denses.

Elle s'apprêtait à frapper lorsqu'un aboiement joyeux retentit à l'intérieur de la maison. Peu après, une truffe vint se coller au carreau qui coupait la porte en deux. Lisa croisa le regard intelligent de la chienne et ressentit une soudaine et intense bouffée d'affection. Jusqu'à présent, la proximité de l'espèce canine, en toutes circonstances, n'avait éveillé chez elle que les précautions les plus élémentaires pour ne pas se faire mordre.

Avec Sham, les choses avaient tout de suite été différentes. L'idée que la chienne ait pu vouloir la blesser ne l'avait jamais effleurée, même lorsque le jeune animal l'avait propulsée sur le derrière la première fois qu'elle l'avait vue.

Sham aboya de nouveau, impatiente que son maître fasse entrer la visiteuse.

Mais ce ne fut pas Jean qui apparut bientôt derrière elle, une paire de lunettes rafistolées accrochée au cou par un lacet. L'homme, la silhouette fluette, avait la soixantaine bien passée. Il marchait un peu voûté, le pas incertain, son maigre corps appuyé sur une canne nouvelle pour l'empêcher de tomber dans les escaliers. Mais lorsqu'il posa les yeux sur elle, Lisa comprit que le vieux bonhomme avait encore toutes les facultés mentales d'un jeune homme. Son regard avait un éclat de métal poli. Vif et lumineux, comme celui d'un adolescent brillant.

Le vieil homme ouvrit la porte et s'avança sur le seuil en souriant. La chienne se faufila entre eux et, cherchant une caresse, vint coller sa truffe humide sur la jambe de la jeune femme.

– Bonjour, mademoiselle... Que puis-je pour vous ? Vous êtes perdue ?

Lisa fut tout de suite conquise par la gentillesse qui exsudait du visage ridé de son interlocuteur. Sham leva le nez et tendit la patte. Elle hocha la tête en caressant le crâne du chien. Elle se sentait soudain très mal à l'aise. Comment allait-elle présenter ce qui l'amenait ?

– Bonjour. Je m'appelle Lisa. J'ai rencontré Jean et Sham hier, et... je... j'ai pensé que...

Le sourire du vieil homme s'accentua d'un air entendu.

– Vous avez bien fait, et cela vous honore. Si tous les gens qui tombent sur des personnes comme Jean s'inquiétaient comme vous de leur sécurité, le monde serait bien différent, je vous l'assure !

De l'intérieur de la maison, une odeur de pâtisserie mise au four vint s'entortiller autour d'eux. Le parfum d'une famille où il fait bon être un enfant, quel que soit son âge.

– Mais je ne me suis pas présenté. Michel Vignon. Jean est mon fils. Nous... nous vivons seuls ici depuis très longtemps, sa maman est hélas partie pour l'autre monde le jour de sa naissance. Mais entrez donc un moment prendre un café avec moi ! Si la compagnie d'un vieil original ne vous rebute pas, bien entendu. On voit peu de monde, par ici...

Vignon s'effaça sur le côté pour la laisser entrer tout en la prenant sans façon par le bras, comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Lisa hésita l'ombre d'un instant. La pression de la main de l'homme, peut-être. Sans doute un peu trop appuyée, un peu trop possessive. En y réfléchissant deux secondes, elle réalisa que personne ne savait où elle se trouvait en ce moment.

Personne.

Derrière les cheveux gris en touffes anarchiques qui paraissaient animés d'une vie propre sur le sommet de son crâne, le couloir s'enfonçait dans l'obscurité. À ce moment, comme pour vaincre ses

dernières réticences, Vignon appuya sur un interrupteur et le bâtiment s'illumina. Lisa sentit l'air passer plus librement dans ses poumons. Les lieux étaient propres, décorés avec goût. Des tableaux modernes, disposés avec soin et sans excès, donnaient encore plus de caractère aux murs de pierre taillée. La chienne rentra la première au frais. La jeune femme la suivit, intriguée.

– Je suis obligé d'allumer un peu le matin, à cause de la pénombre, mais c'est bien l'un des seuls points négatifs de cette maison, indiqua le vieil homme en embrassant son domaine d'un geste large. Ça a été une folie, à l'époque, dans les années quatre-vingt, mais je ne regrette rien. C'est un privilège à nul autre pareil de retrouver un contact réel avec la Terre. On en sent les pulsations souterraines, vous savez ? *Son poul.* Il finit par résonner parfois jusque dans votre propre corps comme si vous étiez à l'unisson de la Création. Parfois, je me dis que je prends un peu d'avance sur le cimetière...

Lisa sourit, ne sachant que dire. Vignon avait remis ses lunettes sur son nez. Il l'invita à le suivre tout en chassant d'un geste insouciant ses dernières paroles restées suspendues dans l'air, comme solidifiées entre eux.

– Quand on vieillit, ces choses prennent toutes leur importance, vous verrez... mais vous avez bien le temps de penser à tout ça. Vous êtes si jeune... Pardonnez-moi, je me laisse aller. Je n'ai pas l'habitude de recevoir de la compagnie. Et Jean est tout sauf volubile, vous l'avez sans doute remarqué...

Jean. Elle était là pour Jean. Jean et sa relation avec son propre père, « Yonel ». Ce Vignon avait dû le connaître, lui aussi. Lisa décida d'attendre d'en savoir un peu plus avant de lui révéler son identité. La réaction épidermique de Jean lui avait laissé une impression des plus désagréables. Il fallait qu'elle en ait le cœur net.

– Oui. Et pourtant il est si... attendrissant... qu'on a envie de le protéger. Ça doit être l'un des côtés les plus instinctifs de la femme, n'est-ce pas ?

Vignon rit de bon cœur en préparant la cafetière.

– C'est en enfant turbulent et très affectueux. Un enfant de trente-deux ans, il est vrai, mais un enfant quand même. Il est aussi fragile que s'il avait huit ans, parfois moins. La seule différence, c'est sa force colossale et le fait qu'il soit parfaitement à son aise dans les bois. Lui et Sham forment une belle équipe, c'est certain !

Lisa continuait d'examiner les œuvres qui décoraient le salon. Deux statues de bronze se tenaient face à face sur le manteau de la cheminée d'acier. Des têtes d'écrivains. Elle reconnut Hugo et Balzac, tous deux sculptés le visage sévère, conscients de la marque qu'ils allaient laisser sur le monde qui leur succéderait.

Dans l'immense bibliothèque qui prenait tout un pan de mur, des

dizaines d'ouvrages s'alignaient pour le plus grand plaisir des yeux. Lisa longea les couvertures en les effleurant du doigt, exactement de la même façon qu'elle l'avait fait au chalet. Un réflexe conditionné de lecteur. Le plaisir du livre. Viscéral. Irrésistible.

– Un peu de sucre ?

– Un, merci.

Le vieil homme s'assit dans un fauteuil profond, l'invitant du geste à faire de même. Lisa prit la tasse de café et huma l'odeur ensorcelante. À côté de cette merveille, celui qu'elle avait bu le matin même lui paraissait à présent avoir eu un goût de jus de chaussette mal lavée.

Elle se carra dans son siège. Le moment était venu de tenter d'en savoir un peu plus sur les singuliers voisins du juge Heslin.

– Vous habitez là toute l'année ?

– Non, l'été et au printemps, surtout. Ensuite, je rentre à Paris quand il fait trop froid ou trop humide. Les rhumatismes, c'est terrible. Ça s'infiltre dans votre couenne jour après jour, comme un cancer dont on ne guérira pas.

Vignon se secoua.

– Allons ! Voilà que je recommence... déformation professionnelle, j'imagine...

– Vous êtes médecin ?

Le vieil homme opina du menton.

– Oui. Je suis... enfin... *j'étais* chirurgien-obstétricien. Aujourd'hui en retraite, vous vous en doutez. J'ai exercé toute ma vie à Paris et en région parisienne. Je suis un Parisien pure souche. Même avec ce que m'offre la sérénité de la montagne, dans cet endroit merveilleux, je suis obligé d'y retourner prendre un bol d'air pollué de temps en temps. C'est dans mes gènes, indécrottable. Et puis, ça permet aussi à Jean d'avoir un minimum de vie sociale, au Centre, où je laisse parfois quelques jours dans les mains compétentes de confrères qui s'occupent de son handicap. Il rencontre d'autres « enfants » comme lui, des soignants spécialisés. Si je restais là toute l'année, il deviendrait un vrai sauvage...

Lisa souffla sur la vapeur brûlante de l'arabica. *Comment allait-elle l'amener sur le sujet qu'elle voulait ?*

– Une vie pas facile, j'imagine...

Vignon haussa les épaules.

– Non, mais avec de l'amour, on y parvient. Jean est adorable. Il n'y a aucune malice en lui. Il est juste parfois un peu... imprévisible.

Lisa acquiesça en silence. Elle avait eu l'occasion de le remarquer. Elle jeta un regard circulaire au salon.

– Et votre retraite ici, c'était pour vous couper des trépidations parisiennes génétiques ?

Vignon eut un mince sourire.

– Le stress, quand il vous tombe dessus, est pire que la vérole. L'un de mes confrères m'a un jour ordonné de me mettre au vert une semaine complète. J'étais en train de péter les plombs et je ne le voyais pas. Les gardes, les interventions, les opérations se succédaient sans que je puisse presque plus dormir. Jean en souffrait, mais j'étais incapable de le réaliser. Sur les conseils d'un ami, je suis venu passer quelques jours dans la région. Ça m'a fait un bien fou. Je suis tombé raide amoureux de ce coin. J'y ai acheté le terrain et fait construire la maison l'année suivante.

Lisa sourit, le cœur battant. Elle dissimula son anxiété derrière la tasse de porcelaine fine.

– Votre ami vous a bien conseillé. Cette région est magnifique.

Vignon baissa les yeux. Lorsque l'ancien médecin les releva, ils avaient pris la couleur de la cendre.

– Oui. C'était un magistrat. Parisien, lui aussi. Il avait acheté un chalet dans la montagne, juste à côté d'ici. Il ne tarissait pas d'éloges sur cette partie de la Suisse. Jean l'adorait...

Le médecin se tut en apercevant l'expression tendue de Lisa. Il fronça les sourcils, comme si un écho intérieur était en train de lui chuchoter quelque chose au creux de l'oreille. Puis il pâlit soudain et se recula dans son fauteuil, les pupilles agrandies par la stupeur de la révélation.

– Lisa... Mais... vous êtes...

La jeune femme soutint le regard écarquillé du vieil homme.

– Oui. Lisa Heslin. Je suis sa fille, docteur.

Elle posa sa tasse sur la table basse et scruta le visage livide de Vignon, qui se décomposait à vue d'œil.

Derrière lui, la porte d'entrée s'ouvrit à la volée. Jean entra en coup de vent et stoppa au milieu de la pièce, se dandinant d'un pied sur l'autre comme s'il avait fait une grosse bêtise.

– Papa...

Entre les mains énormes du colosse, qu'il tendait vers son père comme une offrande, le corps sans vie d'un lièvre décapité se mit à ruisseler de sang sur le plancher de bois clair.

6 septembre, J-2

Le commandant Magne ouvrit la porte de son bureau de la main gauche. La droite, bandée jusqu'au poignet, lui faisait un mal de chien. Il repoussa le dossier de son fauteuil et s'assit face à l'écran muet de son ordinateur.

Dans le couloir, des pas précipités accompagnés de cris et de jurons lui apprirent que la vie continuait en dehors de l'affaire Heslin. En dehors de *son* affaire. Parce que l'assassinat du juge venait de salement le rattraper, lui et son équipe. Elle était devenue sienne comme une maladie vénérienne, comme une ombre malfaisante qui s'accrochait au moindre de ses pas.

Rafik y avait perdu la vie, Lisa était cloîtrée dans une fureur qui risquait d'être fatale à leur couple, et il commençait à perdre les pédales. Un coup de bol si l'IGPN ne le clouait pas au pilori, pour conclure le massacre. Il n'avait aucune confiance dans la tête de fouine de Pelletier-le-jeune-trou-du-cul, qui ne manquerait peut-être pas une si belle occasion de se débarrasser de lui une fois que les flics des flics auraient mis le nez dans sa façon peu orthodoxe d'interroger un suspect.

Il abandonna sa nuque sur l'appuie-tête en grimaçant de douleur et ferma les yeux. Garbov n'avait pas parlé. Il s'en était fallu de peu, mais il n'avait pas parlé. Les hommes du commandant Picaud étaient intervenus, finalement, pour éloigner des poings du commandant le visage méconnaissable du Russe.

Magne avait tenté de leur résister, pour lui faire payer la mort de Rafik à petit feu, coup après coup, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de lui qu'une bouillie sanglante allongée sur le carrelage rougi par les multiples plaies qui l'avaient défiguré. Mais il avait dû renoncer à garder sa proie pour lui tout seul, épuisé par le déferlement de sa colère. On lui avait ôté le corps inerte des mains avant qu'il ne commette quelque chose de plus grave qu'un tabassage en règle, quelque chose qui risquait lui faire sauter à pieds joints la barrière de la folie meurtrière.

Il avait mis plusieurs heures à sortir de son abattement, à comprendre que ses collègues avaient agi pour son bien, pour l'empêcher de se nuire à lui-même.

Rafik...

Une larme de désespoir perla aux paupières closes du policier. Des images pleines de vie du jeune géant filèrent dans son esprit, lui renvoyant sans cesse son sourire silencieux et intelligent, sa carrure d'athlète que rien ne semblait pouvoir démolir. Il réalisait que le jeune Turc allait lui manquer comme un frère jumeau disparu. Exactement tel un membre sectionné dont on ne peut oublier la présence, et qui reste collé au corps alors même qu'il n'est plus qu'un fantôme sans consistance.

Un fantôme qui saigne et qui hurle dans les ténèbres.

Il n'y avait aucun doute que Garbov était en cause dans les meurtres de Rafik et Samir Khaleb. Les infimes traces d'ADN retrouvées sur le pistolet étaient formelles. Garbov y avait effacé ses empreintes digitales, recouvertes ensuite par celles de Malik, mais le creux des striures de la crosse n'avait pas été bien nettoyé. De minuscules squames de sa paume s'y étaient retrouvées prisonnières, enchâssées telles de petites écharde humaines dans la graisse de l'arme. Les techniciens du crime y avaient relevé assez de matière exploitable pour le faire condamner dix fois à perpétuité.

Était-il aussi impliqué dans l'assassinat de Souleymane, ainsi que dans ceux de Yasmina et Malik ? Rien ne permettait encore de le prouver. Mais une chose était certaine : Garbov était mouillé jusqu'à l'os dans cette histoire. Il allait plonger, et pour longtemps. C'était sûr.

Alors pourquoi avait-il refusé de parler ?

La réponse était simple, d'une évidence aussi lumineuse que le soleil levant. Anton Garbov chiait dans son froc. Il avait une terreur bleue de ce qui pouvait lui arriver s'il s'allongeait. Parce qu'en prison, tout finit par se savoir, même les secrets les plus cachés. Parce que les balances s'y retrouvent parfois avec dix centimètres d'acier plantés dans la poitrine sans que personne ait aperçu ni entendu quoi que ce soit.

Le Russe avait peur de quelque chose de très puissant, qui avait le bras long, d'une férocité à toute épreuve. Le nombre de victimes qu'avait déjà occasionné cette affaire en témoignait.

Un petit coup discret frappé à sa porte lui apprit que Walczak était de l'autre côté. Personne d'autre que lui ne se déplaçait au 36 avec la discrétion d'une souris asthmatique.

– Entre, Henri !

Le Polonais pénétra dans la pièce le front courbé. Magne considéra avec sympathie sa maigre silhouette affligée par le deuil de son ami Rafik. Aussi dissemblables qu'ils aient pu être l'un de l'autre, les deux hommes avaient été inséparables, leur amitié plus renforcée par leurs différences que par leurs points communs. Le coup avait peut-être été plus rude encore pour Henri que pour qui que ce fût d'autre.

Walczak leva alors le nez et le dévisagea en silence. Dans ses orbites

enfoncées par la fatigue, une lueur brillait d'un éclat qui pinça les nerfs du commandant. Il se redressa, les mains crispées sur les accoudoirs de son fauteuil.

– Du nouveau ?

Walczak posa une note manuscrite sur son bureau et se laissa tomber sur une chaise, visiblement épuisé.

– Le document que le juge Heslin avait voulu transmettre à sa greffière détaille une série d'opérations bancaires douteuses relevées sur le compte d'une entreprise suisse spécialisée dans les prêts professionnels à taux bas. Une société qui n'existe plus depuis 1992. La SGI. Société de garantie industrielle.

Magne ouvrit des yeux ronds.

– Comment as-tu découvert ça ?

Henri Walczak pointa du doigt la copie du papier dissimulé par le juge.

– Il y a ici, en tout petit, enfoui au milieu des autres chiffres, quelque chose qui tranche avec le reste du document. Des chiffres de six décimales, sur deux lignes consécutives. 47,459440 et -6,480560. Or ça ne colle pas. Ça ne correspond à rien de cohérent dans la feuille. Même si l'on considère que la virgule peut indiquer les millions, il n'y a pas d'espace entre les milliers et les centaines. D'autre part, j'ai eu beau essayer d'additionner ou de multiplier tous les chiffres entre eux, ainsi que leurs opposés ou leurs inverses, je n'ai abouti à rien.

Magne se renversa dans son siège, maîtrisant à grand-peine son excitation.

– Je t'écoute.

Le Polonais glissa une main dans ses cheveux rares dont la blondeur se fanait dans un gris un peu jaunâtre. Les poches qu'il avait sous les yeux n'avaient jamais été aussi prononcées. Magne se demanda soudain depuis combien de temps Walczak n'avait pas dormi.

– Heslin était prudent, continua Henri. Très prudent, même. Mais il fallait qu'il donne tout de même une indication à Disbach. Une indication facile à déchiffrer, mais néanmoins soigneusement cachée.

Magne haussa les sourcils.

– Donc ?

– Donc je me suis dit que la solution était ailleurs. Il fallait que je regarde ces nombres autrement.

Le commandant fixa la feuille d'un œil incrédule. Il ne voyait qu'une suite ininterrompue de sommes et d'adresses de virements, de références aussi indéchiffrables que de l'hébreu ancien. Parmi eux, ces deux nombres étaient aussi opaques que les autres. Si Henri ne les lui avait pas indiqués, il ne les aurait pas différenciés du reste de la feuille comptable.

Et puis soudain, il se figea. Il sut que Walczak avait vu juste. Les

chiffres parurent se détacher du reste du document, comme soudain illuminés d'un puissant et étrange éclairage intérieur.

Magne leva des yeux admiratifs sur le Polonais. Il avait fallu y penser...

– Des coordonnées GPS...

Walczak hocha la tête, modeste.

– Oui. Ça y ressemblait bien, en tout cas. À tout hasard, j'ai tapé ces valeurs sur un logiciel que j'ai trouvé sur Internet. La conversion hexadécimale de 47,45944 donne 47° 27' 34" de latitude nord, -6,48056 donne 6° 28' 50" de longitude ouest.

– Ce qui t'a donné l'adresse de la boîte. Bravo !

– Non, c'est un point situé dans l'océan Atlantique, pas très loin des côtes du Finistère.

Le sourire de Magne fondit comme neige au soleil.

– Tu peux m'expliquer, là ?

Henri Walczak ouvrit sa vieille sacoche de cuir bouilli et en sortit une carte du monde imprimée sur une feuille A3. Il la déplia sur le bureau du commandant après avoir poussé le téléphone et l'écran de l'ordinateur. Il pointa alors un doigt maigre sur le papier glacé.

– Vous connaissez ces lignes verticales et horizontales, j'imagine ?

Magne se renfrogna.

– Tu te fous de moi, j'espère ! Les horizontales déterminent la latitude et les verticales la longitude. C'est grâce à ces méridiens que l'on peut savoir exactement où l'on se situe sur la surface de la Terre. Les espaces définis en degrés, est et ouest, sont ensuite divisibles en minutes et secondes, ce qui en rend la précision de l'ordre du mètre.

– Oui, en y rajoutant l'altitude. Ce qui donne parfois des informations vitales, comme lorsque l'on recherche des montagnards perdus dans la neige. Or, dans ce document, je n'ai trouvé nulle part une quelconque indication d'altitude. Ce qui exclut le fait qu'elle ait pu être obligatoire pour trouver l'endroit révélé dans ces lignes.

Magne se tut, les yeux rivés sur ceux du Polonais.

– Continue...

Walczak fit glisser son doigt jusqu'à ce qu'il se pose au milieu de l'Angleterre, près de Londres.

– Si la latitude a été calée sur l'équateur, base physique évidente pour scinder la planète en deux, il a en revanche fallu prendre un repère arbitraire pour désigner l'origine de la division verticale. Comme les Anglais maîtrisaient les mers à cette époque, ils ont choisi d'implanter ce repère fondamental sur leur propre territoire, à...

– Greenwich. Je sais. Mais où veux-tu en venir en me faisant revenir au lycée ?

Walczak eut un petit sourire.

– Les coordonnées GPS sont cachées, soit. Mais pas de façon

totallement hermétique. Il *fallait* que Disbach tombe vite dessus pour qu'il puisse les exploiter sans perdre de temps. Mais il fallait qu'elles ne soient compréhensibles que pour eux deux. *Que même si quelqu'un parvenait à percer leur combine, personne ne pourrait savoir de quel endroit il était question !*

Magne sentit que l'air se mettait à vibrer autour de lui. Tout devint soudain lumineux. Il crut entendre l'écho lointain du rire du juge résonner tout au fond de lui.

– *Ils ont changé le repère...*

– Oui. Le méridien de Greenwich est tellement ancré dans l'inconscient collectif que personne ne pense plus à le remettre en cause, comme le phénomène de la gravité ou l'existence de l'électricité.

Magne rapprocha son siège et considéra la carte avec fébrilité. Quel autre méridien le juge Heslin avait-il pu choisir comme base de calcul ? Tout en laissant son doigt glisser sur la carte, le commandant repensa aux articles de journaux qu'il avait trouvés en fouillant dans les affaires du père de Lisa. L'assassinat de Terranova, puis celui de Falcone, avant l'exécution de son ami Borsellino, la veille de la mort de Heslin.

Puis la vérité lui sauta brusquement au visage. C'était tellement simple ! Putain ! Mais quel con il avait été de ne pas voir plus tôt ce qui crevait les yeux !

Trois juges antimafia italiens... Des hommes qui avaient payé de leur vie l'audace de s'en prendre à la plus puissante organisation criminelle du monde... Qui étaient morts au service de la Justice !

Quel autre repère plus fort que celui-ci les deux juges auraient-ils pu choisir ?

Magne posa le bout de son index sur le sud de L'Europe, au milieu de la Méditerranée. Aucun doute. C'était là. 15 degrés est du méridien de Greenwich.

– *La Sicile...*

Une fine ligne verticale passait à quelques kilomètres à peine de Palerme, traversant le pays de haut en bas. Là où cinq cents tonnes d'explosifs dissimulés sous la route avaient pulvérisé le juge Falcone et sa voiture, ainsi que sa femme et les gardes qui l'accompagnaient.

– Exactement, souffla Henri. La latitude, elle, est exacte. Ils ont dû penser que si leur secret était découvert, cette deuxième codification sauterait en quelques instants. De plus, elle n'aurait apporté que des risques d'erreur. Si l'on recalcule les coordonnées selon ce code, il faut rajouter 15 degrés si l'on est à l'est de la longitude calée sur Greenwich, ou les ôter si l'on est à l'ouest de ce méridien. Et si l'on est entre les deux, il faut calculer la différence entre 15 et la longitude réelle. Ce sera la nouvelle longitude ouest façon Heslin. Avec ce

calcul, on arrive alors à la longitude de 8,51944, c'est-à-dire à Glattelstrasse, en plein centre-ville de Zurich, près de l'aéroport. Endroit stratégique s'il en est...

Magne se passa la main sur le front. Se pouvait-il, après toutes ces années d'obscurité, que l'enquête sur l'assassinat du juge prenne enfin un tour décisif ?

Il chercha dans l'expression prudente de Walczak ce qu'il devinait déjà.

– Un immeuble privé ?

Le Polonais hocha la tête.

– Oui. Une banque internationale, aujourd'hui. Elle a racheté les locaux en août 1992. La SGI s'est complètement évaporée en moins de trois jours, fin juillet de cette année-là. Le bruit a couru que la banque appartenait à un grand consortium spécialisé dans le blanchiment d'argent sale. Et puis ceux qui l'avaient propagé se sont tus...

Walczak reprit la feuille et la relut lentement. Les sommes indiquées en face des comptes bancaires étaient astronomiques, même en francs. L'identité des propriétaires de ces comptes devait être aussi secrète que les transactions qui se déroulaient dans leur ombre, au milieu du silence ouaté des plus hautes sphères financières.

Il leva les yeux et croisa le regard tendu de l'officier.

– Vous pensez ce que je pense, commandant ?

Magne soupira.

– Oui. On est dans la merde, Henri. Ce truc est une vraie bombe nucléaire, et nous sommes assis juste au-dessus.

6 septembre, J-2

Nathalie Noguera referma la porte de son bureau à 19 heures précises. La visite du commandant Magne l'avait bouleversée. Elle n'avait pas pu descendre déjeuner, le cœur dans les talons. Les souvenirs douloureux avaient déferlé sur sa mémoire et dans son corps durant de longues heures avant qu'elle puisse faire autre chose qu'essuyer ses yeux humides et sangloter dans le creux de ses mains aussitôt après.

Elle salua le vigile maussade posté devant l'accès au ministère d'un vague geste du menton, tentant de retrouver l'attitude austère qui la caractérisait depuis plus de vingt ans.

Elle ne devait pas laisser la moindre suspicion entrer dans le collimateur de qui ce soit. Sa vie même en dépendait. Elle avait fait transiter trop d'informations dangereuses à trop de personnes qui étaient mortes de leur obstination à combattre le Mal. Quelqu'un, quelque part, savait que ces renseignements ne leur étaient pas parvenus tout seuls, qu'il y avait un autre danger à l'origine de la fuite. Mais, jusqu'à présent, personne n'avait remonté le courant jusqu'à elle. Elle avait réussi à conserver une transparence de fonctionnaire aseptisée, rivée à son poste de travail comme un rouage nécessaire de la machine judiciaire, mais sans aucune envergure qui risquât d'attirer l'attention sur elle.

Elle avait détruit tous les dossiers, tous les documents épars qu'elle avait pu retrouver, et même si la Sûreté du Territoire et le service du contre-espionnage français avaient voulu démonter pierre par pierre le ministère de la Justice, ils n'auraient rien trouvé à se mettre sous la dent.

Seulement, dans l'affolement de ce 20 juillet 1992, elle n'avait pas pensé à vérifier les toutes dernières chemises que le juge Heslin avait laissées sur son bureau. Elle avait foncé sur les dossiers qu'elle connaissait, ceux qui sentaient la poudre à plein nez et qu'il fallait éloigner au plus vite de la mèche de mort qui venait de s'allumer juste à côté d'elle.

Lorsqu'elle avait réalisé sa bévue, c'était trop tard. Les documents avaient été récupérés par la police et mis sous les scellés de la République. Une chance, les dossiers en apparence classés avaient

purement et simplement été enfouis dans un carton et on les avait rangés au sous-sol du ministère afin qu'ils prennent la poussière de l'oubli à l'abri des regards.

Jusqu'à ce que cette arme maudite ressorte du néant.

Jusqu'à ce qu'un flic plus futé que les autres découvre le pot aux roses.

Pouvait-elle faire confiance à ce commandant Magne ? Son instinct de survie lui disait que oui, mais elle avait appris à ne pas se fier qu'à son jugement premier. Les hommes de la Pieuvre étaient partout, et ce qui faisait le pouvoir de bien d'entre eux, c'est que personne ne pouvait les différencier de ceux qui ne représentaient aucun danger. Sous les costumes, derrière les cravates de soie et les sourires aux dents blanches, pouvait se cacher l'âme la plus sombre, le prédateur le plus assoiffé de sang.

Nathalie Noguera sortit du bâtiment et plissa les yeux sous la pluie fine qui voilait le ciel de Paris. Balayée par l'averse, la place Vendôme disparaissait dans les bourrasques de l'automne. Des feuilles larges, sûrement projetées jusque-là depuis les arbres immenses qui bordaient la Madeleine, à quelques rues à peine de là, volaient par saccades violentes et brèves d'un bout à l'autre de l'esplanade, comme prise au piège dans une tourmente diabolique.

Son sac enfilé en travers des épaules, elle pressa le pas et se hâta vers le métro Opéra en refermant le col de son manteau sur son cou.

Toute entière focalisée sur le fait de ne pas poser par mégarde le pied dans une flaque plus profonde que les autres, elle ne vit pas la silhouette de l'homme qui se détachait d'un porche obscur, une trentaine de mètres derrière elle, à peine reflétée par la vitrine éteinte d'un grand joaillier vidée de sa précieuse marchandise.

Un homme dont les lèvres minces comme des lames de rasoir s'ornaient d'une fine moustache.

Des lèvres qui s'écartèrent lentement sur un sourire carnassier.

Aykut Yildirim ouvrit un parapluie et dissimula son visage sous la toile noire tout en lui emboîtant le pas.

Il avait tout son temps.

29 août, J-10

Le lièvre mort tomba sur le sol avec un bruit mou. Les yeux écarquillés, Jean fixait Lisa d'un air de panique totale.

Michel Vignon se leva lentement et fit un bref signe impératif à la jeune femme. Elle comprit qu'elle ne devait pas bouger. Que Jean était au bord de l'implosion émotionnelle. La seule chose à laquelle elle pensa fut de tenter d'accrocher un sourire à ses lèvres.

Le père du jeune homme se plaça entre elle et son fils pour la couper à sa vue. Puis il s'approcha de lui avec douceur tout en écartant les bras.

– Eh bien, mon garçon ! Que nous rapportes-tu là ?

Le front épais de Jean se déplaça au-dessus des épaules du vieil homme. Ses yeux avaient quitté la direction de ceux de Lisa. Ils avaient repris une curieuse sarabande qui ne les laissait pas en place plus d'une seconde. Le mur, le canapé, le plafond, les chaussures, le mur, le canapé, le plafond...

Vignon se baissa et ramassa le cadavre sanglant de l'animal en prenant soin de l'éloigner de son pantalon clair.

– Oh... un capucin ! Quelle belle chasse !

Jean eut un bref sourire éclatant qui lui mangea le visage. Il paraissait avoir oublié la présence de la policière.

– Dis-moi, mon garçon, continua son père de la voix la plus douce possible, je me demandais... accepterais-tu que nous le partagions avec une invitée ? C'est une amie qui est venue nous rendre visite ce matin. Une voisine...

Le mouvement des globes oculaires de Jean s'accroûtait très vite. Une parole déchirée incompréhensible franchit ses lèvres qui se mirent à trembler.

Son père lui posa la main sur le bras et le fit sursauter. Vignon se rapprocha de lui, comme s'il voulait partager un secret que nul autre n'était autorisé à écouter.

– Tu veux bien répéter ce que tu viens de me dire ? Je n'ai pas compris, Jean...

– Yonel !

Le cri fut si puissant que les oreilles de Lisa se mirent à siffler. Jean échappa à l'étreinte de son père et s'enfuit dans le couloir en

renversant le guéridon de l'entrée dans un fracas épouvantable. Un vase rempli de fleurs séchées et de chardons explosa en mille morceaux sur le carrelage, comme autant d'échardes plantées dans le cœur de la jeune femme.

Une porte claqua si violemment dans la maison que les vitres en tremblèrent.

Vignon se tourna vers Lisa.

– Je crois qu'il vaut mieux que vous partiez, maintenant.

– Mais...

Le médecin secoua la tête.

– Non. Revenez ce soir. 16 heures, pas avant. Nous parlerons. Pour l'instant, je dois m'occuper de lui. Dans l'état où il est, il peut faire n'importe quoi, y compris contre lui-même.

Lisa allait répliquer, mais les cris de Jean, depuis l'autre côté de la maison, l'en dissuadèrent. On aurait pu croire qu'il était en train de s'arracher des morceaux de peau avec les dents.

Une bête sauvage.

Lisa ne put s'empêcher de penser à ce qu'il aurait pu lui faire s'il s'était mis dans cette fureur lorsqu'elle s'était retrouvée seule avec lui.

Elle se leva en silence et quitta la pièce en jetant un œil dans le couloir. Jean était invisible. Debout au pied de l'escalier, Sham tendait ses grandes oreilles vers l'étage supérieur d'où provenaient les hurlements.

Une main stressée la poussa dans le dos vers la porte. Lisa serra les dents et sortit dans la lumière du soleil, frustrée de devoir ainsi renoncer aux révélations du médecin.

Un ami de son père. Cela n'était jamais arrivé. Elle n'avait jamais discuté avec quelqu'un qui l'avait aussi bien connu, hormis ses grands-parents. Mais pour eux, la douleur était si intense à chaque fois qu'elle avait fini par y renoncer.

Lisa regarda sa montre. Il était 10 h 30. À 16 heures, elle serait de retour. Et Vignon devrait lui dire ce qu'il savait.

Tout ce qu'il savait.

6 septembre, J-2

La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur l'obscurité. Seule, au bout du couloir, assombrie par la pluie, entrant chichement par la lucarne qui donnait sur le boulevard, la lueur des lampadaires parvenait tout juste à trouer la pénombre du palier.

Nathalie Noguera ouvrit les dents pour tenir son courrier et plongea la main dans son sac en retenant un juron bien senti. Cette saloperie de lampe avait encore claqué ! C'était intolérable ! Il ne se passait pas deux mois sans que l'étage se retrouve dans le noir pendant au moins un jour ou deux. Avec les sommes astronomiques qu'elle versait chaque mois au syndic de l'immeuble, c'était tout simplement révoltant !

Ah, ils allaient l'entendre, à la prochaine réunion ! Et cet imbécile de Ravier, qui voulait donner des leçons à tout le monde, avec sa manie de tout vouloir gérer comme s'il était le patron d'une entreprise du CAC 40, il allait comprendre son malheur ! Elle allait lui clouer son bec, à ce connard prétentieux qui n'était même pas foutu de faire venir quelqu'un pour changer une ampoule !

Elle fouilla quelques instants à l'aveuglette dans son sac avant de se souvenir qu'elle avait sorti ses clés trois minutes plus tôt pour ouvrir sa boîte aux lettres. Elle eut un grognement étouffé par les factures et les exhuma de la poche de son épais manteau de laine. Quelle andouille !

Au moment où la serrure céda, juste avant qu'elle n'allume le plafonnier de l'entrée, une main lui écrasa les enveloppes sur le visage tandis qu'une violente secousse dans les reins la projetait en avant dans son appartement.

Le cou arqué sous la pression d'un avant-bras dur comme de l'acier, Nathalie Noguera entendit la porte se refermer derrière elle comme un glas. Une onde de panique noire lui glissa le long du dos alors que l'air se raréfiait dans sa gorge, lui faisant dresser les poils sur le corps tout entier. Ses intestins se contractèrent si fort qu'elle crut qu'elle allait en perdre le contrôle.

Le coup vint tout de suite après. L'éclair de douleur fut bref et intense. Sa tête explosa dans une gerbe d'étincelles multicolores.

Elle ne sentit pas tomber.

Des chevaux.

Quatre.

Blancs.

Les dents étincelantes dans la lumière aveuglante du soleil, leurs crinières claquent au vent comme des voiles de navires. Leurs narines palpitent d'excitation.

Dans l'attente du coup de fouet.

Chacun de ses membres est relié à l'un des animaux par un câble qui lui scie la chair jusqu'à l'os.

On lui a enfoncé quelque chose dans la bouche. Quelque chose qui l'empêche d'avaler sa salive. Qui comprime sa langue contre ses dents. Quelque chose qui lui bloque la nuque dans un étau et lui donne envie de vomir.

Elle est allongée dans une flaque humide et tiède. L'odeur de sa propre urine est insupportable. Elle monte dans l'air immobile comme une accusation.

Elle est nue.

Elle a froid.

Un froid qui lui entre par tous les pores de la peau.

Un froid polaire.

Un froid de mort.

Le silence est tombé sur la foule. Le bourreau a enfilé sa cagoule. Il s'approche lentement d'elle, comme pour savourer chaque seconde qui précède le moment que tous attendent.

Quelque chose pend à son bras.

Un truc avec un fil.

Un fil ?

La douleur lui fit soudain ouvrir les yeux en hurlant.

En tentant de hurler.

Mais seuls des grognements de bête sortirent de sa bouche maintenue écartée par le tissu épais d'une serviette de bain. De bête blessée, agonisante.

La première chose qu'elle vit fut le regard attentif de l'homme penché au-dessus d'elle.

La seconde, le fer à repasser qu'il tenait à la main.

Ensuite, l'odeur lui parvint.

Celle du cochon grillé.

Puis la brûlure la saisit au ventre comme des crocs de chien féroce. Elle s'enfonça en elle aussi facilement qu'une épée plongée dans un corps de nouveau-né. Les cordes vocales vibrant dans un déchirement muet, elle chercha soudain sa respiration, les yeux exorbités, refusant

de croire le signal que son cerveau lui envoyait à grandes giclées de terreur pure.

L'homme souriait. Ses pupilles, noires comme des insectes, suivaient d'un air de connaisseur les mouvements désespérés de ses jambes liées aux deux coins du pied de lit avec du fil électrique, comme ses mains de chaque côté de la tête du sommier, les bras écartés à s'en décrocher des épaules.

Nathalie se cambra si fort qu'elle entendit quelque chose craquer dans son ventre. Un liquide chaud se mit à couler de sa vessie, noyant à nouveau son matelas.

– Ah... tu es réveillée. C'est bien.

Dans la main droite de l'inconnu, le fer à repasser fumait comme une locomotive à vapeur. Sur le métal brûlant, un morceau de peau racorni achevait de se carboniser. L'homme s'assit au pied du lit et fronça le nez en détournant le regard de l'entrejambe souillé de la secrétaire.

– Je vais te poser quelques questions, madame Noguera. Si tu me réponds ce que je veux savoir, je te tue rapidement. Si tu cherches à me faire perdre mon temps, je te repasse jusqu'à ce qu'il ne te reste plus un seul centimètre de peau sur le corps, d'accord ?

Le cœur de Nathalie Noguera battait à tout rompre. Elle pensa à son Sud adoré qu'elle ne reverrait jamais, aux enfants qu'elle n'avait pas eus, à l'amour qu'elle avait voué toute sa vie au juge Heslin, même après sa mort, et qui avait fini par la rattraper. Par la condamner, elle aussi. Parce que quelqu'un avait compris. Parce que quelqu'un avait fait le lien... Parce qu'il fallait qu'elle se taise à tout jamais !

Elle allait mourir !

Le fer se colla à la peau de ses hanches, lui arrachant une plainte qui lui brouilla les yeux de larmes irrépressibles.

– D'accord ?

Des lucioles enflammées lui dansaient devant les yeux. Elles volaient autour d'elle comme des petits monstres assoiffés de sang.

Au moment où le fer descendait une nouvelle fois vers son corps, elle tendit les bras le plus loin qu'elle put, s'immobilisa et hocha la tête avec l'énergie du désespoir.

– HHhhhhhhh...

Le sourire réapparut sur les lèvres minces.

– Je prends ça pour un oui. Bon, mais pour que tu répondes à mes questions, il va falloir que je te retire ton bâillon. Tu admettras que pour moi, c'est un risque, n'est-ce pas ?

Les yeux fous de douleur, Nathalie Noguera hocha à nouveau la tête. Elle aurait acquiescé à n'importe quoi. Tout pour que cette brûlure s'arrête, pour que cet homme s'en aille, qu'il la laisse panser ses blessures et qu'il disparaisse pour toujours...

L'inconnu la considéra avec bienveillance.

– Bien, tu es une brave fille. Je crois que je peux te faire confiance.

Il tira la tête de Nathalie vers lui par les cheveux et posa les doigts de l'autre main sur le nœud de la serviette. Ce faisant, il approcha la bouche de l'oreille écarlate de la secrétaire.

– Si tu essaies de crier, je t'assomme d'abord avec le fer. Ensuite, je te coupe les seins avec le grand couteau à dents que j'ai vu dans ta cuisine et je te les enfonce dans le cul en petits morceaux avant de t'égorger, d'accord ? Tu as bien compris ?

Nouveau hochement de tête fébrile. Oui, elle avait compris. Elle ne dirait pas un mot plus fort que l'autre. La seule chose à laquelle elle pensait, c'était de respirer. De respirer et de vivre encore un peu.

Un tout petit peu.

Quelques minutes.

Quelques secondes.

Une éternité.

15 heures. Il y avait plus de quatre heures que Lisa tournait en rond dans le chalet, rongant son frein comme elle le pouvait.

Vignon avait été formel. Pas avant 16 heures. Et s'il pensait qu'il lui fallait tout ce temps pour que Jean se calme, c'est que la crise était grave. Si elle revenait à la maison du chirurgien avant que son fils ait pu récupérer de son émotion, Vignon risquait de se fermer complètement et de la mettre dehors, amitié ancienne pour son père ou pas.

Après avoir englouti une énième tasse de café, Lisa se sentait les nerfs à fleur de peau. Il *fallait* qu'elle fasse quelque chose. Qu'elle s'occupe l'esprit, pour s'empêcher de penser, pour maintenir l'incendie à l'extérieur de son cerveau.

Elle rangea la totalité des livres, épousseta les étagères, puis elle s'attaqua au bureau de son père et au minuscule réduit de la salle d'eau, coince entre la cuisine et la chambre. Elle allait ranger le balai dans le placard de l'entrée lorsqu'elle aperçut, sous la table du salon, un coin de carrelage qu'elle avait oublié de nettoyer. La table en chêne étant trop lourde pour la bouger, elle s'accroupit et poussa le balai en biais sur le sol.

Elle suspendit alors soudain son geste. Sous les poils du balai, un morceau du papier journal qu'elle avait déchiré la veille pour allumer la cheminée s'était coince dans un joint du carrelage et dépassait légèrement. Comme elle ne parvenait pas à le déloger, elle s'allongea et tira sur ses bras, amenant son nez juste au-dessus du joint défectueux. Il allait falloir qu'elle arrange ça, sinon le carreau allait finir par se décoller complètement.

Elle tira le morceau de journal et glissa le bout de son doigt sur le joint, afin d'être sûre qu'il n'en restait pas un morceau accroché dedans.

Soudain, son cœur se mit à battre plus fort. *Ce n'était pas un joint défectueux.*

Elle longea la fente du joint du bout d'un index nerveux, puis elle suivit la découpe parfaite qui formait un carré dissimulé dans les carreaux. Elle se mit d'un bond sur les genoux et jura lorsque son crâne cogna sous le plateau de la table.

Lisa recula et s'en fut chercher une bougie qu'elle alluma avec fébrilité avant de replonger sous la table. Lorsqu'elle la passa au-dessus du plancher, les contours lui apparurent alors très nettement. Une trappe se découpait dans le plancher. Juste assez grande pour laisser le passage au corps d'un homme.

Il ne lui fallut pas longtemps pour découvrir la poignée, cachée sous un carreau libre dont l'épaisseur avait été diminuée de moitié par le dessous. Afin qu'il ne bouge pas, il avait juste été posé au mastic silicone. Mais le produit avait vieilli et avait fini par lâcher.

Lisa l'ôta de son logement et tira d'un coup sec sur la poignée creusée dans le bois de la trappe. Le mécanisme bien huilé bascula sans un bruit sur un carré d'obscurité totale.

Lisa resta un instant immobile, le souffle coupé. *Qu'y avait-il là-dedans, en bas ?* Pourquoi son père avait-il éprouvé le besoin de faire construire cette cache secrète aussi parfaitement insoupçonnable ? De l'extérieur, le chalet de plain-pied ne lui avait absolument pas donné l'impression de recéler un sous-sol. Peut-être à cause du vide sanitaire apparent sur les bords de l'habitation, envahi par la végétation.

Mais tout cela n'avait été qu'un trompe-l'œil. Le juge Heslin avait soigneusement prémédité son coup.

Elle tendit le bras dans le trou noir, la bougie au bout de la main. Il y eut un chuintement bref lorsque la flamme traversa une immense toile d'araignée, puis les murs blanchis à la chaux lui apparurent. Le local était tout petit, à peine plus grand que la salle d'eau. Il était vide, à l'exception d'une étagère remplie de cartons scellés avec du plastique transparent. Une échelle affleurait le plancher.

Lisa se contorsionna sous la table et posa le pied sur le premier barreau. Avant de descendre, elle jeta un coup d'œil craintif autour d'elle. Elle avait un très mauvais souvenir de la dernière fois où elle s'était retrouvée enfermée dans une cave¹.

La jeune femme serra les dents. Elle était chez son père. *Chez elle.* Personne ne viendrait. Personne n'allait la surprendre, la menacer, la *violenter*.

Elle prit sa respiration et descendit les barreaux jusqu'à ce qu'elle sente le sol sous les semelles de ses baskets. Elle attendit que son cœur se calme, puis elle brandit la bougie le plus haut possible.

Vue d'en bas, la pièce lui parut encore plus petite. Elle ne mesurait pas plus de deux mètres sur deux. Dans un coin, le juge avait disposé des capteurs d'humidité pour assécher l'air le mieux possible.

Lisa approcha la lueur de la bougie des cartons entreposés. Sur chacun d'eux, une main avait écrit l'année à laquelle il était consacré en gros caractères tracés avec un feutre indélébile. Il y en avait un par an, depuis 1973 jusqu'à 1991.

L'un d'eux portait deux noms, en plus du nombre.

Le sang de la jeune femme se mit soudain à lui cogner violemment dans les oreilles.

1980.

Gina et Lisa.

Sur le mur de chaux, sa silhouette immobile vacillait au gré des courants d'air qui bouscullaient la flamme de la bougie.

Puis sa main se détacha de son corps et se tendit vers l'étagère.

1. Lire *De sinistre mémoire*.

6 septembre, J-2

Aykut Yildirim posa le fer brûlant sur le radiateur, près du couteau, et essuya ses gants recouverts de sang sur le drap pourpre de Nathalie Noguera. Normalement, elle lui avait tout dit.

Normalement.

Personne n'avait jamais résisté plus d'un quart d'heure à sa méthode particulièrement affûtée de poser des questions.

Mais *elle*, cette femme... Yildirim ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle avait réussi à lui cacher quelque chose. Lorsqu'elle avait compris qu'elle n'échapperait pas à la mort, il l'avait sentie se recroqueviller sur elle-même, comme si elle avait trouvé une bouée de sauvetage, quelque part tout au fond d'elle.

Il avait eu beau la *questionner* avec toute l'intensité dont il était capable, un noyau de mensonge était resté enraciné en elle malgré tous ses efforts. Non, pas de mensonge : de dissimulation. Elle lui avait tu un fait important, un élément-clé. Il l'avait vu dans son regard quand elle avait basculé vers le néant. La lueur qu'il y avait lue lui avait sauté au visage comme un crachat bien ajusté. Malgré son œil manquant, malgré les zigzags que sa lame lui avait découpés en spirale sur le visage, cette salope s'était foutue de sa gueule.

« *Je t'ai bien baisé, connard !* »

Yildirim ôta ses gants, le tablier de cuisine qu'il avait noué autour de son cou pour ne pas salir son costume, et il réajusta sa cravate face au miroir de la chambre. Dans le reflet de la glace, l'entrejambe écarté de la secrétaire lui renvoyait l'image sanglante des extrémités qu'il avait dû employer pour lui faire vider son sac. Il se déplaça de quelques centimètres pour masquer les chairs meurtries qui attiraient son attention malgré lui.

Qu'avait-il négligé ? Que savait-elle, cette garce, qui allait encore lui pourrir la vie ? Décidément, il ne comprendrait jamais les femmes.

C'était rageant de se dire qu'il aurait peut-être suffi qu'il appuie juste un tout petit peu plus fort au bon endroit, qu'il touche *la* corde sensible de sa victime pour qu'elle s'affale complètement, pour qu'elle lui ouvre toutes grandes les portes de son cerveau.

Yildirim se retourna et contempla son œuvre. Les moustaches en lame de couteau s'entrouvrirent sur un sourire cruel. Les flics allaient

avoir du travail. Pas pour l'identifier, puisque le cadavre de sa victime se trouvait chez elle, mais rien que pour retrouver tous les morceaux.

Car il avait tenu parole.

Pour parfaire le tableau qui les attendrait jusqu'à ce que l'odeur de la décomposition du corps alerte un voisin, il prit le deuxième œil de Nathalie Noguera, qu'il avait abandonné sur la commode, et le déposa sur son nombril, comme s'il montait la garde en attendant que quelqu'un veuille bien ouvrir la porte de la chambre.

Il se recula, admiratif de son propre sens de l'humour, puis il se saisit du carton de documents qu'elle lui avait révélé garder caché dans son armoire, et il sortit sur le palier avant de refermer à clé derrière lui.

Tout d'abord, il devait détruire ces preuves. Un litre d'essence et une allumette y pourvoiraient d'ici peu.

Ensuite, il avait encore une dernière chose à régler avant de pouvoir dormir sur ses deux oreilles.

Dans la rue, il croisa une femme qui se dirigeait vers l'entrée de l'immeuble de la secrétaire. Il la salua au passage en baissant le bord de son chapeau devant ses yeux.

6 septembre, J-2

Yildirim stoppa sa voiture dans un endroit discret, près d'un terrain vague coincé entre deux bâtiments à moitié effondrés. La zone de travaux paraissait à l'abandon depuis plusieurs mois. Il ne serait pas dérangé. Il n'avait pas fait plus de cinq kilomètres depuis le périphérique.

Il pénétra dans l'un des immeubles tagués et ouvrit le carton emprunté chez Nathalie Noguera après avoir posé le bidon d'essence sur le sol. Il feuilleta rapidement les documents. Il ne s'était pas trompé. Il y avait de quoi foutre un vrai bordel dans l'Organisation. De quoi faire tomber plusieurs têtes haut placées. Des gens insoupçonnables, des gens à qui l'on confierait la vie de ses enfants les yeux fermés. Il était incroyable que Heslin ait pu remonter la filière aussi loin sans avoir sonné la charge contre eux. Surtout sur un nombre aussi important de dossiers. Il devait certainement attendre d'en avoir encore plus entre les mains pour déclencher son attaque. *Une attaque mortelle.* Une attaque dont ils ne se relèveraient pas.

Yildirim eut un frisson rétrospectif. S'il ne lui avait pas envoyé ses tuteurs, ce jour de juillet 1992, pour le mettre hors d'état de nuire, combien de temps aurait encore attendu ce maudit juge pour ouvrir sa boîte de Pandore ? Il s'en était fallu de peu. *De très très peu.*

C'était l'assassinat du troisième juge italien, Paolo Borsellino, après ceux de Terranova et Falcone, qui lui avait donné l'idée de descendre purement et simplement Lionel Heslin. Surfer sur la vague d'assassinats des magistrats commis en Sicile allait brouiller les pistes, et également marquer les esprits au fer rouge. Surtout avec un meurtre perpétré en pleine rue, devant des gardes de la République armés, nombreux, et incapables de riposter.

Là encore, il avait vu juste au-delà de toute espérance. La mort du juge Heslin avait défrayé la chronique durant de nombreuses semaines, faisant naître les rumeurs les plus folles sur l'identité des commanditaires du crime. Mais l'Organisation lui avait demandé de se calmer. Le fait de tuer un représentant de l'ordre passait encore plus difficilement en France qu'en Italie. La police avait lancé une vague de contrôles sans précédent dans les casinos, les bars à putes, les boîtes de nuit et fait une quantité incroyable de descentes dans des clubs

privés gérés par la pègre. Elle avait frappé tous azimuts, le plus fort qu'elle pouvait, pour secouer les cartels de la drogue établis dans la capitale et faire tomber un maximum de monde du manège. Parce que la Justice exigeait une action d'éclat, à la mesure du crime odieux qui l'avait atteinte au cœur. Il lui fallait des résultats à tout prix, même si elle devait se saigner aux quatre veines, même si des dégâts collatéraux étaient à craindre, à la longue.

Seulement, elle avait échoué. Parce que malgré tous ses efforts, malgré toute l'énergie qu'elle avait mise à comprendre ce qui s'était passé, les assassins du juge Heslin étaient demeurés des fantômes. Ils avaient continué à courir en narguant les limiers du Quai des Orfèvres.

À cette époque, Yildirim ne pratiquait pas encore à plein temps la politique de la terre brûlée. Khaleb et Souleymane s'étaient évaporés dans la nature avec un gros paquet de fric chacun, après avoir juré sur la vie de leurs mères qu'ils se tairaient jusqu'à la mort.

Les moustaches fines eurent un sourire carnassier. Aujourd'hui, les deux tueurs ne risquaient plus de manquer à leur parole...

Avec le temps, l'histoire avait fini par pâlir de mois en mois. Elle avait reculé de la première page vers les rubriques intérieures des quotidiens, puis elle s'était étiolée, faute de grain nouveau à moudre. Pour finir, elle avait complètement disparu, jetée dans un tiroir de l'oubli comme l'un des événements majeurs de la criminalité du XX^e siècle en France, dont on pense chaque année à célébrer le sinistre anniversaire d'un article commémoratif qui sent le journaliste en mal d'inspiration.

Mais une chose était certaine. Ce jour-là, la France avait découvert avec angoisse que la Pieuvre avait le pouvoir de jouer dans la cour des grands, ailleurs que dans des villages isolés dans une île aride perdue au milieu de la Méditerranée. D'influer sur le cours du monde, de pousser un pion apparemment inamovible hors de l'échiquier de deux balles dans la tête comme s'il s'était agi d'un pantin de fête foraine.

Les yeux noirs de l'Albanais brillèrent du feu de la puissance qu'il servait avec passion. Personne n'était l'abri de la Pieuvre. Ils allaient tous l'apprendre, demain encore, écrit en lettres de sang à la une de leurs journaux. Les rotatives allaient tourner à plein tube !

Yildirim remit les documents dans le carton et y ajouta le disque dur de l'ordinateur de Nathalie Noguera qu'il avait pris soin de démonter chez elle avant de disparaître. Il l'avait déjà écrasé à coups de fer à repasser, mais deux précautions valaient mieux qu'une. Les scientifiques de la police faisaient parfois preuve de la plus grande efficacité.

Il ramassa un vieux matelas moisi dont la bourre sortait par plusieurs accrocs, ainsi que quelques cagettes de fruits abandonnées

dans un coin de la pièce. Il vida alors le bidon d'essence sur l'ensemble et se recula de quelques pas. La structure en bois de la charpente ne résisterait certainement pas à la taille de l'incendie.

Lorsque les flammes commencèrent à lécher les poutres du bâtiment, la voiture de l'Albanais était au bout de la rue. Lorsque la première fenêtre explosa, soufflant un puissant appel d'air sur le brasier jusqu'à projeter des milliers d'étincelles dans la nuit, elle était hors de vue.

Yildirim avait encore une chose à faire, avant de considérer que cette affaire était terminée. Parce que les événements se précipitaient malgré lui. Parce que s'il ne réagissait pas tout de suite, les gros ennuis allaient arriver pour de bon, cette fois.

Son commanditaire en voulait trop. Il devenait dangereux. Yildirim avait eu du mal à convaincre le responsable de sa cellule de l'Organisation, mais celui-ci avait fini par lui concéder son accord. Mieux valait couper une branche malade que de risquer de contaminer l'arbre tout entier.

L'homme du ministère était aux abois. *Il lui avait demandé sans équivoque possible de descendre des flics !*

Aykut Yildirim n'avait rien contre le fait de tuer des inconnus. Même des flics. Il avait tout vu, tout fait, exécuté les plus basses besognes sans ressentir le plus petit état d'âme. Cela avait fait de lui un expert de la mort. Un spécialiste infaillible, au jugement clair et rapide, totalement étranger au moindre remords.

Personne ne s'était occupé de savoir ce qu'il avait pensé, au fond de sa cervelle d'enfant, lorsque les soldats ukrainiens, qui avaient égorgé et éventré sa mère et sa sœur, avant de violer leurs cadavres devant lui, l'avaient pendu par les pieds au-dessus du charnier au lustre de sa propre maison. Personne ne l'avait entendu pleurer pendant des heures, vidant de son corps toutes les larmes qu'il contenait, tandis que la pression sanguine lui faisait gonfler le crâne jusqu'à ce qu'il perde connaissance.

Il ne savait pas qui l'avait décroché, qui l'avait soustrait à l'horreur, l'avait ramené dans le monde des vivants. Il ne gardait plus aucun souvenir de cette période au-delà du mouvement de pendule de son corps au-dessus des dépouilles suppliciées de sa mère et de sa sœur baignant dans leur sang et leurs viscères.

Il ne savait même pas où elles avaient été enterrées.

Au fil des années, il avait cristallisé l'image de leurs cadavres démembrés dans son cerveau reptilien. C'était devenu comme une toile de fond, un décor frissonnant où il se sentait chez lui, où il se retrouvait en harmonie avec le monde qu'il s'était créé, dans lequel il savait qui il était et ce qu'il avait à faire. Même lorsque l'Organisation

lui avait demandé d'exécuter un bébé, une fois, pour prouver à son père qu'il fallait qu'il paye ce qu'il lui devait avant de perdre ses autres enfants, il n'avait pas failli. Il lui avait juste tiré une balle à sanglier dans le cœur au lieu d'une cartouche de chasse pour perdrix, pour lui éviter de souffrir trop longtemps.

Parce qu'il n'était pas un monstre, tout de même.

L'Albanais regarda l'heure affichée au tableau de bord de sa BMW. 21 h 30. Avec un peu de chance, l'homme serait encore à son bureau.

Il saisit son téléphone portable sur le siège passager et appuya sur la touche 5, au centre du clavier.

Au bout d'un bref instant, la voix coupante de l'homme répondit d'une onomatopée. Aykut lui donna le code, puis il lui expliqua qu'il devait le voir d'urgence. L'homme maugréa, mais l'Albanais avait bien prévu son plan. Il avait retrouvé l'arme. Il n'allait tout de même pas l'apporter au ministère !

L'homme étouffa un juron et cracha presque dans le téléphone. Un bar discret, dans le XI^e arrondissement, du côté de République. 23 heures. Puis il raccrocha.

Yildirim coupa la communication de son côté et se laissa aller à un petit rire de satisfaction. Tandis que l'homme l'attendrait en vain dans ce bar, disons jusqu'à... au moins minuit, il allait lui préparer un petit comité d'accueil chez lui, dans le quartier huppé du XVI^e, là où il l'avait discrètement suivi une fois ou deux pour être certain qu'il s'agissait bien de son domicile.

Ensuite... eh bien ensuite, c'en serait terminé. Il n'était pas question qu'il bute un nouveau flic, au risque de mettre un coup de pied dans un nid de frelons. Une fois l'homme éliminé, la police n'aurait plus aucun élément qui pourrait lui sortir les yeux de la bouteille d'encre de Chine.

D'ici quelques heures, il pourrait dormir sur ses deux oreilles.

Ensuite, il se mettrait en chasse de sa prochaine recrue.

Parce que le pouvoir du crime ne pouvait s'épanouir que grâce au terreau de la manipulation et de l'influence. Grâce aux yeux fermés, aux poches pleines, et aux mains dégoulinantes d'argent sale.

En fait, Yildirim avait déjà choisi depuis quelques jours le remplaçant de l'homme. Celui-ci était plus jeune, certes moins influent, mais il avait déjà les défauts les plus parfaits pour accéder aux honneurs les plus vils.

Il ne lui faudrait pas longtemps pour le convaincre.

Il en était sûr.

Lorsque la BMW se gara dans une rue ombragée, près de la porte d'Auteuil, il était tout juste 22 heures.

Aykut Yildirim relaxa son cou sur le dossier de son siège, puis il ferma les yeux.

Bientôt, sa vue se mit à osciller à l'intérieur de sa tête, comme s'il était suspendu par les pieds à une liane au milieu de la forêt.

Une forêt de fleurs aux pétales pourpres et vénéneux qui étalaient leur tapis mortel sous ses pieds nus.

Une minute plus tard, il dormait à poings fermés.

29 août, J-10

Le scotch se décolla en arrachant le plastique qui protégeait le carton. Lisa ne pouvait plus contrôler le tremblement qui s'était emparé de ses mains.

Gina.

Le prénom de sa mère biologique dansait une sarabande effrénée devant ses yeux tandis qu'elle enfonçait ses ongles dans le dernier morceau d'adhésif récalcitrant qui la séparait encore de la vérité.

Lorsque l'emballage fut enfin libre de toute entrave, elle prit une profonde inspiration, puis elle ouvrit d'un geste sec les abattants du carton.

La première chose qu'elle vit lui scia les jambes. Elle dut s'asseoir sur le sol de béton de la cave pour ne pas tomber sous le coup de l'émotion.

Elle exhuma le cadre laqué et contempla la photographie où son père et une inconnue magnifique, aux cheveux noirs comme du jais, souriaient à l'objectif. La photo avait été prise dans un parc. Des monceaux de fleurs multicolores jaillissaient derrière eux dans le flou de la profondeur de champ soigneusement calculé par le photographe. La femme inclinait son cou avec grâce sur l'épaule de son amant.

Le cœur battant, Lisa suivit du doigt les traits délicats de la belle Italienne. Les yeux anthracite qui lui mangeaient le visage, la mâchoire légèrement proéminente qui donnait un air volontaire à son expression, les cheveux raides comme des baguettes qu'elle portait longs sur ses épaules nues, la poitrine menue mais ferme qui tendait le tissu de sa robe légère... aucun doute n'était possible. Lisa voyait enfin le visage de sa mère pour la première fois.

Les yeux de son père débordaient d'un amour qu'elle n'avait jamais vu de toute sa vie dans ceux d'aucun autre homme, pas même dans ceux de Daniel Magne. Elle savait que son compagnon l'aimait, mais une telle intensité... une telle communion... Elle tourna le cadre et lut la date sur l'arrière du papier photo. 18 juin 1979. Un an avant sa naissance. *Peut-être même tout juste neuf mois...* Peut-être sa mère avait-elle *tout juste* recueilli en elle la petite graine qui allait lui donner la vie, un jour de mars 1980. Peut-être ce sourire radieux était-il directement issu de l'amour qu'ils venaient de partager dans un lit

caché, quelque part, loin du destin tragique qui allait rapidement les séparer à jamais. Ils n'avaient plus que quelques mois de bonheur devant eux, mais ils ne le savaient pas encore.

Lisa disposa la photo sur le sol, juste à côté d'elle. Ses parents seraient les témoins muets de ce qu'elle allait encore découvrir. Parce qu'elle ne pouvait pas faire face à tout cela seule.

Le deuxième objet qu'elle sortit du carton lui arracha un gémissement de douleur. Il s'agissait d'une échographie, datée du 3 septembre 1979. L'embryon était parfaitement visible, recroquevillé sur lui-même comme s'il dormait paisiblement. *Son* embryon. Après avoir découvert l'apparence de sa mère, elle s'immisçait dans ce qu'elle avait pu avoir de plus intime : la grossesse qui allait déformer sa beauté pour qu'elle puisse mettre sa fille au monde.

Lisa resta un long moment à contempler le cliché en négatif, hypnotisée par cet instant improbable figé à tout jamais dans le temps. Lorsqu'elle l'eut tellement parcouru qu'elle aurait pu le dessiner les yeux fermés, elle le posa avec une infinie délicatesse près de la photo.

Sous l'échographie, Lisa découvrit un dossier médical complet, trop épais pour qu'elle prenne le temps de le lire en entier. Elle le survola rapidement, accrochant quelques mots au passage. Développement normal, courbe de croissance sans problème. Le dossier était une succession de résultats de prise de sang, d'examens divers qui ne lui parlaient pas plus que ça. Seuls les commentaires laconiques paraissaient avoir été rédigés en français compréhensible. Taux normal, concentration normale, réaction normale...

Lisa referma le dossier. Elle le lirait plus tard, chez elle, à tête reposée, et elle prendrait un dictionnaire médical pour s'imprégner de chaque analyse, de chaque bilan, comme si elle remontait une piste infiniment ténue qui la ramènerait vers sa mère.

Elle se pencha au-dessus du carton. Elle en était pratiquement arrivée au fond. Il ne restait plus qu'un seul dossier, que la lumière mouvante de la bougie éclairait mal. Elle le tira à elle et se figea soudain dans l'immobilité la plus totale, le sang lui cognant entre les tempes.

Il s'agissait d'un dossier mince, sur lequel apparaissait le sinistre logo de l'Identité judiciaire. Un dossier officiel, confidentiel, que son père avait dû soustraire à l'enquête pour le garder pour lui.

Lisa, incapable de l'ouvrir, posa la chemise fermée par un élastique sur le sol et se recula contre le mur.

Elle savait ce qui se trouvait à l'intérieur. Elle avait lu la lettre de son père. *Le corps de sa mère, décapité, découpé en lanières, sur lequel ses assassins s'étaient acharnés jusqu'à ce qu'il n'en reste presque plus rien d'humain.*

Lisa savait qu'elle avait elle-même été dans cette pièce, ce jour-là,

que ces yeux d'enfant avaient assisté à cette scène, que son cerveau à peine formé avait entendu au plus profond de ses synapses les hurlements de terreur de Gina, les coups que ces inconnus lui avaient portés, tous les sévices auxquels ils avaient pu penser pour la réduire à une enveloppe vide qu'ils avaient ensuite rejetée avec mépris avant de s'en aller.

Elle savait également que s'ils l'avaient laissée en vie, dans son berceau, c'était pour que sa mère l'entende hurler, elle aussi, jusqu'à ce qu'elle meure dans les plus horribles souffrances sans savoir ce qu'ils allaient faire subir à son bébé.

La pièce minuscule disparut alors dans la lueur de la chandelle brouillée par ses larmes tandis que Lisa s'écroulait sur le sol, la tête serrée entre ses mains trempées.

Elle resta longtemps prostrée, secouée de sanglots inextinguibles. Le puits qui avait ouvert ses vannes sur ses joues semblait ne pas avoir de fond. Elle pleura l'assassinat de sa mère, celui de son père, cette violence aveugle qui l'avait privée de ses deux parents à quelques années d'intervalle, cette haine qui lui avait ôté les personnes qui auraient été les deux piliers, les remparts de sa vie si les choses avaient été différentes. Si les étoiles leur avaient donné leur chance.

Deux crimes atroces, deux crimes sordides, deux crimes impunis. On n'avait jamais retrouvé les coupables. Ni d'un côté ni de l'autre.

On l'avait abandonnée.

Elle finit par se redresser, courbaturée par le sol dur et froid et transie par la fraîcheur qui s'était abattue sur la cave. Malgré l'obscurité dans laquelle le sous-sol était plongé depuis que la bougie s'était éteinte, il ne faisait pas complètement noir. La nuit était encore loin.

Lisa rangea tous les documents à l'aveuglette et tâtonna pour trouver l'échelle qu'elle devinait contre le mur, le carton sous le bras. Elle remonta et émergea de sous la table avec la curieuse sensation de venir au monde à nouveau. Un pan entier de son existence venait de lui être révélé dans sa plus tangible réalité, une histoire qu'elle ne s'était pas encore tout à fait résolue à croire après avoir lu la lettre de son père.

Mais la preuve était là, dans ses bras, serrée contre son cœur. Une preuve que le juge Heslin et cette Gina ne s'étaient pas rencontrés pour rien, qu'ils ne s'étaient pas aimés pour rien, qu'ils n'étaient pas morts pour rien.

Le sang de cette Italienne coulait dans ses veines, il était la moitié d'elle-même, la moitié de ses gènes.

Lisa posa le carton sur la table, comme sur l'autel d'une église, puis

elle se recula et fit le signe de la croix. En mémoire de sa mère. Parce qu'elle avait vu qu'elle en portait une autour du cou, sur la photographie.

Lisa n'était pas croyante. Elle ne l'avait jamais été.

Elle se signa à nouveau, les yeux étincelants de douleur. Pour sa mère.

Elle les retrouverait.

Elle le jurait sur cette croix, sur cet amour volé aux siens.

Tous.

Elle les retrouverait tous.

Et puis ce fut comme si un frelon lui avait brutalement piqué un bras. Un incoercible frisson la traversa tandis qu'elle se jetait sur le carton et en arrachait les abattants. Elle se saisit du dossier médical et l'ouvrit à la volée, balançant la moitié des documents sur le sol. Elle agrippa une feuille d'analyse sanguine et la porta en tremblant à la lumière de la fenêtre.

Le nom du médecin accoucheur lui sauta au visage comme un ressort brutalement libéré. Il était écrit en lettres anglaises assez fines, en haut de la feuille, dans le cadre réservé au personnel de la clinique privée de Suresnes. En bas, dans la cave, son regard l'avait décelé sans le voir vraiment. Mais il l'avait imprimé dans sa mémoire inconsciente. Sa mémoire qui venait juste de lui péter à la figure comme une tomate trop mûre.

M. Vignon, obstétricien.

Elle subit le coup et chancela, les jambes soudain aussi molles que du coton. Une brutale envie de vomir lui tordit l'estomac dans une giclée d'acide pur.

– L'enfoiré ! Le sale putain d'enfoiré !

Elle franchit en courant la porte du chalet et se précipita vers la maison du médecin qui l'avait mise au monde, trente-trois ans plus tôt, mais n'avait pas eu le courage de le lui révéler le matin même.

6 septembre, J-2

De toute sa vie, Aykut Yildirim n'avait jamais eu besoin de réveil. Il lui suffisait de se programmer de l'intérieur et il cessait de dormir quand il l'avait prévu, frais et dispos, ou tout au moins prêt à se battre jusqu'à la mort. Du plus loin qu'il se souvenait, il avait toujours eu cette faculté plutôt hors du commun, et cela lui avait bien souvent rendu d'incalculables services. De plus, il était doué d'une ouïe de chauve-souris qui lui avait sauvé la mise à plusieurs reprises lors de ses activités dangereuses et illégales. Il avait échappé aux flics, aux tueurs des bandes rivales, aux vengeance de certains de ses ennemis mortels qui avaient payé de leurs vies leur négligence à son égard. Il était une arme vivante, un tueur né. Non, pas né. *Provoqué*. Mais la nuance n'avait plus d'importance, aujourd'hui. Sa mère et sa sœur étaient loin dans sa mémoire jonchée de corps meurtris, de cris implorants, de mares sombres des larmes versées sur son chemin de noirceur. Elles en étaient devenues le papier peint, la décoration morbide et figée à jamais des ténèbres de son esprit.

Yildirim n'avait plus d'états d'âme, plus d'interdits, plus aucun tabou. Il torturait, écartelait, éviscérail, massacrait sans la moindre once de remords. Seule l'Organisation pouvait lui interdire de passer à l'acte, ou le lui ordonner. Elle l'avait tiré de la rue, de la misère, de la honte de vendre son cul de garçonnet contre un sandwich ou une promesse de ne pas l'exécuter tout de suite s'il était bien sage et ouvrait grande la bouche sans sortir les dents. Elle lui avait donné l'envie de ne pas se tirer une balle dans la tête le jour où il avait tenu son premier pistolet entre ses mains tremblantes de haine. Elle l'avait nourri, blanchi, habillé, mais avait pris soin de cultiver cette étincelle qui couvait désormais en lui comme une fée malsaine aux dents noircies par le sang séché.

On lui avait donné des missions pour qu'il prouve sa valeur, pour qu'il démontre qu'il n'avait qu'une patrie, qu'une seule famille. On lui avait donné des gens à interroger, puis bientôt d'autres personnes à faire taire.

Yildirim n'avait pas bronché. Il avait exécuté tous les contrats d'une main de fer, sans jamais faire d'erreur, sans jamais fléchir, sans hésiter.

Mais là, aujourd'hui, les choses prenaient un tour nouveau. L'une des recrues de l'Organisation, qu'ils avaient patiemment dressée, montrait les crocs de façon trop menaçante. Personne ne lui avait notifié ce contrat-là. Il savait qu'il prenait un gros risque, parce que l'idée venait de lui, de lui seul, et qu'il en était désormais le garant.

L'homme devenait incontrôlable. Ce n'était pas le fait de tuer un policier qui le rebutait, c'était que ce type mort de trouille le lui commande. L'homme était puissant, il avait le bras long et musclé, le poignet serré dans une chemise taillée sur mesure et ornée de boutons de manchette frappés au poinçon d'une célèbre marque parisienne de luxe.

Yildirim avait haï cet homme dès qu'il avait commencé à travailler avec lui. Tout en lui le renvoyait à quelque chose de putride et gluant, jusqu'à ce sourire de commande qu'il affichait dès que l'objectif d'un photographe montrait le bout de son nez dans son environnement immédiat. Il ne lui inspirait que du mépris et un vague dégoût, comme celui que l'on ressent à enjamber une merde de chien sur un trottoir de Paris.

Lorsque la nouvelle que l'arme du crime de Heslin avait été retrouvée avait éclaté, Yildirim avait vu le comportement de l'homme basculer. Il était devenu inquiet, irritable, sursautant au moindre coup de fil qui survenait lors de l'une de leurs courtes réunions informelles. Le fait était d'autant plus troublant que l'homme avait jusque-là montré le visage de la puissance et de l'intransigeance la plus totale. C'était comme si son univers avait été brusquement menacé, comme s'il tremblait sur ses bases agitées par un séisme qui allait le détruire.

Et l'Albanais avait alors compris. L'Organisation, pour sa propre sécurité, était bien cloisonnée, du haut de la hiérarchie jusqu'aux exécutants de terrain. Il avait eu l'ordre de descendre le juge Heslin, au début du mois de juillet 1992, et il avait exécuté le contrat toutes affaires cessantes. Les deux hommes qu'il avait envoyés pour faire le travail avaient été recrutés parmi les nouveaux arrivants des pays Baltes en guerre. Il avait été facile de les décider. Ils étaient prêts à tuer leur propre mère pour pouvoir échapper au massacre, comme lui l'avait fait quelques années plus tôt. Il avait été l'un des mieux placés pour les sélectionner. L'intérêt était que leurs visages, s'ils étaient aperçus par un témoin, ne pourraient donner lieu à aucune recherche, aucune identification. Un crime, un seul, et c'était terminé. Les criminels portaient les poches pleines, une menace de mort suspendue au-dessus de la tête pour s'assurer de leur silence, et l'on n'entendait plus jamais parler d'eux. Ils n'avaient jamais rencontré que lui, l'isolement garantissait la ligne de flottaison de la famille. Si l'un des compartiments de la coque venait subitement à prendre l'eau, le bateau ne coulerait pas comme le *Titanic*.

Yildirim n'avait jamais su *qui* avait commandité le meurtre de Heslin, et cela ne l'intéressait pas. Un contrat est un contrat, pas une réunion Tupperware. Peu lui importait. Mais l'attitude de l'homme avait parlé pour lui-même, comme s'il avait prononcé ses aveux devant un tribunal. S'il tremblait autant devant ce Glock fantôme, c'était parce que c'était *lui*, l'instigateur de cet assassinat. Et que pour lui, la brutale réapparition de l'arme équivalait à la résurrection du juge, aux projecteurs qui, d'un jour à l'autre, allaient peut-être se braquer dans sa direction.

L'Albanais avait alors disséqué les faits et gestes de l'homme avec la plus impitoyable minutie, comme s'il l'observait sous la lamelle d'un microscope géant, s'agitant en tous sens comme une cellule prise au piège sous la lumière crue d'un scientifique méticuleux.

Il avait vu l'homme perdre ses moyens au fur et à mesure que les derniers jours s'étaient écoulés. Des erreurs de jugement de plus en plus flagrantes, et pour finir cet ordre de tuer l'équipe des flics au complet.

On nageait en plein délire. Yildirim avait pu voir ce que le meurtre de ce *Rafik* avait généré chez les poulets, ce serait Fort Alamo sur Paris si un autre d'entre eux venait à périr de la même façon.

L'homme avait perdu le sens de la mesure. Il avait perdu les pédales. Et un type comme ça aux commandes d'une des manettes principales d'un État, ça devenait de la dynamite instable. Ça ne demandait qu'à vous péter à la figure.

Aykut Yildirim regarda avec détachement la haute silhouette aux cheveux argentés peignés en arrière qui venait de sortir d'une voiture noire, juste devant la villa du ministre. Il attendit que la berline ait disparu à l'angle de la rue et que la lumière du porche se soit éteinte. Puis il vérifia son matériel, referma son sac, enfila un bonnet de piscine et une épaisse paire de gants en caoutchouc, puis il sortit dans le crachin qui gardait tous les voisins chez eux, devant leur poste de télévision. La soirée serait parfaite. Pas un témoin dans la rue. Il ne serait obligé de descendre personne d'autre.

Un contrat est un contrat. Pour une fois, il allait agir de lui-même. De sa propre volonté. Pour prouver sa valeur, une fois encore. Pour montrer aux siens qu'il n'avait qu'une patrie, qu'une seule famille.

Et que son rôle était de la protéger.

6 septembre, J-2

Aykut Yildirim franchit la clôture dans un angle du terrain, là où les pics de la grille se fondaient dans un poteau de béton surmonté de tessons de bouteilles collés au ciment. Les épais gants de cuir qu'il avait enfilés par-dessus ceux, plus minces, en caoutchouc, lui permirent de prendre appui entre les bords coupants et de projeter son corps avec souplesse dans un carré de pelouse dissimulé à la vue de la villa par un massif de sumac rougissant.

Un genou en terre, l'Albanais écouta les bruits de la nuit. Il n'y avait pas de chien dans la maison ni dans le parc. Il le savait pour être resté à surveiller les lieux, plusieurs fois, au cas où, à des moments différents de l'année.

Yildirim réfléchit. Les traces qu'il allait laisser dans la terre seraient masquées dès le lendemain par l'un des policiers qui viendraient officiellement découvrir la dépouille du ministre et piétineraient partout dans le jardin. Tout reposait là-dessus. Il verrait ainsi si le nouvel allié qu'il avait choisi se révélait aussi efficace qu'il le souhaitait.

Parce que la mort du notable devait absolument passer pour un suicide. Elle devait mettre un terme à la chasse à l'homme que la police avait lancée depuis plus d'une semaine. Et, en quelque sorte, l'homme de la villa était bien celui après qui tous les flics de France et de Navarre en avaient. À la nuance près que ce n'était pas lui qui avait appuyé sur la queue de détente du Glock.

Jusqu'à présent...

Yildirim attendit quelques instants afin d'être certain que personne ne l'avait vu entrer dans le jardin. Les fenêtres noires inondées de pluie de la villa lui renvoyaient leur regard mort sans fond. Il sourit. Les gouttes d'eau qu'il discernait sur les lentilles des caméras de surveillance allaient l'aider dans sa progression incognito vers le mur de la maison.

Il ouvrit son sac et en sortit un parapluie emballé dans une housse de lycra noir. Lorsqu'il le déplia, la couleur camouflage parut se fondre dans les nuances carmin du sumac. Exactement ce qu'il avait prévu. Les petites feuilles rougeâtres, de forme allongée, découpées dans du plastique mince, qu'il avait cousues sur le tissu, se

déployèrent et oscillèrent doucement sous le vent de la nuit. Il chaussa les semelles à gazon rigides, desquelles dépassaient de longues pointes d'acier qui lui permettraient de laisser le moins de traces possibles dans l'herbe humide, et il abaissa le parapluie devant son corps avant d'avancer pas à pas, accroupi, complètement dissimulé à la vue des objectifs par le parapluie en trois dimensions qui ressemblait plus à un arbuste qu'un vrai végétal.

Yildirim faisait confiance à ses cuisses bâties dans du roc par des années de pratique intensive des arts martiaux. Il était fier de son corps, fier de ce qu'il pouvait exiger de lui. Même à quarante-deux ans, il était encore dur comme de l'acier. Les jeunes recrues qui voulaient faire les malins trouvaient vite à qui parler. Il se délectait de ces moments où il pouvait affirmer son autorité d'une simple clé de bras qui pouvait briser un humérus et une rébellion en moins d'une seconde.

Il avança lentement, buisson invisible noyé dans la bruine. Lorsqu'il fut parvenu dans un renforcement obscur, le long du mur arrière de la maison, il replia le parapluie et le rangea dans son sac.

Étape 1, OK.

Lors de sa première inspection des lieux, trois jours plus tôt, l'Albanais avait repéré deux caméras. Une devant la porte d'entrée, et une deuxième dirigée vers la baie vitrée qui ouvrait sur l'arrière du jardin. Celle-ci était la plus compliquée des deux, car elle avait été fixée en hauteur dans un arbre, à cinq mètres de l'allée qui faisait le tour de la maison. La solution lui était apparue lorsqu'il avait préparé son parapluie bricolé. Une feuille d'arbre factice fixée sur l'objectif de la caméra. Une solution simple, qui offrirait l'avantage de ne pas alerter les occupants de la maison, qui devaient souvent avoir affaire à un désagrément de ce type, vu l'implantation de l'appareil. D'autre part, même en effectuant un examen approfondi des bandes, dès que la mort du ministre serait connue, la police n'y verrait que du feu. Juste une banale coïncidence, rien de plus.

Pour ce qui était de placer la feuille devant l'objectif, il n'y avait pas trente-six solutions. Puisqu'il ne pouvait pas monter aux arbres sans laisser des marques partout comme autant de signatures du crime, il devait le faire à distance. Là encore, il avait trouvé l'idée en faisant ses emplettes dans un magasin spécialisé dans la chasse et la pêche.

Une bonne canne télescopique pour la pêche au coup avait fait l'affaire, et pour une somme dérisoire. Il ne lui était plus resté qu'à s'entraîner à poser la feuille adhésive sur le bâti de la caméra en moins de vingt secondes, le temps qu'il fallait au moteur pour balayer la cour et revenir au point d'origine de son tour d'inspection. Il avait ôté le scion le plus mince de la canne, trop souple, qui nuisait à la précision du geste, mais n'avait pas eu à pratiquer comme un fou pour

parvenir à ses fins. Neuf fois sur dix, il accrochait la feuille en moins de dix secondes. Pas de quoi fouetter un chat.

Malgré la pluie et sa position inconfortable, cassé en deux pour ne pas projeter son ombre sur le gazon, Yildirim y parvint cette fois encore du premier coup. Il replia rapidement la canne et la rangea également dans son sac à dos.

Étape 2, OK.

Maintenant, le plus difficile restait à venir. Pour que le meurtre du ministre passe *réellement* pour un suicide, l'Identité judiciaire, qui allait inspecter son cadavre le lendemain comme si l'on venait tout juste de découvrir la momie de Toutankhamon, ne devait pas trouver le moindre indice, ne pas émettre le moindre soupçon qu'il puisse s'agir d'autre chose que du fait qu'un homme avait cédé à la pression de sa charge et s'était lui-même tiré une balle dans la tête.

Hors de question, donc, de l'assommer, de lui injecter ou de lui faire avaler le moindre produit, de le ligoter, ou de le contraindre physiquement de quelque manière que ce soit.

Yildirim avait buté sur cet écueil plusieurs soirs de suite. Comment était-il possible de disposer du corps inanimé du ministre durant quelques minutes, chez lui, puis de le mettre à mort sans que personne ne puisse jamais le prouver ?

Et il avait eu beau retourner sans fin le problème dans son cerveau habitué à l'action, il n'avait rien trouvé. La seule chose qui était certaine, c'est qu'il devait le faire sortir à l'extérieur de la maison. Il ne pouvait pas forcer une serrure ni un loquet de volet sans compromettre son plan. Le ministre devait *lui-même* ouvrir une fenêtre donnant sur l'arrière du jardin. Ce devaient être ses propres empreintes que l'on retrouverait sur la crémone. L'enquête conclurait qu'il était sorti de son plein gré sous la pluie. Pour ne pas mettre du sang partout dans son salon.

Un autre problème qui avait obligé l'Albanais à se creuser la cervelle, c'étaient les taches de projection de sang. Il avait exploré de nombreux comptes-rendus de légistes, au cours des années passées, pour se renseigner sur les erreurs que les criminels faisaient le plus souvent, et aussi sur les autres, celles dont on parle le moins possible afin de ne pas donner l'info aux apprentis meurtriers.

De nombreux faux suicides à l'arme à feu avaient finalement été identifiés comme meurtres grâce à l'*absence* de certaines taches de sang, contre une marche d'escalier, contre un mur, contre n'importe quelle surface qui était susceptible de les arrêter. Car lorsque les projections de sang ne se répartissaient pas de façon homogène sur les obstacles situés à proximité de l'origine du jet, c'est que *quelque chose d'autre s'était trouvé là au même moment*.

L'assassin, en général.

Il fallait donc que le ministre se tire *lui-même* la balle dans le crâne, et que Yildirim ne soit pas à proximité immédiate du coup de feu.

Pour cela, en revanche, il avait trouvé un moyen d'y parvenir. La seule variable qu'il ne maîtrisait pas, c'était la façon dont il allait mettre l'homme hors d'état de se défendre durant quelques instants. Ensuite, lui glisser l'arme dans la main, la lui poser contre la tempe, et se reculer suffisamment pour donner à son système nerveux l'impulsion électrique qui lui contracterait l'index sur la détente ne devrait pas poser de problème majeur. La petite matraque de 300 000 volts qu'il avait subtilisée au flic qu'il avait tué dans l'appartement remplirait parfaitement cet office. Et bien malin le légiste qui irait penser à chercher une autre cause de la mort du ministre que la balle de 9 mm qui allait lui déchirer la cervelle en petits morceaux et la projeter partout autour de lui.

Yildirim rassembla ses esprits. À présent, il fallait faire sortir l'homme de la maison.

C'était l'étape 3.

Yildirim sortit une boîte de carton de son sac et la secoua. Un bruit d'ailes paniquées lui parvint immédiatement. L'oiseleur ne lui avait pas menti. La perruche était en pleine forme. Il plongea la main dans la boîte avec précautions et saisit l'oiseau en lui collant les ailes sur le corps. Si elle s'envolait, tout serait à refaire.

Le cou tendu pour observer le signe d'un mouvement dans le salon, l'Albanais attendit que l'ombre du ministre se dessine sur la vitre. Puis, dans le même mouvement, il brisa les ailes de la perruche et la lança de toutes ses forces contre la vitre.

L'oiseau piailla en cognant la baie vitrée et tomba sur la terrasse dans le cercle de lumière projeté par les halogènes intérieurs de la maison. Son corps multicolore s'agita en soubresauts inutiles, luttant contre la mort qu'elle sentait fondre sur elle. Yildirim considéra avec indifférence le liquide carmin qui coulait du bec de l'animal. Il avait avancé son pion principal. Il n'avait pas oublié les photographies d'oiseaux qui ornaient le bureau du ministre, adepte d'ornithologie, ce hobby ridicule de ceux qui n'ont rien de mieux à faire que de perdre leur temps dans la nature, un appareil photo pesant une vache accroché autour du cou.

L'homme ne pourrait pas résister à la détresse de l'oiseau. Impossible.

Il y eut alors un brusque silence dans la pièce. L'ombre s'approcha, tira le rideau et poussa un cri strident.

Un cri de femme.

Yildirim jura silencieusement et fit en pas en arrière pour se fondre dans l'ombre de la villa.

Tout ça pour rien...

Il ne comprenait pas. L'épouse du ministre était partie pour le week-end chez sa mère, en Normandie. Elle ne reviendrait pas avant mardi au plus tôt, engagée dans une cérémonie officielle d'ouverture d'un orphelinat pour les pupilles de l'État. La secrétaire du ministre avait été formelle. Il serait seul entre le samedi midi et mardi matin.

L'inconnue ouvrit la baie vitrée et se précipita à l'extérieur pour prendre l'oiseau blessé dans ses petites mains blanches.

Puis elle se retourna vers la vitre, offrant son visage larmoyant d'adolescente au regard sidéré de l'Albanais. Elle était complètement nue.

– *Richard... viens ! Elle... elle est blessée... Il faut la soigner !*

Le dos de l'homme, visiblement ennuyé, apparut sur le bord de la terrasse. Le verre d'alcool qu'il tenait à la main oscillait au rythme de son énervement.

Son sexe aussi.

Lorsque l'enfant s'approcha de lui, la petite dépouille serrée contre son cœur, il posa son autre main sur ses fesses rebondies et l'attira à lui d'un geste protecteur, appuyé contre l'encadrement de la baie. Son pénis tendu à se rompre s'écrasa contre la jeune chair blanche. Elle leva alors des yeux éperdus vers lui. Il lui prit la perruche des mains et la poussa avec douceur vers l'intérieur de la maison.

– *Chaque chose en son temps, Léa. Chaque chose en son temps...*

Allongé dans un puits d'obscurité, au pied d'un buisson de sumac, Yildirim attendit que les ombres s'éloignent de la vitre. Osant à peine croire à sa chance, il rampa dans l'herbe trempée jusqu'à ce qu'il puisse jeter un œil dans la pièce, la tête au ras du sol. Tout à son excitation, l'homme avait oublié de tirer les rideaux.

Yildirim embrassa la scène en une seconde. L'homme était affalé dans son canapé blanc, de profil, les yeux fermés, la tête renversée vers le plafond, sa main posée sur la tête de la jeune fille qui oscillait de plus en plus vite entre ses jambes écartées. Sur le carrelage crème, à leurs pieds, le cadavre de la perruche donnait une curieuse touche de couleur violente au tableau. Du sang avait coulé de son bec entrouvert sur le tapis immaculé.

L'Albanais sentit sa moustache s'étirer dans un sourire cruel au moment où il appuyait sur le bouton de l'appareil photo de 5 mégapixels de son smartphone.

Il prit quatre clichés, vérifia qu'ils étaient parfaitement nets, puis il disparut dans la nuit comme une ombre.

Le vent se leva progressivement, heure par heure, jusqu'à chasser les nuages et la pluie au-dessus de Paris en hurlant contre les tuiles.

Peu avant l'aube, il arracha quelques feuilles des arbres du parc, qui avaient déjà senti l'automne précoce s'approcher d'eux à pas de loup,

et les précipita en un roulé-boulé aléatoire vers les grilles.

L'œil libéré de la caméra n° 2, indifférent, continua de filmer un jardin vide.

7 septembre, 7 heures du matin, J-1

– Entrez, commandant. Et fermez la porte derrière vous, s'il vous plaît.

Magne s'exécuta et se tint debout face au bureau du patron, le front soucieux. L'air chiffonné du commandant Picaud ne lui disait rien qui vaille. Le coup de fil qu'il avait reçu quelques minutes plus tôt avait été très sec. Du genre qui annonce les emmerdes les plus sévères.

– Asseyez-vous. Nous en avons pour un moment, je le crains.

Magne tira la chaise et posa une fesse docile sur le siège bancal. Il chercha le regard de son supérieur et ne trouva que son front qui dépassait de ses mains jointes. Picaud se massait les tempes comme si une horrible migraine l'empêchait de tourner les yeux vers lui.

– Expliquez-moi...

Magne haussa un sourcil.

– Je vous demande pardon ?

Le visage las de Picaud émergea de ses paumes. Il avait l'air d'avoir pris dix ans en quelques minutes.

– Expliquez-moi pourquoi vous avez fait ça.

Magne baissa les yeux sur sa main encore bandée.

– Fait quoi ?

Picaud eut un mouvement d'humeur du poignet. Il chassa l'air tendu du revers de la main.

– Épargnez-moi ce petit jeu, commandant. Vous allez avoir besoin d'autre chose avec l'IGPN, croyez-moi.

Magne cala ses vertèbres sur le dossier raide de la chaise.

– Alors c'est parti, hein ? Pelletier ? C'est lui qui a balancé ?

Picaud se pencha vers lui, l'œil dur.

– Peu importe qui a *balancé*, comme vous dites. L'important, c'est que nous allons avoir ces superflics chevillés aux couilles ! On ne va plus pouvoir aller pisser sans être obligé de sortir son passeport !

Magne lui renvoya son regard sans une once de remords.

– Cet enfoiré de Garbov a tué Rafik, commandant. Il a descendu Samir Khaleb. J'en ai la preuve. Il est peut-être aussi responsable de la mort de Souleymane et du médecin, Vignon. Ça ne vous suffit pas pour l'interroger sérieusement ?

Picaud frappa le bureau du plat de la main.

– Vous ne l’avez pas *interrogé*, commandant. Vous lui avez démonté la gueule ! Même sa mère aurait du mal à imaginer que ce rebut sanglant que vous nous avez refilé dans les pattes est un jour sorti de son ventre. Ce n’est pas comme ça que l’on doit pratiquer, dans la police française, vous le savez aussi bien que moi !

Les mâchoires de Daniel Magne se contractèrent malgré lui. Sa voix devint sifflante et rauque.

– Commandant Picaud, vous, vous savez aussi bien que moi que Garbov est un putain de tueur, qu’il a plus de sang sur les mains que beaucoup de truands qui croupissent dans les prisons de notre pays. Cette ordure a buté un flic. *Un flic, nom de Dieu !* Et l’un de mes meilleurs hommes, en plus !

– Cela n’excuse pas votre conduite, commandant Magne. Cette *ordure*, comme vous dites, a contacté l’un des avocats les plus teigneux de Paris. Une vraie saloperie qui déteste les flics, absout les criminels à l’avance comme s’ils avaient piqué un paquet de bonbons dans un supermarché et, accessoirement, vient de porter plainte contre nous. Ce type va venir foutre le bordel au 36 comme ça n’est jamais arrivé auparavant. Parce que vous étiez plusieurs, dans le coup, commandant. La Souricière n’a jamais aussi bien porté son nom. Parce que tous ceux qui vous ont suivi dans votre connerie et ont fermé les yeux lors de votre *interrogatoire* dans cette cellule vont se retrouver dans la merde. *À cause de vous !*

Magne se leva, fou de rage.

– Alors qu’est-ce que vous voulez, Picaud ? Qu’on se laisse tirer comme des lapins et qu’on remercie le ciel quand la balle passe à juste côté de notre cerveau ?

Le commandant de la Criminelle leva les yeux sur Daniel Magne. La cicatrice que lui avait laissée celle tirée par Sakai Takashimura, à Montréal, trois ans plus tôt¹, coupait son front écarlate d’une ligne blanche livide. Picaud prit une profonde inspiration. Magne était l’un des officiers les plus intraitables qu’il ait rencontrés de toute sa carrière, mais c’était l’un des plus droits, aussi. Même s’il ne le connaissait pas depuis très longtemps. Le genre d’homme qui lui plaisait. Qui ne s’arrêtait pas aux demi-mesures. Qui restait seul face aux éléments déchaînés, en pleine tempête, sans avoir attaché le moindre lien de sécurité à son harnais. Parce qu’il fallait quelqu’un pour tenir la barre.

Magne ne plierait pas devant l’avocat, et devant le juge non plus. Il fallait qu’il arrête l’hémorragie. *Tout de suite*. Avant que la contamination n’atteigne le reste de ses hommes. Il y allait de la survie de son équipe.

Il se composa un visage inexpressif, les yeux exempts de toute agressivité. Puis il tendit la main à plat au-dessus de son bureau,

paume vers le haut. Son regard neutre croisa celui de Magne.

– Vous êtes officiellement suspendu jusqu'à nouvel ordre, commandant. Je vous retire de même toutes vos affaires en cours. Le lieutenant Pelletier en prendra dorénavant la charge. Veuillez me remettre votre carte et votre arme, s'il vous plaît. Le juge a l'intention de vous convoquer dans les plus brefs délais, dès que le plaignant pourra sortir de l'hôpital. Vous devez rester à la disposition de la justice et ne pas vous éloigner de la capitale.

Daniel Magne avait espéré que les choses n'en arriveraient pas là, mais il l'avait craint dès qu'il avait aperçu la mine sombre de Picaud. Il ne lui en voulait pas. Il savait que les ordres venaient de plus loin que lui. Les mains de ceux qui tiraient les ficelles, tout là-haut, devaient rester exemptes de cambouis.

Il sortit son arme, ôta le chargeur et disposa les deux parties du pistolet sur le bureau après avoir vérifié que la chambre était vide de balle. Puis il jeta sa carte tricolore par-dessus. Un pli amer se dessina alors sur ses lèvres.

– Et pour Heslin ? Vous laissez tomber aussi ? Qu'est-ce que vous allez expliquer à Lisa ? Que son père est mort pour la République, mais que son assassin a porté plainte pour avoir pris une raclée ?

Le commandant Picaud ramassa en silence les affaires de l'officier et les rangea dans un tiroir de son bureau qu'il ferma à clé. Puis il en ouvrit un autre et en sortit un sachet en plastique transparent scellé au ruban adhésif. À l'intérieur, Magne discerna une arme. Un Glock 19. Le même que celui qui était au centre de l'affaire du meurtre du père de Lisa.

– Entendons-nous bien, commandant. J'ai dit que je vous retirais *officiellement* l'affaire. Cela veut dire qu'*officiellement*, je désapprouverai publiquement toute initiative personnelle que vous pourriez prendre pour continuer à enquêter sur ces crimes dont je vous ai déchargé de la responsabilité.

Magne se rassit au ralenti, sidéré. Picaud poussa le sachet vers lui du bout des doigts.

– Ce Glock quasi neuf a été récupéré lors d'une rafle dans le Milieu. À ma connaissance, il n'a jamais servi à un crime de sang. Son numéro a été effacé et remplacé par un faux, et son canon a été rendu aussi lisse que des fesses de bébé par un armurier qui connaissait son boulot, je peux vous le dire. Un vrai travail d'expert ! Cette arme ne laisse presque aucune trace visible sur les balles qu'il tire. Je l'ai testé moi-même.

Magne leva les yeux vers le visage de marbre de Picaud.

– Ce qui veut dire, en clair ?

Le commandant de la Criminelle se pencha vers lui afin de pouvoir baisser un peu la voix tout en étant certain que pas une seule oreille,

même collée contre la porte, ne pourrait entendre ses paroles.

– En clair, commandant, vous avez carte blanche pour retrouver ce fils de pute et en débarrasser la surface de la Terre.

Puis il se renfonça dans son siège, un léger sourire aux lèvres.

– Pelletier est une hyène. Nous le savons tous les deux. Faites attention à lui. Il n'attendait qu'une occasion comme celle-ci pour monter en puissance. S'il vous trouve sur son chemin, il ne vous lâchera rien. Il fera tout ce qui sera en son pouvoir pour vous pourrir la vie jusqu'à l'os. Ne vous faites pas choper, ou vous finirez vos jours entre trois murs et une grille d'acier.

Magne saisit le sachet, en déchira une extrémité et prit l'arme dans ses mains. Il éjecta le chargeur. Il était plein. Il le remit en place d'un geste nerveux, le glissa dans la poche de sa veste et se leva. Il allait sortir sans un mot du bureau de Picaud lorsque son chef leva la main pour le retenir encore une minute.

– Commandant Magne, c'est en mémoire de Lionel Heslin que je vous donne ce passe-droit qui me coûterait ma carrière, si quelqu'un l'apprenait. Vous comprenez ?

Magne le considéra un instant en silence.

– C'était votre ami ?

Picaud ne put empêcher son regard de fuir vers la fenêtre.

– Oui. Il avait dix ans de plus que moi. Nous nous sommes rencontrés en 1980. Une affaire terrible. Une Italienne, Gina, qui avait été sauvagement assassinée dans un petit appartement parisien. Elle avait un bébé que les tueurs ont miraculeusement épargné. Heslin avait pris cette affaire très à cœur. Je l'ai aidé à trouver un foyer pour placer l'enfant. C'est ça qui nous a lié comme les doigts de la main. C'est pour ça que je veux la tête de celui qui l'a tué. Quel qu'en soit le prix.

Magne hocha la tête. Il comprenait. L'amitié a parfois des exigences qui se foutent des barrières morales de la société.

Il referma la porte du commandant Picaud, laissant son supérieur le regard embué, le nez tourné vers le ciel, puis il descendit l'escalier de chêne sans un regard en arrière.

Dans la poche de sa veste, l'arme pesait lourd, beaucoup plus lourd que le simple poids de l'acier. Il la sentait cogner à coups réguliers contre sa hanche.

Le temps qu'il rejoigne sa voiture, il avait pris sa décision. Il partait pour la Suisse, voir le chalet du juge. Et il allait s'y rendre seul. Il était inutile de mettre Henri en porte-à-faux avec la hiérarchie. Moins Walczak en saurait, moins il serait compromis. En partant tout de suite, il serait de l'autre côté de la frontière en début d'après-midi.

Il n'y avait plus une minute à perdre. Il exhuma de son portefeuille le nom du village que Nathalie Noguera lui avait donné, puis il entra

le nom *EPRENAZ* dans le navigateur de sa toute nouvelle Mégane.

Quelques minutes plus tard, il filait sur le périphérique au son de la sirène qu'il avait branchée au maximum de sa puissance, au milieu des éclairs bleus du gyrophare.

Ça, au moins, on n'avait pas pensé à le lui retirer.

1. Lire *Quatre racines blanches*.

7 septembre, J-1

Le commandant Magne franchit le poste-frontière désert à peine quelques minutes avant 14 heures. Après avoir refait le plein et pris un café sur aire presque vide, il avait quitté l'autoroute une dizaine de kilomètres plus tôt pour emprunter une route qui paraissait couper tout droit à travers la campagne, mais s'était avérée ressembler plus à un parcours de rallye qu'à une voie carrossable.

Après un choc plutôt violent qui résonna jusque dans le plancher de la Renault, il s'arrêta pour vérifier qu'il n'avait rien abîmé sous la voiture. Depuis le temps qu'il attendait qu'on lui remplace sa vieille 307, qui avait déjà succédé à sa poussive 205 dont le moteur avait explosé trois ans plus tôt, il allait se faire taper sur les doigts s'il lui égratignait la peinture... Ce modèle était l'un des tout derniers sortis des chaînes de montage de la marque.

Magne considéra l'éraflure sur le bas de caisse, occasionnée par une pierre qui avait giclé sous le pneu avant droit, et se releva en haussant les épaules. Rien à foutre, après tout. Il avait bien autre chose à penser qu'à ces conneries.

Il éteignit le moteur et sortit la bouteille d'eau tiède qu'il avait retrouvée dans le coffre. Magne grimaça en buvant le liquide douceâtre. Depuis combien de temps cette bouteille avait-elle pris le chaud et le froid dans cette bagnole ? Il regretta soudain de ne pas s'être acheté de quoi manger. Il allait certainement passer la nuit là-haut, dans la montagne, et il ne savait même pas s'il pourrait ouvrir la porte du chalet.

Les indications de la secrétaire du juge Heslin n'avaient pas mentionné l'existence d'une clé de secours dissimulée quelque part, genre sous une pierre ou dans la margelle du puits. Magne soupçonnait que ce ne serait pas le cas. Heslin n'était pas venu s'enterrer au fin fond du bout du monde pour laisser n'importe qui pénétrer chez lui en lui laissant la porte ouverte à tout vent, ni en utilisant une ruse de Sioux archi-éculée qui ferait rire le premier cambrioleur venu.

Le policier déplia la carte sur le capot afin d'avoir une vue d'ensemble de la région. Eprenaz n'y était même pas mentionné, trop petit pour avoir mérité d'incruster son nom dans la verdure. Il fallait

vraiment savoir où l'on allait, en 1992, pour s'aventurer dans ces chemins aussi larges qu'une piste de sangliers ! Cependant, le GPS était formel. Il serait arrivé dans moins de trois kilomètres.

Magne inspira une grande bouffée d'air pur et regarda le soleil qui commençait déjà à descendre vers la montagne. Avait-il fait tout ce chemin pour rien ? Il espérait que non. Lisa lui faisait déjà la tête depuis qu'elle était rentrée. Si elle apprenait qu'il s'était rendu dans le chalet de son père sans lui en toucher un seul mot, elle allait lui arracher les yeux.

Le commandant remonta dans l'habitacle et redémarra. Et là, la mémoire lui revint tout à coup en un éclair aveuglant.

La carte. Celle qu'il avait tout juste aperçue émerger du sac de Lisa, à l'IML... Le mot avait flotté à la surface de sa conscience depuis lors, mais à présent il brillait en lettres de feu dans sa mémoire.

Switzerland...

Il fallait qu'il en ait le cœur net. Pourquoi Lisa avait-elle précisément la carte de la Suisse dans son sac alors que Nathalie Noguera venait juste de lui apprendre que ce pays avait été la principale destination du juge durant les quelques semaines qui avaient précédé sa mort ? Était-elle allée là-bas durant son absence ? Avait-elle appris l'existence du chalet ? Cela avait-il un rapport avec la mort de sa mère ? Avec quelque chose qu'elle avait trouvé dans le Sud durant son voyage ?

Il n'avait pas pu le lui demander. Quelque chose en lui y avait renoncé, à cause de l'animosité que Lisa lui opposait depuis son retour. Et il n'aimait pas ce que son esprit de flic lui disait, lui murmurait à l'oreille comme un tourne-disque rayé, insensible au malaise que les idées noires faisaient naître en lui, les unes après les autres.

Magne connaissait Lisa aussi bien qu'un homme puisse connaître une femme. C'est-à-dire que, même s'ils partageaient un amour fort, réciproque, une sexualité effrénée et sans ombre, ainsi qu'une vision de la vie plutôt similaire, la plupart des recoins secrets de son cerveau lui demeuraient inaccessibles.

Il embraya et enfonça avec rage la pédale d'accélérateur sans plus se soucier des projections de cailloux sur la carrosserie de la voiture.

La mère de Lisa l'avait abandonnée alors qu'elle n'était pas encore sortie de l'enfance. Son seul repère, son seul abri avait été son père, juge reconnu pour son intégrité et en passe de devenir l'un des hommes les plus puissants de la Ve République sous le règne de François Mitterrand. Un juge abattu comme un chien sur un trottoir par un homme casqué que l'on n'avait jamais identifié, alors qu'elle venait tout juste d'avoir douze ans.

Il y avait de quoi péter complètement les plombs, d'autant plus pour une adolescente. Mais Lisa avait survécu. Elle avait traversé une

jeunesse sombre, solitaire, coincée entre le souvenir douloureux du désaveu de sa mère, l'assassinat de son père et la tendresse étouffante de ses grands-parents.

À leur décès, dans un accident de la route qui les avait emportés tous les deux d'un seul coup, il avait encore fallu plonger dans le grand bain. Elle avait dix-neuf ans passés de quelques semaines, à l'époque, et elle avait dû se débrouiller seule. Heureusement, sa grand-mère avait placé de l'argent pour elle sur une assurance-vie. Lisa ne s'était pas retrouvée à la rue. Elle avait hérité de l'appartement de ses grands-parents, où elle résidait toujours aujourd'hui. Avec lui.

La fac, les petits boulots du soir pour ne pas devenir folle, l'École de police, où elle avait dû jouer des coudes pour faire accepter sa féminité distante au milieu d'une ruche d'obsédés sexuels en rut, elle lui avait tout raconté. Elle s'était livrée, un soir d'intimité, et Magne avait senti que c'était la première fois qu'elle abordait le sujet depuis des années.

Il l'avait serrée très fort dans ses bras, puis ils avaient fait l'amour longuement, comme des enfants qui se découvrent au seuil de l'âge adulte. Tout d'abord avec le plus de douceur possible, dans une ensorcelante montée dans les aigus qui les avait laissés haletants, puis ils avaient plongé dans la violence et la chaleur de l'embrasement, jusqu'à ce que leurs âmes ne fassent plus qu'une.

Magne s'était endormi comme une enclume, le corps abandonné en travers du lit. Lorsqu'il s'était réveillé, une éternité plus tard, Lisa était à la fenêtre, le dos tourné à la chambre, les yeux perdus dans l'obscurité de la nuit parisienne.

Il se souvenait très bien de ce moment, avec une acuité toute particulière qui lui chauffait la mémoire à blanc. L'instant crépitait encore en lui comme la mèche d'un bâton de dynamite qui n'en finit pas de se consumer.

Il s'était approché d'elle, l'avait enlacée par derrière, et il avait senti son dos se raidir.

Elle n'était plus avec lui. Il n'avait pas compris. Il avait pris ça pour lui, comme un reproche, comme une gifle. Il s'était senti scié à la base de son orgueil de mâle.

C'est alors qu'elle s'était tournée vers lui, et qu'il avait vu ses yeux mouillés de larmes. Ses paroles résonnaient encore en lui comme un adagio funèbre. Il avait été, une fois de plus, complètement à côté de la plaque.

– Je les retrouverai un jour, Daniel. Je les retrouverai, *et je les tuerai ! Je jure que je les tuerai de mes propres mains !*

Ce fut juste lorsque la 307 émergea du chemin caillouteux, près du sommet de la falaise, que le téléphone portable du commandant

Magne trouva du réseau et reçut le signal d'un appel manqué.

Il stoppa la voiture et considéra le numéro appelant avec surprise.

C'était Philippe Roy, le boss de l'Identité judiciaire.

Le mobile vibra à nouveau. Il y avait un message.

Machinalement, Magne porta l'appareil à son oreille. Il ne pouvait rien arriver de pire que la mort de Rafik. *Il ne pouvait rien arriver de pire que la mort de Rafik...*

Le message était bref.

Lorsqu'il eut fini de l'écouter, le policier éteignit complètement l'appareil et tourna la clé de contact pour trouver le silence de la forêt. Dans son cerveau, les hurlements de la folie menaçaient de prendre possession de son esprit.

Magne ferma les yeux. Il fallait qu'il réfléchisse.

Et vite.

L'Identité judiciaire avait découvert des échantillons d'ADN chez Vignon, le médecin assassiné chez lui trois jours plus tôt.

Des cheveux dans le garage.

Passés à la moulinette, les échantillons avaient parlé.

L'ADN était parfaitement identifiable.

Il s'agissait de celui de Lisa.

Lorsque Lisa arriva devant la porte de la maison de Vignon, elle comprit tout de suite qu'il était parti. Les volets métalliques avaient été abaissés, la gamelle du chien avait disparu. Une paire de traces noires découvrait la terre dans les graviers de l'allée, prouvant sans équivoque que le départ du médecin avait été précipité.

Libérant sa colère, la jeune femme mit un coup de pied dans le châssis et cria sa frustration face aux murs muets et aveugles. Il ne s'en était fallu que de quelques dizaines de minutes !

La forme oblongue de la bâtisse s'enfonçait dans la roche, lui interdisant toute tentative d'effraction. Le seul accès était la porte d'entrée, dont elle avait pu constater la qualité des serrures lors de sa première visite. Et quand bien même eût-elle pu pénétrer les lieux en l'absence du propriétaire, la maison n'aurait pas pu répondre pour autant à la multitude de questions qui se ruaient dans sa gorge comme un torrent en furie.

Elle fit demi-tour, la rage au cœur. Elle courut plus qu'elle ne marcha jusqu'au chalet, où elle rangea ses maigres affaires et les porta dans le coffre du 4X4 avec le carton marqué « 1992 ». Elle n'avait pas le temps de descendre à la cave et de remonter tous les autres. Elle reviendrait les chercher plus tard, lorsqu'elle aurait obtenu ce qu'elle voulait le plus au monde : *savoir la vérité*.

Elle ferma le chalet à double tour et monta dans la voiture, l'esprit en ébullition.

Il fallait qu'elle retourne à Genève chercher la Jaguar. Elle ne pouvait pas la laisser ainsi à la merci du premier casseur venu, même dans un parking surveillé. De plus, elle n'aurait pas à payer une location hors de prix ni le déplacement du lourd véhicule jusqu'à Paris. Enfin, elle rentrerait beaucoup plus vite sur la région parisienne au volant de l'anglaise qu'à celui de ce char d'assaut qui devait peser au moins deux tonnes.

Ensuite... eh bien ensuite, elle allait retrouver ce foutu Vignon et lui faire cracher le morceau. Elle allait lui arracher l'histoire de sa naissance même si elle devait le faire avec les forceps !

Lisa démarra et plissa les yeux. La rage ne l'avait pas quittée. Elle ne lâcherait pas cet enfoiré de toubib avant qu'il lui ait tout raconté, qu'il

lui ait tout dévoilé.

Parce qu'elle avait la certitude qu'il en savait beaucoup plus que sur les seules circonstances dans lesquelles elle était venue au monde. Vignon était l'ami de son père. À tel point qu'il en avait fait construire une maison près de son chalet. À tel point qu'il devait partager un certain nombre de choses qui dépassaient le stade de la simple amitié. Ils étaient tous les deux des pères vivant seuls avec leur enfant, ils étaient tous les deux originaires de Paris, des citadins venus se perdre dans la montagne pour s'isoler de la ville, de ses contraintes, de ses dangers.

Ils avaient partagé des informations confidentielles !

Parce que la boîte à lettres du juge ne portait aucun nom. Parce que celle de Vignon, en revanche, si, et que c'était là que son père devait se faire livrer son courrier en Suisse lorsqu'il en avait besoin. Parce qu'il lui avait forcément dit quelque chose, un soir, autour d'un verre, d'un pétard ou au cours d'un profond moment de malaise. Parce que les hommes sont comme ça. Un secret n'est jamais aussi intense que lorsqu'il est partagé par plusieurs personnes qui se connaissent et s'apprécient.

Parce que le visage de Vignon avait pris la couleur de la craie quand il avait su qui elle était.

C'est alors qu'une idée émergea dans la cervelle de la jeune femme. Une idée folle. Une idée dangereuse, aussi malsaine et hypnotique qu'un serpent dressé sur sa queue.

Elle coupa le moteur et retourna dans le chalet, puis elle revint quelques instants plus tard après avoir verrouillé à nouveau la porte de chêne.

Lorsqu'elle monta dans la voiture, elle posa près d'elle l'objet qu'elle était retournée chercher dans le salon.

Dans la bibliothèque.

Un livre de Zola.

Épais.

Relié plein cuir.

Le Ventre de Paris.

Elle ouvrit le roman truqué et évidé, saisit le pistolet à la crosse glacée et éjecta le chargeur d'un geste nerveux.

Ses lèvres se tordirent dans un sourire amer.

Le Glock contenait encore six balles.

Elle en aurait bien assez pour faire ce qu'elle avait à faire.

7 septembre, J-1

Le commandant Magne termina sa route au ralenti, le cœur au bord des lèvres. Philippe Roy lui avait assuré qu'il ne donnerait pas les résultats du prélèvement ADN à Pelletier avant son retour, mais il fallait qu'il soit rentré au plus tard à 8 heures le lendemain matin. Il ne pourrait pas le faire patienter plus longtemps, sinon il mettrait sa propre carrière en jeu. Il risquait d'être inculpé de dissimulation de preuves et de perdre sa place.

Magne fit un rapide calcul. Il avait mis six heures pour venir. Il était à présent presque 14 heures. En comptant le temps qu'il lui faudrait pour faire la route du retour, il lui restait donc à peine plus d'une dizaine d'heures pour comprendre le fin mot de cette affaire. Il fallait qu'il se dépêche. D'ici peu, trois ou quatre heures tout au plus, la nuit étendrait sa cape obscure sur la montagne, rendant ses recherches encore plus difficiles.

Le GPS clignota et un petit drapeau à damiers apparut sur l'écran. Magne s'arrêta et considéra le chalet enfoncé entre les sapins. Une trace de pneus récente menait du portail à la porte de l'habitation à travers l'herbe écrasée. Des pneus larges. Très larges, même. Lisa était descendue en train. Elle avait dû louer une voiture quelque part. Du genre 4X4 de montagnard. Pas de doute, elle savait où elle se rendait, quelles conditions de route l'attendaient.

Magne se concentrait sur ce qu'il voyait, analysant chaque brin d'herbe au fur et à mesure qu'il approchait de la construction bois dont le vernis avait perdu de sa fraîcheur première. Il ne voulait pas penser à ce que Philippe Roy venait de lui apprendre. Parce que ce ne pouvait pas être Lisa qui avait commis le meurtre du médecin. Pas elle. Pas sa Lisa.

Et pourtant...

Et pourtant tout la reliait à cette affaire, du début à la fin. Le meurtre de son père, la carte de la Suisse dans son sac, le mensonge qu'elle lui avait servi sur un plateau à propos de l'enterrement de sa mère, où elle n'avait apparemment pas mis les pieds, son silence sur les endroits où elle s'était rendue, durant tout ce temps, *et maintenant, ses traces génétiques là où l'un des assassinats avait été perpétré !*

Magne fit le tour de la maison, pas à pas, le nez collé à la

végétation. Plusieurs traces tournaient autour du chalet, dont l'une n'était pas humaine, visiblement trop petite. Un renard... ou un chien. À côté de celles-ci, d'autres plus grosses que celles d'une femme avaient imprimé leur profil dans la terre. Beaucoup plus grosses, même. Au moins du 45 ou du 46.

Magne fronça les sourcils. Un habitant du coin, sûrement... Un type curieux de voir quelqu'un débarquer ici après de longues années de silence.

Un putain de colosse, oui !

Le commandant se força à garder son calme. Lisa était revenue, et saine et sauve. Quel qu'ait pu être cet inconnu baraqué qui avait approché le chalet, il ne lui avait manifestement causé aucun problème.

Il testa la porte d'entrée et toutes les fenêtres barricadées par des volets épais comme son poignet. Tout était fermé à double tour. Il était piégé dehors, comme un idiot. Mais qu'espérait-il en venant ici sans prévenir personne ? Que la porte serait grande ouverte et qu'un feu accueillant brûlerait dans la cheminée ?

Magne recula et considéra froidement les choses. Il fallait qu'il entre. D'une manière ou d'une autre. La moins violente lui sauta soudain aux yeux. Il revint à sa voiture et redémarra. Il roula avec précaution sur les énormes ronces déjà écrasées par le véhicule précédent en espérant qu'il n'allait pas crever un pneu, puis il vint garer la Mégane juste sur le côté du chalet, sous la pente du toit la plus accessible. Il coupa le moteur, ouvrit le coffre et sortit la trousse d'urgence. Le démonte-pneu était long et large. Il ferait l'affaire. La lampe de secours à leds aussi.

Magne monta sur le capot et eut une pensée pour le rapport qu'il allait avoir à remplir lorsque la tôle plia sous son poids et émit un claquement sec. Lorsqu'il grimpa sur le toit de la voiture, il n'en avait plus rien à faire. Seul le résultat comptait. Et les secondes filaient à la vitesse de la lumière.

Il se hissa sur la pente plutôt faible recouverte de shingle moussu. Des branchettes étaient tombées ça et là des arbres qui le surplombaient, mais le toit du chalet était encore en bon état. Magne se résolut à attaquer l'angle du revêtement le plus proche de lui.

Quelques minutes plus tard, il se glissait par le trou d'une cinquantaine de centimètres de diamètre dans le grenier minuscule envahi par les toiles d'araignées. L'officier poussa l'interrupteur de la lampe, illuminant le faible espace d'un halo bleuté.

De l'autre côté de l'aménagement de moins d'un mètre de haut au centre, sous la poutre maîtresse, une échelle articulée était pliée en position d'attente, vissée à une trappe de visite fixée au plafond. Magne s'approcha en rampant entre de vieux skis, des raquettes

cassées et des chaussures hors d'âge entreposés par paires, les doigts piqués par la laine de verre qui isolait l'habitation sur vingt centimètres d'épaisseur. Il eut un instant de doute avant de repousser la trappe, mais elle n'était pas verrouillée de l'intérieur. L'échelle métallique bascula et se déploya en grinçant. Elle paraissait solide. Le commandant empoigna le Glock fourni par Picaud et l'arma d'un geste brusque, puis il descendit avec précautions, la lampe braquée vers la pièce qui s'ouvrait sous lui dans l'obscurité.

7 septembre, J-1

Daniel Magne toucha le plancher du bout du pied, sa main droite armée du Glock posée sur la gauche qui tenait la lampe comme un poignard. Il avança vers le fond de la pièce courbé en deux, avec la sensation que ces précautions étaient inutiles. S'il y avait eu quelqu'un dans le chalet, le bruit de son intrusion l'aurait fait réagir depuis longtemps. Il se serait enfui en vitesse ou bien aurait attendu qu'il soit en déséquilibre sur l'échelle pour le canarder comme une vache dans un couloir.

Lorsqu'il fut certain que l'habitation était vide, il ouvrit les volets et éteignit sa lampe. Le soleil descendait à l'horizon, mais il faisait encore assez jour pour qu'il puisse inspecter les lieux sans user ses piles.

L'endroit semblait propre, nettoyé depuis peu. Magne passa son doigt sur la vitre de l'insert de la cheminée. Elle était froide. Personne n'était venu là depuis au moins la veille. Sous l'évier de la cuisine, il dénicha un sac-poubelle rempli de poussière et de toiles d'araignée.

Une demi-heure plus tard, il se retrouva dans le salon, bredouille, les bras ballants. Il avait tout fouillé, tout retourné, tout épluché. Rien.

Il considéra la porte verrouillée de l'extérieur. Quelqu'un était venu ici dernièrement, avait entretenu le chalet, avait aéré, dépoussiéré. Magne s'assit dans l'un des fauteuils et posa les pieds sur la table basse, juste au-dessus de la trappe invisible.

Qui, à part Lisa ? Qui aurait pu détenir les clés du chalet du juge Heslin, à part sa propre fille ? La carte de la Suisse dans ses bagages n'était pas le fruit du hasard. Et si elle avait eu besoin d'une carte, c'était qu'elle ne savait pas comment s'y rendre seule. Elle n'était jamais venue ici auparavant !

Magne ferma les yeux, essayant d'imaginer ce qui s'était passé depuis son départ pour Sanary. Il évoqua la mort de la mère de sa compagne. Elle avait dû s'occuper de son appartement, de ses affaires, voir son notaire...

Et si...

Et si elle avait hérité de ce chalet à la suite de la mort de sa mère ?

Non, impossible. Heslin et son ex-femme avaient divorcé depuis très longtemps. 1988, s'il se souvenait bien. La succession du juge avait été

réglée à la mort du magistrat, quatre ans plus tard. Les grands-parents de Lisa s'en étaient occupés. Elle le lui avait expliqué.

À moins que...

À moins que Lionel Heslin ait absolument tenu à ce qu'Aline ignore jusqu'à sa mort l'existence de ce chalet, pour qu'il n'y ait aucun risque qu'elle puisse essayer de mettre la main dessus. Et pourquoi pas, si Heslin n'avait pas été complètement irréprochable au moment de leur séparation ? S'il avait caché à sa femme l'existence de ce bien et l'avait soustrait au partage, elle aurait parfaitement pu en réclamer au moins une part à sa fille.

Magne rouvrit les yeux et jeta un regard circulaire autour de lui. Ce n'était pas le chalet lui-même que le juge voulait protéger, il en était convaincu. *C'était ce qu'il y avait dissimulé.* L'officier commençait à mieux suivre la façon de réfléchir du magistrat. Heslin avait peur de quelque chose. Une peur viscérale, qui l'avait fait déménager de son vaste appartement parisien pour un trois-pièces plus petit à proximité de ses parents. Pour que Lisa ne soit jamais seule durant ses absences, comme si une menace flottait en permanence au-dessus de sa tête.

À la suite des meurtres des juges Terranova, en 1978, puis Falcone en mai 1992, Lionel Heslin avait ressenti une raison impérieuse de mettre ses découvertes à l'abri. Il avait caché des copies des dossiers brûlants, Magne était prêt à le parier. Pas les originaux, qui avaient dû être détruits après sa mort. Pour désamorcer la bombe. Car si ceux qui en avaient après lui ne les avaient pas retrouvés lors de la liquidation de ses affaires en cours, ils auraient cherché plus loin encore. Jusqu'à dénicher ce chalet, puis le brûler jusqu'à la roche.

Jusqu'à Lisa, peut-être...

L'assassinat du juge Borsellino, à Palerme, le 19 juillet de la même année, avait sonné pour lui comme un glas funèbre. La Pieuvre s'était décidée à frapper fort, très fort. À faire payer le prix ultime aux hommes de l'Antimafia, ceux qui avaient osé se dresser devant elle, braver sa toute-puissance criminelle en exposant leurs vies et leur mépris à ses balles au cours du maxi-procès de Palerme, en 1987. Elle était prête à tout pour protéger ses intérêts. En Italie et ailleurs. Rien ne pouvait plus l'arrêter. Il s'agissait d'une lutte vaine et sans fin, une guerre qui n'accoucherait que de maigres victoires et de lourdes défaites dans l'odeur âcre de la poudre et du sang répandu.

S'il continuait à l'attaquer malgré les terribles avertissements, Heslin savait qu'il était condamné, à plus ou moins longue échéance, comme ses confrères italiens. La Pieuvre sauterait sur la première occasion de le broyer entre ses puissants tentacules.

Mais pourquoi le père de Lisa avait-il continué à se battre, seul et pratiquement sans armes, contre ce monstre trop gros pour lui ? Son homologue suisse Dieter Disbach avait-il découvert un axe par lequel

ils allaient pouvoir s'engouffrer dans une brèche et faire vaciller le colosse du crime ? Comme l'empire d'Al Capone, finalement abattu grâce à une ridicule fraude fiscale ?

Les raisons du juge dépassaient l'entendement du flic de terrain. Magne pensa qu'il y avait peut-être quelque chose d'autre. Quelque chose qui avait motivé un acharnement tel qu'il ne pouvait être véhiculé que par une haine totale. La haine... Heslin avait-il un autre compte à régler avec La Pieuvre ? *Un compte privé ?*

Magne repensa à la feuille que le juge français avait dissimulée dans un autre dossier, anodin celui-là. Il sortit le papier de son portefeuille et l'étala sur la table du salon. Le magistrat était un petit malin. Un filou de la première heure. Il avait pensé à tout. S'il cachait ses données trop parfaitement, personne ne les trouverait jamais. S'il les laissait sans protection, elles disparaîtraient très vite dans un broyeur anonyme. Les coordonnées GPS lui sautèrent une nouvelle fois au visage.

Zurich...

Magne leva le nez et repéra un atlas dans la bibliothèque, juste à côté d'un espace vide, entre des romans français reliés cuir et des livres de loi. Il l'ouvrit à la page de la Suisse et se repéra rapidement. Le chalet était à deux heures à peine de Zurich. Il avait juste le temps de s'y rendre et de rentrer à Paris un peu avant 8 heures. Rien ne prouvait qu'il ne s'y casserait pas le nez, comme ici, mais il devait en avoir le cœur net. Voir les lieux de ses propres yeux. Tâcher de comprendre pourquoi l'information était si vitale que le juge avait voulu la faire transiter en sous-marin vers son confrère suisse au nez et à la barbe des autorités françaises et helvètes.

La seule chose certaine, c'était que Lionel Heslin n'avait absolument confiance en personne, pas même dans sa hiérarchie. Personne... à part ce Dieter Disbach et Nathalie Noguera, sa secrétaire permanente et amante occasionnelle. Magne glissa ses doigts écartés dans ses cheveux taillés depuis peu en une brosse très courte. L'affaire devait sentir la boue à pleines narines pour que Heslin en soit arrivé là.

L'atlas toujours à la main, le commandant exhuma son téléphone de sa poche. Cette fois, la chance était avec lui. Il y avait une petite barre de réseau. Il appela le numéro que l'ancienne greffière du juge lui avait laissé. L'appareil sonna dans le vide quelques instants et un répondeur se déclencha, débitant une voix monocorde impersonnelle. Magne hésita, mais il ne laissa pas de message. Il allait éteindre le mobile pour économiser la batterie lorsqu'une petite sonnerie l'alerta.

Un mail...

Il posa le bout de l'index sur la petite icône et regarda le texte se dérouler devant ses yeux incrédules.

C'était justement Nathalie Noguera. Elle lui avait envoyé un courriel

juste avant de partir du travail, sur une boîte anonyme qui n'était pas reliée au service de correspondance du ministère de la Justice.

Lorsqu'il parvint en bas du message, le policier sentit son sang se figer dans ses veines. Comme si une enclume venait de lui tomber sur la nuque. Le livre s'abaissa et cogna contre la table, le tirant de son hébétude malgré lui.

C'est à ce moment précis que la fenêtre du chalet explosa dans un éblouissement de flammes et de chaleur, projetant des morceaux tranchants de verre brisé à travers toute la pièce.

Lisa Heslin passa en trombe sous l'arche du périphérique ouest. La proximité de la clinique où avait travaillé Michel Vignon lui lançait des pointes acérées dans le cœur au fur et à mesure qu'elle s'en rapprochait.

Elle avait mal au dos, mal aux reins, mal à ses doigts crispés à blanc sur le volant depuis de trop nombreuses heures. Une nausée acide nouait son estomac depuis son départ. Elle avait eu cet homme face à elle durant de longues minutes et il ne lui avait rien dit. Il avait profité du trouble de Jean pour se faire la malle, pensant qu'il allait s'en tirer comme ça...

Le détour par Genève pour récupérer la Jaguar ne lui avait pas fait perdre autant de temps qu'elle l'avait craint tout d'abord. À peine deux heures plus tard, elle avait pris la direction de Paris, pied au plancher. Elle n'avait pas compté le nombre de fois où des flashes de radars lui avaient ébloui la rétine. Rien à foutre. Rien à foutre de tout ce qui n'était pas la vérité ultime. Et cette vérité se résumait désormais à une seule phrase.

Michel Vignon avait-il une part de responsabilité dans la mort de son père ?

Elle n'avait ralenti que pour passer le péage, à une quarantaine de kilomètres de la capitale, puis elle avait dû freiner encore et se ronger les ongles au milieu des embouteillages de la fin de journée, de l'autoroute de l'Est jusque sur le périphérique. Une fois dans Paris, elle avait finalement opté pour les boulevards extérieurs et la file réservée aux bus, indifférente aux coups de klaxon des taxis et des cris des piétons qui esquivaient de justesse la voiture lancée à pleine vitesse sur la chaussée.

Elle sortit de Paris, pénétra dans les premiers faubourgs de Suresnes et fut obligée de ralentir pour chercher un panneau indicateur. À bout de nerfs, elle arrêta un piéton et lui demanda son chemin d'une voix pressée. La pression monta d'un cran. Elle n'en était qu'à quelques rues.

Lisa aperçut le sigle de la clinique au dernier moment et vira sur les chapeaux de roues dans l'allée d'accès aux urgences. Elle força le passage à un infirmier lymphatique qui fumait au milieu du chemin et

se gara en faisant crisser les pneus de l'anglaise sur l'emplacement réservé, mais vide, d'un médecin.

Avant que le type ait pu protester, elle lui brandit sa carte de flic sous le nez.

– Police ! Le service où travaillait le docteur Michel Vignon, c'est où ?

L'homme en blouse blanche lut dans les mâchoires saillantes et les yeux rougis de Lisa qu'il valait mieux ne pas la braquer. Il tendit l'index vers le bâtiment qui leur faisait face, au-delà d'un parterre de végétation en pleine réfection. Les arbustes déplantés aux fleurs fanées étaient étendus sur la pelouse, tandis qu'un jardinier les observait, appuyé nonchalamment sur sa bêche.

– Gynécologie-Obstétrique. Porte B4, deuxième étage.

Lisa planta l'infirmier sans un remerciement et se mit à courir à travers le gazon retourné, se tordant à moitié les chevilles dans les mottes de terre mises à nu. Lorsqu'elle parvint devant la porte du bâtiment B4, elle aperçut soudain son reflet dans la glace de la porte d'entrée, derrière laquelle une femme en robe de chambre avançait péniblement dans un couloir d'un blanc sinistre, un chariot à roulettes muni d'une poche de perfusion comme déambulateur de fortune.

La jeune femme prit soudain conscience de sa coiffure échevelée, de son visage mangé par les cernes et de ses chaussures crottées jusqu'aux mollets. Un cri d'enfant lui parvint alors par une fenêtre entrouverte. Un cri de nouveau-né. Un cri de vie. La vie toute-puissante qui venait de franchir la porte obstruée de placenta de deux petits poumons en souffrance d'air. Un cri qu'elle avait poussé, elle aussi, ici même, quelque trente-trois ans plus tôt. *Dans les bras de sa mère Gina.*

Lisa sentit ses genoux fléchir. Elle plia la nuque et s'appuya sur le mur, laissant passer l'éblouissement soudain qui lui faisait tourner la tête. Dans sa cage thoracique surmenée par la course, son cœur cognait à grandes pulsations qui lui remontaient jusque dans la colonne vertébrale.

– Un problème ? Je peux vous aider ?

Lisa releva le menton, les tempes battantes, les ailes du nez pincées.

– Ça... ça va aller, merci...

L'infirmière aux cheveux gris la prit sous le bras.

– Venez vous asseoir. Vous êtes aussi blanche qu'un cachet d'aspirine. Ne vous en faites pas, vous n'êtes pas la première à qui ça arrive ! Mais dites-moi... Vous en êtes à combien de mois ?

Lisa cessa soudain de respirer.

– Je... je vous demande pardon ?

Les yeux d'un bleu de glace délavé se plissèrent de complicité. La soignante aux cheveux gris tirés en un sage chignon prit la main de

Lisa entre les siennes et la tapota affectueusement.

– Allons allons... j'ai l'habitude, vous savez. Ça fait plus de trente ans que je travaille ici, alors vous pouvez me croire. Je sais reconnaître une femme enceinte lorsque j'en croise une !

La bouche de Lisa s'ouvrit, mais pas un seul son n'en sortit.

Enceinte...

Et puis tout lui explosa à la mémoire comme une bombe de lumière. La fatigue, les vomissements, la colère toujours à fleur de peau... *Bon sang... Depuis combien de temps n'avait-elle pas eu ses règles ?*

L'infirmière la considérait avec une gentillesse de grand-mère, les yeux remplis d'affection.

– Ah... vous n'étiez pas encore au courant...

Lisa enfouit son visage dans ses mains. Elle sentit les larmes affluer en un flot impétueux, un déchirement qu'elle était incapable de maîtriser.

Enceinte...

– Ne bougez pas d'ici, je vais vous chercher quelque chose à grignoter, d'accord ?

L'infirmière allait s'en aller lorsque Lisa la retint par la main. Elle sortit une deuxième fois sa carte de police et se redressa dans le siège, essayant de reprendre ses esprits.

Trente ans qu'elle travaillait ici... Elle avait connu Vignon, c'était certain. Il fallait que... Il fallait que...

Enceinte...

Six semaines. Ça faisait six semaines exactement. C'était le 22 juin. Elle s'en souvenait comme si c'était la veille. Magne était rentré harassé par sa journée de garde, complètement vanné. Elle lui avait fait le grand jeu, avait réveillé en lui une énergie qu'il ignorait posséder encore, une soif de sexe qui ne s'était éteinte qu'au petit matin, lorsqu'il était tombé raide mort de fatigue contre son corps épuisé.

Ils s'étaient tout donné l'un à l'autre, s'étaient ouverts jusqu'à la plus indécente intimité, avaient goûté à tous les excès, à toutes les caresses, avaient explosé de jouissance l'un après l'autre, à plusieurs reprises, comme cela ne leur était jamais arrivé auparavant.

Enceinte...

Lisa ferma les yeux. Le couloir s'était mis à tourner autour d'elle, comme si elle s'était soudain retrouvée embarquée au sein d'un gigantesque manège que plus personne ne pouvait arrêter. Avec tout ce qui lui était arrivé depuis qu'elle était descendue dans le Sud, elle avait complètement oublié de compter les jours !

– Madame ?

La voix s'éloignait dans les airs et venait tourner autour d'elle comme une envolée de papillons multicolores.

– *Madame ?*

Les lumières devinrent plus vives, plus criardes. Les sons descendirent dans les graves, se noyèrent dans une bouillie indistincte qui ressemblait au grondement du ventre d'un dragon assoupi.

– *Môdômmme...*

Lisa sentit qu'elle lâchait prise, qu'elle abandonnait la lutte. Elle n'avait rien mangé depuis son réveil, avait roulé une bonne partie de la journée, les nerfs à vif. Elle était au bout du rouleau.

Enceinte...

Sa conscience sombra dans l'obscurité lorsque les bras de l'infirmière se refermèrent sur elle pour l'empêcher de tomber.

7 septembre, J-1

Aykut Yildirim frappa l'huis de son poing ganté de cuir d'agneau et attendit que la voix rogue du ministre lui ordonne d'entrer, puis il prit soin d'effacer toute trace de sourire de son visage avant de pousser la porte du maître des lieux. L'instant méritait une attitude des plus solennelles. Ce n'était pas tous les jours que l'on s'apprêtait à poignarder à mort l'un des plus grands pouvoirs de la République française.

Comme tous les collaborateurs les plus proches de l'homme d'État, l'Albanais n'était jamais fouillé par les gardes affectés à sa protection rapprochée. Son visage était connu, si son rôle exact l'était moins. Il faisait partie des meubles du ministère, au même titre que les innombrables fonctionnaires qui longeaient les murs à longueur de journée, la mine affairée, des piles de documents sous le bras.

L'arme pesait lourd dans la poche intérieure de son épais manteau de laine. Le froid mordant de ce début de journée maussade rendait anodin ce type de vêtement, tant les gens s'étaient couverts ce matin-là avant de sortir de chez eux. L'hiver semblait en avance d'au moins deux mois, il avait déjà allongé ses doigts de glace à travers les artères de la ville encore plongées dans la nuit. Yildirim avait pu dissimuler le Glock sans avoir à craindre d'être gêné par la bosse qu'il aurait faite sous son aisselle ou derrière son dos avec une veste plus légère.

L'homme leva le nez d'un tas de paperasses et le considéra d'un œil mauvais.

– J'espère que vous avez de bonnes nouvelles à m'apprendre...

Aykut Yildirim s'avança avec nonchalance et s'assit face à lui sans y avoir été invité, ce qui n'était jamais arrivé jusque-là. L'homme se tut, sidéré de tant d'audace.

– Les meilleures qui soient, monsieur. J'ai retrouvé le pistolet.

L'Albanais plongeait la main dans la doublure de son manteau et en sortit l'arme dans un ralenti savamment calculé. Les yeux de l'homme s'agrandirent de surprise, puis de convoitise, et enfin d'une étincelle de peur panique lorsque le canon se retrouva face à lui, à moins d'un mètre de son visage.

Yildirim haussa alors les sourcils et parut soudain se rendre compte de son imprudence.

– Oh, pardon...

Le Glock bascula autour de son index et il le posa bien à plat devant lui, sur le bois laqué du bureau, puis il le fit glisser vers le ministre, imprimant une profonde rayure à la surface parfaitement lisse du meuble. Il avait consciencieusement nettoyé la crosse à l'eau de Javel la veille au soir en rêvant à la liberté de mouvement qu'il allait à nouveau recouvrer.

Les yeux de l'homme brillaient à présent du feu de la victoire, de la certitude absolue que le dernier obstacle à sa domination totale venait de partir en fumée.

Plus d'arme, plus de preuve. Tous les protagonistes du meurtre du juge étaient désormais morts et enterrés.

Tous, sauf un...

Le ministre leva les yeux du pistolet et croisa le regard acéré de Yildirim.

– Je sais parfaitement à quoi vous pensez, *mon cher*.

La moustache fine comme une lame de couteau avait à peine remué.

– Seulement, vous ne ferez rien de tel. N'est-ce pas ?

L'homme sentit son sphincter se rétrécir. Lorsque l'Albanais avait ces yeux-là, on pouvait apercevoir le gouffre de ténèbres sur lequel il avait bâti sa carrière. Un truc qui vous filait le vertige des grandes profondeurs. Ou la diarrhée. Le tueur avait penché son visage vers lui et l'observait comme un détaille un insecte répugnant à travers une vitre, lorsque l'on sait qu'il ne peut rien vous faire de mal.

Le ministre cligna des paupières et avala sa salive. Il tenta un faible mouvement de dénégation qui mourut dans sa gorge serrée.

– Je...

– Non, vous ne ferez rien de tel. Parce que vous avez autre chose à régler, à présent. Quelque chose de beaucoup plus urgent, croyez-moi.

La main de l'Albanais plongea une nouvelle fois dans la doublure de son manteau et en sortit une enveloppe de papier kraft scellée et roulée en cylindre qu'il posa sur le bureau, juste à côté de l'arme.

Il se renversa alors dans le fauteuil, le visage impassible.

– Je vous laisse seul juge de la situation, monsieur...

Tandis que l'homme faisait sauter d'un doigt nerveux le rabat de l'enveloppe, l'Albanais resta immobile face à lui, les mains croisées sur un genou. À cet instant précis, il pouvait se passer n'importe quoi. L'autre pouvait péter les plombs et lui vider le chargeur dans la poitrine, il pouvait nier en bloc ou appeler la garde pour que la sécurité le jette dehors.

Seulement, Aykut Yildirim connaissait les hommes. Il avait obéi à certains, désobéi à d'autres, et en avait commandé encore plus. Le cafard qu'il était en train d'écraser sous sa semelle était un lâche de la plus vile espèce. Il n'avait aucun doute sur la façon dont l'homme

allait régler le problème dans lequel sa vie s'enfoncerait bientôt. Il n'était pas l'homme d'une autre solution.

Quelques instants plus tard, un gémissement d'enfant blessé à mort se fraya un chemin entre les lèvres du ministre. Son teint avait pris une pâleur presque cadavérique. Une photographie de format A4 tremblait dans sa main. Il leva des yeux larmoyants sur Yildirim, qui hocha la tête d'un air compréhensif.

– Oui, c'est fâcheux, en effet... Vos ennemis, votre femme, vos partisans, même, vont s'en donner à cœur joie. Quel âge a-t-elle, exactement ?

Le tueur fit pivoter la photo que le ministre crucifié avait lâchée comme si elle lui avait brûlé les doigts. Son index ganté suivit les courbes gracieuses du corps offert en pâture au sexe distendu de l'adulte. La photo était parfaitement nette. Une vraie réussite.

– Mm... pas plus de douze ans, je dirais... Juste un peu plus jeune que la vôtre, je crois, non ? Elle ne va pas être fière de son papa...

L'Albanais planta son regard mauvais dans les pupilles dilatées de l'homme d'État.

– Et la presse va *adorer* ça. J'en suis sûr...

Il consulta sa montre, puis reporta son attention sur le visage congestionné de l'homme. Il avait l'impression que ses yeux allaient lui sortir de la tête.

– Il faut que vous le sachiez. Dans moins de deux heures, cette photo fera la une de tous les journaux de France. Demain, elle aura essaimé dans le monde entier. Vous allez grimper dans les sondages, monsieur. C'est ce que vouliez, non ?

Yildirim eut un petit ricanement et se leva enfin, puis il referma son manteau et salua son désormais ex-patron d'un bref mouvement de la tête. Crânement, conscient de l'arme posée sur le bureau de celui qu'il venait d'achever d'un coup d'épée dans le dos, il se détourna de sa victime agonisante et se dirigea à pas lents vers la porte ornée des ors précieux de la République. Au moment d'en franchir le seuil, il jeta un dernier regard en direction du ministre, dont les yeux étaient soudés au pistolet comme à un scorpion dressé sur ses pattes, sa queue prête à frapper la main qui s'approchait de lui.

– Oh... à propos... le chargeur est plein. Faites attention à ne pas vous blesser...

Puis il referma sans bruit la porte derrière lui et s'éloigna d'un pas vif à travers les couloirs feutrés de moquette épaisse. Au moment où il sortait dans la rue bondée de touristes qui léchaient les vitrines scintillantes des grands joailliers parisiens de la place Vendôme, un bruit terrible explosa derrière lui et cloua le personnel du ministère sur place. Les hommes de la sécurité se précipitèrent dans les escaliers tandis qu'il débouchait sur le trottoir humide, le col du manteau

relevé sur les joues, un sourire mince lui déformant la moustache.

Tout en se dirigeant vers le métro Opéra, Aykut Yildirim se laissa aller à un soupir de satisfaction. Il avait fait le ménage sans se salir les mains. Cette affaire était désormais derrière lui. Il n'avait plus qu'à sélectionner un autre partenaire, un remplaçant. C'était la nouvelle mission que lui avait confiée l'Organisation.

Il était temps de tester la valeur de sa nouvelle recrue.

Lorsque le métro l'avalait, les sirènes de plusieurs ambulances déchiraient le ciel de la capitale en se ruant vers le ministère de la Justice, au milieu des sifflets stridents des motards de la police aussi nombreux et énervés qu'un essaim d'abeilles enfumées dans leur ruche.

Les Unes des journaux allaient en perdre la tête.

7 septembre, J-1

Magne sentit une violente douleur lui transpercer le dos de la main tandis qu'il basculait en arrière avec le fauteuil dans une pluie de verre brisé. Dans un réflexe purement animal, il avait juste eu le temps de relever l'atlas devant son visage.

Le souffle de l'explosion lui cloua les tympan dans un silence atroce de quelques microsecondes qui s'étirèrent à l'infini, tandis qu'il rampait sur le sol encombré de débris de toutes sortes pour se mettre à l'abri derrière le canapé, hors de vue de la fenêtre pulvérisée. Puis le grondement du feu lui parvint à travers de la ouate zébrée d'acouphènes hurlants.

Le policier s'adossa au meuble et baissa les yeux sur ses mains. Un morceau de verre d'une dizaine de centimètres lui avait transpercé la paume droite de part en part et n'avait arrêté sa course tranchante que contre la couverture épaisse du livre, à quelques centimètres de papier de sa pupille. À part quelques autres douleurs aiguës aux bras et à l'abdomen, mais sans gravité apparente, il paraissait indemne.

Des lumières blanches s'affolaient autour de lui dans une sarabande infernale. *Putain, il n'allait pas tourner de l'œil maintenant ! Il fallait qu'il se débarrasse de cette saloperie ! Tout de suite !*

La fumée, épaisse, commençait à dérouler ses lourds anneaux toxiques à travers le salon. Magne tourna la tête vers le mur du chalet dans lequel un trou gros comme une cuisinière avait déchiré la bibliothèque en deux avant de la livrer en proie aux flammes.

Il fallait qu'il sorte d'ici. *Vite !* Avant que tout ne brûle du sol au plafond.

Le policier leva sa main droite devant ses yeux. Le coin de verre effilé avait une nette forme de trapèze, plus épaisse d'un côté que de l'autre. Il fallait tirer de ce côté-là. Il ne garderait pas ce truc dans sa chair plus longtemps. Il n'y avait pas d'artère majeure, à cet endroit, si ses souvenirs de fac étaient encore fiables. Ça allait pisser le sang, mais tant pis. Il n'avait pas le choix.

Le commandant ramassa un torchon par terre et l'enroula autour du morceau de vitre. Au moment où il allait tirer dessus, un souvenir lui revint d'un lointain cours de secourisme. *Ne jamais retirer l'objet étranger avant l'arrivée d'un médecin. Risque d'hémorragie grave, surtout*

si l'objet est coupant. Il coupera une seconde fois en sortant de la plaie...

C'est alors qu'il entendit les voix, à l'extérieur. Elles couvraient le bruit de l'incendie et le vrombissement dans ses oreilles.

– Tu crois qu'il est mort ?

– J'en sais rien, Günter !

– La bombe devait péter sur la route ! On est dans la merde, maintenant ! Putain, si on se fait choper par la police, on est cramés !

– Ferme-la, on réglera le problème de cet artificier de mes deux plus tard. Si ce flic est encore vivant, il va pas rester longtemps là-dedans ! Alors on va faire ce qu'il faut et se tirer d'ici, compris ?

– Karl, je...

– Fais pas chier, Günter ! Ils sont à nos couilles ! T'es aveugle, ou quoi ? On était là uniquement pour fouiller et faire sauter la baraque, mais maintenant on a changé de boulot, puisque les gars de Paris ont foiré le leur en fixant la bombe. Si quelqu'un tombe sur ces dossiers, on est foutus ! Ce type doit mourir ! Qu'est-ce que t'as à objecter à ça ?

Seul le silence lui répondit. L'évidence s'imposait.

Magne serra les dents et tira d'un coup sec sur le morceau de vitre, qui s'arracha de sa main avec un bruit de succion écoeurant. Les lucioles blanches se jetèrent sur lui tandis qu'il serrait la blessure dans le chiffon déjà rougi de son sang. Il fit un nœud approximatif et le serra de toutes ses forces avec les dents avant de glisser sa main gauche dans son dos. Ses doigts se crispèrent, fébriles, sur la crosse de l'arme de Picaud. Les lucioles tremblotantes se fixèrent sur son épaule. Finalement, il n'allait peut-être pas s'évanouir tout de suite...

Un liquide chaud coulait dans son cou, sa chemise était trempée et lui collait au torse. Magne espéra que c'était juste de la sueur.

Une bombe... Ces enfoirés avaient planqué une bombe sous sa voiture ! Il rembobina le fil de la journée, essayant de localiser le moment où la Renault s'était retrouvée sans surveillance, exposée à la manœuvre.

L'aire d'autoroute... ça ne pouvait être que là. Impossible d'imaginer que ça ait pu être fait à la Préfecture, où il avait immédiatement récupéré la Mégane en sortant du 36. Mais cela voulait dire qu'il avait été suivi depuis Paris, ou que quelqu'un l'avait pris en chasse en cours de route. Quelqu'un à qui l'on avait fourni des renseignements très précis, comme sa destination, le modèle de la voiture et le numéro minéralogique. *Des renseignements qui étaient nécessairement partis depuis cette même Préfecture... Même Picaud ne savait pas quelle auto il avait empruntée !*

Dehors, la voix continua, plus autoritaire encore.

– Depuis que cette fouine française est venue à Bellinzona, il fallait s'y attendre, les gars. On aurait dû le descendre aussi. On s'occupera

de lui plus tard. Maintenant, nettoyage par le vide ! Günter, tu restes devant ! Wilfried, va derrière ! Moi, je vais rentrer. On n'a pas le choix ! On n'est pas si loin que ça du centre de secours de La-Chaux-de-Fonds. Avec le raffut de l'explosion, on ne va pas avoir beaucoup de temps avant que les pompiers rappellent. Le premier qui le voit le descend ! Et faites gaffe ! Il paraît que ce fils de pute est un teigneux de la pire espèce !

Le commandant s'essuya les yeux et leva le Glock devant lui. Il n'avait jamais tenu un stylo-bille ni une fourchette de la main gauche, alors une arme à feu... Il se sentait comme un élève de maternelle devant les premiers mots qu'il doit écrire sur une feuille de papier. Sauf qu'il avait intérêt à réussir sa copie. Il n'aurait pas de session de rattrapage.

Magne changea de main et cala la crosse du pistolet au creux du chiffon imbibé, puis il serra les dents en armant la culasse d'un mouvement lent. Il fallait absolument que le bruit n'alerte pas les types dehors. Il perdrait toute chance de conserver un mince effet de surprise.

Le feu se propageait de plus en plus vite. Il léchait à présent trois des quatre murs de grandes langues avides et rugissantes de fureur. Magne songea qu'il allait mourir bêtement, au milieu de nulle part, et que l'on ne retrouverait de son cadavre que quelques cendres tout juste bonnes à l'identifier grâce aux spécialistes de l'IJ.

Magne enfouit son nez dans le creux de sa manche pour tenter de respirer. La fumée lui piquait les yeux si fort qu'il dut les fermer pour en évacuer les larmes brûlantes.

Il n'allait pas pouvoir rester là-dedans plus longtemps. C'était la façon la plus stupide de renoncer à la vie. En sortant brusquement face à ses agresseurs, l'arme à la main, il conservait au moins une chance. Maigre, mais une chance quand même.

Mais de quel côté ?

Il tenta de se remémorer les alentours immédiats du chalet. D'après ce qu'il en avait vu à son arrivée, c'était sur le flanc droit de la construction qu'il y avait la végétation la plus proche. Du côté de la chambre du juge. De plus, elle serait dans l'ombre de l'incendie, puisque la voiture avait explosé sur la gauche, et que c'était de ce côté que les flammes le dévoraient.

Une silhouette se profila soudain dans l'embrasure de la fenêtre. Main en capot sur les yeux, un homme essayait de voir à l'intérieur de la pièce. Dans son autre main, il tenait un objet long et sombre que le policier identifia immédiatement, à cause de la mèche qui brûlait à l'une des extrémités en produisant une corolle d'étincelles.

Magne n'eut pas le temps de se poser de question. Il ne fit pas de sommations d'usage, il ne réfléchit pas aux conséquences de son acte,

au fait qu'il était entré en Suisse avec une arme illégale, une arme de truand. Au fait qu'il risquait de se retrouver en prison jusqu'à la fin de ses jours.

Il leva le bras gauche et fit feu à l'instinct.

L'instinct de survie...

Il n'y eut pas un cri. La tête de l'inconnu partit brutalement en arrière et il s'écroula dans l'herbe.

L'une des deux autres voix se mit à hurler.

– *Putain ! Il a descendu Karl !*

Magne se leva en gémissant. Combien de secondes lui restait-il ? Deux ? Trois, peut-être ?

Pariant que les deux autres tueurs allaient courir vers leur complice abattu, et qu'ils n'avaient pas vu le bâton de dynamite allumé dans sa main, il attrapa un coussin du canapé et se précipita vers la fenêtre de la chambre à travers laquelle il plongea sans hésiter, la tête enfouie dans la mousse, les coudes braqués en avant pour briser le verre.

Le monde se disloqua derrière lui tandis qu'il s'envolait vers l'obscurité.

Lisa ouvrit les yeux dans une chambre blanche qu'elle ne connaissait pas. Une infirmière était assise près d'elle, dans un fauteuil à tubulure d'acier, et lui souriait avec affection. Son prénom était inscrit sur un badge doré accroché au revers de sa blouse. *Agathe*.

La jeune femme se redressa sur les coudes, les yeux papillonnants. On ne l'avait pas déshabillée. On lui avait juste ôté ses chaussures et son manteau. Elle reposait sur la couverture rêche d'un lit d'hôpital.

– Que... Qu'est-ce qui s'est passé ?

L'infirmière se pencha vers elle et lui tapota la main d'un geste rassurant. À son contact, tout lui revint à la mémoire. Sa mère, son père, la Suisse, Vignon, Suresnes...

Enceinte...

– Rien de grave, lui assura la soignante. Une chute de tension bénigne. Une petite fringale, due à votre état et au fait que vous n'avez sûrement rien avalé depuis ce matin... je me trompe ?

Lisa secoua la tête. Non, elle n'avait rien mangé de la journée.

– Il y a longtemps que je suis là ?

– Un quart d'heure, tout au plus. Ne vous inquiétez pas, tout va bien, je vous assure.

Tout va bien. Je suis enceinte et tout va bien...

L'infirmière posa un sachet de papier sur le lit.

– Je vous ai apporté quelques gâteaux secs du self. J'ai peur de ne pas pouvoir vous offrir grand-chose d'autre. À part une petite perfusion, bien sûr...

Lisa sourit à son tour pour lui faire plaisir, pour lui donner à croire que tout allait bien, en effet, et que son trait d'humour était exactement ce dont elle avait besoin pour se sentir en pleine forme.

– Merci, ça va. Je crois que je vais aller déjeuner d'un bon steak. Ça ira mieux ensuite.

Elle se redressa et se prit la tête dans les mains. *Vignon. Il fallait qu'elle sache, pour Vignon. Elle devait récupérer l'adresse de son domicile.*

– Écoutez, madame... je vous remercie de votre gentillesse, vous devez avoir plus important que moi à vous occuper ici.

– Ne vous en faites pas, ma fille, par chance ça a été calme, aujourd'hui. Pas de catastrophe majeure, pas d'épidémie de peste, de

choléra, ni de pleine lune, les urgences de la maternité sont restées désespérément vides toute la journée...

Lisa crispa les lèvres malgré elle.

La maternité. Elle allait avoir un bébé, bordel de merde !

La jeune femme ferma les paupières une seconde et rassembla ses esprits. Elle devait se concentrer sur la raison qui l'avait amenée jusqu'à cette clinique. Chaque chose devait être gérée en son temps. Elle tenta d'oublier quelques minutes la petite graine accrochée au plus profond de son ventre et posa les yeux sur son interlocutrice. Avec un peu de chance, vu son âge, cette femme avait connu le père de Jean.

– En fait, j'étais venu ici pour avoir un renseignement. À propos d'un médecin qui a travaillé dans cette clinique, il y a quelques années. Michel Vignon, ça vous dit quelque chose ?

La soignante aux cheveux gris n'hésita pas une seconde.

– Michel ? Ah ça oui, je le connaissais ! Le meilleur médecin que j'ai connu de toute ma vie. Alors lui, je peux vous dire qu'il en a sauvé, des vies ! Pas un foutu fainéant comme certains qu'on a ici, qui ne pensent qu'à aller jouer au golf à partir de 3 heures de l'après-midi ! Lui, c'était un missionné. Un vrai !

Lisa sentit un vertige la gagner.

– Vous... vous êtes arrivée ici en quelle année ?

L'infirmière plissa les paupières.

– J'ai fait toute ma carrière dans ce service. Depuis juin 1977. Pourquoi ?

Lisa posa la main sur son cœur. Elle ne pouvait soudain plus parler. Les mots semblaient s'être solidifiés contre son palais. Elle plongeait ses yeux noirs dans les pupilles couleur d'océan comme pour s'y noyer. Les larmes montèrent à ses paupières sans qu'elle s'en rende compte.

– *Gina... le juge Heslin... 1980...*

Les yeux de l'infirmière s'agrandirent soudain tout rond. Elle dévisagea Lisa comme si elle avait le pouvoir de reconnaître le bébé qu'elle avait tenu dans ses bras, plus de trente ans auparavant, dans les traits de la femme qui la regardait avec un espoir fou au fond des prunelles.

– *Gina ! Mon Dieu, vous... vous êtes sa fille !*

Lisa serra les poings sur les draps. Il fallait qu'elle se reprenne. Qu'elle pose enfin ses questions. *Qu'elle sache la vérité une fois pour toutes.*

– Vous l'avez connue... Vous vous souvenez d'elle... dites-moi ce que vous savez. *S'il vous plaît...*

L'infirmière battit des cils et sortit de l'hébétude dans laquelle la révélation l'avait figée. Elle se leva et ferma la porte de la chambre après avoir vérifié que personne ne se trouvait dans le couloir, puis

elle vint se rasseoir en tirant le fauteuil sous ses fesses au plus près du lit. Lorsqu'elle se pencha vers Lisa, la jeune femme sentit son parfum léger sous l'odeur de désinfectant qui imprégnait sa blouse. Sa voix ne fut bientôt plus qu'un murmure contre son oreille.

– Tout ce que je sais, c'est que Michel nous avait demandé le silence le plus absolu sur la présence de cette Italienne prête à accoucher dans l'enceinte de la clinique.

– Nous ?

– Oui, nous étions deux infirmières affectées à la chambre de... de votre mère. Delphine était mon aînée d'une dizaine d'années. C'est elle qui m'avait fait entrer dans le service, après mon diplôme. Elle est morte d'un cancer il y a plus de quinze ans. Je vous disais donc que Michel nous avait demandé de ne pas révéler la présence de Gina à qui que ce soit. Une affaire de sécurité nationale, avait-il prétendu. La naissance, de père inconnu, se déroulerait dans l'isolement le plus total et l'Italienne s'en irait ensuite d'où elle venait avec son rejeton. Mais je ne l'ai pas cru. Michel n'a jamais su mentir. De plus, je l'ai surpris un soir dans son bureau avec un homme qui avait apporté des fleurs. Des fleurs que j'ai retrouvées le lendemain dans la chambre de notre patiente. De là à imaginer que c'était lui le père de l'enfant à naître, il n'y avait qu'un pas évident. Ça se lisait sur son front.

– Comment était-elle ? Je veux dire...

L'infirmière lui sourit.

– C'était une femme adorable. Elle ne se plaignait jamais, nous remerciait à chaque soin, à chaque visite. À croire qu'elle n'avait connu auparavant que des tortionnaires dans les hôpitaux ! Elle ne parlait pas très bien le français, mais on arrivait à se comprendre. Elle n'a passé ici que quelques jours, mais je ne l'ai jamais oubliée. L'homme qui venait la voir était visiblement fou d'elle. Il avait l'air sévère dans les couloirs, mais on aurait dit que la lumière le traversait de part en part quand il la retrouvait dans sa chambre.

– Vous a-t-elle parlé de son passé, de sa vie en Italie ?

Les cheveux gris oscillèrent en un signe de dénégation.

– Non, jamais. Et je ne lui ai pas posé de questions là-dessus. J'étais jeune dans le métier, à ce moment-là, mais j'avais bien compris que moins j'en saurais, mieux ça vaudrait. Lorsque le bébé est né... heu... lorsque *vous* êtes née, j'ai vu dans leurs yeux un bonheur vraiment intense. Et pourtant, des naissances, j'en ai vu passer quelques-unes, entre ces murs ! Vous pouvez me croire ! Mais là... cette joie, cette vie qui émanait de ce couple, c'était... comment dire... de l'énergie vitale, du bonheur à l'état brut, vous voyez ?

Lisa hocha la tête en essuyant ses joues de la paume des mains. Son père et sa mère s'aimaient à la folie. Oui, elle le savait déjà. Mais en avoir la confirmation par quelqu'un d'extérieur à son père donnait à

leur relation improbable une réalité plus palpable encore. Leur idylle avait eu l'intensité et la brièveté de la combustion d'un incendie. Un incendie qui les avait emportés dans ses bras de braise jusqu'à les détruire.

L'infirmière se rapprocha un peu plus près encore.

– Lorsque la nouvelle du massacre de l'appartement est passée aux infos, ils ont montré à la télé une photo de la victime de ce meurtre horrible. Vignon nous a tout de suite appelées, Delphine et moi. Il nous a fichu la trouille de notre vie. Nous devons nous taire à jamais, sinon les tueurs risquaient de s'en prendre à nous aussi.

La soignante baissa les yeux.

– Nous avons crevé de peur durant quelques jours, sursautant comme des hystériques à chaque porte qui claquait dans un couloir. Les jours ont passé, puis les semaines, et personne n'est venu nous égorger durant nos longues veilles de nuit. Nous n'avons plus jamais parlé de cette triste affaire. Pas une seule fois. C'était un sujet aussi tabou que le blasphème du Christ. Jusqu'à aujourd'hui...

Lisa s'assit sur le bord du lit, le crâne serré dans un étai.

– Écoutez... Michel Vignon sait quelque chose sur le meurtre de ma mère. Je l'ai croisé très rapidement en Suisse, mais je ne savais pas *qui* il était à ce moment-là. J'ai besoin de lui parler, de lui arracher ces renseignements. Je ne pourrai pas vivre sans avoir résolu ça.

L'infirmière se recula dans son siège, le front buté.

– Non, je ne peux pas faire ça. C'est trop dangereux pour lui... et pour moi.

Lisa se leva, les yeux emplis d'une détermination dont elle connaissait désormais l'origine : une petite île peuplée de gens farouches, adossée à l'Europe, le nez dressé en l'air face à l'écume de la Méditerranée. Elle se pencha au-dessus de l'infirmière, chacun de ses poings crispés sur une tubulure d'acier du fauteuil. Ses yeux cherchèrent l'âme de la vieille femme derrière les verres de ses lunettes.

– *Agathe*, considérez que ce n'est pas moi qui vous le demande. *C'est Gina*. Pour sa mémoire. Pour qu'elle ne soit pas morte pour rien. Parce que ce n'est pas un hasard si je suis tombé précisément sur vous en arrivant ici. Vous ne croyez pas ? Ne me dites pas qu'il n'y a pas un dessein du Très-Haut là-dedans.

Lisa vit qu'elle avait fait mouche quand les paupières de l'infirmière tressaillirent et que ses narines se pincèrent. Agathe portait une croix en or autour du cou. Elle la toucha furtivement et regarda la jeune femme avec de la frayeur au fond des prunelles.

– Je ne sais pas où habite Michel Vignon. Mais j'ai déjà emmené son fils au Centre, là où il est soigné, un soir où son père avait dû rester ici sur un accouchement difficile. Je ne me souviens plus de l'adresse,

mais je vais vous faire un plan. Vous avez un morceau de papier ?

Lisa se rua sur son sac et en sortit son carnet d'enquête qu'elle tendit d'une main tremblante à Agathe. Puis, le cœur battant, elle l'observa, par-dessus son épaule, tracer la carte qui allait lui permettre de remonter le cours de sa vie jusqu'à la source.

7 septembre, J-1

Magne reprit conscience dans un hurlement de sirènes. Accroupi près de lui, l'homme qui l'avait éloigné de l'incendie l'observait à travers la visière opaque de son casque chromé, sur lequel le policier pouvait voir danser les langues de flammes qui dévoraient le chalet du sol au plafond.

La sirène finit par s'éteindre en laissant derrière elle un silence assourdissant. Les cris des hommes qui se hâtaient pour dérouler les tuyaux du camion percèrent alors la coque de brume dans laquelle son cerveau était englué.

Le pompier passa un appel à son responsable et bientôt un autre homme accourut vers eux, une sacoche de cuir lui battant la cuisse.

Magne se prêta de bonne grâce au bilan du médecin et répondit lentement à ses questions sous l'œil attentif de l'homme du feu.

Non, il ne savait pas ce qui s'était passé. Non, il ne connaissait pas l'identité des trois cadavres que l'on avait retrouvés de l'autre côté du foyer de l'incendie, apparemment déchiquetés par l'explosion d'un bâton de dynamite.

Dans la tête de l'officier français, les choses se bousculaient sous l'emprise du stress et de l'urgence.

Si la dynamite avait fait assez de dégâts sur le corps de celui qui s'appelait Karl – puisque le bâton était tombé sur le sol juste à côté de lui avant qu'il ait le temps de le lancer – les flics helvètes ne retrouveraient jamais dans les miettes de son crâne pulvérisé la trace de la balle qui l'avait tué. Le Glock serait ramassé au milieu des décombres du chalet, mais on ne pourrait jamais dénicher aucun résidu de son ADN sur sa crosse calcinée. Le numéro ayant été effacé de longues années auparavant, on penserait que l'arme avait été dissimulée dans les affaires du juge et simplement révélée par l'incendie.

Ou bien l'on penserait ce que l'on voudrait. Il n'en avait rien à faire. Il n'y aurait jamais aucune preuve qu'il avait descendu ce tueur pour sauver sa vie. Ce qui importait, c'était qu'il rentre le plus vite possible à Paris. Pour mettre Lisa à l'abri de l'épée de Damoclès qui pendait au-dessus de sa tête.

Daniel Magne eut un brusque mouvement d'inquiétude qui lui

crispa le dos. *Le message ! Son téléphone ! Il avait posé son téléphone sur la table du salon...*

Le médecin s'agenouilla et le soutint en lui glissant une main derrière le cou, croyant qu'il allait tourner de l'œil.

– On va s'occuper de vous. Ça va aller. Une ambulance est en route. On va vous emmener à l'hôpital. Ça ne sera pas long.

Magne se redressa sur les coudes, les yeux hagards dirigés vers le chalet que les pompiers arrosaient sans relâche. Leur intervention rapide allait peut-être empêcher qu'il n'en reste plus qu'une coque inerte fondue en un magma informe par la chaleur infernale du sinistre. Il soupira profondément.

– Impossible. Il faut que je rentre à Paris ce soir.

Le médecin secoua la tête avec véhémence.

– Non, je ne vous le conseille pas. Il faut que vous passiez quelques examens pour être sûr que vous n'avez rien de cassé. Après un choc comme ça, vous avez besoin de laisser tomber la pression. Vous préviendrez qui vous voudrez une fois qu'on sera là-bas.

Magne s'agenouilla avec difficulté. La tête lui tournait méchamment, projetant sur l'écran de sa cervelle des éclairs de lumière et de fumée. Il cligna des yeux et se secoua pour essayer de se remettre les idées à l'endroit.

– Je n'irai nulle part, à moins que vous ne me passiez les menottes, toubib. Vous avez compris ? Je rentre me faire soigner en France. Chez moi.

Le médecin et le pompier échangèrent un regard lourd de sous-entendus. L'homme qu'ils venaient de secourir avait échappé de peu à un attentat. La police allait vouloir l'interroger, mais eux-mêmes n'étaient pas assermentés pour le retenir contre son gré.

Le médecin urgentiste trouva alors la parade pour couper la poire en deux. Le pompier aurait le temps, de son côté, de prévenir les autorités qui cueilleraient sur un plateau ce Français irascible avant qu'il ne puisse franchir la frontière.

– OK. Mais je vous rappelle que vous n'avez plus de voiture. Le plus simple, c'est que nous allions vous déposer à la gare de Bâle. Ah, dernier détail : Je vais avoir besoin de vos papiers d'identité, pour mon rapport...

Magne grogna de dépit et prit son portefeuille dans la poche intérieure de sa veste déchirée aux manches.

Le Glock, la Mégane... Il allait se faire démonter la tête par Picaud.

Bâle... Après tout, il n'avait pas le choix. Une fois dans le train, il serait à Paris en trois heures à peine.

Tandis que le médecin prenait ses coordonnées, Magne aperçut le pompier lever le nez vers l'un de ses collègues qui lui faisait de grands signes, près du camion d'où émergeait la lance qui arrosait le sinistre

gorgé de l'essence de la voiture. Le type tenait un téléphone à la main.

L'homme se releva et le rejoignit en quelques enjambées rapides malgré l'épaisseur de sa tenue ignifugée.

Quand leurs deux regards invisibles sous les visières convergèrent vers lui en un ensemble parfait, après un moment d'immobilité, Daniel Magne pensa soudain qu'il n'allait peut-être pas rentrer à Paris aussi vite qu'il le pensait.

Lorsque, quelques minutes plus tard, trois voitures de la police fédérale helvète s'arrêtèrent en dérapage à une vingtaine de mètres du camion, et que deux hommes en costume sombre en descendirent, l'oreillette à l'oreille, encadrés par six policiers aussi baraqués que des armoires normandes, le commandant français se dit que ça se mettait à sentir franchement le roussi.

Au moment où l'un des flics se pencha sur lui et lui saisit fermement les poignets pour lui passer une solide paire de menottes qu'il verrouilla jusqu'à lui comprimer la chair jusqu'à l'os, il eut la certitude que cette fois, il était vraiment dans la merde jusqu'au cou.

4 septembre, J-4

Le portail du Centre dressait ses grilles noires le long de l'allée qui menait à la forêt, après une centaine de mètres de fondrières creusées par les camions de débardage. Comme les cinq jours précédents, Lisa stoppa la Jaguar sur le terre-plein aménagé en parking, entre la nationale et la cour réservée aux patients en semi-liberté. Quelques-uns d'entre eux, plus autonomes que les autres, se promenaient dans le parc, les yeux tournés vers un monde qu'eux seuls pouvaient percevoir, surveillés de loin par des blouses blanches plantées près des issues, une cigarette au bec ou un mobile à l'oreille. Certains autres, aidés d'infirmiers ou de religieuses en voilette, se déplaçaient avec difficulté, l'écume aux lèvres et les jambes en coton.

Dans les branches des vieux chênes et des châtaigniers qui surplombaient la cour, des corbeaux déchiraient le silence en poussant vers le ciel sombre leurs cris lancinants, stridents comme des crisements de craie sur un tableau noir.

Lisa réprima un frisson en pensant que Jean passait des journées entières dans cet endroit, loin des montagnes où il paraissait être dans son élément. Le choc de la transition devait être brutal pour lui, entre la nature sauvage et ce qui ressemblait très fort à un asile d'aliénés.

Malgré ce que lui en avait dit Michel Vignon, le lieu dégageait une ambiance beaucoup plus sinistre qu'il avait bien voulu l'admettre. Peut-être le père de l'éternel enfant arrivait-il parfois à saturation avec les crises de son fils, peut-être avait-il parfois juste besoin de sortir un peu, de la compagnie d'une femme...

Pour la énième fois, Lisa essaya de se mettre à sa place un instant. Trente ans de vie commune, aussi serrés que les doigts de la main, et aussi distants qu'un cheval et un lion puissent l'être, sans la possibilité de pouvoir communiquer vraiment, la frustration en permanence à fleur de colère.

Elle se força à tempérer sa première réaction épidermique. La vie qu'ils avaient vécue tous les deux avait dû être tout sauf facile, elle en était bien consciente. Elle allait devoir marcher sur des œufs, faire preuve de délicatesse, alors que son être tout entier vibrerait de l'impatience la plus fébrile.

Agathe lui avait donné quelques coups de pinceau sur la toile

mentale à peu près immaculée où elle avait tenté de broser le portrait de Gina. Michel Vignon, celui qui l'avait accouchée, l'ami et confident de son père, ne pouvait qu'en savoir suffisamment pour qu'elle puisse lui ajouter de la couleur, de la matière.

De la vie.

Comme chaque soir depuis sa première planque, le 29 août, Lisa n'avait pas voulu se montrer à l'accueil du Centre. Elle n'était pas mandatée pour cette enquête, n'avait aucun droit de s'immiscer dans la vie de Vignon contre sa volonté. Pas en public, en tout cas. Elle avait juste passé un coup de fil pour être certaine que Vignon n'était pas passé, puis elle avait rabattu le dossier de son siège et avait attendu, le regard rivé sur le chemin d'accès à la grille. L'infirmière de l'accueil lui avait affirmé que Jean restait rarement plus d'une nuit de suite dans l'institution. Son père avait l'habitude de venir le chercher vers 20 heures, après la fin de son service à l'hôpital. Le plus souvent, il rentrait directement chez lui. Parfois, il emmenait son fils au restaurant ou au cinéma. Des loisirs simples qui ne le perturbaient pas. Qui ne le l'inquiétaient pas.

Pourtant, Vignon était invisible depuis bientôt presque une semaine. Cinq fois vingt-quatre heures sans prendre de nouvelles de son fils. Cinq jours d'abandon total. Cinq longues journées d'attente, et cinq nuits solitaires que Lisa avait passées à l'hôtel, à quelques minutes à peine du Centre. Elle n'avait pas voulu revoir Daniel avant d'en avoir terminé avec cette histoire. Lorsqu'elle lui annoncerait qu'il allait enfin être père, elle voulait que les nuages noirs qui s'étaient accumulés au-dessus de sa tête aient complètement disparu. Alors, seulement, elle pourrait regarder l'avenir en face.

Lisa lorgna la montre à aiguilles un peu surannée qui ornait le tableau de bord de la voiture. 18 h 45. Elle avait encore au moins une heure à attendre sans pouvoir faire quoi que ce soit. Une heure à se ronger les ongles et les sangs. Viendrait-il ce soir ? Allait-elle perdre tout ce temps pour rien ?

Lisa prit son portable et consulta brièvement sa messagerie. Son répondeur était vide. Pas de SMS non plus. Daniel ne donnait plus signe de vie depuis au moins deux jours. Que se passait-il à Paris pour qu'il cesse ainsi de se manifester ?

Elle sentit un soupçon acéré comme un scalpel lui effleurer le cerveau. Et si... *et s'il y avait une autre femme ?*

L'absence de l'être aimé amène parfois les hommes à commettre les pires âneries, poussés par leurs hormones. Serait-elle l'une des prochaines victimes de cette fatalité-là ?

La jeune femme enroula doucement son bras autour de son ventre, comme pour le protéger, pour empêcher l'embryon né de leur union d'entendre le souffle rance de ses propres pensées.

La certitude d'Agathe s'était imposée à elle comme une évidence. Oui, elle était enceinte de l'homme qu'elle aimait. Elle le sentait au plus profond d'elle-même, de façon aussi inexplicable et absolue que si elle avait dû prouver sa croyance en un Dieu immortel et invisible à une horde d'incroyants. Elle pouvait voir son petit corps microscopique enroulé dans son ventre comme un mince ruban d'ADN à peine né de ses cellules, comme l'étincelle qu'elle projetterait plus loin qu'elle, qui ferait d'elle une mère à son tour, venue au monde pour un but qui la dépassait.

La lumière baissait, au-dehors. Les lampadaires du parking s'allumèrent bientôt et commencèrent à dispenser une lueur jaunâtre sur les carrosseries des quelques voitures du personnel garées devant l'établissement.

Un véhicule approcha soudain de la grille au ralenti. Vitres teintées, peinture noire métallisée... Comme les quatre précédentes. Lisa se redressa, le cœur battant. Le conducteur, un grand Noir aussi maigre qu'un os de seiche, descendit de la berline et sonna à l'interphone.

Lisa se renfonça dans son siège et soupira dans le silence de l'habitacle. Ce centre médicalisé, situé en banlieue ouest de la capitale, avait une clientèle friquée et discrète, soucieuse de ne pas être reconnue, comme si les enfants qu'elle y laissait à sa garde devaient devenir transparents, comme s'ils étaient une tare qu'il valait mieux enfouir sous une grosse quantité d'argent qui ferait oublier aux parents leur abandon. Pire, qui le justifierait.

La jeune femme bâilla et se frotta les yeux. Elle n'avait presque pas dormi de la nuit, rongée par l'angoisse de rater le médecin une fois encore, mais ce n'était pas le moment de flancher. Elle n'aurait peut-être pas une autre occasion de poser ses questions à Vignon avant un long moment. Si elle le manquait, elle ne saurait pas où le retrouver, c'était aussi simple que ça. À part faire le pied de grue devant sa maison, en Suisse, où il risquait fort de ne pas retourner avant longtemps.

Le silence et la solitude retombèrent sur la Jaguar, bercée par les voitures qui filaient sur la nationale en direction de la banlieue plus lointaine, vers les maisons pleines d'enfants et de couples qui allaient passer la soirée ensemble à faire les devoirs pour l'école, lire, jouer d'un instrument de musique ou simplement regarder la télévision. Des familles où il faisait bon vivre, où la mort ne rôdait pas derrière chaque porte, derrière chaque regard, derrière chaque passé. Des familles *normales*...

Les lampadaires prirent une couleur ambrée, une couleur de miel, de pain d'épice et de soleil. Le parking presque désert se mua en une plage de sable blanc où la mer venait y écraser son ressac, tandis que des perroquets multicolores croassaient dans les palmes qui berçaient

leur ombre au-dessus d'une chaise longue adossée à un mur de bois clair. Au pied de Lisa, assis dans le sable aussi fin que de la poudre d'or, un enfant aux cheveux noirs la regardait de ses yeux clairs. Un enfant au visage déformé par la maladie, aux yeux bridés par un chromosome qui n'avait pas voulu le laisser vivre en paix. Le petit garçon ouvrit soudain la bouche sur des dents inégales retenues par un appareil d'acier. Quel âge avait-il ? Lisa n'aurait pu le dire. Ses iris renvoyaient quelque chose qu'elle n'avait jamais lu dans aucun regard d'enfant.

Lorsqu'il parla, sa voix resta inaudible pour elle comme s'il s'exprimait derrière une vitre. Il leva la main, tentant désespérément d'attirer son attention. Au moment où il se dressa sur ses jambes épaisses, paniqué, du sable lui dégouttant des poings crispés, la jeune femme réalisa que ses yeux étaient prisonniers de quelque chose qui arrivait derrière elle, quelque chose qu'elle était incapable de voir ou d'entendre. *Quelque chose qui le terrorisait !*

Lisa cria et ouvrit les paupières d'un coup. Le chiffre de la pendule du tableau de bord lui sauta au visage.

21h 30 !

De rage, elle frappa le volant de toutes ses forces. *Elle s'était endormie !* Quelle imbécile !

Elle releva le siège et sortit de la voiture, les tempes en ébullition. Jean était parti. Devant ses yeux clos, parce qu'elle n'avait pas été capable de rester éveillée encore deux putains d'heures !

Elle venait de se mettre à courir vers la grille lorsqu'une voiture arriva au bout de l'allée et s'engagea dans le chemin menant à l'Institut. Lisa eut un pressentiment, aussi viscéral que celui qui avait pris naissance au creux de son cœur de maman.

Vignon.

La voiture avait une vieille couleur vert pâle qui devait dater des années 1970. Une Mercedes. De gros phares de modèle de collection, tout à fait dans le style du médecin collectionneur de vieux trucs.

Lisa n'eut que le temps de s'agenouiller derrière le capot d'un autre véhicule avant que le pinceau des phares ne la révèle sur le parking.

Lorsque la grosse allemande passa à moins de trois mètres d'elle avant d'aller virer près de l'entrée du Centre, la jeune femme reconnut le profil de l'obstétricien.

Elle recula sur la pointe des pieds, remonta dans la Jaguar et attendit que le médecin ait disparu dans le bâtiment pour faire demi-tour et garer la voiture le capot vers la nationale, moteur arrêté, dix mètres derrière lui.

Lorsque Vignon sortit du Centre, le bras passé autour de celui de Jean, dont la tête dodelinait de fatigue, Lisa baissa le cou pour

disparaître à sa vue.

Elle lui laissa cinquante mètres d'avance avant de s'engager derrière lui, tous feux éteints. Quelques instants plus tard, elle alluma les codes pour se fondre dans la circulation.

Dans le rétroviseur de la Jaguar, le visage de la jeune femme était strié par les feux de croisement des autres véhicules qui venaient en sens inverse. Ses yeux ne cillaient pas. Ils ne quittaient pas l'ombre du conducteur de la Mercedes d'un seul millimètre.

Où il irait, elle irait.

Rien, *rien* ne l'empêcherait de savoir.

8 septembre, jour J

– Il nous faut des réponses, monsieur Magne. Vous êtes dans de sales draps, je vous l'ai dit...

Le policier considéra le regard intelligent du jeune flic suisse qui était assis devant lui, de l'autre côté de la table d'interrogatoire. L'officier faisait semblant de ne pas comprendre ce que le Français lui avait expliqué, tant bien que mal, l'esprit encore malmené par une solide migraine occasionnée par les deux explosions successives.

Magne se pressa les doigts contre les yeux. Le policier helvète le faisait répéter depuis des heures, juste pour lui faire ressasser cent fois la même histoire afin de vérifier s'il lui ressortirait cent fois la même version. Méthode classique, que le capitaine avait pratiqué à de nombreuses reprises, alors que c'était lui qui tenait le crachoir. Le jeunot avait encore du lait dans le nez qu'il coinçait des malfrats parisiens à leurs propres mensonges à ce petit jeu-là.

– Qu'êtes-vous venu faire en Suisse, monsieur Magne ? Qui plus est dans le chalet d'un ressortissant français décédé depuis plus de vingt ans, et au volant d'une voiture appartenant à la police française ? Pourquoi ces hommes en avaient-ils après vous, et pour quelle raison se sont-ils retrouvés devant chez vous avec un sac de sport bourré de dynamite dans leur propre véhicule ?

Magne soupira et allongea ses jambes devant lui. Le jeu commençait à être lassant. La lumière crue des néons lui vrillait la rétine, il avait soif et sommeil, mal au crâne et aux bras, mais il devait tenir. Il ne devait pas parler du message qu'il avait reçu. *À personne. Sous aucun prétexte.*

– Je vous l'ai déjà dit. Je suis officier de police. Je ne sais pas qui sont ces hommes, ni pourquoi ils en voulaient à cette baraque. Je suis venu en Suisse en dehors de mon service, pour des raisons uniquement personnelles. Je voulais me mettre au vert durant quelques jours dans le chalet du père de ma compagne, loin de la pression de la vie parisienne, c'est tout. Je ne suis pas le premier Français à aimer l'Appenzell et les coucous, que je sache ! Vous ne comprenez donc pas que vos malfrats se sont trompés de cible ?

Le flic se pencha soudain vers Magne, ses yeux rivés dans les siens jusqu'au slip. Sa voix faiblissait jusqu'à un mince filet qui ne franchit pas

les limites de la table en formica.

– Ces malfrats étaient des juges, monsieur Magne. Des juges d'instruction. C'est ça, que je ne comprends pas.

Magne ne put empêcher ses sourcils de s'arrondir de surprise.

– *Des juges ?*

Le flic suisse se pencha encore un peu plus. Leurs visages n'étaient plus distants que de quelques centimètres. Magne pouvait sentir le parfum discret de l'après-rasage de l'homme qui le dévisageait de plus près qu'il n'avait jamais permis à quiconque de le faire.

Instinctivement, il sut que ce type était droit dans ses bottes, qu'il ne faisait pas partie de la terrible machination qui s'ourdissait dans l'ombre.

– Oui, des juges d'instruction, des magistrats en exercice au tribunal pénal fédéral de Bellinzona, là où sont traitées les plus grandes affaires criminelles dans ce pays, monsieur Magne. Trois putains de juges qui se sont retrouvés à faire les guérilleros dans la pampa helvétique, alors que jusque-là, à *ma connaissance*, ils n'avaient été impliqués que par la résolution des dossiers qui leur avaient été confiés. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Magne baissa la voix au même niveau que celle de son interlocuteur. Il lui renvoya son regard, ses doigts crispés sur le rebord de la table qui lui rentrait dans les paumes.

– Je pense que ça sent drôlement mauvais pour l'ordre dans votre pays, monsieur l'officier. Je pense que vous allez avoir un sacré boulot pour tirer ça au clair, mais je pense aussi que vous ne regardez pas dans la bonne direction. *Il faut envisager le pire...*

Le flic suisse se tut et sembla peser les paroles de son homologue français. À ce moment, son téléphone sonna. Il décrocha sans quitter son prisonnier des yeux.

– Alvarez, j'écoute.

Une voix résonna sourdement dans le combiné. Le ton paraissait autoritaire, cassant. Des mots secs et brefs. Un ordre.

Alvarez reposa l'appareil sur son socle et soupira à son tour en se renversant dans son fauteuil, puis il glissa des doigts nerveux dans ses cheveux épais. Magne eut soudain l'impression qu'il était en train de regarder son propre reflet. Le flic helvète était une réplique parfaite de ses propres tics.

– Vous êtes libre, monsieur le flic français. Votre supérieur, le commandant Picaud, vient de passer un appel prioritaire à ma hiérarchie. Il a confirmé vos dires.

Magne sentit une profonde goulée d'oxygène lui entrer dans les poumons. Il se leva sans attendre et enfila sa veste.

– Mes papiers ?

Alvarez se leva aussi, l'air abattu.

– Je vais vous les chercher. Suivez-moi, on m’a demandé de vous raccompagner à la gare. *Dans les plus brefs délais.*

Magne tira la porte de la salle derrière lui, un milliard de points d’interrogation dans la tête. Picaud avait corroboré son histoire qui ne tenait que sur trois pattes ? Lisa n’était même pas au courant qu’il était parti en Suisse !

Comment aurait-il su ?

Son téléphone... Il avait été pisté par son téléphone, ou bien par le GPS de la Mégane.

Et si Picaud le couvrait, c’était qu’il y avait une bonne raison à cela. *Une raison impérieuse.*

Alvarez fit monter Magne à côté de lui, signe qu’il avait rendu les armes. Il roula en silence jusqu’à la gare, où il se rangea dans un emplacement réservé aux taxis sous l’œil hostile d’un voiturier désœuvré.

Au moment où l’officier français allait sortir de l’habitacle, il lui posa une main sur l’avant-bras, le retenant un instant à l’intérieur.

– Commandant...

Magne le sonda du coin de l’œil. Il n’y avait aucune agressivité dans celui du flic helvète.

– ... je vous crois quand vous me dites que vous ne savez pas qui étaient ces hommes.

Magne lui sourit. Décidément, ce type lui plaisait. Il y avait en lui ce petit quelque chose qui fait que deux hommes ressentent d’emblée l’un pour l’autre un fort élan de sympathie, n’importent les circonstances de leur rencontre.

– Mais je crois que vous me mentez lorsque vous m’affirmez que vous ne savez pas pourquoi ils en avaient après vous.

Les deux policiers se jaugèrent du regard, esprit contre esprit. Magne allait parler lorsqu’une petite voix, tout au fond de sa tête, lui intima de garder le silence. *Coûte que coûte.* Une petite voix qui ne souffrait aucune contradiction.

– Écoutez... quand tout cela sera terminé, je reviendrai ici pour vous voir. Je vous le promets. Je vous dirai tout ce que je sais, parce que je pense que nous sommes dans le même camp. Mais pour l’instant, il est beaucoup trop tôt. D’autres vies sont en jeu. Je n’en ai pas le droit.

Alvarez plissa les lèvres sur une moue amère. Ça non plus, il ne le croyait visiblement pas. Il regarda dehors vers le flux des passagers anonymes qui se hâtaient vers leur destination, vers leurs destins. Autant de fils rouges qu’il ne démêlerait jamais, même avec toute l’énergie du monde. Magne allait bientôt les rejoindre et garder son secret avec lui, comme tous ces inconnus auxquels il resterait toujours

étranger.

– Vous allez rater votre train, commandant.

Magne attendit un dernier regard qui ne vint pas. Il sortit alors de la voiture de police et se dirigea à grands pas vers l'entrée de la gare.

Il prit son billet pour le premier TGV à destination de Paris et acheta un journal qu'il roula en cylindre dans la poche de sa veste avant de courir vers la voie où le contrôleur sifflait déjà le départ. Il grimpa dans le wagon au dernier moment et s'affala sur son siège à la seconde où le convoi s'ébranlait.

Quelques instants plus tard, alors que le train sortait au ralenti des voies de triage, le policier avait cessé de respirer.

La Une du journal, déroulée devant ses yeux horrifiés, venait de lui dévoiler la raison de l'appel précipité du commandant Picaud, et expliquait pourquoi les autorités helvètes avaient décidé de le laisser rentrer en France.

Les lettres faisaient toute la largeur de la Une sur deux lignes noires et grasses.

« LE SUICIDE DU MINISTRE DE LA JUSTICE MET LA
FRANCE EN ÉTAT DE CHOC ! »

Une photo, sous le titre, couvrait toute la page. Le cliché avait été pris place Vendôme, devant un bâtiment complètement encerclé par plusieurs compagnies de CRS. Casqués, bottés, le bouclier levé, la matraque prête à s'abattre sur le premier imprudent qui tenterait de franchir les barrières de sécurité mises en place pour garder la presse à l'écart de l'effervescence de membres de l'équipe scientifique, les gardiens de la République avaient le regard farouche des chiens de guerre. De ceux qui sont le dernier rempart contre l'Ennemi.

Car il s'agissait bien de cela. Magne n'en doutait plus, à présent.

La mort du ministre avait coïncidé avec l'attentat dont il avait été victime.

La guerre était déclarée.

4 septembre, J-4

La voiture de Vignon filait dans la nuit vers la capitale, la Jaguar calée dans son sillage comme un squal. Sa plaque était immatriculée dans les Hauts-de-Seine. Lisa l'avait déjà mémorisée, rentrée au plus profond de sa mémoire en se répétant les chiffres et les lettres à l'infini comme un mantra hypnotique.

Il ne lui échapperait pas.

Lorsque la circulation se densifia en approchant du périphérique, elle raccourcit la distance qui les séparait jusqu'à se retrouver à quelques mètres du pare-chocs de l'allemande, mais la Mercedes bifurqua peu de temps après en direction de la banlieue. Elle dut de nouveau lui laisser un peu de large pour qu'il ne la détecte pas derrière lui.

Plus elle y pensait, plus Lisa était certaine que le médecin jouait d'une part d'ombre autour de lui comme d'un écran de fumée. Lorsqu'elle avait discuté avec lui, en Suisse, Vignon lui avait expliqué qu'il était en retraite depuis plusieurs années, mais lorsqu'elle l'avait interrogée au téléphone, l'infirmière du Centre lui avait affirmé qu'il passait récupérer son fils *après ses consultations*.

De quelles consultations s'agissait-il, dans ce cas ? Vignon faisait-il de la médecine au black ? Continuait-il une partie de son activité en sous-marin en tant que chercheur, donnait-il des cours d'obstétrique aux femmes enceintes, aux couples stressés par l'arrivée d'un enfant ?

Lisa chassa l'idée d'une grimace. Non, le père de Jean avait juste besoin de vivre quelques heures loin de son rejeton, de souffler, de penser uniquement à lui. Il avait raconté une fable aux responsables de l'institut pour avoir les mains libres, voilà tout. Quand il s'était pointé, le bec enfariné avec de l'argent plein les poches, ils n'avaient pas été trop regardants. Lorsque les crises du jeune homme devenaient trop aiguës, comme celle à laquelle elle avait assisté en Suisse, Vignon laissait Jean au Centre jusqu'en début de soirée, et parfois même toute la nuit. Ce type d'établissement servait à ça. À se donner bonne conscience à bon compte et éviter de devenir dingue.

Tandis que le médecin virait dans une rue bordée de maisons cossues et espacées les unes des autres, Lisa ralentit pour ne pas se faire repérer. Vignon tourna et engagea le capot de sa voiture devant

un portail qu'il avait déverrouillé à distance avec une télécommande. La grille, immense, mit un long moment à s'ouvrir avant que la grosse berline ne puisse passer entre les vantaux. Lorsqu'elle se referma sur la nuit qui envahissait le jardin, Lisa avait juste eu le temps de garer la Jaguar dans la rue adjacente et de se rapprocher en courant de l'entrée de la propriété.

Elle se jeta dans l'interstice et se colla contre le mur qui masquait le jardin à la vue des passants. Dans son dos, la clenche électrique se referma avec un claquement sec.

La jeune femme prit une profonde inspiration et suivit l'allée au petit trot dans la pelouse en évitant les graviers. Vu les serrures qu'elle avait aperçues dans sa maison de campagne, Vignon devait avoir installé un puissant système de protection de sa villa. Il semblait plutôt du genre parano.

Une fois qu'il aurait refermé à clé la porte du garage, elle serait prisonnière du jardin comme dans une cellule en plein air. La hauteur des grilles lui interdisait toute sortie par l'escalade et la maison serait barricadée comme un coffre-fort. Il *fallait* qu'elle trouve le moyen d'entrer derrière lui.

Devant elle, les feux de la voiture s'éteignirent. Une portière s'ouvrit, projetant une lumière pâle sur le crâne dégarni du médecin. Près de lui, la silhouette massive de son fils était prostrée, le cou rentré dans les épaules.

Lisa entendit la voix conciliante de Vignon. Malgré elle, elle ne put empêcher son cœur de se serrer.

– Allez viens, Jean. Je suis allé chercher un DVD de Walt Disney. *La Petite Sirène*, celui que tu préfères, tu te souviens ? Et j'ai rapporté des pizzas, aussi. Avec du jambon et du fromage.

La jeune femme vit la tête de Jean se tourner vers l'obscurité du garage.

– J'ai pas faim.

Le médecin se pencha et passa la tête par la portière conducteur. Lisa se décida à ce moment-là. L'occasion était trop belle. Elle n'aurait pas d'autre chance. Elle se courba en deux et pénétra à pas de loup dans l'immense garage plongé dans le noir. Ses pieds chaussés de baskets glissèrent sur la dalle de béton sans faire le moindre bruit. Assourdie par l'habitable de la Mercedes, la voix de Vignon lui parvenait à présent par ondes incompréhensibles. Elles glissaient sur elle comme de l'eau sur les plumes d'un canard, refusant de pénétrer les pavillons de ses oreilles.

La jeune femme hésita. Si elle lui tombait dessus maintenant, Jean risquait de déclencher une autre crise d'hystérie, terrorisé par sa brusque apparition.

Elle réagit à l'instinct et s'allongea sur le sol avant de ramper en

silence sous la protection de la voiture. Par chance, le châssis était assez haut sur pattes pour lui permettre de faufler sa mince corpulence sous le bas de caisse.

Elle replia d'un coup ses jambes contre son ventre lorsque Vignon sortit de la Mercedes et qu'elle entendit le bruit caractéristique d'un interrupteur. La lumière clignota un instant puis éclata dans la pièce, inondant les lieux d'un éclat froid de néon blanc. Lisa plissa les paupières pour accommoder sa vue et jeta un œil autour d'elle. Le garage était un vrai foutoir où s'entassaient pêle-mêle des paires de skis, des bidons de peintures, de vieux vêtements pleins de poussière et des outils rouillés envahis par les toiles d'araignées. Visiblement, Vignon avait depuis longtemps renoncé au bricolage dans sa maison.

Tandis que Jean se traînait au bras de son père et montait deux marches pour sortir par une porte donnant sur ce qui ressemblait à un cellier, la jeune femme se fit toute petite dans l'ombre noire projetée par la grosse allemande sur le sol. À présent qu'il en était plus éloigné, un seul mouvement de sa part pouvait attirer le regard du médecin sur elle.

Elle se figea, les yeux mi-clos pour éviter qu'un éclat brillant de ses prunelles ne l'alerte lorsqu'il se retournerait pour éteindre. Précaution superflue, car le vieil homme bascula l'interrupteur et referma la porte sans un regard derrière lui.

Lisa attendit quelques instants, puis elle roula hors de sa cachette et se redressa en se s'époussetant.

Voilà. Elle était dans la place.

Et maintenant ?

Maintenant, il fallait qu'elle attende que Jean aille se coucher. Elle ne pourrait pas faire parler Vignon si son fils était dans les parages, avec la menace permanente qu'il pète les plombs en plein vol.

Elle entrouvrit la porte du cellier juste pour vérifier qu'elle n'y était pas enfermée, puis elle s'assit sur une marche, la tête calée entre les mains.

Une pizza... un dessin animé... une douche aussi, peut-être. Au bas mot, elle en avait au moins pour deux heures à poireauter dans ce garage jusqu'à ce Jean dorme à poings fermés. *Deux heures !*

Lisa redressa le cou et grimaça. Quelques-uns de ses cheveux s'étaient coincés dans les griffes du chaton de la bague que Magne lui avait offerte pour son dernier anniversaire. Énervée, elle tira d'un coup sec sur le bijou pour se libérer, puis elle se débarrassa machinalement des morceaux de cheveux cassés à la racine en secouant les doigts.

Ils tombèrent dans la poussière, entre ses pieds écartés, avec leurs racines gorgées de sébum et la carte détaillée de son ADN.

Lorsqu'elle se pencha à l'intérieur de la Mercedes pour en inspecter

les portières et le vide-poches, les autres fragments encore fixés à sa chevelure tombèrent sur le siège passager en une petite pluie invisible à l'œil nu.

8 septembre, jour J

L'amphithéâtre réquisitionné pour l'occasion était plein à craquer. Magne était en retard, chiffonné par la moitié de la nuit passée au poste helvète et par le trajet durant lequel il n'avait pas pu dormir. Attendant que le brouhaha s'amenuise un peu, l'attaché à la communication du président n'avait pas encore commencé à parler, coincé derrière l'estrade par un service de sécurité armé jusqu'aux dents, une oreillette vrillée dans chaque tympan. Chaque issue était surveillée comme une casserole de lait sur le feu. Personne ne franchirait les portes de l'enceinte sans montrer patte blanche à l'entrée.

Dans la salle, il devait y avoir ce que la police criminelle parisienne comptait de plus éminent, de plus efficace dans ses rangs. Les téléphones avaient chauffé à blanc toute la soirée, jusque tard dans la nuit. Des gradés avaient été jetés au bas de leurs lits par des épouses inquiètes. Des capitaines et des lieutenants avaient été consignés à leurs postes jusqu'à l'aube. Ils étaient encore là, au milieu de leurs confrères, l'œil hagard de n'avoir pas pu le fermer depuis la veille. Réveillées de leur torpeur sécuritaire, les forces de l'ordre réalisaient que la République risquait de trembler sur ses bases au cœur même de la capitale.

Un ministre qui se donnait la mort au sein de son propre bureau, cela ne s'était jamais vu.

D'autant plus que l'arme avait une histoire, et pas n'importe laquelle. Elle avait été au centre de l'une des plus grandes chasses à l'homme menées par la Criminelle dans les années quatre-vingt-dix.

L'heure était grave. Terriblement grave. Les lacunes de l'enquête allaient être jetées en pâture à la presse, aux infos télé, à tous les requins qui allaient s'en donner à cœur joie pour démonter la faiblesse des moyens mis en œuvre pour retrouver le coupable de l'assassinat du juge Heslin. Ce coupable qui était en fait caché au centre de gravité de l'appareil judiciaire censé le traquer.

Les visages étaient blêmes, les traits tirés par la fatigue. Les jours à venir allaient être difficiles. Une cohésion des forces de police autour de ce séisme était la première chose à mettre en place avant d'affronter les différentes conférences de presse comme autant de

rendez-vous avec la guillotine. Avant d'affronter l'échec cuisant pointé du doigt par le bourreau qui allait exiger des têtes dans la sciure.

Tandis qu'il grimpait le long des rangées de bancs pour se diriger vers les hauteurs de l'amphithéâtre, le commandant reconnut quelques têtes et les salua discrètement. La majorité d'entre elles ne répondirent pas et baissèrent le nez sur son passage.

Seule Lisa soutint son regard un instant, le visage figé dans une expression encore plus hostile que la dernière fois qu'il l'avait vue. Magne sentit son cœur se briser en deux tandis qu'elle détournait les yeux, un pli amer aux lèvres.

Comment tout cela avait-il pu arriver en si peu de temps ? Qu'avait-il fait pour mériter autant de mépris et de colère ? Il n'avait voulu que la protéger de cette affaire, la protéger d'elle-même. C'était comme si chaque initiative qu'il avait prise depuis une dizaine de jours s'était retournée contre lui, conjuguant ses forces avec les autres dans un filet d'acier qui lui ôtait toute possibilité de se mouvoir et de se défendre. Pire, de réfléchir.

Il avisa Henri Walczak qui lui faisait signe de l'autre côté de l'allée, à moitié dissimulé derrière un jeune échalas en costume trois-pièces qui sentait le fils à papa à plein nez. Les yeux débordants d'arrogance, la main appuyée avec une nonchalance étudiée sur le dossier de la chaise vide qu'il avait réquisitionnée entre lui et Henri comme pour marquer son territoire, le jeune homme le regarda approcher avec un demi-sourire aux lèvres. À l'âge qu'il avait, seule une réussite particulièrement brillante aux examens pouvait lui avoir donné une telle assurance et un tel mépris des sous-fifres comme le flic en habits fatigués qu'il avait en face de lui.

Un énarque. Magne l'aurait parié.

– C'est réservé, désolé.

Le ton ne souffrait pas de réplique. L'œil, hautain et cinglant, le provoquait.

Seulement, ce n'était pas le bonjour.

Magne sourit, s'avança et se baissa vers le visage de l'inconnu pour qu'il soit le seul à l'entendre.

– Ou tu dégages ta main de là, ou je te la retire moi-même à coups de pompes dans le cul. Choisis.

Le jeune homme plongeait un regard insondable dans celui de l'officier qui le dominait d'une bonne largeur d'épaules. Au bout d'une longue paire de secondes, il leva lentement son avant-bras et le replia sur ses genoux, le front buté dans une expression de rage meurtrière.

Magne rompit le contact sans plus s'occuper de lui et s'assit près de Walczak.

– Salut, Henri. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Le Polonais approcha ses lèvres de son oreille, drainant une odeur

forte de tabac froid avec lui.

– Richard Le Tellier s’est tiré une balle dans la bouche, hier soir, au ministère de la Justice.

Magne hocha la tête.

– Oui, ça, je l’ai lu dans le journal. Mais ce matin, on ne savait pas encore pourquoi.

Walczak plongeait la main dans la doublure de son imperméable à la Colombo et déplia la couverture d’un torchon à scandales parisien qu’il tendit au commandant.

– Si, on le savait, mais il a été décidé en haut lieu de le taire. Ça n’a servi à rien. La presse en a été inondée cette nuit par courriers anonymes.

Magne sentit un long point d’interrogation se mettre à pousser au-dessus de sa tête et s’éloigner en dérivant dans l’air vibrant de l’amphithéâtre. Le visage de la jeune fille avait été flouté par les concepteurs de l’article, mais le corps nu de l’adolescente et ce qu’elle faisait avec sa bouche et ses mains, ainsi que le sexe et le visage en pleine extase de Le Tellier, étaient parfaitement nets.

Magne reposa lentement l’édition spéciale de l’hebdomadaire sur ses genoux. Ce qu’il avait appris la veille avait mis le feu aux poudres. Il n’avait pas été le seul à savoir que le ministre était impliqué dans le meurtre du juge Heslin. Quelqu’un d’autre avait été mis au courant de la fuite. Quelqu’un qui avait tout intérêt à ce que les recherches de la police s’arrêtent là.

Alors un bon mobile, lié à un chantage crapuleux d’un type qui pensait avec ses testicules en louchant sur les formes nubiles d’une enfant cible, et le tour était joué. Le Tellier disparaissait de la scène avec pertes et fracas dans le déshonneur et la déchéance en se faisant sauter le caisson avec l’arme qui avait éliminé son rival vingt ans plus tôt.

L’affaire Heslin était officiellement close. Le coupable ne passerait jamais au tribunal. Le maître-chanteur ne toucherait jamais la rançon qu’il avait dû demander au ministre. On ne retrouverait jamais sa trace. Il disparaîtrait dans la nature comme un fantôme maléfique, et l’on finirait par l’oublier au profit du scandale qui allait ternir le souvenir de l’homme politique jusque dans sa tombe.

Échec et mat.

Magne dirigea son regard vers la chevelure noire de Lisa, qu’il apercevait de dos quelques sièges plus bas. Elle allait pouvoir pleurer son père, le destin lui avait offert un coupable sur un plateau.

Mais celui qui tirait les ficelles était encore dans l’ombre, quelque part au-dessus d’eux, et il devait bien se fendre la gueule.

Magne risqua un œil autour de lui, dévisagea quelques profils qui s’étaient levés en direction de l’estrade. Le conseiller du président

allait enfin prendre la parole.

Parmi tous ces hommes qui l'entouraient au quotidien, combien avaient franchi la ligne rouge ? Combien avaient fermé les yeux, une fois au moins dans leur carrière ? *Combien étaient passés de l'autre côté ?*

Le commandant consulta sa montre. À la fin de la réunion, le patron de l'Identité judiciaire, Philippe Roy, avait rendez-vous avec le commandant Picaud et lui-même.

Si ses calculs étaient exacts, il ne restait plus qu'une petite heure avant que Lisa ne soit mise en examen et écrouée sous le chef d'homicide volontaire. Les preuves ADN étaient formelles. Les morceaux de ses cheveux retrouvés dans la voiture du médecin et dans son garage démontraient sans équivoque que la jeune femme s'était rendue chez Michel Vignon le soir de sa mort. Mais ce qui avait motivé la décision du juge, c'étaient les vidéos que l'on avait visionnées lors de l'examen du disque dur auquel était relié le système de surveillance ultra-perfectionné de la maison.

Lisa était entrée par effraction dans la propriété du médecin, ce soir-là. On reconnaissait très nettement son visage grâce aux caméras infrarouges dissimulées dans les murs du garage.

On discernait parfaitement bien l'arme qu'elle portait à la ceinture, également.

Un Glock. Modèle 19.

Et ça, ce n'était pas du tout son arme de service.

22 h 30.

Lisa se leva, déterminée. Elle entrouvrit la porte du cellier. Il n'y avait plus un seul bruit dans la maison. Plus de raclements de chaises, plus de résonances de plomberie dans les tuyaux d'évacuation qui serpentaient au bas des murs du garage avant de se déverser vers le tout-à-l'égout, plus d'échos de télévision qui filtraient sous la porte du cellier. Le vide. Même les araignées paraissaient avoir cessé de respirer dans leurs toiles.

Seule une lumière, tout au bout du couloir, montrait que Vignon n'était pas encore couché. Le silence ambiant donnait à penser que le médecin avait versé un sédatif dans le verre de soda de son fils.

Pour être tranquille. Encore une fois.

Lisa referma la main sur la crosse du pistolet de son père. L'arme pesait lourd entre ses doigts nerveux. Elle n'avait pas l'habitude. Chaque fois qu'elle devait le sortir de son étui, les mêmes bourdonnements la saisissaient aux tempes, lui faisaient battre le cœur plus fort entre les côtes.

Même si elle se sentait mieux avec, elle ne s'y ferait jamais.

Elle la renfonça dans sa ceinture après en avoir ôté le cran de sûreté. C'était dangereux, certes, mais pas autant que de se jeter seule dans la gueule du loup sans avoir de bâton pour le lui coincer entre les mâchoires.

Quelle drôle de sensation, tout de même, que celle de s'introduire comme une criminelle dans la maison du premier homme qui avait posé la main sur elle alors qu'elle n'était encore qu'une toute petite étincelle de vie...

Lisa repoussa la porte qui bascula sans un grincement, puis elle s'avança à pas lents, l'oreille tendue vers le fond de la maison.

Dans sa poitrine, l'air devenait plus épais, plus étouffant. Elle avait l'impression de descendre dans des profondeurs insondables, confinée dans un bathyscaphe, au milieu d'une pression énorme qui risquait de l'écraser à la moindre erreur de manipulation. Une pression qui crépitait autour d'elle comme de petits arcs électriques de chaleur d'été dans un lointain ciel d'orage.

Un pas devant l'autre, elle finit par atteindre le seuil de la pièce

éclairée. Tout le reste de la maison était dans le noir. Elle s'adossa au chambranle de la porte au verre cathédrale qui l'empêchait de voir ce qu'il y avait de l'autre côté.

La main sur la poignée, elle se dit qu'elle aurait dû prévenir Daniel. Que c'était de la folie de pénétrer seule dans cette maison, que c'était faire preuve de négligence coupable de ne pas prendre le minimum de précaution pour assurer sa sécurité.

Mais Vignon n'était pas dangereux. Elle en était certaine. Agathe lui avait dit qu'il avait sauvé des dizaines de vies, il était un ami proche de son père... Il ne *pouvait pas* être un danger.

Lisa tourna la poignée et glissa la tête dans l'entrebâillement.

Assis dans un fauteuil de cuir, face à la cheminée qui dispensait une douce chaleur dans toute la pièce, le médecin lui tournait le dos, un verre d'alcool brun oscillant au bout de ses doigts dans la lueur des flammes.

Lisa risqua un œil dans le reste de la pièce. L'homme était seul. Elle entendit le bruit d'une page qu'on tournait. Lorsqu'elle fit un nouveau pas en avant, le parquet ancien grinça légèrement. La jeune femme leva la semelle, mais c'était trop tard.

La tête de Vignon se redressa à demi, mais il ne se retourna pas.

– Entrez, mademoiselle Heslin. Et venez vous asseoir près de moi. Le café est prêt depuis plus d'une heure, déjà... Vous m'avez fait attendre. J'ai bien cru que vous ne vous décideriez jamais.

Le souffle coupé, Lisa fit un bond en avant, la voix emplie de colère. Elle se planta devant lui, les yeux exorbités.

– Vous... vous saviez que j'étais là ? ?

Le visage souriant du médecin se leva alors vers elle et elle sut que c'était l'exacte vérité. Dans les prunelles du vieil homme dorées par le feu, un petit diabolin malicieux était en train de se payer sa fiole.

Michel Vignon eut une moue faussement horrifiée.

– Lisa... vous ne pensez tout de même pas que je suis assez sénile pour ne pas reconnaître la magnifique anglaise de mon copain Lionel au milieu de toutes ces voitures insipides, j'espère ! C'est faire peu de cas de ma passion pour les autos d'exception, vous l'admettrez...

Lisa accusa le coup. Elle avait complètement raté sa filature. En fait, elle était à présent certaine qu'il avait même ralenti pour lui permettre de le rejoindre, sur l'autoroute et au moment où la grille se refermait. La porte du garage restée ouverte, la tête gardée quelques instants dans l'habitable pour parler à Jean, tout n'avait été qu'illusion pour lui permettre d'entrer dans la maison en ayant l'impression d'y être parvenue seule. Elle avait été blousée de A à Z.

Le médecin leva alors les deux mains devant les yeux incendiaires de la jeune femme en signe d'apaisement.

– Allons, je vous taquine. Je savais que vous alliez me retrouver

rapidement. Si je suis sur liste rouge, pour éviter d'être dérangé durant des heures indues en dehors de mon service, je ne vis pas non plus comme un ours reclus dans sa grotte. Je savais que vous alliez me retrouver à travers Jean. Lionel serait fier de vous...

La colère revint submerger Lisa d'une vague puissante et noire, comme un reflux gastrique mental. Elle pointa un index vengeur sur le front du médecin.

– Je veux savoir la vérité, Vignon ! Toute la vérité !

Le vieil homme acquiesça tout en lui désignant un fauteuil face à lui.

– Installez-vous. Je vais tout vous raconter, mais ne criez pas, s'il vous plaît. Même avec le léger somnifère que je lui administré pour qu'il ne vienne pas s'immiscer dans la conversation que je comptais bien avoir avec vous, Jean a le sommeil fragile. Il ne faudrait pas qu'il se réveille. Pour notre bien à tous...

Lisa hésita, puis elle se laissa tomber dans le siège confortable.

– Voulez-vous du café ?

La jeune femme refusa d'un geste brusque du menton. Elle n'était pas venue là pour un moment de détente entre amis, mais pour obtenir enfin des réponses à ses questions. Elle sentit l'arme qui lui comprimait l'aîne et se sentit idiote de ne pas l'avoir rangée avant dans son blouson.

Mais il n'était plus temps de le faire. Le médecin risquait de piquer un fard s'il apercevait le Glock.

Michel Vignon se servit une tasse brûlante et revint s'asseoir dans le canapé. Il souffla sur le liquide, projetant vers Lisa des arômes subtils d'un arabica qui lui mit finalement l'eau à la bouche.

– J'ai connu votre père à l'occasion d'un procès, en 1975. L'une de mes patientes avait porté plainte contre moi à la suite d'une erreur fatale lors d'un accouchement qui avait coûté la vie à son bébé. J'avais fait la fête la veille, bu et fumé de l'herbe plus que de raison. Je n'étais pas dans mon état normal. Lorsque l'enfant est né, il était en manque respiratoire. J'étais seul avec une infirmière débutante. J'ai paniqué. Au lieu de placer le bébé sous assistance, je suis resté figé quelques minutes par une sorte de blocage mental. Je n'ai rien pu faire. Il est mort à peine quelques instants plus tard. Lors du procès, l'infirmière a témoigné contre moi pour sauver sa carrière. Elle avait raison. C'était de ma faute. Uniquement de ma faute. J'avais fait une erreur, je l'ai reconnue à la Cour et j'ai demandé pardon à la victime. J'ai été jugé coupable et j'ai payé sans rechigner la somme colossale que la mère en deuil m'avait demandée. Mais ça n'a jamais disparu de ma mémoire. *Je n'ai jamais été quitte.*

Vignon soupira profondément. Le malaise était encore ancré en lui comme une épine vénéneuse. Lisa le lisait sur son visage creusé par le

remords d'un acte qu'il avait commis presque quarante ans plus tôt.

– C'était Lionel qui jugeait cette affaire. Il... il a vu la détresse profonde dans laquelle j'étais plongé depuis le drame. Lorsque je suis sorti en pleurant de la salle d'audience, il m'a accompagné jusqu'à la sortie du tribunal. Je lui ai juré de racheter cette faute par une conduite exemplaire à l'avenir. Et j'ai tenu parole.

Le médecin but une gorgée de café, le regard perdu dans les flammes de la cheminée.

– Lionel ne m'a jamais laissé tomber. Il s'est inquiété pour moi quand tant d'autres m'auraient craché à la figure. Il m'a encouragé à résister, à ne pas replonger. Je n'ai jamais rebu une seule goutte d'alcool.

Lisa lui montra le verre posé sur la table basse.

– Et ça ?

Vignon sourit.

– Du tilleul froid. Pour dormir. Ça fait du bien aux vieilles bedaines. Vous verrez... dans trois ou quatre décennies.

Histoire de se donner une contenance, de montrer qu'elle ne tenait pas pour acquis tout ce qu'il lui disait, Lisa porta le verre à son nez. Du tilleul. OK.

Vignon parut ne pas remarquer son geste.

– Votre père a pris l'habitude de m'appeler, une ou deux fois par trimestre, pour avoir de mes nouvelles, savoir comment je m'en sortais dans ma nouvelle vie. Nous avons fini par sympathiser, par nous appeler par nos prénoms. Un jour, il m'a envoyé un jeune homme qui avait eu un accident de voiture à cause de l'alcool. La collision avait coûté la vie à une jeune fille. Le chauffard ne s'en remettait pas. Il était prêt à se foutre en l'air. Lorsque ce type est arrivé entre mes mains, il était vraiment au bout du rouleau. À nous deux, nous avons réussi à le remettre sur pied. Quelque temps plus tard, il a quitté son boulot de chauffeur routier et il est entré comme bénévole dans une association humanitaire. Il n'a jamais replongé non plus, du moins pas à ma connaissance.

Le verre de tilleul remplaça la tasse de café, à présent vide, dans la main du médecin.

– Lorsque je me suis marié avec Jeanne, j'ai cru que la vie m'avait enfin pardonné. Nous étions les amants les plus heureux du monde, nous nous aimions comme des enfants. Quand elle est tombée enceinte, au début de l'année 1978, j'en ai pleuré de joie, cette fois. Le bonheur était entré dans notre famille.

Vignon baissa les yeux sur ses mains qui trituraient le verre, au risque de le renverser.

– Elle est morte en mettant notre fils au monde, sa main crispée sur la mienne. Elle n'a jamais vu son visage, je ne l'ai pas permis. J'avais

déjà compris en voyant son faciès sortir d'entre les cuisses ensanglantées de Jeanne que la punition ne s'était pas éteinte, que j'allais continuer à payer mon erreur toute ma vie. Toute sa vie. J'ai donné à Jean le prénom de sa mère, en souvenir de notre amour. Elle a quitté ce monde dans les cris de notre enfant défiguré par le mongolisme. Elle *souriait*, mademoiselle Heslin. Elle *souriait*...

Le silence s'était abattu sur la pièce. Lisa n'osait plus respirer. La main posée sur son ventre, elle sentait l'angoisse monter en elle comme une fièvre maligne. Quelles sortes d'épreuves l'avenir leur réservait-il, à elle et à son bébé ? Ne fallait-il vivre la joie d'être mère que dans la terreur de la voir s'évanouir dans le malheur ?

– Cette fois encore, Lionel ne m'a pas laissé m'enfoncer. Il a été là, tout le temps, une épaule solide sur laquelle je pouvais épancher ma tristesse et mon désespoir. Et si j'ai tenu le coup, c'est grâce à lui, je vous le promets. Sans lui, je n'y serais jamais arrivé.

Lisa hocha la tête en silence. Oui, elle comprenait. Comment aurait-il pu en être autrement ? Mais elle ne perdait pas de vue la raison de sa visite. Elle allait relancer la conversation dans cette direction lorsque Vignon la précéda.

– Quelques semaines plus tard, c'est lui qui m'a appelé pour un coup de main. Pendant plusieurs mois, il avait placé une jeune immigrée clandestine sicilienne à l'abri d'hommes dangereux dans un appartement privé. Il l'avait cachée, nourrie, protégée, et ce qui devait arriver s'était produit. Cette femme, Gina, était la beauté personnifiée, elle était douce comme le soleil d'été et aussi fragile que les ailes d'un papillon. Cependant, dans ses veines coulait le sang d'une nation fière et passionnée. Ils étaient tombés fous amoureux l'un de l'autre. Ça m'a tout de suite éclaté au visage quand je les ai vus arriver ensemble. Je connaissais sa situation familiale. Je n'ai pas posé de questions. Ça ne me regardait pas et, de toute façon, c'était inutile.

Vignon leva les yeux vers ceux de Lisa où brillait une larme qui refusait de couler. Elle resta silencieuse, ses deux pupilles noires braqués sur lui. Elle avait ramené ses genoux sur l'accoudoir du fauteuil. Dans ses cheveux sombres, le feu donnait des reflets changeants presque roux.

– Avec le crime que j'avais commis deux ans plus tôt sur ce bébé mort-né, j'ai été profondément ému que Lionel me demande d'accoucher la femme qu'il aimait. Il ne m'a pas expliqué les détails de ce qu'elle avait traversé, mais j'ai compris qu'il fallait qu'elle soit accueillie dans le secret le plus hermétique. J'ai choisi deux infirmières irréprochables et célibataires, qui n'auraient pas la malencontreuse idée de s'épancher en confidences sur un oreiller. Gina a été placée en isolement total, mais Lionel venait la voir tous les jours. À chaque fois en dehors de la présence des infirmières. On avait

déjà vu son visage à la télévision, lors de certaines affaires fortement médiatisées. Il aurait pu être reconnu.

Vignon but une gorgée de tilleul. Ses doigts s'étaient mis à trembler sous le poids des souvenirs.

– C'est d'ailleurs ce qui est arrivé, mais je n'ai jamais su par qui... C'est la seule façon d'expliquer que les tueurs aient fini par retrouver Gina, à peine un mois plus tard.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

La voix de Lisa n'était plus qu'un murmure rauque à peine audible. Elle était prête à fondre en larmes.

Vignon lui jeta un regard accablé, puis il continua en regardant fixement la table du salon.

– Lorsque le bébé est né, lorsque *vous êtes née*, j'ai vu le bonheur arriver sur cette clinique comme un ouragan. Il dévastait tout sur son passage, arrachait des sourires à chaque seconde à mes deux infirmières, comme si elles étaient soudain redevenues des adolescentes en attente de leur premier rendez-vous. Vous étiez en parfaite santé, entourée de deux parents qui vous aimaient à la folie. Ça s'est répandu entre nous comme de l'eau tiède et parfumée. Ça nous a tous rendus heureux comme des gosses. C'était dommage, mais nous ne pouvions pas en parler autour de nous. C'était interdit. Lionel et Gina...

La voix de Vignon s'éteignit un instant sous le coup de l'émotion. Lisa pleurait à présent sans retenue. Elle connaissait la suite, mais il fallait que le couteau s'enfonce encore un peu plus dans la plaie pour pouvoir la délivrer.

– Lionel et Gina sont repartis en taxi. Lionel m'a dit qu'il voulait quitter sa charge de magistrat, qu'il allait divorcer d'Aline, qu'il allait vous emmener toutes les deux loin d'ici, là où la Pieuvre n'aurait aucun pouvoir contre vous.

Lisa se redressa brusquement, les joues inondées, le cœur battant.

– La... *la Pieuvre* ?

Vignon hocha la tête.

– Oui, c'est ce qu'il a dit. J'ai tout de suite compris qu'il avait fait une erreur en me lâchant cette information. Je l'ai lu dans ses yeux. Je lui ai assuré que je ne dirais rien à personne. *À personne...*

Vignon se prit la tête dans les mains. Il parla comme on se jette à l'eau sans savoir nager, sans savoir s'il y aura une bouée, quelque part dans un océan de vide, parce qu'il est encore plus dangereux de rester à bord d'un navire qui sombre que de plonger vers l'inconnu.

– Quand ces types sont arrivés ici, six jours plus tard, ils sont entrés en pleine nuit en forçant une fenêtre au pied de biche. Ils... ils ont arraché Jean à son lit et l'ont traîné jusqu'au garage où ils l'ont ligoté et accroché par les pieds à une poutre maîtresse. La tête de mon fils

était à peine à dix centimètres du sol. Comme il hurlait, ils l'ont bâillonné avec du gros scotch d'emballage que j'avais laissé traîner sur mon établi.

Lisa sursauta et se redressa soudain, le dégoût au bord des lèvres.

– Quoi ? Mais *qui* a fait ça ?

– *La Mafia*, mademoiselle Heslin, souffla le médecin en ne pouvant réprimer un regard de terreur par-dessus son épaule. *La Pieuvre*, la seule entité criminelle au monde qui soit plus puissante qu'un gouvernement, qu'un continent, même ! Des tueurs anonymes, sans identité ni remords. J'ai eu beau les supplier, ils ont commencé à le frapper, chacun leur tour, de toutes leurs forces, avec leurs poings ou les semelles de leurs chaussures. À chaque coup qui atteignait mon fils sur le corps, sur le visage, je me jetai entre eux et lui pour leur demander ce qu'ils voulaient, mais pas un seul ne me répondait... Ils riaient comme des dingues échappés d'un asile en entendant ses grognements de douleur étouffés par le bâillon. Ils me jetaient à l'autre bout du garage et ils recommençaient de plus belle. *Ils s'éclataient !* Seul, l'un d'eux s'est assis dans un coin et n'a pas touché à Jean. Il ne m'a pas quitté des yeux. Quand je m'en suis rendu compte, je suis allé me traîner à ses genoux, mademoiselle Heslin. Je lui ai dit que j'étais prêt à tout pour qu'ils arrêtent de torturer mon fils. *Je l'ai supplié à genoux pour qu'ils ne tuent pas mon garçon...*

Et soudain, l'horrible vérité se fraya un chemin à travers l'esprit survolté de la jeune femme. Elle sut ce qui s'était passé aussi clairement, avec autant de netteté que si elle y avait assisté elle-même.

Elle se leva lentement, les yeux exorbités, incrédule, les traits déformés par l'horreur de ce qu'elle avait deviné.

– Vous leur avez dit où nous étions cachées. Vous...

Incapable de la regarder en face, Vignon s'écroula sur la table, les mains au-dessus de la nuque, comme pour se protéger le cou du couperet de la guillotine qu'il entendait déjà siffler dans sa glissière. Lisa sentit qu'elle perdait complètement le contrôle de ses nerfs, qu'il allait se passer quelque chose de terrible, quelque chose qui allait changer sa vie à tout jamais. Sa main descendit malgré elle contre son ventre brûlant, contre ses entrailles où la vie était en train de s'épanouir. Elle en eut confusément conscience lorsque ses doigts se refermèrent sur la crosse du pistolet.

Mais la rage était la plus forte, la plus dévastatrice. Derrière le corps avachi du médecin, elle voyait celui de sa mère, ce corps maternel que les tueurs avaient mis en pièces avant d'abandonner son bébé à son triste sort. Avant de la laisser dans un océan de sang, de cris et de larmes.

– *Vous nous avez trahies. Vous nous avez livrées à ces assassins ! Vous avez tué ma mère !*

Vignon n'osait plus parler. Il n'était plus qu'un vieil homme brisé que la fatalité venait de rattraper. Il était maudit. Il devrait payer ses erreurs de sa vie. Il n'y avait pas d'autre purgatoire.

S'il avait levé le nez à ce moment précis, il aurait vu le canon de l'arme se diriger tout droit vers sa nuque.

Les yeux de Lisa étaient devenus deux puits d'encre noire.

8 septembre, jour J

Le rapport du médecin légiste était ouvert sur le bureau du commandant Antoine Picaud, qui était prêt à se tirer les cheveux.

– Qu'est-ce que vous voulez dire, exactement, par : « Il demeure néanmoins une incertitude absolue que le crime ait été commis par le détenteur de ces traces ADN » ? Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Ce sont les siennes, oui ou non ?

Philippe Roy remua sur sa chaise, mal à l'aise.

– Eh bien... Oui, j'ai bien relevé des résidus ADN de Mlle Heslin, c'est indiscutable. Néanmoins...

Exaspéré, Picaud releva ses lunettes sur son front.

– *Néanmoins ?*

– Néanmoins celles d'une autre personne les recouvrent, sans aucun doute possible.

Le commandant se figea.

– Pourquoi ne sont-elles pas indiquées dans votre rapport, dans ce cas ?

Roy indiqua la deuxième feuille agrafée à la première.

– Je l'ai écrit dans la partie relative aux empreintes digitales, Commandant. Vous ne l'avez pas encore consultée. Une autre personne a saisi cette arme après le départ de Lisa Heslin du domicile de Michel Vignon.

– Elle n'a pas pu juste vouloir les faire disparaître elle-même dans la précipitation ?

– Non. Je ne pense pas. Mlle Heslin connaît ces détails par cœur. Elle n'en aurait pas oublié la moitié sur la crosse.

Picaud envoya un regard d'incompréhension au commandant Daniel Magne, qui écoutait la scène en retenant sa respiration, puis il reporta son attention vers le visage du chef de l'Identité judiciaire.

– Ce qui veut dire, en clair ?

– Ce qui veut dire que rien ne prouve de façon sûre et certaine qu'elle est coupable de ce meurtre, commandant.

– Et cette empreinte, à qui appartient-elle, alors ?

Roy eut un soupir de frustration.

– Je ne sais pas encore. Elle est à moitié effacée, comme si la personne avait maladroitement cherché à la faire disparaître. Mais elle

ne l'est pas assez, car j'ai pu constater qu'elle était différente de celle de Mlle Heslin. Beaucoup plus large, même. Son ADN est inconnu au bataillon. Aucune trace dans les archives.

Daniel Magne sentit l'air rentrer peu à peu dans ses poumons. Il ferma les yeux un instant pour reprendre ses esprits. Lisa n'avait pas tué ce toubib. Il en était à présent convaincu. L'hésitation du légiste venait alimenter ses propres doutes. Au fond de lui, il savait que la mort de Vignon avait une proximité avec l'affaire du juge Heslin, mais désormais il semblait bien que la fille du magistrat était hors de cause. Il lui restait à le prouver pour la mettre définitivement à l'abri des affres de l'enquête. Tant pis si elle lui en voulait à mort, tant pis si elle le rejetait. Son rôle était désormais de la protéger, et c'était exactement ce qu'il avait l'intention de faire. Pour cela, il n'y avait plus qu'une seule solution radicale. Mettre enfin la main sur ce putain de tueur insaisissable.

Picaud se renversa dans son siège et se passa des doigts nerveux sur les yeux.

– Si je vous comprends bien, vous êtes en train de me dire que l'officier Lisa Heslin est entrée chez Vignon, une arme inconnue à la hanche, et qu'elle est repartie trois heures plus tard en laissant ce pistolet dans la maison où elle était entrée par effraction ? De plus, un inconnu aurait récupéré ce flingue et fait passer le médecin de vie à trépas en profitant de l'aubaine ? Ce n'est pas un peu tiré par les cheveux, votre truc, là ?

Philippe Roy se referma comme une huître en plein soleil.

– Je vous donne l'avis que mes examens me permettent d'affirmer, commandant Picaud, et rien de plus. Pour les conclusions, c'est votre métier, pas le mien. Chacun son domaine.

Le commandant Picaud allait répliquer lorsque Magne l'interrompit.

– Philippe, ces empreintes, à quoi ressemblent-elles ?

Roy tourna un visage anguleux vers le policier. Magne pouvait sentir la colère pulser dans ses veines. Le scientifique ne supportait pas que l'on mette la qualité de son travail en doute.

– À une main épaisse de cogneur, de bûcheron. Le type doit avoir une sacrée stature, pour posséder une dextre de cette taille. L'empreinte ne révèle qu'une infime partie du pouce gauche.

– Un gaucher ? Vous êtes sûr ?

Roy voulut ignorer la remarque de Picaud, mais Magne l'encouragea du regard.

– Je suis sûr que c'est la trace d'un pouce gauche, mais elle a peut-être été apposée sur l'arme lorsque le tueur l'a manipulée pour l'essuyer. Rien ne prouve non plus qu'il ne soit pas droitier.

Magne s'engouffra dans la brèche. Le témoignage du spécialiste serait capital au tribunal. Et Picaud devait l'entendre dès maintenant.

S'en imprégner malgré lui.

– *Le tueur...* Alors pour vous, ce n'est pas Lisa Heslin qui a tué Vignon ? C'est bien cela ?

Roy planta son regard vif dans celui de l'officier. Avant même qu'il n'ouvre la bouche, Magne ressentit une immense bouffée d'allégresse.

– Non, je suis prêt à parier que ce n'est pas votre collègue qui a tué ce type. Pour le reste, je ne peux rien vous dire de plus.

Le commandant Magne retint de justesse un cri de joie.

– Merci, monsieur Roy. Tenez-nous au courant de votre avancement sur ces empreintes, voulez-vous ?

Le scientifique se leva. Le ton cassant du commandant Picaud était explicite. L'entretien était terminé. Dès qu'il eut refermé la porte derrière lui, Magne prit sa place dans son siège et força son patron à le regarder en face.

– Elle ne doit pas savoir que vous l'avez soupçonnée, commandant. Vous en avez conscience ?

Picaud chassa une mouche imaginaire du plat de la main.

– Oui, bien sûr que j'en ai conscience ! Vous croyez que ça ne m'a pas emmerdé, qu'elle puisse être responsable de ce crime ? Mais avouez quand même que son rôle n'est pas clair, lors de cette soirée, non ? Qu'est-ce qu'elle foutait avec cette arme à la con à la ceinture ? Et pourquoi l'a-t-elle laissée chez lui ?

Magne frappa du poing sur le bureau du commandant.

– Nous n'avons aucune preuve que c'est celle qu'elle a apportée. Aucune image ne montre qu'elle est repartie sans. Vous pouvez regarder les bandes, j'ai déjà vérifié. Le Glock est une arme aussi répandue qu'un couteau de cuisine.

– Mais... les traces ADN...

– Vignon pouvait avoir ce flingue chez lui, il a pu lui demander de passer discrètement pour lui demander ce qu'il devait en faire, il a pu la lui mettre dans les mains pour la lui faire examiner de plus près. Tout est possible. Mais une chose est certaine, commandant. *Elle ne l'a pas tué !*

Picaud resta silencieux un instant, les yeux accrochés au regard intense de Daniel Magne. Puis il hocha la tête avant d'écarter les mains.

– D'accord. Elle ne sera pas mise au courant, et elle reste libre comme l'air. Mais je vous charge de savoir ce qu'elle est allée foutre chez ce médecin à peine trois heures avant qu'il se fasse descendre comme un lapin.

– Merci, patron.

Magne se leva et tourna les talons avant que son sourire ne mange son visage.

Lorsqu'il sortit de l'immeuble du 36, il avait quitté ses lèvres. Lisa

ne voulait plus lui parler. Il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il allait l'aborder.

Un peu de marche dans Paris lui ferait du bien.

Il pensa à la cérémonie que le ministère de la Justice avait mise en place pour les médias, le soir même. Le crime avait enfin été résolu ; le gouvernement avait eu besoin de l'exorciser une bonne fois pour toutes. Un hommage serait rendu au juge Heslin, en présence d'un public trié sur le volet, devant des dizaines de journalistes et au moins autant de caméras. Lisa avait été invitée à participer à l'événement, comme policière et fille de la victime. S'il y avait un endroit où il pourrait la coincer pour lui poser ses questions sans qu'elle puisse s'échapper, c'était bien là.

Il avait encore quelques heures devant lui, et une petite idée derrière la tête. C'est à ce moment que son téléphone se mit à vibrer dans la poche de sa veste. Il décrocha, écouta quelques secondes et raccrocha après avoir répondu qu'il arrivait tout de suite.

Soudain fébrile, il pressa le pas vers le métro Saint-Michel.

– Tu es sûr qu’il est là ?

Henri Walczak montra la grille de fer forgé qui barrait le passage aux intrus.

– Oui. Il a été ramené ici par les services d’assistance aux victimes dès qu’on a découvert le corps. C’est Pelletier qui s’en est occupé. Il a trouvé son dossier médical dans les papiers de Vignon.

– Pourquoi ça n’a pas été mentionné dans son rapport ? Je l’ai lu de long en large et je n’ai rien vu sur son fils.

Walczak eut une moue d’ignorance.

– Il a dû oublier de le signaler, tout à l’analyse de la scène de crime. Il a délégué la prise en charge du jeune homme à Police Secours pour éviter qu’il coure partout dans la maison et pollue la pièce. Apparemment, Jean Vignon était complètement hystérique. Peut-être a-t-il pensé qu’ils allaient faire leur rapport de leur côté...

Pelletier avait eu tort, comme à chaque fois que l’on s’imagine que les autres vont faire votre boulot à votre place. Magne eut un sourire cruel. Il tenait ce petit enfoiré par la culotte. Il allait lui foutre une bonne dérouillée pour lui apprendre à venir marcher sur ses plates-bandes. Une bonne bavure, il n’y avait rien de tel pour remettre un petit con sur les rails.

– Comment as-tu su, pour Jean ?

Walczak fit le modeste.

– C’est tout bête. L’institut a appelé chez son père pour savoir si quelqu’un pouvait lui rapporter des affaires. Du genre sous-vêtements, linge de corps, serviettes, etc. C’est moi qui ai pris l’appel. J’y étais revenu après que Roy m’ait contacté pour...

Magne posa la main sur son bras, le visage blême.

– Quoi ? Roy t’a appelé ? Qu’est-ce qu’il t’a dit ?

Le flic aux cheveux blond filasse eut un sourire qui souleva le mégot qu’il s’apprêtait à allumer.

– Il a téléphoné à votre bureau. La communication était très mauvaise. Je n’ai pas tout entendu. J’ai cru comprendre qu’il voulait que quelqu’un retourne chez Vignon pour vérifier quelque chose, mais ensuite, ça a coupé.

Magne chercha les yeux du Polonais.

– *Qu'est-ce qu'il t'a dit, Henri ?*

Walczak alluma son mégot et souffla une longue bouffée de fumée épaisse par le carreau ouvert de la vitre passer. Il tourna alors un teint pâle vers Magne.

– Rien d'autre dont je me souviens, commandant. La ligne était très mauvaise. C'est ce que je dirai au tribunal, s'il le faut.

Magne observa un instant l'air complice de son meilleur adjoint. Son regard était franc, il ne dissimulait rien.

– Merci pour elle, Henri. Tu es un chouette mec.

Walczak sourit.

– J'ai toujours été certain qu'elle n'y était pour rien, commandant. J'y serais allé de toute manière, histoire de vérifier si l'IJ n'était pas passé à côté de quelque chose.

Magne se tut et hocha silencieusement la tête. Le sujet était clos.

– Qu'as-tu appris sur Jean ?

Henri souffla un nouveau nuage toxique vers le ciel plombé.

– Il est sous haute garde depuis son arrivée. C'est lui qui a trouvé le cadavre de son père. C'est une de leurs voisines qui a alerté Police Secours, ce soir-là. Il poussait des cris horribles dans le jardin, en pleine nuit. C'est comme ça qu'on a appris la mort de Vignon. Le gosse est gravement perturbé. La chose principale, c'est qu'il appelle Lisa avec des hoquets déchirants depuis qu'il est retourné ici. Il hurle toute la journée pour qu'elle vienne le voir.

– Tu es en train de me dire que Lisa est venue ici depuis qu'elle est rentrée du Sud ?

Walczak jeta son mégot carbonisé dans le caniveau inondé. Il remonta le col de son blouson élimé aux manches et referma la vitre. Le froid mordant entra à flots dans l'habitable par les sautes du vent d'automne.

– Je n'en sais rien, mais c'est elle qu'il demande, c'est certain. Et c'est ce qui prouve qu'elle l'avait rencontré avant ce soir-là. Il n'a plus d'autre famille, j'ai vérifié. Jean a besoin de parler à quelqu'un qu'il connaît. *Il n'a peut-être plus qu'elle pour le faire...*

L'officier resta muet, sidéré par la révélation. Et Lisa qui ne lui avait rien dit ! Se pouvait-il qu'ils soient devenus soudain si étrangers l'un à l'autre pour qu'elle lui cache une chose pareille ?

Il jeta un regard hostile à l'immense bâtiment qui dressait sa sinistre silhouette derrière la grille. Le fils de Vignon était-il devenu le nouvel et dernier obstacle qui le séparait d'elle ? Henri avait sorti sa carte de police pour ramasser les brins de tabac tombés sur le siège de la voiture neuve. Les yeux de Magne se posèrent dessus l'ombre d'un instant.

La décision fusa de lui comme une balle du canon d'un revolver.

– On l'embarque avec nous.

Walczak se tourna vers lui, alarmé.

– Vous êtes sérieux ?

Magne serra les dents, les yeux fixés sur les hautes fenêtres obscures de l'institut. Il eut un geste vif comme l'éclair.

– On ne peut pas plus sérieux. Viens avec moi.

L'officier sortit de la voiture et marcha à grands pas vers le portail, Henri Walczak accourant au trot derrière lui. Magne écrasa son index sur le bouton du visiophone et poussa aussitôt sur la porte découpée dans la grille dont la clenche électrique venait de céder.

Puis, avec un clin d'œil, il rendit à Henri sa carte de police qu'il avait placée devant l'objectif du visiophone.

Aucune caméra n'y résistait.

– Une cérémonie officielle... Il ne manquait plus que ça !

Le commandant Antoine Picaud se tenait immobile face à la fenêtre, le regard perdu dans l'entrelacs d'antennes qui surplombait les toits du VI^e arrondissement, de l'autre côté de la Seine.

Gilles Pelletier était assis sur le coin de son bureau, une jambe se balançant au rythme d'un air de rock qu'il se jouait en solo dans la tête.

– La Chancellerie a besoin de redorer son blason, commandant. Le suicide de Le Tellier a mis à mal les fondements de la Justice dans ce pays...

Picaud se retourna à moitié vers lui. Le jeune flic le mettait toujours un peu mal à l'aise quand il devenait sentencieux comme un vieux sage qui serait revenu de tout.

– Je veux une protection maximale des invités, lieutenant. Magne est en congés, vous êtes le seul au gouvernail pour l'organisation de la sécurité de cet événement. Encore heureux que les officiels nous aient quand même prévenus ce matin lors de l'assemblée, parce que ça ne va pas être du gâteau à mettre en place en si peu de temps. Et je n'ai personne d'autre à vous adjoindre pour gérer ce bazar. Pas avec un délai aussi court. En revanche, vous pouvez compter sur les forces des CRS, j'ai donné des ordres pour que deux compagnies soient à votre disposition en fin de matinée. Vous en aurez besoin pour circonscrire les lieux avec le plus d'efficacité possible. Ça occupera les médias, qui vont avoir besoin de faire de belles images, et ça nous changera de celles qui passent en boucle depuis hier soir. J'en ai marre de voir la tronche de ce salopard dès que j'aperçois la couverture d'un journal.

Gilles Pelletier resserra le nœud de sa cravate. Il aimait bien sentir le carcan de tissu se lover autour de son cou, comme s'il lui donnait encore un peu plus d'assurance.

– Vous pouvez me faire confiance, commandant. Je...

– Ne parlez pas de ce que vous ne connaissez pas, Pelletier. Certains hommes sont prêts à tout pour foutre le bordel lors d'un tel rassemblement des membres du gouvernement. Un acte terroriste est tout ce dont je n'ai pas besoin en ce moment ! Je ne veux aucune erreur, aucune approximation, aucun risque de dérapage. Êtes-vous

bien sûr que vous avez la carrure pour ça ?

Piqué au vif comme par une gifle, le jeune homme se redressa de toute sa taille, les joues rougies par l'affront. Il dominait Picaud d'une tête, et le commandant dut lever les yeux vers son visage cramoisi.

– Je ne pensais pas que je vous aie jamais donné l'occasion d'en douter, commandant.

Picaud hocha la tête, pas convaincu. Il jeta un coup d'œil à sa montre.

– Le discours du Premier ministre se tiendra aux alentours de 19 heures. C'est là qu'il annoncera le nom du successeur de Le Tellier. Le président a voulu que le trou qu'il a laissé vacant le reste le moins longtemps possible. La nomination du nouveau ministre de la Justice va permettre de reconsolider l'appareil judiciaire sans attendre, et elle aura aussi la vertu de distraire les médias et l'opinion publique qui s'acharnent sur la police depuis hier. C'est du moins ce qu'a essayé de nous vendre le conseiller du président, ce matin. Moi, je trouve ça un peu prématuré, mais on ne m'a pas demandé mon avis.

Picaud revint s'asseoir à son bureau. Une pile de dossiers attendait devant son clavier, qu'il avait repoussé contre son écran pour faire de la place.

– Il est bientôt 14 heures. Vous avez du pain sur la planche, je ne vous retiens pas plus longtemps. À plus tard, lieutenant. Faites-moi un rapport détaillé en fin d'après-midi, s'il vous plaît. J'irai ce soir à cette réception, mais je veux d'abord savoir comment vous avez organisé cette sécurité, d'accord ? Je ne tiens pas à vous lâcher sans bouée dans le grand bain.

Gilles Pelletier acquiesça en silence, les mâchoires serrées à bloc. Au moment où il accédait vraiment à autre chose qu'à des faits divers sordides, on lui balançait son jeune âge dans les pattes comme s'il s'agissait d'une tare génétique, comme s'il était du même acabit que le fils débile de ce médecin, là, ce type qu'on avait retrouvé mort dans son salon, avec la moitié du crâne éparpillée sur les murs.

Au moment où il refermait la porte du bureau du commandant derrière lui en se retenant de ne pas la claquer, l'image du car de Police Secours emmenant le jeune trisomique s'imposa à sa mémoire comme un coup de fouet.

Quel con ! Il n'avait pas rappelé l'institut où les policiers l'avaient ramené en urgence !

Pelletier pressa le pas vers la sortie, le téléphone à l'oreille. Parvenu au seuil du 36, il s'immobilisa soudain. Sa voix explosa entre les murs comme un ballon trop gonflé.

– Comment ça, parti ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Vous deviez le garder en isolement total !

À l'entrée de l'immeuble, le planton lui jeta un regard curieux. Le

jeune lieutenant baissa le nez et s'éloigna rapidement le long du quai des Orfèvres. Dans le combiné, la voix de la secrétaire administrative du Centre était montée dans les aigus. Pelletier lui coupa la parole.

– Des policiers, vous êtes sûre ? Des policiers sont venus le chercher ? Vous avez leurs noms ? Non ? Un signalement, au moins ? Merde ! Ils vous ont dit où ils l'emmenaient ? *Vous n'en savez rien ?* Putain, ils ne sont tout de même pas évaporés devant vous, quand même !

Il y eut un blanc, puis une autre voix, masculine cette fois, prit le relais au bout du fil.

– C'est vous qui les avez laissés partir ? Mes consignes étaient claires, pourtant, non ?... Quoi ? *Un commandant ?*

Gilles Pelletier considéra un instant son téléphone comme s'il allait le mordre.

Un commandant... Se pouvait-il que...

– Il vous a dit quelque chose en particulier ? N'importe quoi... un nom, une destination ?

Pelletier se figea soudain face au fleuve, insensible à la pluie qui recommençait à tomber sur sa veste de costume.

– *Lisa...* Vous êtes certain qu'il a dit « Lisa » ?... Le jeune homme demandait constamment après elle... Bien. Je vous rappelle ce soir. S'il revient, vous me le gardez bien au chaud, ou ça va barder pour votre directeur, vous pouvez me faire confiance !

Tandis qu'il refermait son portable, ses yeux se plissèrent de colère contenue.

Lisa... La fille du juge Heslin serait l'invitée principale de la soirée organisée au ministère, place Vendôme, pour la nomination du nouveau patron de la Justice. Lorsque le conseiller du président l'avait annoncé, quelques heures plus tôt, Gilles Pelletier avait surpris un regard tendu entre Magne et Picaud, mais n'en avait pas réellement compris l'origine. Peut-être était-ce juste parce que l'officier, intime de la jeune femme, n'avait pas été cité dans le communiqué. Ou bien était-ce à cause d'un détail dont il n'avait pas connaissance ? Impossible de le dire pour l'instant, mais il finirait par le savoir, de toute façon. Il avait ses propres informateurs, dont l'activité principale était de fouiller dans la merde des autres du bout de leurs nez. Il avait pour cela un talent unique et particulièrement aigu. Le ferment même de sa réussite. Son credo. La crotte de ses ennemis devenait son terreau, son aliment de croissance. Et il avait bien l'intention de leur survivre à tous, quel que soit le prix à payer pour cela.

Un discours allait être prononcé par le Premier ministre, pour l'occasion. La résolution de l'assassinat du juge Heslin par le suicide de Le Tellier avait inscrit un point d'orgue à la partition criminelle qui s'était jouée dans l'ombre des couloirs du pouvoir depuis 1992. Le

coupable avait avoué en prenant la tangente avec la Faucheuse. L'affaire était donc officiellement close.

C'était bien pratique. Fort opportun, même.

On ne connaîtrait jamais les motivations profondes qui avaient poussé le ministre à commanditer ce meurtre, mais le fait qu'il ait fait usage de la même arme que celle qui avait servi à commettre ce crime pour se donner la mort ne laissait pas de place au doute, puisque le suicide avait été constaté en direct par la moitié du personnel de l'administration judiciaire présent sur le site à ce moment-là. Le coup de feu avait été entendu jusqu'au quatrième étage. D'autre part, personne n'avait été aperçu en train de sortir de son bureau juste avant l'arrivée des vigiles de la sécurité. Le meurtre avait été écarté d'emblée par les autorités.

De plus, on avait trouvé la photo compromettante collée sous ce qui restait de la cervelle pulvérisée du ministre. L'enveloppe sans timbre montrait simplement qu'elle était arrivée par courrier interne, mais sans aucune indication quant à l'identité du porteur. Le Tellier n'avait pas pu supporter l'infamie de l'odieux scandale qui allait lui tomber sur le coin de la gueule.

Point final.

Le lieutenant Pelletier accéléra vers sa voiture de fonction garée près du pont Saint-Michel. Il s'engouffra dans l'habitacle et démarra sur les chapeaux de roues en branchant la sirène. Il ne devait pas quitter Lisa des yeux de la soirée. Magne et elle étaient en froid notable. Tous les flics du 36 étaient au courant depuis leur prise de bec à l'Institut médico-légal. Magne avait passé plusieurs nuits dans son bureau, prétextant un boulot de dingue pour ne pas rentrer chez lui, pour ne pas affronter sa compagne.

Mais Pelletier avait vu clair dans son jeu. Sachant que le taré avait besoin d'elle, Magne allait essayer d'approcher Lisa avec lui pour essayer de l'attendrir.

C'était pitoyable.

Le commandant Magne avait été mis en congés forcés. On lui avait demandé de rendre sa carte et son arme. Delphine, la secrétaire de Picaud, avait la langue agile et bien pendue. Pelletier avait eu l'occasion de le vérifier sous tous les angles, depuis quelques semaines. Elle avait trouvé la carte de l'officier dans le tiroir de son patron, alors qu'elle y rangeait du courrier en faisant semblant de ne rien y chercher d'autre.

Pas de carte, pas d'arme, pas d'assermentation. C'était la logique la plus absolue. La situation était claire. Magne avait été mis à l'écart après le tabassage du Russe Anton Garbov. *Il n'avait pas le droit d'enquêter sans être mandaté pour le faire, et encore moins de soustraire un témoin à la procédure !*

Ce crétin avait été se foutre dans la merde tout seul ! Bien fait pour lui. Avec une connerie pareille à son actif, on allait le virer du 36 avec pertes et fracas, ça ne faisait pas un pli.

Gilles Pelletier rétrograda pour enfile la rue de Rivoli où il se faufila jusqu'à la voie réservée aux taxis et aux bus. Il devait d'abord s'assurer que tout serait au point au ministère. Ensuite, il aviserait.

En tout cas, ce soir, il aurait la peau du commandant Daniel Magne devant un maximum de témoins.

Ensuite, les portes de l'avenir ne demanderaient qu'à s'ouvrir devant lui.

Mais ça, ce serait plus tard dans la soirée, et dans un autre quartier de la capitale.

L'après-midi avait été compliquée. Même le cinéma n'avait pas réussi à dérider Jean, qui se tenait comme un prisonnier entre ses deux mentors. Magne lui avait acheté de la barbe à papa à une fête foraine, place de la République, il lui avait offert un masque de Jacques Chirac en carton qui ne lui avait arraché qu'un soupir soumis, il l'avait gavé de bonbons, de glaces et de beignets jusqu'à ce que le jeune homme y renonce avec un haut-le-cœur, contraint et forcé.

Ils étaient ensuite allés tous les trois faire un tour de manège sur la grande roue de la place de la Concorde, où Magne avait bien cru qu'il allait abandonner son déjeuner par-dessus bord sur la tête des spectateurs qui attendaient leur tour en dessous du gigantesque anneau d'acier. Cette fois, Jean avait poussé des cris de joie, dans lesquels le prénom de Lisa ne revenait pas tous les trois mots.

Enfin...

C'est lorsqu'il lui avait souri pour la première fois que Magne avait senti un énorme bloc de glace commencer à fondre tout au fond de son cœur. Ils venaient de terminer un tour de manège très rapide lorsque leurs regards s'étaient croisés au moment de descendre de la nacelle.

Les yeux bridés du garçon ne reflétaient qu'une joie sans égale, sans dissimulation, sans faux-semblants. Jean s'était approché de lui tandis qu'ils marchaient tous les deux vers la sortie de l'attraction en oscillant sur leurs jambes incertaines, le sens de l'équilibre vaincu par l'accélération de la machine.

– Toi et Lisa... amis ?

Magne n'avait pas cherché à lui cacher la vérité. Il avait juste simplifié son propos pour qu'il soit parfaitement compréhensible.

– Je l'aime, Jean. C'est ma femme.

Le regard étrange avait parcouru son visage comme l'aurait fait le radar d'une chauve-souris en plein vol. Jean semblait aveugle à certaines choses et très éveillé à d'autres. Il avait avancé son nez épais vers le manteau du commandant et en avait reniflé le col.

– Oui. Elle est avec toi.

Magne avait levé des sourcils étonnés. Il avait touché ses narines du bout du doigt.

– Tu veux dire que tu reconnais les gens d’après leur odeur ? C’est ça ?

Jean avait eu un sourire lumineux, mais il n’avait pas répondu. Magne s’était noyé dans des abîmes de perplexité.

Durant tout le temps qu’avaient duré leurs activités depuis la fin de la matinée, Henri Walczak avait gardé un retrait prudent pour ne pas se mettre en travers des efforts que faisait Magne pour tenter d’entrer en contact avec le jeune homme. Il avait ri quand ils avaient ri, s’était tu quand ils étaient restés silencieux, avait écouté quand ils avaient parlé.

Ce fut le moment où il avait décidé d’intervenir.

– Et quelle est l’odeur la plus mauvaise pour toi, Jean ? Celle que tu aimes le moins ?

Jean avait claqué ses lèvres épaisses l’une contre l’autre, puis son regard avait fui vers l’horizon.

Magne avait repris la question de façon plus douce.

– Jean, nous avons tous des choses qui nous effraient, qui nous terrorisent, même. Il ne faut pas avoir peur d’en parler, de faire sortir ce truc hors de toi. Ça va te délivrer. Te faire un max de bien, tu comprends ? Tu en as besoin...

Jean avait levé ses yeux lointains vers lui.

– Max de bien ?

Magne avait souri et pris le colosse par l’épaule. Les doigts de sa main droite s’étaient refermés sur la poigne épaisse du garçon. Il avait senti sous ses phalanges la peau lisse de celles du jeune homme.

Des doigts énormes qui ne devaient laisser que des empreintes partielles sur tout ce qu’ils touchaient...

– Oui. Crois-moi, si tu lâches ce qui te retient prisonnier, tout au fond de toi, tu en sortiras plus heureux, plus fort !

Jean avait paru se mettre à rêver. Ses yeux avaient quitté ceux de l’officier et s’étaient mis à divaguer dans le vide. Le policier avait soudain pensé que le jeune homme était en train de s’envoler pour une autre planète, pour une autre dimension.

Et qu’il s’en allait seul.

Magne gara la voiture rue Royale sur un emplacement réservé aux livraisons. En trouver une autre dans le quartier risquait de lui prendre au moins une demi-heure de plus.

Il n’avait pas le temps de prendre ce risque.

Henri et lui sortirent les premiers, puis ils se tinrent chacun d’un côté de Jean qui avançait entre eux d’une démarche déjà plus assurée que le matin même, au sortir de l’institut.

Au moment où ils franchissaient la porte du ministère, le carton que leur avait remis Picaud à la main, une salve d’applaudissements retentit dans une salle du rez-de-chaussée, au bout du couloir qui

menait vers la salle de réunion des conseillers du ministre.
Il était 19 heures précises.

Aykut Yildirim écoutait le discours en se retenant de bâiller. Ces maudits politiques étaient bien tous les mêmes. Des mots ronflants, des demi-vérités assénées avec la force de conviction d'un tribun romain haranguant la foule, des ors et des oriflammes assez voyants pour capter le regard du public, comme un prestidigitateur en représentation détourne l'attention des spectateurs de l'une de ses mains tandis qu'il glisse l'autre dans une doublure de sa cape. C'était un vrai travail d'orfèvre. De spécialiste. Un exercice auquel peu apportaient une authentique touche de personnalité qui les rendait inimitables.

Ce n'était pas le talent principal de cet orateur-là, qui aurait endormi une horde de Huns sur le sentier de la guerre. L'œil pâle, le teint blafard, le cheveu plaqué sur le crâne, le Premier ministre tentait tant bien que mal de maintenir le cap de son oraison tout en conservant l'attention des invités triés sur le volet qui patientaient, un verre de champagne à la main, désespérant que le débit monocorde s'éteigne enfin.

L'Albanais, en tant qu'ex-homme de confiance de Le Tellier, avait été convié à la passation de la charge au nouvel homme fort du ministère. Il savait qu'il ne garderait pas son poste, que la hiérarchie allait creuser la plaie jusqu'à être bien certaine d'en avoir extrait toutes les cellules cancéreuses. Il était trop proche de celui dont le corps reposait à présent dans un tiroir glacé de l'Institut médico-légal pour ne pas sauter parmi les premiers.

Cela n'avait aucune importance. Il avait déjà préparé le terrain ailleurs, beaucoup plus en phase avec la force vive de l'action de terrain que dans les bureaux dorés et poussiéreux de ce ministère. Son nouvel allié ne tarderait pas à avoir le bras long parmi les dirigeants de la Criminelle. Ils allaient faire du bon travail ensemble.

Son attention se reporta sur la jeune femme brune qui se tenait bien droite, un peu en arrière de l'homme d'État. Ainsi, c'était elle qui avait mis en échec deux membres d'une unité de choc à Sanary, quelques jours plus tôt. Elle qui avait relancé l'attention de l'Organisation sur les traces éventuelles que son père avait pu laisser dans ce chalet dont elle avait hérité. Des traces qu'il fallait à tout prix effacer.

Après le meurtre du notaire, ami du juge, les choses avaient accéléré trop vite pour eux. Elle leur avait échappé dans la foulée au volant d'une voiture que personne n'avait été capable d'identifier. Une vraie bande de minables. Il leur avait fallu plus d'une demi-journée pour découvrir que la mère de la jeune femme dissimulait une Jaguar des années soixante-dix dans son garage, et que cette foutue bagnole avait disparu avec la fille. Il avait aussi fallu que lui, Yildirim, tape du poing sur la table afin qu'on arrête de la pourchasser sauvagement, au risque qu'elle rentre directement à la Crim' pour dévoiler ce qu'elle avait appris. L'Albanais avait parié que Lisa Heslin, livrée à elle-même, n'aurait d'autre priorité que de se rendre le plus vite possible là où se trouvait ce chalet. Il suffisait de la suivre de loin pour localiser l'endroit et de faire ensuite ce qu'il fallait pour qu'elle ferme sa jolie petite bouche à tout jamais. Il avait placé des vigies aux péages, aux frontières et aux pompes à essence. L'une d'elles avait réussi à la retrouver et à la prendre en filature au moment où elle franchissait la frontière suisse. Mais le type s'était fait avoir comme un débutant dans le parking d'un centre commercial de Genève. Il ne l'avait pourtant perdue de vue que quelques instants. Quand il avait réalisé sa bévue, c'était trop tard. Elle s'était déjà évaporée dans la foule. Il avait attendu près d'une demi-heure que la conductrice revienne, mais il en avait été pour ses frais. Une simple question au personnel des agences de location de véhicules de la ville lui avait appris qu'elle lui avait filé entre les doigts comme un poisson gluant.

L'Albanais détailla les courbes de la jeune femme avec envie. Il la trouvait un peu maigre, mais le regard de braise qu'elle promenait sur l'assistance lui donnait envie de mordre ses lèvres à pleines dents jusqu'à en sentir le goût du sang. Il s'imagina un instant qu'il la prenait par-derrière, contre un mur de sous-sol, avec la lame effilée de son couteau appuyée contre la gorge. Au fond de son slip, son sexe se réveilla comme un serpent venimeux au son d'une flûte de charmeur hindou. Il se mit à tendre son pantalon tandis que son maître fantasmaient sur ce qu'il lui ferait subir ensuite.

À ce moment, le ministre se tourna vers elle, l'air de s'excuser de l'avoir ainsi amenée sur le devant de la scène pour être jetée en pâture aux photographes. Lorsqu'il l'invita à le rejoindre devant le micro, ses paroles sortirent de leur gangue lénifiante pour attaquer le créneau de l'émotionnel et le public parut se réveiller tout à coup d'un mauvais rêve.

Le but était atteint. L'affaire Heslin avait été résolue, et il fallait que cela se sache. La présence de sa fille à cette réception, d'autant plus prioritaire qu'elle faisait partie des forces de la police criminelle – ceci expliquant probablement cela – avait été sollicitée par le Premier ministre auprès de celui de l'Intérieur. Les deux hommes s'étaient

entendus par la force des choses. Raison d'État. La jeune femme aux yeux sombres allait donner à cet événement la portée d'empathie nécessaire à la populace pour qu'elle puisse en assimiler le message.

On avait convaincu Lisa malgré elle, lui mettant en avant que la vérité sur la mort de son père *méritait* d'être proclamée aux yeux de tous. Et, contrairement aux craintes de sa hiérarchie, elle avait capitulé devant l'insistance de Picaud. Après tout, la mémoire de son père allait être lavée des scories qui la salissaient depuis plus de deux décennies.

Le ministre finit par lui abandonner le micro à regret. La jeune femme le saisit et laissa son regard se perdre sur la masse de visages pour la plupart inconnus qui se posaient sur elle. Des femmes la dévisageaient avec curiosité, des hommes ne se gênaient pas pour laisser glisser leurs regards intéressés sur son corps moulé dans une robe noire ajustée à la taille par une large ceinture de cuir à grosse boucle d'acier.

Elle allait prendre la parole lorsque ses yeux se figèrent sur deux silhouettes qui la contemplaient depuis le dixième ou douzième rang.

L'une des deux était celle de Daniel Magne, l'air penaud et aussi emprunté qu'un adolescent à son premier rendez-vous. L'autre était beaucoup plus massive, et son sourire éclairait sa face ingrate d'un soleil intérieur qu'elle n'avait jamais vu chez personne.

Si quelqu'un lui avait posé la question à cet instant précis, elle n'aurait pu affirmer sans crainte de se tromper lequel des deux l'aimait le plus.

– Je n’ai pas l’habitude des discours, pardonnez-moi...

Lorsque la voix rauque de Lisa s’éleva dans les enceintes disposées tout autour de la salle, jusqu’aux fenêtres donnant sur le parc intérieur cerné par les bâtiments du ministère, tous les visages se tournèrent vers elle, même les plus éloignés de la scène. Le bruit de la circulation, sur la place Vendôme, filtré par les murs épais du bâtiment, ne leur parvenait plus que comme un mince murmure émanant du cœur embryonnaire de la ville.

Les respirations se firent plus discrètes, les toux s’éteignirent, les bruits de pas cessèrent tout à fait. Tous les yeux étaient posés sur elle.

Tous sauf deux.

Le nez en l’air, l’un des invités avait fermé les paupières. Les poils de ses bras s’étaient dressés comme le pelage d’un sanglier en colère.

L’odeur avait été fugace, mais elle ne lui avait pas échappé. Elle était gravée en lui au fer rouge, aussi profondément que si l’on avait recousu ses plaies en la laissant enfouie à l’intérieur.

Il huma un long moment dans le vide avant de rouvrir ses yeux bridés en clignant des paupières sous la lumière des spots qui entouraient la silhouette de Lisa.

Le Monstre était là, tout près. Il avait disparu dans l’atmosphère surchauffée de la salle, mais il allait revenir. Il revenait toujours. Et à chaque fois qu’il avait senti cette odeur qui lui soulevait le cœur, il y avait eu des larmes, une terrible tristesse qui lui avait arraché des hurlements jusqu’à ce qu’on l’attache sur son lit, jusqu’à ce qu’on lui plante un tuyau dans le bras, au milieu des bips multicolores de drôles de machines.

Jean regarda autour de lui, les poings serrés comme des marteaux. Il ne se souvenait plus de son visage. Il l’avait évacué avec la peur et la douleur. Il n’aurait pas pu le reconnaître s’il l’avait regardé sur une photo, comme les agents de police le lui avaient demandé trois jours plus tôt. Sa mémoire avait balayé ce souvenir aussi sûrement que s’il n’avait jamais été le sien.

Mais il y avait une chose que le *Monstre* ne savait pas. Que personne ne savait. C’était que son odeur avait une couleur, une identité qui n’appartenait qu’à lui, comme la trace de ses doigts sur une vitre,

comme s'il avait signé son nom dans l'espace et qu'il se baladait accroché à un petit nuage juste au-dessus de sa tête.

Jean fit un pas de côté et s'éloigna un peu du policier dont les yeux, comme ceux de son collègue aux cheveux clairs, étaient rivés sur Lisa.

Lisa. Lisa. Lisa. Comme elle était belle. Il était fier d'avoir retenu son prénom. Il n'y parvenait pas toujours, mais elle l'avait envoûté comme une fée. C'était la fille de *Yonel*, son ami *Yonel*. Son ami que le *Monstre* avait tué après avoir battu son corps jusqu'à ce que Papa craque. Jusqu'à ce que Papa lui dise où habitait *Yonel*. Il était petit, à l'époque, mais des lambeaux de cette soirée étaient restés plantés dans son cerveau comme des échardes. Dispersées, douloureuses, et impossible à arracher. *Le Monstre* l'avait battu jusqu'à ce qu'il tombe dans le noir, jusqu'à ce qu'il perde connaissance sous les coups. C'est ce soir-là que son odeur exécrée était entrée dans le coffre-fort de sa mémoire. Qu'il l'avait gardée incrustée dans sa chair. L'information avait survécu aux calmants, aux antidépresseurs, à tout ce qu'on avait insisté pour lui faire ingurgiter depuis plus de vingt ans.

C'était le même monstre qui était revenu dans la maison, le soir de la mort de Papa. Il avait tout de suite reconnu l'odeur haïe, quand il s'était réveillé au milieu de la nuit. Même par-dessus celle du sang, même à moitié cachée par celle de la cordite et de la poudre brûlée, les molécules olfactives du *Monstre* s'étaient ruées dans son nez telles des petites boules de feu dévorantes et affamées de chair humaine.

Jean s'était précipité vers Papa, mais sa tête avait presque disparu. Il en manquait tout un morceau. Il y avait du sang partout.

Il avait ramassé le pistolet, l'avait inspecté, puis il s'était souvenu que Papa n'aimait pas les armes, qu'il ne l'avait jamais laissé jouer avec un revolver de cowboy. Il n'aimerait pas se réveiller et voir Jean avec ça dans la main. Comme il était sale, Jean l'avait essuyé avec son tee-shirt, puis il l'avait reposé où il l'avait pris. Personne ne le saurait, personne ne dirait rien à Papa.

Jean était resté longtemps près de Papa, mais il n'avait pas bougé de la nuit. Lorsqu'il avait réalisé que son corps était froid, Jean avait fini par comprendre quelque chose. Quelque chose qui l'avait terrorisé. Il était sorti dans le jardin et s'était mis à crier très fort. Jusqu'à ce qu'une voisine arrive, la main sur le cou, avec les yeux qui lui sortaient de la tête. Et puis il y avait eu les pin-pons, les lumières, les bruits. Et des odeurs, encore...

Lorsqu'un homme habillé en blanc l'avait emmené par la main vers la camionnette ornée d'une croix rouge, Jean n'avait pas résisté. Il le connaissait. C'était un infirmier du Centre. Il l'avait déjà rencontré à de nombreuses reprises. Il s'en allait vers quelque chose de sûr, d'où la terreur serait bannie.

Néanmoins, au fond de lui, l'odeur du *Monstre* était restée aussi vive

qu'un éclair d'orage. Elle l'avait accompagné depuis, somnolant dans un coin sombre de sa cervelle. Mais prête à frapper à nouveau.

À cet instant précis, sûrement accablé par la chaleur qui régnait dans la salle, quelqu'un ouvrit une fenêtre au fond de la pièce. Un courant d'air frais se faufila entre les membres du public, enrobant leurs habits et leurs haleines.

Jean leva brusquement le nez, les yeux plissés. Il fit encore un pas en arrière, et se fondit dans la foule des invités qui s'écartaient sans même le voir.

Il était devenu quasiment transparent.

Un prédateur.

L'odeur détestée était revenue le chercher, encore plus forte, encore plus dangereuse.

Le Monstre était là, dans la salle, avec lui. Tout près de lui.

Il n'en sortirait pas.

Les applaudissements fusèrent timidement d'abord, puis de plus en plus fort au fur et à mesure que les invités comprenaient que l'intervention de la fille du juge Heslin était terminée.

Lisa avait achevé ses paroles sur une note douloureuse qui avait bouleversé l'auditoire. Le Premier ministre n'en croyait pas ses oreilles. Il avait réussi son coup au-delà de ses espérances. Les photographes s'étaient jetés sur la larme que la jeune femme n'avait pu retenir en évoquant la mort de son père, une émotion tellement teintée de réel qu'elle avait emplí les gorges de tous les spectateurs, peu habitués aux paroles sincères issues du cœur.

Lorsqu'il demanda au nouvel homme fort du ministère de la Justice de venir au micro, l'assistance lui était déjà acquise. Dans une grande envolée lyrique, il se mit à débiter le parcours immaculé de l'énarque qui allait prendre la place laissée vide par Le Tellier, sa droiture exceptionnelle, son engagement sans faille envers les intérêts de la nation et de ses concitoyens.

C'est à cet instant-là que Daniel Magne réalisa que Jean n'était plus à côté de lui.

Il devint soudain livide comme un cadavre. Sa main agrippa la manche de Henri Walczak qui se tourna vers lui, surpris.

– Henri ! Jean s'est tiré !

Les traits du Polonais s'affaissèrent. Il se hissa sur la pointe des pieds pour tenter de regarder derrière lui, mais la foule s'étaient trop rapprochée d'eux. Il n'y voyait pas à deux mètres.

La voix de Magne fusa, tendue comme un arc.

– Les issues, tout de suite. Tu prends à droite, moi à gauche. On n'en bouge pas tant qu'on ne l'a pas chopé.

Walczak hocha la tête et partit rapidement dans la direction indiquée en se faufilant parmi les invités qui se poussaient de mauvaise grâce.

Magne fronça les sourcils en jouant des coudes. Les gens s'écartèrent sans insister en croisant son regard de nuit.

Si je le perds, elle va m'égorger... Quel con ! Putain, mais quel con !

Parvenu près de la porte droite de la salle, il saisit une chaise d'autorité et grimpa dessus devant le regard médusé d'un journaliste

resté en arrière pour téléphoner à sa rédaction. Magne jeta un œil circulaire et poussa immédiatement un soupir de soulagement. La silhouette du colosse, parfaitement reconnaissable, était immobile, debout près du bar improvisé où un cocktail géant avait été installé. Le nez levé vers le plafond, il avait les yeux fermés, apparemment scotché par le fumet des toasts et des petits fours richement garnis qui constellaient les plateaux entre les coupes de champagne.

Magne sourit. Il n'aurait pas pensé que Jean aurait encore un petit creux avec toutes les sucreries qu'il s'était enfilées durant l'après-midi.

Les préposés au bar attendaient le signal de l'attachée du ministre pour lancer les festivités dès la fin du discours du nouveau membre du gouvernement. Cela avait été expressément demandé afin de limiter les questions, en précipitant la foule vers un moment de détente payé aux frais de la princesse, ce dont tous les pique-assiettes de la République raffolaient.

Au moment, où elle leva une main discrète devant sa poitrine, deux barmen sabrèrent des magnums de champagne Ruinart, devant les yeux scintillants de convoitise de l'assemblée. Les hommes s'avancèrent, leur verre à la main, les femmes firent semblant de ne pas le faire, mais guettaient des trouées pour se glisser au milieu de la cohue sans paraître s'y précipiter.

Magne poussa un soupir. C'était toujours pareil. Toujours le même spectacle affligeant. À chaque fois qu'un cocktail était servi, quelque part, la véritable nature humaine montrait son hideux visage sous les traits les plus enchanteurs. Des femmes splendides habillées de robes qui ne cachaient que le strict nécessaire pour mettre leur superbe plastique en valeur se décochaient des sourires de hyènes en approchant leurs mâles respectifs, la hanche aguicheuse et les lèvres un peu trop rouges. C'était à qui éveillerait le plus l'intérêt, le désir larvé, la convoitise.

Le buffet se mua progressivement en un magma bruyant de costumes et de décolletés assourdissants, comme une valse muette d'un opéra décadent.

Magne reporta son regard sur Jean. Le colosse avait bougé. De quelques mètres seulement. Il se tenait à présent tout près du bar et lui tournait le dos. Gênés, des hommes tentaient de le contourner, mais n'osaient pas lui demander de bouger.

C'est alors que le commandant comprit que quelque chose n'était pas normal.

Jean avait ouvert les yeux. Il fixait quelqu'un, juste en face de lui, qui s'approchait de la grappe de coupes de champagne.

Cette silhouette... Magne sut tout de suite qu'il avait déjà croisée quelque part. Un type grand, élancé, à la démarche de panthère qui arpentait la savane.

Arrivé juste en face de Jean, l'homme parut hésiter. Il s'arrêta et tourna la tête de côté, comme pour prendre une autre direction.

Son visage éclata dans la mémoire du commandant. *Ça y était ! Il savait où il avait déjà rencontré cet homme !*

Sa mémoire avait remonté le fil du temps, déroulant ses anneaux à la vitesse d'une bobine cinématographique actionnée par un machiniste fou.

Le ministère, le Palais de justice. Oui, c'était sûr, mais rien d'étonnant à cela. Il rembobina encore plus vite, encore plus fort.

En bas de chez lui !

Oui, c'était bien en bas de son appartement qu'il l'avait croisé. *Le jour où Lisa était partie dans le Sud !*

Magne allait descendre de sa chaise lorsqu'un hurlement déchirant cloua toute l'assemblée sur place.

Avant que le monde ne bascule, il eut juste le temps de voir un bras s'élever dans les airs au milieu de la foule paniquée et s'abattre comme une hache sur un billot de bois.

Le bruit parvint jusqu'à ses oreilles depuis l'autre extrémité de la salle.

Celui de la guillotine.

Aykut Yildirim avait cligné des yeux une seconde. Juste une seule seconde.

Une seconde de trop.

L'instant d'avant, il se dirigeait vers le bar, envisageant l'avenir avec sérénité quant à l'accomplissement de son destin ; l'instant d'après, son avant-bras avait disparu dans un éblouissement de douleur qui lui remonta jusqu'au cerveau dans une onde de choc terrifiante.

Une gerbe de sang impétueuse comme un torrent alpin gicla sur la robe blanche d'une femme dont il vit les yeux basculer avant qu'elle ne s'écroule à ses pieds dans un bruit de verre brisé. Des cris hystériques éclatèrent comme des pétards dans la brume tout autour de lui. Une houle fit brusquement refluer les gens loin de lui, les paupières écarquillées d'horreur.

Yildirim serra tant bien que mal son poignet sectionné de son autre main et leva les yeux vers le regard bridé qui le fixait d'une haine aussi farouche que celle qu'il avait lui-même toujours manifestée envers ses propres ennemis.

C'est alors qu'il le reconnut.

Le fils taré du médecin.

L'Albanais sourit.

Il y a une heure pour mourir qui attend chacun des êtres humains. La sienne était venue. Son chemin s'arrêtait là, dans la haine et la violence. Comme il avait vécu. Comme un guerrier. Il était prêt. Il l'avait toujours été.

Les gens s'étaient écartés, maculés de sang de la tête aux pieds. Des sifflets retentirent, au loin, dans le brouillard qui s'épaississait.

Même en sentant sa vie s'écouler à gros bouillon de son bras coupé en deux, Yildirim trouva la force de se poser une dernière question.

Avec quelle arme avait-il pu faire ça ?

Lorsque le bras du mongolien se leva à nouveau au-dessus de sa tête, il aperçut les pompons dégoulinants de son sang s'enrouler autour du poignet du colosse et il comprit en voyant la lame courte et épaisse s'abattre une deuxième fois vers son cou.

Le sabre à champagne !

Pas con. Mais alors, vraiment, pas con du tout.

Le hurlement de son meurtrier fut le dernier son qui déchira ses tympans juste avant que sa tête ne se détache de son corps.

ÉPILOGUE

24 octobre

Lisa Heslin remit une bûche dans le poêle. Les rondins calcinés gardaient encore les cicatrices de l'incendie, mais à part le toit, qui était complètement parti en fumée et qu'elle avait fait rebâtir dès qu'elle avait eu connaissance du sinistre, le chalet avait moins souffert que ce que les premières constatations de la police suisse lui avaient laissé supposer.

Tout l'ameublement avait brûlé, ainsi que tous les livres et documents restés au rez-de-chaussée. Quant à ceux qui étaient précieusement stockés dans des cartons, emballés dans des sacs soi-disant hermétiques, ils n'avaient pas résisté à l'inondation du sous-sol provoqué par les lances des pompiers. Tout avait été noyé, délayant les secrets patiemment collectés par le juge dans la suie et l'eau mélangées.

L'assurance avait tout payé rubis sur l'ongle, les travaux avaient été entrepris dans la foulée, les meubles remplacés. Grâce à l'héritage confortable que lui avait laissé son père, Lisa n'était pas à court d'argent. Elle avait le temps de voir les jours passer avant de prendre une décision sur ce qu'allait devenir sa vie.

Daniel Magne n'avait pas assisté à son départ. Lorsqu'elle était arrivée avec une équipe de déménageurs dans leur appartement, il était encore au 36 à répondre aux questions de l'Inspection générale de la Police nationale. Il ne leur avait pas fallu plus d'une heure pour emporter toutes les affaires de la jeune femme dans le camion.

Elle les avait payés et congédiés. Pour le reste, elle se débrouillerait seule.

Daniel était dans la merde. C'était son problème. Elle ne lui pardonnerait jamais d'avoir embarqué Jean avec lui pour cette funeste expédition. Elle n'avait pas pu voir le jeune homme après son arrestation par les gardes de la sécurité. Il avait été assommé par un « gomme-cogne » et ensuite évacué par la police dans un hôpital pour malades mentaux dangereux. On ne savait pas ce qui lui avait pris, personne ne pouvait imaginer les raisons qui l'avaient poussé à décapiter l'homme de cabinet de Le Tellier.

La seule chose dont elle était certaine, c'était le mot qu'elle avait

entendu sortir de sa gorge tandis qu'il s'acharnait sur le corps sans vie de l'Albanais.

« Yonel !!! »

Et cela, elle avait été la seule à le comprendre. Elle n'avait pas pu approcher de Jean, un cercle de sécurité avait établi autour de lui jusqu'à ce qu'il s'écroule, inconscient, le sabre à champagne ensanglanté encore à la main. Elle avait vu les photographes se faire regrouper dans un coin et confisquer leurs appareils photo afin que les cartes mémoire puissent être examinées par les spécialistes de la Crim'.

Et puis des hommes en cagoule étaient arrivés, les avaient séparés dans des pièces différentes du ministère, et des flics qu'elle ne connaissait pas avaient pris leurs dépositions.

Grâce au commandant Picaud, Lisa était passée dans les premiers et avait pu quitter le bâtiment moins de deux heures après le drame. Le commandant l'avait raccompagnée chez elle, mais il avait refusé de lui dire où Jean avait été emmené. Il avait employé le mot « forcené » et cela ne lui avait pas plu. Mais elle s'était tue.

Pour l'instant, elle ne pouvait rien faire pour lui. Il allait falloir qu'elle réfléchisse, qu'elle prenne du recul sur ces événements.

Ensuite, peut-être trouverait-elle un moyen de lui venir en aide, une fois qu'elle pourrait lui rendre visite. Peut-être aurait-elle alors la possibilité de connaître le fin mot de cette affaire.

Le geste de Jean avait été motivé par une colère totale, absolue. *Par le sentiment de vengeance.* Elle en était certaine.

L'homme de cabinet de Le Tellier avait quelque chose à voir avec la mort de son père, et certainement avec celle de Vignon, pour déclencher une fureur pareille chez son fils.

Mais comment l'avait-il su ?

C'était le dernier mystère qu'il lui restait à éclaircir...

Lorsqu'elle avait remis sa démission au commandant Picaud, qu'elle s'était séparée de son arme et de sa carte de police, elle n'avait rien ressenti de plus aigu au fond d'elle-même, en inscrivant le mot *fin* au bas de sa carrière dans la Criminelle, qu'une mue vitale pour sa propre survie.

Elle avait acquis la promesse d'Agathe, l'infirmière de l'ancien service de Michel Vignon, que celle-ci allait faire tout son possible pour entrer en contact avec des consœurs là où Jean avait été enfermé, et qu'elle lui donnerait des nouvelles le plus vite possible. Les deux femmes s'étaient échangé leurs numéros de téléphone et séparées avec émotion. Lisa avait reposé le téléphone avec le sentiment désespérant de ne pas pouvoir faire quelque chose de plus pour le fils de Vignon.

Elle avait quitté Paris sans un regard en arrière.

La jeune femme se leva, une tasse de café à la main, et s'approcha de la porte d'entrée toute neuve qui sentait encore le vernis. Le soleil était encore haut dans le ciel bleu de cette magnifique journée d'automne.

Un peu de marche lui ferait du bien.

Elle tourna la tête et siffla doucement.

– Tu viens ? On va se balader ?

Sham jaillit de sous la table de chêne et se mit à sauter autour d'elle en jappant d'excitation. Lisa glissa ses doigts dans la fourrure épaisse de la chienne qui vint coller son museau contre sa jambe, ses yeux d'or emplis d'un amour total rivés aux siens. La responsable de la SPA de Cergy, où l'animal avait été envoyé après la découverte du cadavre de son maître, n'avait pas eu le temps de la faire stériliser.

Lisa avait payé sans sourciller la somme demandée et avait emmené la bergère allemande folle de joie sous l'œil étonné de la vétérinaire.

Sham était restée sagement allongée sur le siège passager du camion tout le long du voyage. Elle n'avait pas protesté lorsque Lisa l'avait laissée seule quelques heures, le temps de rapporter le véhicule sur Genève et de récupérer sa voiture qu'elle avait fait venir par le train.

Lisa ouvrit la porte du chalet et la chienne partit au galop dans le terrain, un bâton en travers de la gueule.

La jeune femme leva le nez vers l'horizon et ses traits se durcirent un instant tandis qu'une larme coulait sur sa joue. Elle avait posé la main sur son ventre encore plat. Cinquante-huit jours que ses règles n'étaient pas revenues. Le doute n'était plus permis. Elle allait acheter un test de grossesse, mais elle savait déjà qu'elle allait être maman au début de l'été suivant.

Et que son enfant n'était pas près de connaître son père.

Le vent d'automne se leva et ébouriffa ses cheveux. La larme sécha. Il n'y en eut pas d'autres.

La chienne l'attendait, les pattes antérieures collées au sol, de la vapeur lui sortant de la gueule. Sa queue moulinait comme un étendard tandis qu'elle mordillait le bâton en la provoquant de grognements sourds.

Viens le chercher si t'es cap' !

Au bout de quelques instants, leurs deux silhouettes diminuèrent sur le chemin de cailloux qui serpentait vers la forêt, au milieu des cris et des aboiements.

Puis elles disparurent entre les arbres.

Note au lecteur

La construction d'une intrigue est toujours un moment fascinant. Je dis « moment », mais il s'agit en fait de nombreuses semaines découpées par l'écriture elle-même. Car il est bien rare que je visualise d'emblée l'ensemble de l'histoire en démarrant un roman. Pour *La Pieuvre*, la juxtaposition des deux périodes qui se chevauchent à une quinzaine de jours d'intervalle était la base de l'interrogation majeure que je souhaitais créer peu à peu chez le lecteur et qui m'a guidé tout au long de ce projet :

Lisa est-elle la meurtrière des assassins de son père ?

C'est la raison pour laquelle j'ai indiqué la date précise à chaque début de chapitre, jusqu'à ce que les deux tranches de temps se croisent pour de bon. Une indication supplémentaire (exemple : J-12), était destinée à renforcer le sentiment que tout était encore loin devant, mais que tous les événements, apparemment indépendants les uns des autres – du moins au début – s'y dirigeaient ensemble de manière inexorable.

Afin de ne pas me perdre dans cet entrelacs temporel, j'ai dû diviser un mur de mon bureau en deux et relier les divers éléments par des flèches qui matérialisaient les déplacements, les coups de fil, les éléments d'action et de drame. Et une fois arrivé à la fin du livre, j'ai rembobiné le temps pour inscrire la période Lisa en août et celle de Magne en septembre afin qu'il soit plus facile de les différencier et d'éviter un écueil de lecture supplémentaire.

Si vous lisez ces lignes, je suppose que j'ai réussi mon coup puisque vous ne l'avez pas donné à votre belle-mère avant de l'avoir terminé...

Remerciements

Comme toujours, je tiens à remercier tous ceux qui m'ont aidé à mettre au monde ce nouveau bébé, et en particulier mes trois anges gardiennes de la première heure :

Ma femme Nathalie, d'une patience infinie, pour sa lecture pointue et son index infailible pointé sur les coquilles et des illogismes que j'ai pu oublier dans la version alpha de ce récit,

Ma vieille complice Christine Valette, pour son jugement souverain sur la cohérence judiciaire de l'intrigue,

Mon amie Claire Favan, pour son regard d'experte quant à la mise en place du drame et de la profondeur des personnages.

Je remercie également les éditions du Toucan, deuxième éditeur à me donner ma chance après Les Nouveaux Auteurs.

Mon prochain roman *Le Loup peint* est d'ores et déjà signé lui aussi au Toucan. Vous pourrez le découvrir au début de l'année 2016.

Grâce au bandeau qui en barrait la couverture sur un cinquième de sa hauteur, aucun de mes lecteurs n'a pu passer à côté de l'incroyable coup de pouce que Franck Thilliez m'a donné à la parution de *Colère noire*, en janvier 2013. Ce « vrai coup de cœur » du patron du polar français apposé sur mon premier roman a amené ensuite beaucoup de monde à découvrir l'ensemble de mes livres, et je lui en suis très reconnaissant.

Ce livre lui est dédié, avec toute mon amitié.

Jacques Saussey

Bibliographie et sources

- Christian Lovis, *Les Hommes de l'antimafia*, Mon Petit Éditeur.
- Franck Shanty, *Mafia*, éditions H.F. Ullmann.
- Site internet du Tribunal pénal fédéral de Bellinzona.
- Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe, 26 mars 1992.
- Centre de droit international de l'Université libre de Bruxelles.
- ATS, « L'auteur d'un attentat raté à Zurich condamné à 8 ans de prison », *La Tribune de Genève*, 17 décembre 2010.
- Dominique Dunglas, « Révélation sur l'assassinat d'un juge », *La Tribune de Genève*, 9 mars 2012.
- Site internet de la Fondation Giovanni et Francesca Falcone.
- Cesare Martinetti, « L'État italien a capitulé devant la Mafia », *Slate.fr*, 31 juillet 2009.
- Delphine Saubader, fille du juge Borsellino, « Qui a tué les juges antimafia Falcone et Borsellino ? », *L'Express*, 7 juillet 2010.
- Delphine Saubader, « Mafia : "Mon père a été tué pour 'raison d'État'" », *L'Express*, 19 juin 2012, mis à jour le 25 juin 2012.
- *Wikipédia*.